I

C

É

De

T

Chez C

LETTRES

D' UN

CULTIVATEUR

AMÉRICAIN,

ÉCRITES A W. S. ECUYER,

Depuis l'Année 1770, juſqu'à 1781.

Traduites de l'Anglois par ***.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXIV.

R
E
163
C84
v.1

A MONSIEUR

LE MARQUIS
DE LA FAYETTE,

MAJOR GÉNÉRAL

DANS LES TROUPES AMÉRICAINES.

MONSIEUR LE MARQUIS,

IL ne m'appartient pas d'apprécier l'importance des ſervices que vous avez rendus aux Treize Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale : puis-je exprimer tout ce que

ce Pays nouveau doit à votre zèle & à votre exemple ! La Nature a donc réuni pour vous les vertus de l'âge mûr à la modeſtie de la jeuneſſe, en vous donnant de ſi bonne-heure l'activité, la valeur & l'intelligence ? — Déjà vous avez reçu de la ſageſſe du Congrès un honneur digne de vous, ſa confiance, *une récompenſe auſſi durable eſt gravée ſur nos cœurs ;* notre reconnoiſſance, *celle de Treize Etats, à laquelle eſt unie l'eſtime de tous les gens de bien en Europe. — C'eſt un Trophée d'autant plus flatteur à votre modeſtie, qu'il ne conſiſte point en Bronze orgueilleux, ni en Statues.*

Déjà votre attachement à notre Cauſe, & les ſacrifices que vous avez faits, ſont devenus traditionnels parmi nous ; nous les racontons à nos Enfans, qui, en balbutiant votre nom, les gravent dans leur mémoire. — Avec l'admiration la plus attendriſſante, nous voyons, pendant l'Eté, l'intrépide Guerrier ; pendant l'Hiver, le zélé Négociateur traverſant l'Océan, comme les autres traverſent un Lac. —

Avec le même ſentiment, nous voyons votre Nom inſcrit parmi ceux de nos Libérateurs, parmi ceux de ces hommes qui, avec une conſtance & un courage étonnant, ont oſé ſecouer le joug de notre ancienne Métropole, nous ont aidé à réprimer l'orgueil Britannique, & à nous placer au rang des Nations.

Comme Militaire, vous nous aidez à terminer notre pénible Carrière ; comme Homme éclairé, vous connoiſſez la nature & l'étendue de nos Eſpérances ; comme Citoyen, vous contribuez à la fondation de notre Syſtême ſocial : vous êtes donc notre Compatriote ; oui, vous l'êtes par l'adoption de tous les cœurs Américains. C'eſt le ſeul titre que puiſſent vous donner des Hommes pauvres & libres.

Tout ce qui vient d'un Pays devenu votre ſeconde Patrie, doit donc vous intéreſſer. C'eſt en conſéquence de cette opinion, que je place votre Nom à la tête de cette Traduction : c'eſt celle d'un Ouvrage dernièrement publié à Londres.

J'aurois vraiſemblablement paſſé ma vie

à unir en ſecret ma reconnoiſſance à celle de mes Concitoyens : le haſard me procure aujourd'hui celui de me diſtinguer pour un moment de la foule, en vous adreſſant cet Ouvrage. Puiſſe-t-il devenir un foible témoignage de l'affection & du reſpect que vous doivent les Américains, ainſi que de celui de

Votre très-humble Serviteur,
L'AUTEUR & TRADUCTEUR.

New-Yorck, 24 Septembre 1781.

LETTRES
SERVANT D'INTRODUCTION.

PREMIÈRE LETTRE.

Au Rédacteur du Mercure de France.

4 Janvier 1783. (1)

JE vous envoie, Monſieur, un morceau que je vous prie d'inſérer dans le Mercure. Je ſuis dépoſitaire de pluſieurs autres morceaux ſemblables, & du même Auteur. Si celui-ci intéreſſe le Public, autant que je le crois, je me ſervirai encore de la voie de votre Journal pour les lui faire connoître. Ces morceaux ſont tirés d'un Ouvrage Anglois, qui a paru l'année dernière à Londres, où il a eu un grand ſuccès; il eſt intitulé : *Lettres d'un Culti-*

(1) On a cru devoir rapporter ici ces deux Lettres inſérées dans le Mercure, parce qu'elles donnent une idée du genre de cet Ouvrage.

vateur Américain. L'Auteur eſt M. de Crevecœur, Gentilhomme de Normandie, qui a quitté la France dès l'âge de ſeize ans, qui a habité ſucceſſivement pluſieurs Contrées de l'Europe, & qui a fini par ſe fixer en Penſilvanie. Il poſſédoit une Habitation ſur les frontières de la Penſilvanie, qui fleuriſſoit déjà par ſes travaux & ſes dépenſes, lorſque la Guerre actuelle eſt venue : il a été une des premières victimes des ravages affreux que les Anglois ont commis dans ce pays, par les mains des Sauvages. Il a rempli ſon livre de toutes les ſcènes que le nouveau Monde lui a préſentées dans les deux états où il l'a vu, au milieu des proſpérités de la Paix, & des déſolations de la Guerre ; mais il a écrit comme un Homme dont le cœur a beſoin de recueillir tout ce qui l'a ému, & non comme un Homme qui deſtine ſes travaux au Public. Singulièrement fait, par ſon caractère & ſes mœurs, pour aimer des Peuples qui réuniſſent toutes les lumières de la civiliſation à la ſimplicité des temps antiques, en parcourant l'Améri-

que Septentrionale, il écrivoit le ſoir tout ce qui l'avoit frappé dans la journée ; mais ne portant dans ce travail aucun deſſein d'Auteur, il manque des avantages que l'art d'écrire auroit pu ajouter au mérite intrinsèque du livre. Peut-être auſſi les Lecteurs en ſeront-ils dédommagés par des peintures plus naïves, par des détails plus vrais, par une manière plus originale. Si j'oſois prévenir l'opinion Publique, & donner la mienne, j'oſerois dire que l'Ouvrage de M. de Crevecœur, indépendamment du grand intérêt attaché aux objets qu'il nous fait connoître, brille ſouvent de toutes ces beautés que l'on ne trouve que dans ces Hommes que la Nature a créés Poëtes, Orateurs & Philoſophes. Ayant adopté dès ſa jeuneſſe une Patrie Angloiſe, il s'eſt jeté tout entier dans la langue de ce pays ; c'eſt dans celle-là qu'il liſoit & qu'il écrivoit, de manière que ſa langue natale eſt devenue pour lui une langue étrangère. Ses amis ont cependant jugé que perſonne ne pouvoit mieux que lui nous traduire ſon Ouvrage. Une telle Traduction a bien moins

beſoin en effet de pureté & d'élégance, que de l'originalité du texte dans les choſes & les expreſſions ; cependant il a exigé de ſes amis de revoir ſon travail, & ils ſont occupés actuellement de ce ſoin. Si les morceaux que je vous prie de recevoir dans le Mercure obtiennent l'intérêt Public, l'Ouvrage ne tardera pas à paroître avec des changemens & des additions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LACRETELLE.

Voici le premier morceau inſéré dans le Mercure.

MON voyage de Lancaſter a été ſuſpendu par une nouvelle connoiſſance que je viens de faire. J'ai été invité d'aller à *Douvres*, dans le Comté de *Kent*, pour y paſſer quelque tems, chez M. *Walter Mifflin.* La grande réputation dont il jouit eſt moins fondée ſur ſa grande fortune que

ſur l'éminence de ſa vertu ; ſon humanité, que l'on peut véritablement appeler le miel de l'Evangile, ſa candeur, ſon affabilité & ſes connoiſſances, le rendent, à mes yeux, comme à ceux du Public, un de ces Hommes touchans & vénérables qui honorent leur Patrie & leur Siècle. Je n'ai de ma vie fait une connoiſſance qui m'ait tant flatté. Tout ceci eſt venu de ce que lui avoit mandé *mon bon père adoptif.* Quel enchaînement d'évènemens & de reconnoiſſance ! J'ai demeuré preſque un mois avec ce digne Cultivateur ; pendant cet intervalle, la fécondité de ſes lumières a fait germer en moi le deſſein de raſſembler ſur le papier mille choſes nouvelles & inſtructives auxquelles je n'aurois jamais penſé.

Pour vous convaincre que Walter Mifflin mérite tous mes éloges, ma vénération & mon reſpect, permettez-moi de vous en rapporter quelques traits. Il épouſa en 17 , Phébé, fille jolie & riche ; elle avoit au moins 327000 liv. tournois. Les meubles, les bureaux, les armoires, qu'elle

apporta étoient, ſuivant la coutume du pays, de bois d'Acajou, & de toute beauté ; ſes hardes, quoique ſimples, étoient opulentes & nombreuſes ; car elle n'étoit point de la Secte des Amis (les Quakers). La différence de Culte n'en apporte aucune, comme vous le ſavez, dans la paix & l'union des ménages. Je connois bien des pays en Europe, où on cultive les Arts & les Sciences, & où cette Aſſertion paroîtroit cependant ſi improbable, qu'on en douteroit. Une connoiſſance plus intime, l'exemple de ſon mari, la détermina dans peu de tems à entrer dans la Société dont il étoit membre, celle des *Amis*. Elle m'a aſſuré qu'il ne lui en avoit jamais parlé. A peine y fut-elle admiſe, qu'elle ſe conforma à ſes Préceptes, & en adopta toutes les Maximes ; elle pouſſoit même le ſcrupule juſqu'à faire ôter toutes les ſculptures & ornemens qui étoient ſur ſes meubles, comme contraires à la ſimplicité des *Amis*. Tout ce qui pouvoit être conſidéré comme inutile ou ſuperflu, fut vendu ; elle quitta juſqu'aux boucles de ſes ſouliers, pour les

attacher, ſuivant la coutume, avec des cordons. Il y avoit longtems que pluſieurs *Amis* (1) avoient propoſé d'émanciper leurs Nègres ; cette heureuſe Doctrine avoit déjà été promulguée & recommandée dans pluſieurs Aſſemblées ; déjà même depuis plus de quarante ans, un Membre de cette Société, habitant la Ville de Flushing, (dans l'Iſle de *Naſſau*, *l'Iſle-Longue*) fameux par ſes connoiſſances médicinales, ainſi que par ſes vertus Chrétiennes, avoit donné la liberté à tous ſes Nègres, & par ſon teſtament leur avoit légué une ſubſiſtance décente.

Antoine Bénélet, petit-fils d'un François, publia enfin à ce ſujet un excellent livre. Cet Ouvrage a eu tout l'effet dont l'Auteur pouvoit ſe flatter ; mais non content de ce commencement de bien, il abandonna ſes affaires à ſa Femme, quitta ſa maiſon, & fut de Société en Société prêchant la liberté des Nègres. Cet Homme, ſimple & doux, ſans avoir l'énergie de Saint-Paul, le feu de Saint-Auguſtin,

(1) Les Quakers ont pris le nom de Société des Amis.

ni la ſcience de Saint-Thomas, par-tout fut écouté avec la plus grande attention, & par-tout fit des proſélytes. Il avoit cependant à combattre la plus forte des paſſions humaines, *l'intérêt. N'ayant en votre faveur la miſſion d'aucun corps public, ni les reſſources de l'éloquence*, lui demandai-je un jour, *comment avez-vous pu réuſſir? Par le moyen de l'inſpiration de l'Eſprit de l'Univers, de l'heureuſe diſpoſition de ceux à qui j'ai parlé, & de ma bonne volonté*, me répondit-il. Il a eu la ſatisfaction de vivre aſſez long-tems pour voir ſa Société refuſer d'admettre à ſa Communion (1) ceux qui n'auroient pas entièrement banni l'eſclavage de leurs maiſons. J'ai recueilli à ce ſujet des Anecdotes qui vous feroient verſer des larmes.

Walter Mifflin avoit reçu de ſon Père trente-ſept Nègres, tant vieux que jeunes. Le jour qu'il avoit fixé pour leur émancipation étant venu, il les appela dans ſa chambre les uns après les autres. Voici l'en-

(1) La Communion des Quakers eſt de ſe raſſembler pour méditer.

tretien qu'il eut avec l'un d'eux : » Eh bien,
» ami Jacques, quel âge as-tu ? — Mon
» maître, j'ai vingt-neuf ans & demi. —
» Comment ! tu as vingt neuf ans & demi ?
» Tu aurois dû, comme nos Frères Blancs,
» être libre à vingt-un ? La Religion &
» l'Humanité m'enjoignent de te donner
» aujourd'hui la liberté, & la Juſtice m'or-
» donne de te payer huit ans & demi de
» travail, qui, à 270 liv. par an, y com-
» pris ta nourriture & ton habillement,
» font la ſomme de 2295 liv. que je te
» dois ; mais comme tu es jeune & vigou-
» reux, & qu'il faut que tu travailles pour
» te maintenir, mon intention eſt de te
» donner une obligation pour cette ſomme
» portant à l'ordinaire 7 pour 100 d'inté-
» rêt. Voilà le commencement de ta for-
» tune. Ecoutes, Jacques, tu es libre
» comme moi, tu n'as plus d'autre maître
» que Dieu & les Loix ; vas dans l'autre
» chambre trouver ma femme Phébé, ton
» ancienne maîtreſſe, & mon neveu Guil-
» laume Robert ; ils ſont occupés à écrire
» ta manumiſſion ; auſſitôt que je l'aurai

» ſcellée & ſignée devant témoins, tu iras
» la faire recorder dans les Livres de no-
» tre Société de Douvres, ainſi que dans
» les Regiſtres du Comté. Puiſſe Dieu te
» bénir, Jacques; ſois ſage & laborieux.
» Dans tous tes malheurs & détreſſes, tu
» trouveras un ami dans ton ancien maî-
» tre Walter Mifflin. « Jacques, ſurpris d'une ſcène ſi nouvelle, ſi touchante, ſi inattendue, fondit en larmes, comme ſi on lui eût dénoncé le plus grand des malheurs. L'effet ſoudain de l'étonnement, de la reconnoiſſance & de pluſieurs autres ſentimens lui gonflèrent le cœur, & produiſirent même des mouvemens convulſifs. Il pleura amèrement, & à peine put-il s'exprimer: » Ah, mon maître, que ferai-je
» de ma liberté? Je ſuis né ſous votre
» toît; j'y ai toujours joui de tout ce dont
» j'avois beſoin; dans les Champs nous
» travaillions enſemble, & je puis dire que
» je travaillois autant pour moi comme
» pour vous, puiſque j'étois nourri des
» mêmes viandes, & vêtu des mêmes ha-
» bits; nous n'allions jamais à l'Egliſe à
» pied;

» pied ; nous avions le Samedi pour nous ;
» nous ne manquions de rien. Quand nous
» étions malades, notre bonne & tendre
» Maîtreſſe venoit à côté de notre lit,
» nous diſant toujours quelque choſe de
» conſolant : *Eh bien, Jacques, eh bien,*
» *mon bon garçon, qu'eſt ce que tu as ?*
» *Ne te décourages point ; le Médecin va*
» *bientôt venir ; j'aurai ſoin de toi ; ſouf-*
» *fre avec patience, c'eſt le premier remé-*
» *de, &c.* « Ah ! quand je ſerai libre, où
irai-je ? que ferai-je ? Et quand je ſerai ma-
lade ? = » Tu feras comme les Blancs,
» tu iras te louer à ceux qui te donneront
» les plus hauts gages. Dans quelques an-
» nées tu acheteras de la terre ; tu épou-
» ſeras alors une Nègreſſe ſage & induſ-
» trieuſe comme toi ; tu éleveras tes En-
» fans comme je t'ai élevé, dans la crainte
» de Dieu & l'amour du travail. Après
» avoir vécu tranquille & libre, tu mour-
» ras en paix : il faut abſolument que tu
» reçoives ta manumiſſion, Jacques ; il y
» a long-tems que j'aurois dû te la donner.
» Plût à Dieu, le Père de tous les Hom-

» mes, que les Blancs n'euſſent jamais
» penſé à faire le Commerce de tes Frè-
» res d'Afrique ; puiſſe-t-il inſpirer à tous
» les Américains le déſir de ſuivre notre
» exemple ! Nous, qui regardons la li-
» berté comme le premier de tous les
» biens, pourquoi la refuſerions-nous à
» ceux qui vivent avec nous ? = Ah !
» mon Maître, que vous êtes bon, c'eſt
» à cauſe de cela que je ne vous quitterai
» point. Je n'ai jamais été Eſclave ; vous
» ne m'avez jamais parlé que comme vous
» parlez aux Hommes Blancs ; je n'ai ja-
» mais manqué de rien ni en ſanté, ni
» en maladie ; je n'ai jamais travaillé plus
» que ne font vos voiſins, qui travaillent
» pour eux-mêmes ; j'ai été plus riche que
» pluſieurs Blancs, auxquels j'ai prêté de
» l'argent ; & ma bonne & chère Maî-
» treſſe, qui ne nous commande jamais,
» mais qui nous fait faire tout ce qu'elle
» veut en nous diſant : *Jacques, je vou-*
» *drois que tu fiſſes telle choſe*, comment
» pourrai-je la quitter ? Donnez-moi
» par an ce que voudrez, ſous le nom

» d'Homme libre ou d'Eſclave, peu m'im-
» porte, puiſque je ne puis qu'être heu-
» reux avec vous ; je ne vous quitterai
» jamais. = Eh bien, Jacques, je con-
» ſens à ce que tu déſires. Après que ta
» manumiſſion aura ſubi les formes né-
» ceſſaires, je te louerai à l'année ; mais
» prends au moins une ſemaine de congé :
» ceci eſt une grande époque dans ta vie ;
» célèbre la par la joie, par le repos, par
» tout ce que tu voudras. = Non, mon
» maître, nous ſommes en ſemailles ; je
» prendrai mon congé dans un autre
» tems, qu'aujourd'hui ſeulement ſoit un
» jour de Fête dans la famille Noire.
» Puiſque vous le voulez, j'accepte donc
» ma liberté, & que ma première action,
» comme Homme libre, ſoit de vous
» prendre par la main, mon Maître, &
» de vous la ſerrer dans les miennes, en
» l'approchant, en la plaçant, ſur mon
» cœur, où l'attachement & la recon-
» noiſſance de Jacques ne finiront que
» quand il finira de palpiter ; que la ſeconde
» ſoit de vous aſſurer qu'il n'y a point de

» travailleur dans le Comté de *Kent* qui » ſera jamais plus diligent que celui qui » dorénavant s'appellera le *fidèle Jacques* «.

L'Homme peut-il offrir un encens plus agréable à la Divinité?

Quelque tems avant ſon mariage, le même Walter Mifflin avoit vendu à Lewis Town un Nègre dont il étoit très-mécontent. La mauvaiſe conduite de ce Nègre obligea ſon nouveau maître de s'en défaire à un ſecond acheteur, qui également mécontent, l'envoya à la Jamaïque, où le nerf de bœuf le rendit bientôt plus docile & plus ſage. Ce Nègre ſe rappelant la bonté & l'humanité de ſon premier maître, lui fit écrire une lettre touchante, dans laquelle il lui peignoit ſa misère & ſon repentir. Tel en fut l'effet ſur le cœur de Walter Mifflin, tels furent les remords qu'elle lui inſpira, que, regrettant d'avoir été la cauſe du malheur de cet Eſclave, il s'embarqua pour cette Iſle, d'où, après avoir racheté ſon ancien Nègre, il le ramena à Philadelphie, & lui donna ſa liberté.

Peut-on pouſſer plus loin la ſublimité de l'humanité, la perfection de la vertu, le ſcrupule du bien? Où trouveroit-on en Europe des Perſonnes qui traverſeroient la Mer, & ſacrifieroient ainſi 100 louis pour racheter un Frère? Tel eſt ce vénérable *Ami*, tels les trouveriez-vous en général, depuis un bout du Continent juſqu'à l'autre, ſages, juſtes, humains, hoſpitaliers, éclairés.

Nota. L'Auteur tient le récit de ces actions & de ces ſcènes ſi touchantes du neveu de M. Walter Mifflin, M. Guillaume Roberts, intime ami de l'Auteur.

Copie du Certificat de Manumiſſion.

Moi, Walter Mifflin, du diſtrict de Douvres, Comté de Kent, Province de Penſilvanie, relâche de l'Eſclavage mon Nègre Jacques, âgé de 29 ans & demi. Je concède pour moi-même, mes exécuteurs & adminiſtrateurs, audit Nègre Jacques, tout mon droit & toute autorité quelconque ſur ſa Perſonne, ou ſur le bien qu'il

peut avoir ou qu'il pourra acquérir. Par cet Acte, déclarant ledit Nègre Jacques abſolument libre, ſans aucune interruption, ni de moi, ni de ceux qui pourroient le réclamer, en vertu d'héritage ou autrement. En témoignage de cet inſtrument, j'y ai mis mon ſigne & mon cachet.

Signé & délivré en préſence de, &c.

DEUXIÈME LETTRE.

Au Rédacteur du Mercure de France.

24 Janvier 1784.

Vous avez inſéré, Monſieur, l'année dernière dans un des Mercures, une Anecdote Américaine que j'avois eu l'honneur de vous envoyer. Elle étoit tirée de la Traduction d'un Ouvrage Anglois intitulé : *Lettres d'un Fermier Américain.* Un accident très-malheureux & très-imprévu a retardé la publication de cet Ouvrage. Le manuſcrit a été perdu au moment où il alloit être imprimé. Il a fallu que

l'Auteur recommençât ſon travail. Ce nouveau travail eſt maintenant ſous preſſe. Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien en prévenir le Public, afin d'empêcher l'uſage que les Libraires étrangers pourroient faire du premier manuſcrit de l'Auteur. Je ne vous répéterai pas, Monſieur, que le Traducteur François eſt l'Auteur Anglois lui-même, qu'il écrit dans notre Langue avec la liberté Angloiſe & l'originalité des ſujets qu'il traite. Je ne vous parle point de ce qu'on trouvera d'étrange dans ſon ſtyle, comme d'un défaut ſur lequel je demande grâce d'avance; il me ſemble que ce ton un peu étrange, plaira dans un Ouvrage qui doit intéreſſer bien plus par la naïveté que par l'élégance; c'eſt ce qu'en ont penſé des Perſonnes du premier mérite, & du rang le plus diſtingué, que la politeſſe de leur eſprit auroit rendues très-difficiles ſur cette eſpèce de défaut, s'il n'avoit été en même-tems une jouiſſance pour leur goût; ce ſont ces Perſonnes qui ont encouragé l'Auteur à écrire à ſa manière & non pas à la nôtre. Je crois

faire une choſe agréable au Public, en joignant à cette Lettre, que je vous prie d'inſérer tout de ſuite dans le Mercure, un nouveau morceau de cet Ouvrage, dont l'Edition m'eſt confiée. Je n'en ferai ici aucun éloge. Les douces larmes qu'il fera répandre ſeront un hommage bien plus touchant pour l'ame de l'Auteur. Je regrette vivement qu'il ne ſoit plus parmi nous à ce moment, où il pourroit jouir de ce bonheur qu'il ſe promettoit de faire encore plus reſpecter & chérir à ſon ancienne Patrie, le pays qu'il habite, & qui nous eſt attaché par des liens qui ſe reſſerrent toujours davantage. Je vous ai déjà dit que l'Auteur eſt M. de Crevecœur, né Gentilhomme François, qui a paſſé vingt-quatre ans de ſa vie dans l'Amérique Septentrionale, où il vient de retourner avec le titre de Conſul de France à New-Yorck.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LACRETELLE.

Nota. *L'Anecdote dont il eſt parlé ici ſe trouve à la page* 224 *du premier Volume.*

LETTRES

AVERTISSEMENT ET ERRATA.

L'Auteur de cet Ouvrage l'ayant rédigé très-rapidement pendant ſon ſéjour en France, & l'Impreſſion s'en étant faite depuis ſon retour en Amérique, il s'y trouve beaucoup de fautes. Les plus nombreuſes ſont des fautes d'Impreſſion, pour leſquelles on demande l'indulgence des Lecteurs, & des fautes d'Orthographe dans les noms de lieux.

Celles-ci ſeront rectifiées dans l'Errata ci-deſſous.

Il étoit échappé auſſi à l'Auteur quelques erreurs de faits, qui ont été corrigées par des Américains, actuellement à Paris, de la manière qui ſuit :

Page 40, *ligne* 18 à 21, l'Auteur veut dire que ſi tout le terrein enclos des 13 Etats étoit raſſemblé, il conſtitueroit une zone de 900 milles de long, ſur 70 de large, égale à un quarré de 260 milles, du contenu de 40 millions d'arpens.

ERRATA

Des Lettres ſervant d'Introduction.

Page viij. *ligne* 6, *liſez* Newyork, *au lieu de* Penſilvanie ; & dans les *lignes* 7 & 8, ôtez *de la Penſilvanie.*

Page xiij. *ligne* 15, *liſez* Benezet, *au lieu de* Bénélet.

ERRATA DE L'OUVRAGE,

Tome Premier.

PAGE 11, *ligne* 16, *lisez* Rittenhouſe, *au lieu de* Writtenhouſe.

Idem. *lig.* 17, *lif.* Hadley, *au lieu de* Davies.

Idem. *lig.* 24, *lif.* Lichens, *au lieu de* Lichées.

Idem. *lig.* 26 & 27, *lif.* Gardenia, *au lieu de* Gaſdenia.

Pag. 15, *lig.* 6, *lif.* Precinctes, *au lieu de* Precinets.

Pag. 16, *lig.* 26, *lif.* Modifications, *au lieu de* Modificarions.

Idem. *lig.* 28, *lif.* Timocratie, *au lieu de* Tymocratie.

Pag. 32, *lig.* 23, *lif.* Precinctes, *au lieu de* Precenets.

Pag. 35, *lig.* 22, *lif.* Population, *au lieu de* Opulation.

Pag. 60, *lig.* 6, 13 & 27, *lif.* Bird, *au lieu de* Brid.

Pag. 61, *lig.* 28, *lif.* Birds, *au lieu de* Brids.

Pag. 84, *lig.* 21, *lif.* Houſe, *au lieu de* Houſſe.

Pag. 88, *lig.* 9, *lif.* Mac Neil, *au lieu de* Magneil.

Pag. 93, *lig.* 6, *lif.* Piazza, *au lieu de* Piatta.

Idem. *lig.* 25, *lif.* Tomehawks, *au lieu de* Joméhauks.

Pag. 102, *lig.* 14, *lif.* Frolique, *au lieu de* Trolique.

Pag. 113, *lig.* 28, *lif.* Spikenard, *au lieu de* Spignut.

Pag. 116, *lig.* 11, *lif.* Onondaga, *au lieu de* Onedaga.

Pag. 119, *lig.* 15, *lif.* Perſécutés, *au lieu de* Preſécutés.

Pag. 131, *lig.* 3 & 4, *lif.* Céderont à vos, *au lieu de* Céderont vos.

Pag. 132, *lig.* 8 & 28, *lif.* Precincte *au lieu de* Precinêt.

Pag. 133, *lig.* 2, *lif.* Tubmill, *au lieu de* Tubmitt;

Idem. *lig.* 10, *lif.* Lancaſter, *au lieu de* Lanceſter.

Pag. 134, *lig.* 23, (au ſujet du mot *fumer la pipe*, nous croyons devoir faire une obſervation au Lecteur. Cette expreſſion, en uſage parmi les Sauvages, déſigne l'aiſance, la paix, la tranquillité, & par conſéquent le bonheur.)

Pag. 137, *lig.* 6, *lif.* Bertram, *au lieu de* Bertran.

Pag. 138, &c. &c. & dans tous les endroits où le nom de Bertran ſe trouve, *lif.* Bertram.

Idem. *lig.* 1, *lif.* de Gme. *au lieu de* du Gme.

Pag. 182, *lig.* 19, *lif.* par la, *au lieu de* la par.

Pag. 183, *lig.* 17, effacez la note Keni, &c.

Pag. 185, *lig.* 22, *lif.* Steuarts, *au lieu de* Stwaris.

Pag. 186, *lig.* 18, *lif.* whigs, *au lieu de* wigs.

Pag. 197, *lig.* 6, *lif.* Valley, *au lieu* de Walley.

Pag. 199, *lig.* 4, *lif.* Ulſter, *au lieu de* U-Er.

Pag. 200, *lig.* 4, *lif.* d'Eſopus, *au lieu de* d'Euſopus.

Pag. 208, *lig.* 8, *lif.* wigwam, *au lieu de* vigwam.

Pag. 216, *lig.* 19, *lif.* Kataracoui, *au lieu de* Katavakoui.

Pag. 219, *lig.* 1, *lif.* Fitch, *au lieu de* Feſche.

Pag. 221, *lig.* 21, *lif.* Newhaven, *au lieu de* Néwohaven.

Pag. 241, *lig.* 19, *lif.* Hartford, *au lieu de* Haſtford.

Pag. 255, *lig.* 15, *lif.* Albany, *au lieu de* Abany.

Pag. 292, *lig.* 9, *lif.* laware, *au lieu de* lawarre.

Idem. *lig.* idem. *lif.* New-York, *au lieu de* New-Yorck, & dans tous les endroits où cette Ville eſt nommée.

Pag. 314, *lig.* 13, *lif.* Southampton, *au lieu de* Soupthampton.

ERRATA.

Pag. 316, *lig.* 7, *lif.* Whig, *au lieu de* Wig.

Pag. 317, *lig.* 14, *lif.* déprédations, *au lieu de* dépradations.

Pag. 319, *lig.* 11, *lif.* George, *au lieu de* Georges.

Pag. 325, *lig.* 11, *lif.* Tappawn, *au lieu de* Tappant.

Pag. 326, *lig.* 28, *lif.* Gens de la, *au lieu de* Gens de.

Pag. 385, *lig.* 1 & 8, *lif.* Tonyn, *au lieu de* Tonyng.

Pag. 388, *lig.* 1, *lif.* treize Etats, *au lieu de* quatorze Provinces.

Pag. 392, *lig.* 7, *lif.* Sr. H. C. *au lieu de* J. H. C.

LETTRES D'UN CULTIVATEUR AMÉRICAIN, ECRITES A W. S. ECUYER.

Carliſle County, 18 Août 1770.

A W. S. ECUYER.

PREMIERE LETTRE.

QUELLE erreur! a-t-on jamais vu un jugement auſſi éclairé que le vôtre, devenir la dupe de l'amitié que vous avez pour moi? — Quoi, parce que je vous ai reçu avec cordialité ſous mon toît, parce que vous avez trouvé chez moi l'hoſpitalité Américaine, parce que j'ai converſé avec vous librement & ſans réſerve, vous me croyez capable de vous inſtruire? — Ne vous êtes-vous pas

apperçu que je ne vois les choſes que comme un Voyageur qui chemine ? — Frappé d'un objet nouveau, il s'arrête pour le contempler un moment, & enſuite continue ſa route. — Je n'ai nulle méthode que celle de raconter, comme je peux, les impreſſions que je reçois (car ce que je puis avoir à vous dire, ſera plutôt le détail de mes ſenſations que celui de mes réflexions). — Je ne poſsède point cet art utile ſans l'aſſiſtance duquel les meilleures obſervations deviennent vagues & incohérentes. — Et où aurois-je acquis cet art ? — Eſt-ce en cultivant la plantation que mon père m'a laiſſée, ou en défrichant celle que j'ai acquiſe pour mes enfans ? — Il eſt vrai que ſouvent j'ai des idées, & que ſouvent elles adouciſſent mon travail ; mais quelle diſtance de cet état à la poſſeſſion de cette faculté compréhe ſive qui compare & qui raſſemble les objets divers, & à celle de cet eſprit qui les combine & les unit ! — Mes foibles facultés reſſemblent à des métaux épars. — Il faut le feu du creuſet & l'habileté du Chimiſte pour les amalgamer dans une compoſition nouvelle & utile.

Comment puis-je négliger le ſoin de mes occupations rurales pour devenir un Ecrivain ? J'ai trop de bon-ſens pour négliger l'un, & point aſſez d'eſprit pour entreprendre l'autre. — Je n'ai point ce degré de confiance qui excite & qui ſoutient

dans l'exécution de nouveaux projets. — Bientôt mes voiſins m'accuſeroient d'orgueil & ceſſeroient de m'eſtimer. — Je deviendrois oiſif & par conſéquent un objet de ſcandale ; ces deux mots, vous le ſavez, ſont ſynonymes parmi nous. — Vous connoiſſez la baſe du bonheur & de la proſpérité des familles Américaines ; elle eſt uniquement fondée ſur l'eſtime, l'attachement & l'utilité réciproque du mari & de la femme ; ſur une économie intelligente, & ſur l'ordre d'un travail réglé & aſſidu. Je vous parlerai avec franchiſe. — Hier je communiquai votre dernière lettre à notre Miniſtre, homme ſage & éclairé, qui eſt mon voiſin & mon ami. — Après l'avoir lue avec attention, il m'a encouragé, en me diſant que des lettres ne ſont pas ſi difficiles à écrire qu'on ſe l'imagine ; que ce ne ſont que des images de la converſation ; que la plume rappelle & mûrit les idées, & que tout ſavant que vous êtes, vous pourrez peut-être extraire de mes réponſes des choſes qui vous paroîtront nouvelles. — « Mais, » lui dis-je, tout ce qui ſera nouveau ſera-t-il » amuſant ? — Oui, me dit-il, parce qu'il pourra » contenir quelque choſe d'utile. — Ah ! plût à » Dieu, lui répondis-je ». — Voilà, je vous le jure, la première étincelle qui a allumé mon déſir de correſpondre avec vous. — Quoi ! être utile, être bon à quelque choſe à une ſi grande diſtance ?

— Mais, comment ? mon zele ſe trouve co. battu par la prudence. — Prudence en Littérature. — Voilà déjà une expreſſion nouvelle, enfantée par un ſentiment nouveau. — Le croiriez-vous ? la vanité s'en mêle & notre Miniſtre l'a encouragée. — « Vous ne feriez rien, me dit-il, ſans reſſentir » ſon aiguillon; vous avez un grand déſir de bien » faire, je le ſais, & cet aiguillon vous forcera à » faire mieux encore. — Et après tout, conti- » nua-t-il, pourquoi vos Lettres ne ſeroient-elles » pas au moins agréables ? Elles auront l'avantage » d'être *exotiques*. C'eſt un caractère qui, à ce » qu'on dit, donne quelquefois en Europe du » mérite ; c'eſt un voile qui cache bien des fau- » tes. Par exemple, tranſplantez un de nos arbres » les plus communs dans les jardins d'un de leurs » célèbres Botaniſtes; il y ſera examiné & eſtimé, » il y tiendra un rang diſtingué. — Sans la tranſ- » plantation, il auroit reſté confondu & mépriſé » dans l'épaiſſeur de nos forêts. — Secondement, » vos Lettres ſeront les productions d'un génie » naturel, ſans ornemens académiques, ſans au- » tre méthode que celle qui ſera inſpirée par la » chaleur du moment. Je connois votre cœur & » votre imagination, ainſi que votre pinceau deſ- » criptif, qui n'eſt pas mauvais pour le pinceau » d'un homme qui n'a jamais étudié le deſſin que » dans l'école des champs. — Lorſque j'étois au

» Collège de Prince-Town, ville du nouveau Jer-
» sey, je ne me sentois nulle disposition pour la
» composition ; je n'avois que de la bonne vo-
» lonté. — Les premiers Sermons que je prêchai
» aussi-tôt après mon Ordination, étoient secs &
» arides, comme des plantes croissant dans le
» sable ; tout étoit infructueux. A force de persé-
» vérance, mon imagination est devenue plus
» riche, & grâces à Dieu, je prêche, comme vous
» le savez, avec abondance & facilité. Il en sera
» de même pour vous, voisin Jean. — Mais,
» lui dis-je, il se peut que M. W. S. montre mes
» Lettres à ses amis, qui ne me connoissent pas
» comme lui ; que diront-ils ? — Que diront ces
» Européens accoutumés à ne voir que des Ou-
» vrages académiques, à ne voir que des arbres
» bien taillés, dont les branches, dont les fleurs
» & les fruits sont conduits & placés par la main
» d'un habile Jardinier ? — Qu'en savez-vous,
» voisin Jean ? — Ne se peut-il pas faire qu'un
» Européen soit fatigué quelquefois de cet ordre
» fatigant, de cette méthode monotone, de cet
» assujétissement perpétuel, qui enchaîne l'ima-
» gination ? Ce n'est souvent qu'un voile scienti-
» fique, qui peut-être diminue autant la beauté
» & l'énergie, qu'il cache les fautes & la foi-
» blesse. — Qu'il voye pour la première fois un
» arbre Américain, dans toute l'irrégularité de

» ſon feuillage, dans toute l'amplitude de ſes
» branches, dans toute l'exubérance de ſa sève;
» pouſſant librement de toutes parts, & obéiſſant
» ſans gêne à l'impulſion des ſucs végétaux. — Si,
» d'un côté, cet arbre touffu & irrégulier eſt l'image
» de l'Américain; l'eſpalier, de l'autre, ne reſſem-
» ble-t il pas à l'homme obéiſſant à une multitude
» de loix, de coutumes & de préjugés? — Comme
» ceux de nos forêts, paroiſſez dans toute l'irrégula-
» rité de votre caractère; M. W. S. ſera au moins
» convaincu que ſi nous ignorons l'empire des re-
» gles & des préjugés, ſi la végétation n'a pas
» encore été ſoumiſe à des loix, notre ſol eſt
» bon & produira un jour le génie, l'énergie &
» les ſciences dont nos ancêtres apportèrent avec
» eux la précieuſe étincelle; elle a depuis été reli-
» gieuſement ſoignée, & un jour l'Europe en ſera
» étonnée. — Vous dites ſi bien, mon cher voiſin,
» que vous m'encouragez; mais encore une fois,
» faut-il que j'abandonne mon travail pour me
» donner à la plume? — Non, faites comme
» moi; — Penſez & étudiez en travaillant; il y a
» long-temps que j'ai trouvé par une longue ex-
» périence, que certains travaux n'étoient point
» incompatibles avec les idées, & qu'au contraire
» ils les excitoient. — En vérité, lui répondis-je,
» j'ai ſouvent reſſenti le même effet. Dites-moi
» quel eſt le travail que vous préférez quand vous

» voulez rêver ? — La charrue. — Vous ne fau-
» riez croire le nombre de Sermons que j'ai ef-
» quiſſés en labourant ; car, après tout, quand la
» terre eſt franche, unie, ſans pierres & ſans ſou-
» ches, ce n'eſt qu'une opération méchanique ;
» on ne laboure qu'avec l'inſtinct ; il faut alors
» que la raiſon ſe repoſe ou s'occupe. — Votre
» idée, voiſin Robert, me frappe & me plaît. —
» J'en ai ſouvent fait autant ; mais à peine mon
» ouvrage eſt-il fini, que tout diſparoît. — Cela
» peut être, me dit-il ; mais cherchez à écrire ces
» mêmes idées, & alors vous verrez que la plu-
» me les rappellera toutes. — Mais, voiſin Ro-
» bert, que dira ma femme quand elle me verra
» ainſi occupé ; elle s'imaginera que la tête m'a
» tourné ? — Liſez-lui de temps en temps le fruit
» de vos nouveaux travaux ; conſultez-la ſur diffé-
» rens points. — Mais que diront les voiſins quand
» une fois ils ſauront que je ſuis devenu écrivain ?
» Ils me marqueront au doigt dans toutes nos aſ-
» ſemblées, diſant : Défions-nous du voiſin Jean,
» il s'eſt mis à écrire ; peut-être correſpond-il avec
» le Gouverneur du Roi, ou avec quelques gens
» du pays d'Angleterre. — Hé-bien, puiſque vous
» avez tant de peur de vos voiſins, je me charge
» de leur en parler moi-même, & de leur rendre
» cette correſpondance intéreſſante. — Vous avez
» l'air d'applanir toutes les difficultés, voiſin Ro-

» bèrt ; mais pourquoine prendriez-vous pas ſur vo-
» tre compte une partie de cette tâche ? Il n'importe
» à M. W. S. d'où lui viennent les informations,
» pourvu qu'il ſoit informé ; d'ailleurs vous avez
» plus de temps que moi. — Quant au loiſir, voi-
» ſin Jean, comme vous je travaille. — Vous le
» ſavez, comme vous j'ai une famille nombreuſe
» à maintenir. — Comme mes confrères, je prêche
» & laboure ; mais je ſais économiſer mon tems,
» je vous aiderai avec plaiſir, puiſque vous l'exi-
» gez. Dites-moi, d'où eſt venu l'origine de ce
» plan ? quel motif a déterminé M. W. S. à ſol-
» liciter ſi vivement votre correſpondance ? — Je
» vais vous le dire, voiſin Robert. — Etant l'année
» paſſée à l'Aſſemblée du Comté, j'apperçus un
» Voyageur qui avoit l'air d'un homme d'outre-
» mer : — l'Auberge étoit pleine ; — voilà, me
» dis-je, un homme qui va paſſer une nuit bien
» déſagréable. — Je l'invitai à venir chez moi ; il
» accepta mon invitation. — Je lui plûs, il me
» plût auſſi. Je lui fis voir ce qu'il y avoit de plus
» curieux dans notre Comté ; je le trouvai un
» homme ſage & éclairé, qui avoit paſſé la mer
» pour parcourir ces Provinces ; il demeura avec
» moi deux mois, de-là il fut viſiter la *Virginie* &
» les deux *Carolines*. — Depuis ſon retour en An-
» gleterre, il me ſollicite de correſpondre avec
» lui. — Il n'y a rien, voiſin Jean, de plus ſim-

» ple ; acceptez ſon invitation. — Mais, voiſin
» Robert, ſur quel ſujet lui parlerai-je ? car ſi une
» fois je m'aviſe de former un plan, je ſuis sûr
» de ne pouvoir jamais m'y aſſujettir ? — Com-
» mencez d'abord par un ſujet quelconque ; à
» meſure que vous avancerez, vos idées ſe mul-
« tiplieront ; & après tout, que vous demande-t-il ?
» — Une idée générale de nos mœurs, de nos
» coutumes, de notre façon de vivre & d'éta-
» blir des terres nouvelles, de notre commerce,
» du rapport de notre agriculture, que ſçai-je ?
» Nous avons mille objets dont l'explication pa-
» roîtra nouvelle & utile de l'autre côté du grand
» lac. — En vérité je tremble, mon cher voiſin,
» quand je conſidère attentivement la longueur &
» les difficultés de cette carrière. — Tremblez-
» vous, quand vous commencez à labourer un
» champ de 15 à 20 acres ? Que ſait-on, ami
» Jean, peut-être vos détails naïfs & vrais frap-
» peront-ils plus que des compilations étudiées ;
» peut-être feront-ils naître le déſir à quelque
» ſavant Européen de venir examiner ces Pro-
» vinces, le flambeau Philoſophique à la main.
» — Cet Européen vraiſemblablement publiera ſes
» obſervations, & nous communiquera ſes lumiè-
» res ; choſe qui ne ſeroit point arrivée ſans cela ;
» celui qui marque & fraye un ſentier dans nos bois,
» vers quelque lac utile, ou vers quelque canton

» de terrein fertile, a autant de mérite que l'homme
» qui, dans la ſuite, à l'aide de la Bouſſole y pra-
» tique une voie plus commode ; — Peut-être,
» mon voiſin, continua le Miniſtre, que les
» curieux de l'Europe, fatigués d'aller en Italie
» y voir les ruines d'un Peuple qui n'exiſte plus,
» y marcher ſur des cendres, jadis illuſtres, y voir
» tant de débris, l'effet des âges, des malheurs
» & des guerres ; peut-être, dis-je, que quel-
» que Voyageur éclairé viendra ici y contem-
» pler l'origine, le berceau de ces Nations, qui
« un jour doivent remplir le grand Continent.
» — Hélas ! ſi j'avois des richeſſes, j'aurois par
» conſéquent du loiſir. — Je vais vous dire com-
» ment j'employerois ce même loiſir. — Je paſſe-
» rois en Europe, j'y viſiterois ſoigneuſement les
» Nations qui annoncent la décadence la plus
» prochaine ; celles, enſuite, qui conſervent en-
» core de l'énergie ; puis celles qui, plus dernière-
» ment ſorties du barbariſme, promettent le plus
» de vigueur & de perfection : je finirois ma
» carrière par étudier, avec ſoin, toutes nos Pro-
» vinces, plus neuves, plus fraîches encore. —
» Quel tableau ne tracerois-je pas, ſi j'étois un
» bon Peintre ! — Inſtruiſons, ſi nous pouvons,
» M. W. S. ; ce n'eſt pas la première fois, voiſin
» Jean, que l'Amérique a inſtruit l'Europe. —
» Comment cela eſt-il poſſible, lui répondis-je ?

» —Quoi, ne ſavez vous pas, répliqua le Miniſtre,
» que *Benjamin Franklin* a enſeigné à ſes Habi-
» tans, le ſecret d'attirer la foudre du ſein des
» nuages, de la diriger de manière à garantir
» leurs édifices & leurs vaiſſeaux de ſes ravages? —
» N'avons-nous pas ſimplifié l'inoculation encore
» plus qu'elle ne l'étoit il y a quelques années en
» Europe? Nous ſurpaſſons les Européens dans
» l'art de pêcher les baleines & de faire nos
» huiles en mer. — C'eſt nous qui les premiers
» nous ſommes apperçus de l'exiſtence d'un cou-
» rant dans l'Océan, qui les premiers l'avons
» ſuivi, étudié &, enfin marqué ſur les Cartes:
» connoiſſance plus importante qu'elle ne paroît
» aux yeux ſuperficiels. — La *Sphère compoſée* de
» M. Writenhouſe n'a point de pareille dans le
» monde. — Le fameux *Cadran* de *Davies* eſt de
» l'invention d'un Philadelphien. — Nous avons
» fait venir de la Chine l'*Arbre à Suif*, le Riz
» de Montagne, pluſieurs eſpèces nouvelles d'In-
» digo; dans peu d'années l'Europe ſera étonnée
» de recevoir de nos Ports pluſieurs nouveaux arti-
» cles de Commerce; déjà nous connoiſſons l'arbre
» *Lacre*, l'arbre à *Huile*, l'*Alcéa*, le *Lichées*, le *Gaſ-*
» *dénia*, qui eſt une excellente teinture jaune. Il
» n'y a point d'objets d'amélioration, de richeſſe
» & de commerce, qu'on ne trouvera dans trente
» ans ſur ce Continent, qui jouit de preſque tous

» les climats, & de preſque tous les ſols. — Voiſin » Robert, je ſens que l'aſſiſtance d'un Homme » comme vous eſt ſuffiſante pour détruire tous » mes ſcrupules; j'accepte l'invitation de M. W. » S. & dès aujourd'hui je vous prends pour mon » aſſocié «. —

Voilà, mon cher Monſieur, la converſation qui m'a décidé à la correſpondance qui va s'établir entre nous. Je vous ai tout raconté; je débute, comme vous le voyez, ſans art; ſoyez perſuadé que je continuerai de même; mon cœur deviendra votre premier & unique correſpondant; ma ſeule récompenſe ſera de jouir du ſentiment d'avoir cherché à faire le bien: toute la grâce que je vous demande eſt de recevoir mes Lettres comme vous recevrez les hycoris, les frênes des marais, les chênes épineux & les tulipiers, que je vous enverrai; quoique ces derniers ayent un mérite bien ſupérieur aux premiers, ils vous ſeront envoyés avec les mêmes bonnes intentions.

St. John.

SECONDE LETTRE.

PLUS les objets d'une perſpective ſont multipliés & étendus, plus diſtinctement ces objets doivent-ils être repréſentés. — Quel tableau n'aurois-je pas à vous faire, s'il m'étoit poſſible de l'entreprendre ? — Je me contenterai de vous en faire voir les grands traits ; — car je ſens qu'il eſt plus aiſé de vous donner une idée générale de cet hémiſphère, que de vous conduire pas à pas dans un examen plus détaillé, quoique peut-être plus inſtructif.

Ces treize Provinces forment une chaîne immenſe & preſque contiguë de plus de 600 lieues d'étendue. C'eſt un aſſemblage de Colonies de différentes dates ; de pêcheries, de bourgades, de villes & d'établiſſemens, dont les fondations, la proſpérité, le génie & la population forment une époque à jamais mémorable dans les annales de l'univers. Cette époque peut être conſidérée comme une nouvelle naiſſance de la nature, comme un nouveau don qu'elle fait à l'ancien monde, comme une ſeconde création ; car tout ce que nous voyons aujourd'hui porte l'empreinte de la jeuneſſe & ne fait qu'éclore. — Ce qui rend cette époque plus intéreſſante encore, eſt que depuis notre enfance nous avons été éclairés par un ſoleil nouveau, dont le

jour nous a préſervés des ténèbres de la fauſſe ſcience. Nous n'avons point ſubi la ſervitude de ce grand nombre de préjugés, qui, pendant tant de ſiécles, avoient été ſi funeſtes aux hommes. — Quel conſolant événement ! — Armé du téleſcope philoſophique, jugez ce que nous ferons ſeulement dans un ſiécle de plus, par ce que nous avons déjà fait au milieu de tant de difficultés !

L'Européen fatigué de l'effet que produit dans ſa Patrie la diſproportion énorme des richeſſes, les droits de primogéniture, & cette multitude de hiérarchies ; affligé de la différence humiliante qui marque les états & les conditions ; de ces cruelles limites qui diviſent les Citoyens du même pays ; cet Européen qui ſi ſouvent a été affligé à la vue de ces loix contradictoires & ſouvent abſurdes, de ces juriſdictions mixtes, de cette foule de préjugés, plus forts encore que les loix. — Cet Européen, dis-je, doit être ſinguliérement frappé, lorſqu'arrivé parmi nous, il y développe la ſource & les ramifications de nos ſociétés naiſſantes ; lorſqu'il y découvre les principes ſages & ſimples qui nous uniſſent & nous gouvernent ; le ſyſtême bienfaiſant de nos adoptions légiſlatives, l'énergie ſingulière, déployée ſous tant de formes différentes, l'audace & la patience avec laquelle nous entreprenons & nous ſupportons nos pénibles travaux ; cette douce égalité qui nous anime

& deſſéche nos ſueurs ; lorſqu'il y admire enfin le grand ſyſtême de population, de culture & de commerce qui, comme une ſource féconde, ſe répand inſenſiblement par-tout.

Toutes ces Provinces ſont diviſées en comtés, en précinets, bourgades, villes & diſtricts ; ce ſont les canaux qui diſtribuent l'adminiſtration de la Juſtice ; ce ſont les ramifications du grand arbre politique. — Chacun de ces cantons eſt diviſé dans un nombre infini de poſſeſſions, plus ou moins grandes, tenues en franc-alleu ; elles communiquent à leurs Poſſeſſeurs des immunités & des privilèges conſidérables, & ſont toutes réunies par de bons chemins. Comme les arbres & les plantes, nous tenons de la terre ce qui nous enrichit & nous dignifie ; — telle eſt la première ſource de notre bonheur.

Heureuſement, ces Provinces diffèrent entre elles par leur ſol, leurs climats & leurs productions ; elles diffèrent auſſi par quelques variations dans la forme du gouvernement, ainſi que par le génie des premiers Colons ; — de-là leurs nuances diſtinctives. — Cette heureuſe variété fait la baſe de nos beſoins, de nos ſecours mutuels, de notre premier commerce, de nos premières richeſſes & de notre union. — Ces détails ſeroient dignes d'être attentivement conſidérés ; — ils le deviennent de plus en plus aux yeux de la politique ; car

notre population rapide, fondée ſur l'aiſance avec laquelle l'homme peut gagner ſa ſubſiſtance, ſur la multiplicité de nos mariages, ſur la fécondité de nos femmes & de nos terres, ſur nos mœurs paſtorales, ſur l'arrivée annuelle des Européens, offre un phénomène nouveau, auquel l'amateur de l'eſpèce humaine ne peut que s'intéreſſer.

Quel tableau le reſte de l'univers préſente-t-il aux yeux du Contemplateur? L'Europe, quoique ſavante, éclairée & riche au-delà des autres parties du monde, gémit encore dans bien des cantons, ſous l'empire de ſes anciennes opinions, & ſous le poids de ſon antique organiſation. N'eſt-elle pas encore ſujette au fléau terrible deſon fiſc & de ſes guerres?

L'Africain dégénéré, eſt devenu l'opprobre de la race humaine, en ſouffrant l'avide Européen établir ſur ſes rivages le commerce le plus impie & le plus criminel qui ait jamais exiſté. C'eſt la véritable patrie des lions & des tigres. — Les ſables, les déſerts, l'aridité, le ſoleil vertical, les mœurs de l'Afrique, tout y offre l'image & les effets du malheur. — On ignore dans l'Aſie les premiers droits de l'humanité; le flambeau de la raiſon, jadis ſi brillant, y ſemble éteint pour jamais: tous ſes habitans gémiſſent ſous les différentes modificarions du deſpotiſme aveugle, de l'ignorance dégradante, & du fanatiſme qui ne prêche que la *tymocratie*. — Les plus beaux cli-

mat

mats de la terre ſont habités par des hommes devenus des bêtes, & gouvernés par des tigres.

Ici, au contraire, l'humanité ſe préſente ſous un aſpect moral & phyſique, plus conſolant. — Les guerres ſanglantes, occaſionnées par l'ambition, par la deſtruction d'une partie de l'ancienne Religion, & par l'établiſſement d'une nouvelle dans le ſeizieme ſiécle, produiſirent tant de dévaſtations & tant de malheurs, amenèrent un ſi grand changement dans les gouvernemens & dans les opinions, qu'une foule d'Européens long-temps victimes de ces doubles fléaux, réſolurent enfin de traverſer l'Océan, pour éviter tant de calamités; ils ſe raſſemblèrent ſur ces côtes il y a cent quarante ans, & y jettèrent les fondemens d'une ſociété nouvelle. — Et quelle idée vous en êtes-vous formée? Il faudroit avoir ſoigneuſement parcouru l'Europe; il faudroit avoir traverſé ſes Provinces, le flambeau philoſophique à la main, pour en ſentir tout le contraſte, & pour en décrire tous les détails.

— Le Ruſſe, par exemple, s'appelle un homme nouveau; — quelle différence cependant entre un Ruſſe & un Américain? entre le ſceptre du Novol & les liens qui nous uniſſent? — Différente des autres Nations, l'*Américaine* a commencé ſa carrière dans un temps de lumière & ſous les auſpices de cette même lumière; les autres d'abord

barbares, comme tout le reſte de la race humaine, ont été ſucceſſivement conquiſes. Réduites à l'eſclavage, elles ont ſubi le joug de farouches vainqueurs, qui les ont aſſujetties aux coutumes & aux ſervitudes les plus atroces & les plus dégradantes; elles n'ont été émancipées des chaînes féodales les plus peſantes, que par les degrés les plus lents; elles ont ſouffert depuis, un nombre infini de calamités de toutes eſpèces, dont les ſources ne ſe tariront peut-être jamais.

Ces Provinces, au contraire, ont été fondées par des hommes qui avoient été inſtruits dans la ſublime école des malheurs, qui avoient été éclairés des étincelles produites par le choc des factions & des révolutions. Ce fut ſur cette grande ſcène, qu'ils acquirent ce courage, cette énergie & ces lumières, à la lueur deſquels ils oſèrent ſe frayer une route nouvelle à travers l'Océan tempêtueux, pour aborder ſur cette terre. — C'eſt donc aux malheurs de l'Europe, à la ſuperſtition, au fanatiſme, que nous devons notre exiſtence. C'eſt avec les débris enſanglantés de l'ancien Monde, que nous avons commencé un édifice nouveau. — C'eſt à cette même ſource de tant de bien & de tant de mal, que l'Angleterre doit la belle conſtitution dont elle jouit aujourd'hui, d'où ſont dérivées auſſi les nôtres. — Il ſemble que la deſtinée avoit prémédité cet heureux événement, par la dé-

couverte peu antérieure de ce continent : — elle le devoit, ſans doute, à la nature humaine, après tous les maux qu'elle lui avoit fait ſouffrir. — En abandonnant l'Europe, nos pères abandonnèrent auſſi cette longue liſte d'opinions & de préjugés, qui l'avoient dévaſtée pendant tant d'années, & qui y avoient fait égorger tant d'hommes.

— Ces émigrations furent heureuſement l'ouvrage des particuliers & non des Rois ; — l'aiſance, la paix, l'eſpace plus étendu dont jouirent nos pères peu d'années après leur arrivée, ranimèrent & ſervirent à déployer les anciens reſſorts de l'eſprit humain, dont l'élaſticité & l'énergie avoient été ſi longtems retrécies par l'ignorance & la miſère.

Ils apportèrent avec eux la bouſſole, le compas, la charrue, la hache & l'Imprimerie ; leur génie & leurs connoiſſances s'accrurent ſous ces heureux auſpices ; — les opinions nouvelles qu'ils adoptèrent, les chartes qu'ils obtinrent, la perſévérance induſtrieuſe avec laquelle ils ſurmontèrent les premières difficultés, les immunités dont ils furent gratifiés, & les terres qu'ils défrichèrent leur firent bientôt oublier l'Europe, & tous les maux qu'ils y avoient ſoufferts.

Ce fut à cette époque qu'ils appelèrent ces nouveaux rivages, leur chère & nouvelle patrie ; avec joie ils quittèrent le nom d'Anglois, d'Irlan-

dois, d'Allemands, de Suédois, de François, pour prendre celui d'Américains. — Leur induſtrie protégée & libre, produiſit bientôt des richeſſes; ces richeſſes leur acquirent un poids & une importance nouvelle, comme le ſol qu'ils cultivoient leur avoit déjà procuré un nouveau rang. — D'êtres errans, ſans demeure & ſans aſyle; de ſoldats fanatiques, perſécuteurs ou perſécutés, ils devinrent des citoyens. — Ce fut alors que parurent des périodes de bonheur & de ſimplicité, d'induſtrie & de paix, qui vraiment reſſemblent aux rêves de l'âge d'or; — L'union, la frugalité, l'abondance, la liberté, l'heureux établiſſement de leurs enfans, & la ſanté, devinrent le partage de ces nouveaux Colons.

Les premières époques de ces Colonies, préſentent une foule de ſcènes agréables, inſtructives & édifiantes : quel dommage qu'il n'ait paru parmi eux quelque Poëte qui eût ſu chanter leurs plaiſirs, leur innocence & le bonheur paſtoral de ces Sociétés naiſſantes ! — Ils n'étoient ſujets qu'à peu de maladies; de ce côté-là ils reſſembloient aux Sauvages qui ſouvent étoient mêlés avec eux; leurs proviſions étoient ſaines & ſimples, l'eau leur ſervoit de boiſſon. — Leurs paſſions & leurs déſirs étoient heureuſement retenus par la néceſſité du travail : la Religion, ſimple comme les hommes qu'elle inſtruiſoit, n'exigeoit d'eux qu'un culte de reconnoiſſance. — L'hoſpitalité générale

tenoit lieu d'Hôpitaux & d'Auberges. — Ils étoient nourris, protégés & conduits par la nature elle-même, par la tempérance & l'induſtrie; ils ignoroient l'art de la Médecine; les racines de leurs bois, les ſimples de leurs champs, qu'ils avoient appris à connoître des Sauvages, fourniſſoient à nos pères tous les médicamens dont ils avoient beſoin; les Médecins & les Prêtres étoient parmi eux une claſſe d'hommes rares & preſque inutiles.

La ſphère de nos connoiſſances s'eſt étendue depuis, proportionnellement aux progrès de nos Sociétés; notre génie a marché d'un pas égal avec notre Agriculture & notre Commerce. — Ces connoiſſances n'ont ceſſé d'être cultivées & augmentées dans toutes les Provinces, par la circulation des Livres, des débats de nos Aſſemblées légiſlatives & de nos Gazettes. — Ces dernières uniſſent ſinguliérement le plaiſir des nouvelles aux détails politiques, l'inſtruction à l'agrément & à la nouveauté.

Il n'eſt pas aiſé à un Européen de concevoir tout le bien qui provient de la lecture & de l'immenſe circulation de ces papiers volumineux, dont la collection annuelle forme des archives, ſouvent curieuſes & inſtructives. — La pleine & entière liberté de l'Imprimerie, l'importation des meilleurs Livres de l'Europe, le goût de la lecture, le

nombre de petites bibliothéques, la facilité de faire imprimer ſes idées, tous les grands priviléges ſont devenus autant de génies tutélaires, autant de lampes nocturnes, qui nous gardent, qui nous conduiſent & nous éclairent ; un commerce protégé, a fait naître parmi nous, a encouragé l'Agriculture & les défrichemens, & a rendu le goût de la vie champêtre, un goût national. — J'ai vu des contrées qui, dans l'eſpace de dix ans, ont été changées, de terres boiſées & épaiſſes, de marais impénétrables, en une région fertile & charmante : *Vermont* eſt une preuve récente de ce phénomène d'induſtrie.

L'établiſſement des Poſtes fait circuler nos Lettres & nos idées, depuis une extrémité du continent juſques à l'autre ; c'eſt une des chaînes ſociales les plus douces & les plus utiles. — Cette invention moderne a un effet merveilleux ſur les mœurs & ſur la ſociété. Vous ſavez combien la facilité des correſpondances unit les hommes, propage les ſecrets inſtructifs, les nouvelles découvertes, fait naître & répand les idées lumineuſes, les projets utiles, & en général toutes les différentes ſpéculations d'où proviennent les ſources du Commerce, des échanges & de l'inſtruction. — Dans bien des endroits obſcurs, & même nouvellement établis, les Colons reçoivent toutes les ſemaines les nouvelles intéreſ-

ſantes de l'Europe, le prix des denrées, l'état du commerce & les diſputes politiques de toutes les Provinces.

La part que chacun de nous prend au choix des Légiſlateurs, aux conférences publiques, aux débats de nos aſſemblées, fait que les Gazettes ſont lues avec avidité juſques ſous la cabane d'écorce : Telles ſont les cauſes qui nourriſſent nos connoiſſances, excitent notre curioſité, allument & entretiennent le flambeau du génie, & excitent dans tous les cœurs un vif intérêt pour la choſe publique, & un grand déſir des nouvelles découvertes.

Tel eſt, auſſi laconiquement que j'ai pu le dire, l'état des choſes parmi nous, & voilà pourquoi vous avez obſervé que les richeſſes du Négociant, l'induſtrie d'un grand Cultivateur, & la ſcience d'un Avocat, ne ſont point parmi nous incompatibles avec la ſagacité du Politique, les vues de l'Homme d'Etat, le patriotiſme du Citoyen, la bravoure du Soldat, & la ſcience Académique.

D'un autre côté, la ſageſſe des Loix, les bénédictions de la Paix, un commerce floriſſant, une culture ſans entraves, l'admirable facilité de nos naturaliſations, le bas prix des terres nouvelles, le haut prix auquel nous avons vendu nos bleds & nos farines depuis pluſieurs années ; — toutes ces cauſes ont accéléré notre population, avec une rapidité juſqu'ici ſans exemple.

Quoique les puînés de la nature, nous ſommes cependant la race deſtinée à produire la révolution la plus conſolante pour l'humanité ; nous ſerons peut-être la cauſe que l'Europe ne ſe baignera plus dans le ſang de ſes habitans, pour la gloire du Dieu de paix ; que la vaine folie des conquêtes paſſera, que le commerce deviendra plus reſpecté qu'il ne l'a été juſqu'ici, qu'on le regardera comme le ſoutien de l'Agriculture, & la ſource du pouvoir le plus légitime ; comme le deſtructeur des faux préjugés, & l'améliorateur des ſociétés. — Si jamais cela arrive, les Nations ne jouiront-elles pas de plus de bonheur & de plus de repos?

Quoique diviſés en un certain nombre de Provinces & de Gouvernemens, nos Peuples ſont tous unis par l'analogie des grandes opinions, & par celle des principes Religieux, Moraux & Politiques; ils ſont tous unis par la bénignité de Loix ſages & humaines, par de bons chemins ou par des rivières navigables. — Tous, à l'ombre de leurs acacias, vivent du fruit de leurs travaux & de leur induſtrie.

Quoique différens entre eux par l'effet du climat, par l'adoption de quelques opinions & de quelques coutumes, ils ſe reſſemblent tous dans les grands traits primordiaux. — Ainſi que le même boiſſeau & les mêmes meſures ſont

établies depuis un bout du continent jusqu'à l'autre ; ainsi l'amour de l'industrie, de la tolérance & de la liberté est-il devenu l'opinion générale, & déja un préjugé de l'enfance.

Ici, tout le monde est bien nourri, parce que chacun y travaille pour soi-même, sans rentes onéreuses ni redevances obligeantes, parce que nos taxes sont légères & équitablement imposées ; parce que la plupart des hommes industrieux peuvent ici posséder quelque chose ; parce que dans un pays agricole, ou la terre est plus commune que les hommes, les comestibles sont à bon marché ; parce que les quatre cinquièmes de nos Habitans, possèdent une portion de terre ; parce qu'un Commerce libre & étendu, & des Champs bien cultivés, fournissent à tous les besoins essentiels. — Nous sommes aisés & heureux, parce que nous ne connoissons pas encore le poison du luxe, la richesse oiseuse, les distinctions de la noblesse, les droits de primogéniture, & l'accumulation des fortunes ; parce que nos mœurs sont simples & bonnes : — telles sont les sources secondaires de notre prospérité. — La première, & la plus considérable, vient de ce que l'influence du système féodal n'a jamais passé la mer pour y condamner une classe d'hommes à obéir, à ramper sous des maîtres, & à travailler pour les autres ; — elle vient de ce que nous ne reconnoissons jusqu'ici

d'autres redevances quelconques, que ce que chacun doit à la Patrie, d'autres maîtres que les Loix, ni enfin d'autres Seigneurs que celui du Ciel & de la Terre ; mais cette proſpérité a été chérement acquiſe.

Liſez l'Hiſtoire de nos Provinces, & vous verrez ce que les Hommes oſent entreprendre, ce qu'ils oſent ſouffrir, quand il cherchent le bonheur à l'ombred e la liberté. — Chaque page de ces Hiſtoires démontre une érection de force, de courage, de hardieſſe, de magnanimité même, qui remplit l'eſprit du lecteur d'étonnement & d'admiration. — Si ces premiers Colons n'euſſent eu qu'un Pays, & n'euſſent point eu une Patrie adoptive, ils auroient été détruits par les Sauvages, ou dévorés par les loups ; — & ces belles Colonies n'auroient peut-être jamais exiſté, ou du moins beaucoup plus tard. —

L'état de proſpérité dont nous jouiſſons, notre exiſtence morale & politique, eſt inconteſtablement dûe à l'heureux enthouſiaſme des premiers Colons, ainſi qu'aux conceſſions généreuſes des Rois Britanniques ; nous devons donc à l'un & à l'autre ce que nous ſommes. Cachons, ſous le voile de la reconnoiſſance, ſous celui de leur induſtrie perſévérante & de leur ſageſſe laborieuſe, les crimes & les injuſtices qui ternirent l'origine de pluſieurs Etabliſſemens. Les premiers fondemens

de preſque toutes ces Provinces ont été teints de ſang humain, dans les guerres que nos ancêtres eurent à ſupporter contre les Sauvages dont ils avoient envahi la propriété. — Les premières pierres de ces fondemens furent ſouvent renverſées par la fureur de la diſcorde, par des reſtes de fanatiſme & par les malheurs de la diſette. Telle eſt à-peu-près l'hiſtoire du commencement & du progrès de toutes les ſociétés humaines. Ici, c'étoit des loups Européens qui vouloient s'emparer des forêts & des retraites d'ours Américains. — Combien de fois, dans cette lecture, ne verriez-vous pas en tremblant le berceau à moitié renverſé, & l'enfant au moment d'être dévoré! — Combien de fois ne le verriez-vous pas échapper au danger par le moyen des circonſtances les plus ſingulières, & devenir enfin ce que vous le voyez aujourd'hui! — C'eſt l'hiſtoire du jeune Hercule, environné d'ennemis ſous la figure de ſerpens. —

Nos Villes frappent un étranger, dites-vous? — Je n'en ſuis pas étonné. — Leur propreté, leur régularité & leur police ſont vraiment étonnantes; elles n'ont cependant pas été fondées par des Rois puiſſans ni par de grands Conquérans; tout ce que vous avez vu eſt le fruit de l'induſtrie protégée, & du génie humain émancipé de ſes entraves. — La conſtitution municipale de nos

Villes, ſi bien connue ſous le nom de *Corporations*; la dignité & le pouvoir dont jouiſſent les Mairès & Echevins qui les repréſentent & les gouvernent, les Cours de Juſtice auxquelles ſeuls ils préſident, la richeſſe accordée à ces Corporations, en terreins limitrophes, en rivières, en rivages juſqu'à baſſe-mer, &c., la ſage juriſdiction qui leur eſt attribuée pour veiller à la conſtruction des quais, à l'alignement & à la largeur des rues, à l'emplacement des édifices publics, aux embelliſſemens, à l'ordre, à la garde, à la propreté, à tous les détails d'une police éclairée; telles ſont les cauſes auxquelles il faut attribuer la différence qui ſe trouve & que vous peignez ſi énergiquement entre vos Villes antiques, ſombres & fétides, conſtruites au haſard & mal gouvernées, & la belle régularité, la jeune, la fraîche beauté des nôtres. — Sans avoir à nous garantir de l'irruption de Barons puiſſans, nous les avons bâties à l'abri des loix, le compas & la bouſſole à la main. —

Mais ſi, après avoir quitté nos Villes, un Européen parcourt nos campagnes, ne ſera-t-il pas ſurpris de leur étendue, vu l'époque de leur défrichement? Ne ſera-t-il pas ſurpris du grand nombre de nos bacs, de la conſtruction de nos ponts, de la bonté de nos auberges? — Par-tout, (ſi on en excepte quelques terreins nouveaux ou

mauvais), depuis Pénobſcot juſqu'à Savannah, il y obſervera des maiſons décentes, des champs enclos, des vergers de pommiers dans les provinces du Nord, & des pêchers dans celles du Midi ; par-tout il verra des enfans ſains & vigoureux, & des troupeaux plus ou moins nombreux. — Voilà, dira ce Voyageur, voilà les vrais ſymboles de la proſpérité & de l'induſtrie. —

De quelque côté que ce Voyageur tourne ſes pas, il voit que l'agriculture eſt l'occupation la plus chérie & la plus eſtimée ; perſonne n'eſt oiſif dans le trajet immenſe dont je viens de vous parler. Il n'y verra point le pays diviſé entre un certain nombre de Barons qui, du haut des tours de leurs châteaux crénelés, font acheter à leurs vaſſaux la conceſſion de leurs terres pour des ſervitudes honteuſes. — Il n'y verra ni l'antique Abbaye, ni le Couvent iſolé. —

Ne ſerions-nous pas les plus coupables des hommes, ſi, placés comme nous le ſommes, ſur un ſol neuf, ſur une terre encore vierge, nous ne nous ſervions pas de la hache & de la charrue ? Toutes ces Provinces pourſuivent le même objet d'une manière uniforme, c'eſt-à-dire, elles étendent leurs établiſſemens en proportion de leur population, & leur commerce en proportion du progrès de leurs établiſſemens. — Ainſi, pendant qu'une partie des Colons abat les arbres, défriche,

ſème & moiſſonne, l'autre eſt occupée à tranſporter ſur nos rivières les productions de la terre à nos Villes capitales, d'où elles ſont envoyées dans toutes les parties de l'Europe. — Un nombre immenſe de petits vaiſſeaux, de barques, de pirogues, lient & uniſſent toutes les parties de ce vaſte Continent, & y entretiennent l'égalité & l'abondance. — C'eſt, vous le ſavez, ſur cette variété de ſols, de productions & de beſoins, qu'eſt fondée la première baſe de nos exportations réciproques, comme l'excédent de nos denrées produit notre commerce extérieur. — La grande quantité de rivières navigables qui rendent cet hémiſphère ſupérieur peut-être à toutes les autres parties du monde, le nombre de baies & de lacs, la grande ligne maritime que nous occupons, nos bois de conſtruction, nos mines de fer, tout ſur cette terre invite l'homme, d'un côté, à la culture; de l'autre, à la conſtruction des vaiſſeaux & à la mer.

La quantité immenſe de poiſſons que les habitans des provinces du Nord vont annuellement pêcher ſur les bancs, forme & occupe un nombre infini de Matelots. La pêche de la baleine (pouſſée au plus haut point de perfection) eſt devenue l'école de nos plus hardis navigateurs; depuis la baie de Baffin juſqu'aux iſles Falkland, il n'y a point de parages où ils n'y aillent chercher ce

poiſſon giganteſque. — Les Provinces du milieu exportent annuellement pluſieurs millions de boiſſeaux de grain, des ſalaiſons, des farines, des biſcuits, du fer, du cuivre, des planches & du merrein ; ces exportations employent un nombre infini de vaiſſeaux. — Le riz, le tabac, l'indigo, & les autres productions du Sud, ont donné naiſſance à un commerce immenſe. — Les bois de conſtruction, les mâts, les goudrons, le cèdre & mille autres articles ſe trouvent dans preſque toutes ces Provinces. —

C'eſt ainſi que ce Continent peut ſe ſuffire à lui-même, & fournir en même-tems aux autres Nations ce dont elles ont abſolument beſoin. Nous poſſédons ce qui eſt eſſentiellement utile aux hommes ; dans la ſuite nous introduirons, nous cultiverons avec ſoin, tout ce que les Indes, l'Afrique & l'Europe produiſent de plus rare & de plus utile ; ceci eſt un de nos projets favoris, & pour l'exécuter, nous ne manquons ni de génie, ni d'émulation.

Il eſt donc très-probable, vu l'état nouveau de la Société humaine parmi nous, que ce Continent deviendra un jour le théâtre où les reſſorts de l'eſprit humain abandonnés à eux-mêmes, acquerront toute l'énergie dont ils ſont ſuſceptibles. — Le théâtre, où la nature humaine, ſi long-tems rétrécie, ſi long-tems réduite à la meſure des

Pygmées, recevra peut-être ſes derniers & ſes plus grands honneurs, dans tous les arts, dans toutes les ſciences, ainſi que dans la carrière civile & militaire. — Pluſieurs autres Parties du Monde ont eu anciennement leur période de proſpérité; elles en ont joui juſqu'à ce que le deſpotiſme, la corruption des mœurs, ou l'invaſion des barbares ait tout renverſé & tout fait oublier.

Ce doit être une conſolation pour les gens de bien, de voir un nouvel hémiſphère émergeant du ſein des eaux, ſi ſemblable à l'Europe, dont les germes, l'air vital & le ſol n'attendent plus que le progrès du tems pour le remplir d'une multitude d'hommes.

Nos Cours adminiſtrent la Juſtice dans nos Capitales, ainſi que dans nos différens Diſtricts; il y a peu d'endroits qui ne ſoient à portée de nos Juges ambulans, qui annuellement vont tenir leurs ſéances dans tous nos Comtés; tous les Cantons ſont pourvus en outre de Juges de Paix, nommés par nos Gouverneurs, & de Cours inférieures toujours permanentes. — Chacun de ces Précenets eſt muni, en outre, des plus beaux Privilèges municipaux, tels que ceux de choiſir des Aſſeſſeurs, des Collecteurs, des Superviſeurs, des Tréſoriers, des Inſpecteurs de chemins, des Pères des Pauvres, & pluſieurs autres Officiers publics. Chaque Foncier poſſède

en

en outre le grand privilège de donner ſa voix pour le choix de celui qui doit repréſenter le Comté dans l'Aſſemblée Provinciale ; la Loi exige que ce Membre du Corps légiſlatif y réſide & ſoit un Cultivateur, c'eſt-à-dire, qu'il y poſſède des terres. Avant de partir pour la Capitale, où ſe tiennent nos Aſſemblées, il eſt obligé de conſulter les habitans qui l'ont nommé, ſur les Loix particulières qui pouvoient contribuer à la proſpérité de leur canton. Ces repréſentans reçoivent une piaſtre par jour, pendant tout le tems qu'ils ſont abſens pour le ſervice public.

La Loi a fixé des Arpenteurs jurés dans tous les Diſtricts, pour meſurer les terres concédées, diviſer les propriétés, &c. — Elle y a auſſi fixé des Clercs, qui enregiſtrent avec ſoin les copies de nos achats, de nos patentes, de nos archives & de tous nos papiers de famille ; c'eſt dans ces Bureaux que ſont préſervés avec le plus grand ſoin, nos titres les plus précieux & les teſtamens de nos pères.

Tous les hivers, nos Aſſemblées légiſlatives ſont occupées à promulguer les Loix qui peuvent être utiles, ou à corriger celles qui ont ceſſé de l'être ; les débats de ces Aſſemblées, ſi intéreſſans pour tous les citoyens, ſont rendus publics par la préſence de ceux qui veulent y aſſiſter, ainſi que par la circulation de nos gazettes.

La plupart de nos Provinces étoient préſidées par un Gouverneur nommé par le Roi, qui, ſans faſte onéreux, ſans vaine pompe, a fait long-tems reſpecter le Souverain, & n'a eu que peu le pouvoir d'opprimer injuſtement en ſon nom.

L'éducation particulière que reçoivent nos enfans eſt fondée ſur la tolérance qu'on leur inſpire, ſur la Religion qu'on leur apprend, ſur le reſpect des Loix & des Magiſtrats; — plus avancés en âge, ils apprennent une teinture de ces mêmes Loix, l'art d'écrire & de lire, ſouvent la géométrie, l'arpentage & la navigation; d'un autre côté, la tendreſſe avec laquelle ils ſont élevés, l'égalité qu'ils obſervent parmi eux, l'émancipation de l'autorité paternelle que la Loi leur accorde à vingt-un ans, la converſation de leurs parens, le genre de vie auquel ils ſont habitués, la ſimplicité de nos plaiſirs & de nos amuſemens, la liberté ſociale, l'hoſpitalité; que vous dirai-je, l'air qu'ils reſpirent peut-être, tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont entendu, ſert à leur donner de l'émulation & de l'induſtrie, le goût du commerce ou de la culture, & à leur inſpirer l'amour de la Patrie; — de-là cette nuance particulière & caractériſtique; de-là cette nouvelle modification d'exiſtence civile & politique, qui conſtitue l'Américain, & le rendra dans la ſuite bien différent des autres Nations. —

Nous avons des Egliſes dans tous les endroits convenables, que chaque Secte y a bâtie à ſon gré ; — pluſieurs ſont conſtruites avec beaucoup d'élégance ; la Religion, l'amour & la crainte de Dieu eſt parmi nous le premier lien de la ſociété & le premier garant des mœurs ; mais cette Fille du Ciel, loin d'opprimer les hommes, ne ſert qu'à bénir nos travaux, à porter nos vœux au pied du Trône éternel, & à implorer la miſéricorde & la clémence de l'Être ſuprême.

Ici, toutes les Sectes ſont reçues & tolérées ; tous nos bons Livres nous enſeignent que ce ſont les branches du même arbre, comme nous ſommes les enfans du même père ; — cette diſcordance apparente, eſt devenue parmi nous la baſe la plus philoſophique & la plus certaine du repos public, ainſi que de l'harmonie générale ; — nous avons laiſſé à douze cens lieues vers l'Orient, le zèle amer & turbulent ; — nous n'ignorons pas que c'eſt à cette manie de l'eſprit humain que pluſieurs de nos Provinces doivent la perte de leur opulation & de leur grandeur.

Le mêlange de tant de Nations & de tant de Sectes vivans depuis un ſiécle à l'ombre de l'égalité & de la juſtice, nous a enfin conduits à la ſageſſe, en nous rendant plus véritablement frères encore que par-tout ailleurs ; — la première baſe de nos Loix eſt la liberté & la tolérance ;

de-là un esprit doux & charitable s'est introduit dans tous les cœurs, & est devenu le premier trait de notre caractère national ; — nous sommes, je crois, la Société la plus nombreuse, après notre Métropole, qui ait établi pour principe d'admettre toutes les manières d'adorer Dieu, & qui ait regardé le privilège de l'adorer chacun à sa façon, comme un des premiers droits de la conscience, & de ne plus se haïr au nom du Dieu de paix & de miséricorde.

Les mœurs dépendent, vous ne l'ignorez pas, du genre d'occupations, de l'éducation des préjugés, de la Religion & du gouvernement auquel les hommes obéissent. — Refuserez-vous de rendre justice à notre charité publique, si évidemment démontrée dans l'établissement de nos Hôpitaux où règnent la propreté & l'abondance, démontrée par la générosité avec laquelle les émigrans sont souvent reçus parmi nous ? Plusieurs fois je vous ai entendu louer notre hospitalité, la simplicité de nos mœurs, notre bonhomie, la sagesse de nos usages, & sur-tout cette sagacité naturelle, ce génie industrieux, toujours agissant & toujours actif, qui nous anime dès notre jeunesse, qui nous conduit de projets en projets, les uns vers les spéculations maritimes, les autres vers quelque nouvel établissement, quelques nouveaux essais, ou vers la profondeur de notre Continent.

Vous connoiſſez l'humanité avec laquelle les Voyageurs ſont invités, ſont accueillis par les Marchands de nos Villes, ainſi que par les Cultivateurs de nos Campagnes; vous avez obſervé une paix, une tranquillité générale dans une route de plus de 400 lieues; — vous n'y avez pas entendu parler d'un vol, & à peine y avez-vous une porte fermée au verrou : à quoi bon donc vous peindrai-je les mœurs d'un Peuple qui ne s'occupe que du labourage ou du commerce, d'un Peuple humain, éclairé, étranger à toute eſpèce de ſervitude féodale, ainſi qu'à une diſtinction ariſtocratique, qui regarde les droits de primogéniture comme le crime d'un père envers le reſte de ſes enfans, comme une inſulte faite à la nature, comme un outrage public? — à quoi bon vous peindrai-je les mœurs d'un Peuple qui jouit d'une liberté raiſonnable, qui poſſède de ſon chef des terres qu'il cultive, qui ne reconnoît dans l'homme que deux dignités ſeulement, celle de la Magiſtrature & celle du mérite utile; chez qui l'honneur de la vieilleſſe conſiſte à être entouré d'une nombreuſe poſtérité; qui hait l'oiſiveté comme le plus dangereux des maux; qui n'ayant nulle antique crédulité, nul préjugé dangereux, nulle anciennes opinions, étudie avec ſoin les nouvelles découvertes des autres Nations, les unit aux ſiennes, & les adopte avec joie; — d'un

Peuple qui enfin obéit à une Religion douce & bienfaiſante, ainſi qu'à un Gouvernement libre & ſage ?

Quant à nos mariages, vous le ſavez, c'eſt ici le pays où ils ſont en général fort heureux, parce que nos filles n'ont d'autre dot que leur vertu, leur beauté & leur eſprit d'économie. — Ici tout le monde ſe marie de bonne heure ; c'eſt le premier déſir de la jeuneſſe ; alors la ſanté & l'union nous donnent de l'émulation, nous excitent au travail, & en adouciſſent la ſévérité ; nos richeſſes premières viennent de l'utilité & des connoiſſances domeſtiques de nos femmes. — Si un Américain veut être heureux, il faut, dit le proverbe, qu'il conſulte celle que le ciel lui a donné ; les femmes uniſſent, pour la plupart, la propreté au bon ménage, l'intelligence à l'économie. — Leur fécondité ne manque jamais de remplir nos habitations d'enfans ſains & robuſtes, ainſi que leur induſtrie de nous vêtir avec le linge & les habits qu'elles filent & font filer dans nos maiſons : nous ne connoiſſons pas ce ſacrilège, ſi commun en Europe, dont vous m'avez tant parlé ; — la nature elle-même fixe le nombre des enfans qu'elle veut bien nous donner ; ce ſont autant de préſens que nous recevons avec joie & avec reconnoiſſance ; nos femmes les nourriſſent avec la plus grande tendreſſe.

Nos Eglises sont desservies par des Prêtres, qui, comme nous, travaillent & cultivent les amples glèbes que nous y avons attachées; — ces Prêtres ne sont point les plantes stériles, ni l'arbre infructueux de l'Evangile; — leur célibat seroit une perte irréparable, un larcin criminel fait à une Société naissante; comme nous, ils élèvent de nombreuses familles, & unissent la prédication de l'Evangile au labourage de la terre; — outre leurs glèbes, ils reçoivent les dons que nous leur faisons volontairement; nous serions bien fâchés de les voir jouir de richesses, dont la possession est toujours funeste & dangereuse; le véritable asyle de la vertu est la médiocrité: — que serions-nous aujourd'hui, si nous avions admis parmi nous une classe d'hommes riches sans travail, & sans être obligés de contribuer en rien au bien général? nous serions encore des enfans à la lisière.

Nous avons trouvé ce Continent presque vuide d'hommes, & ces hommes sauvages & nouveaux, ne savoient point embellir la terre; — il étoit donc nécessaire pour prospérer, de donner à nos jeunes Sociétés toute l'énergie possible; — il étoit donc nécessaire que nous fussions tous des citoyens, que chacun eût sa valeur & son poids, que la liberté, la tolérance & la justice devinssent nos divinités tutélaires; — que le glaive de la Loi, qui punit si rarement parmi nous, ne punît encore qu'avec le regret d'ôter

la vie à un homme; que cette même Loi nous apprît la valeur d'un individu, par rapport à lui-même, comme poſſédant le droit d'exiſter & d'être heureux, & par rapport à la ſociété qu'il embellit par ſa préſence, & qu'il enrichit par ſes travaux. — Il étoit donc néceſſaire que notre dépendance ſociale ne fût établie que pour le bien général, & que la multitude ne pût jamais être ſacrifiée au bonheur apparent de quelques individus; — il étoit donc néceſſaire que cette ſubordination devînt non une chaîne dure & peſante, mais un lien doux & facile, qui nous réunît & nous reſſerrât ſans nous comprimer.

De ces principes ſalutaires dépendoit notre accroiſſement; auſſi dans l'eſpace d'un ſiècle, notre Société, ſortant de ſon foible berceau, s'eſt-elle accrue à trois millions d'habitans, qui cultivent aujourd'hui une zone de neuf cens milles de long, ſur ſoixante-dix de large à-peu-près, qui y ont fondé plus de cent villes, bâti plus de ſix cens mille maiſons, & défriché plus de âcres de terre.

Ici le Botaniſte pourroit trouver un champ vaſte & fécond, le Naturaliſte une multitude de granits, de végétaux, de terres & de minéraux qu'il ne connoiſſoit pas; le Philoſophe ſeroit sûr d'y voir un ſpectacle attendriſſant, & le Citoyen des ſcènes inſtructives. N'eſt-il donc pas étonnant que parmi

tant de Savans Européens, aucun n'ait encore daigné venir nous visiter? — Et pourquoi serions-nous si ignorés? — Notre étendue géographique ne nous annonce-t-elle pas à tous les autres Peuples? — la somme de notre industrie n'est-elle pas enregistrée dans les douanes Angloises? — Non, c'est vers la Grèce dégénérée, c'est vers l'antique Italie que cheminent tous les voyageurs. — Encore si on pouvoit recueillir dans ces contrées quelques étincelles de leur ancien génie, si on pouvoit y retrouver le tombeau des Socrates & des Aristides, des Catons & des Fabius, je leur pardonnerois, — je passerois la mer moi-même pour offrir mon encens à ces précieuses reliques.

Ne blasphémerois-je donc point, en disant qu'il seroit peut-être plus instructif de venir parmi nous y contempler le germe primordial & les progrès d'un Peuple éclairé & nouveau, que d'aller en Italie y dessiner les monumens de la décadence, & y marcher sur les débris d'un ancien Peuple? — Peut-être seroit-il plus instructif de traverser l'Océan pour voir une Nation heureuse, que de franchir les Alpes pour y voir celle qui l'a, dit-on, été: — peut-être seroit-il plus consolant de venir admirer nos villes alignées, propres & commerçantes, que d'aller visiter quelque temple ruiné, parmi les décombres menaçans & à travers des rues tortueuses & obscures, où le buisson du de-

ſert, où l'herbe de la ſolitude & le ſilence de la dépopulation ont ſuccédé à la foule, à la propreté & à l'induſtrie ?

Si, parmi nos établiſſemens, le voyageur n'étoit pas frappé de la vue d'un arc de triomphe, d'un obéliſque impoſant, auſſi n'y verroit-il pas ſous tant de nuances la misère & l'aviliſſement d'une Nation jadis illuſtre ? —

Et après tout, mon ami, l'examen des ſuperbes ruines d'Italie, l'étude de ſes beaux Arts, tendent-ils à rendre les hommes plus vertueux, plus heureux & plus dignes de l'être ? — La connoiſſance de nos légiſlations, n'auroit-elle pas un effet bien différent ? — Pour moi, je crois qu'il ſeroit plus agréable de ſe trouver à l'origine des choſes, qu'à la triſte revue des fragmens du paſſé.

Si j'étois en Italie, je me dirois ſans ceſſe : — » Tu marches ſur une terre ſujette, dès ſon ori-
» gine, aux bouleverſemens ; ſouvent elle trem-
» ble & eſt agitée ; c'eſt ici que la nature, dans
» ſes convulſions, gronde, menace & punit plus
» qu'ailleurs la ſtupide témérité des hommes :
» n'a-t-elle pas englouti, il y a dix-huit ſiècles,
» deux ſuperbes Villes ; n'a-t-elle pas renverſé
» pluſieurs fois les rivages de la Sicile ? — Re-
» doutons l'approche des marais Pontins, c'eſt le
» ſéjour des épidémies & de la ſtérilité : n'ap-
» prochons qu'en tremblant de la vénérable &

» ancienne Métropole ; car elle eſt ſituée au mi-
» lieu d'un déſert infecte. — Sa grandeur pré-
» ſente, me dirai-je, (précaire, puiſqu'elle n'e-
» xiſte ni ſur la liberté, ni ſur la culture, ni ſur
» le commerce) doit donc vaciller, doit donc
» chanceller, comme les antiques colonnes, com-
» me les tremblantes ruines qu'elle contient dans
» ſes murs ? Oh ! Rome, ton exiſtence actuelle
» m'étonne, preſque autant que ta grandeur
» paſſée? «

La vue de nos établiſſemens dans toutes les gradations de leur ancienneté, dans toutes les nuances de leur amélioration ; nos ports de mer, le voiſinage de nos Villes, réjouiroit involontairement l'ame du Voyageur, auquel l'approche d'une capitale ſeroit annoncée par le nombre, l'élégance, la beauté des plantations & la perfection de la culture. — La vue de cette douce perſpective lui inſpireroit, j'en ſuis sûr, les idées les plus conſolantes & les réflexions les plus utiles. — Son imagination, délivrée du fardeau de ſe rappeler ſans ceſſe tant de crimes & de malheurs, tant de révolutions affligeantes, jouiroit d'avance du ſpectacle magnifique que prépare ce Continent. — Et quand, me demanderez-vous, jouirons nous en effet de ce grand ſpectacle? — Lorſque les générations futures auront rempli une partie de ſon étendue ; lorſque nos mines ſeront découvertes & ex-

ploitées, nos canaux de communication ouverts pour joindre les ſources de nos rivières ; — lorſque de nouvelles inventions auront enrichi la méchanique & perfectionné le pouvoir des hommes ; — lorſque la foule des Arts & des Sciences utiles auront embelli notre Société, & auront ajouté une dignité nouvelle à l'exiſtence des races futures. — C'eſt alors que nous deviendrons les voiſins des Ruſſes, qui ne s'en doutent pas aujourd'hui ; — c'eſt alors que nous viſiterons le Japon & les Indes, en remontant nos rivières & en paſſant ſur nos terres. — Ce ſera l'époque où l'or du Midi ſe mariera au fer du Nord. — C'eſt alors que nos flottes Marchandes traverſeront les grands lacs & uniront les parties les plus éloignées de l'intérieur de ce vaſte Continent. — Long-tems avant ce moment, nos vaiſſeaux parcourront toutes les mers ; nos talens & notre énergie donneront à l'Univers l'exemple le plus efficace, & notre commerce deviendra le lien le plus utile de toutes les Nations.

L'Italie n'a eu qu'une période, où elle méritoit le reſpect de la terre, & l'attention des Voyageurs : — C'étoit dans ces tems héroïques, où des citoyens quittoient la charue pour défendre leur patrie, où le mépris de la vie, la crainte des Dieux, l'amour de leurs foyers & la ſimplicité des mœurs, les avoient élevés au plus haut rang.

— Rome n'avoit alors ni Temples faſtueux, ni ſuperbes Palais; ſes Citoyens ſeuls faiſoient ſa richeſſe, ſa ſimple & noble parure. — Ces Héros ſont paſſés, il ne nous reſte plus que le ſouvenir & l'impreſſion de leur exemple : — Souvenir qui, peut-être un jour, fera naître parmi nous des hommes qui les imiteront; car, comme eux, d'une main nous tenons nos charues; & de l'autre, comme eux, nous ſaurons ſaiſir les armes, ſi jamais l'ambition ou la tyrannie nous attaquent.

Viens parmi nous, Voyageur Européen? — ici, tu te repoſeras à l'ombre de nos vergers, tu iras méditer dans la ſolitude de nos forêts; — ici tu te réjouiras dans nos champs en converſant avec nos Laboureurs intelligens; tu obſerveras la terre, les montagnes & les marais tels qu'ils ſont ſortis des mains de la nature. — Ici tu verras une nouvelle race d'hommes, indomptables & incapables d'être civiliſés. — Plus heureux peut-être dans leur état, que dans celui qu'on a vainement eſſayé de leur faire prendre; — parce qu'ils ne peuvent concevoir d'autre bonheur que celui d'être libres & indépendans. — Tu iras philoſopher avec ces enfans puînés de la nature : quel vaſte champ pour la méditation ! — Tu participeras, ſi tu le veux, à la dignité de leurs adoptions, en remplaçant quelques-uns de leurs parens; tu deviendras membre de leurs Villages :

tu feras même incorporé dans leur ſociété, ſi tu préfères, comme tant d'Européens ont fait, leur vie ſimple & tranquille à toutes les brillantes entraves, à toute la ſcience inutile de tes ſociétés Européennes. — Tu iras voir nos grands lacs, ces mers intérieures & immenſes qui étonnent le ſpectateur. — Tu monteras ſur la cîme des Apalaches, d'où tu contempleras d'un côté ce que nous avons déjà fait depuis les rivages de la mer; de l'autre, ce qui nous reſte à faire pour peupler & défricher la profonde étendue de cette quatrième partie du monde. — Si tu aimes mieux remplacer l'illuſion des vains ſouvenirs, les regrets inutiles, la ſtérile admiration des ruines d'Italie par la vue de tant de ſcènes inſtructives & nouvelles que préſente ce Continent, tu préféreras, j'en ſuis sûre, la vue de trois cens lieues de pays nouvellement défriché; tu préféreras le riant aſpect d'une grande plantation miſe en valeur, par la ſeule induſtrie du propriétaire; tu préféreras la vue d'une vaſte grange Américaine remplie des moiſſons d'un ſeul Colon, à celle des débris inutiles du Temple de Cérès.

Adieu, St. John.

PENSÉES

D'UN

CULTIVATEUR AMÉRICAIN,

Sur ſon Sort & les Plaiſirs de la Campagne.

COMME vous êtes le premier Européen éclairé que j'aye jamais connu, ne ſoyez point étonné ſi, ſuivant ma promeſſe, je m'empreſſe aujourd'hui de cultiver votre amitié & votre correſpondance. Les ſavans détails que vous m'avez envoyés me font voir la différence de vos coutumes agréables & des nôtres. — Je ſuis convaincu de votre ſupériorité; mais, en bonne foi, ne trouvez-vous pas que nous avons fait des miracles, depuis le peu de temps que nous habitons cette terre nouvelle, avec le petit nombre de bras que nous avons eu, & condamnés, comme nous le ſommes, au prix exceſſif du labour, prix fondé ſur la rareté des hommes? — N'avons-nous pas auſſi des avantages & des privilèges qui nous ſont particuliers? Si j'étois capable de tenir une balance exacte, je vous démontrerois que peut-être ils nous dédommagent amplement des difficultés de notre ſituation. — Je remercie l'Etre ſuprême de ce qu'il m'a fait naître

plutôt ici qu'ailleurs, de ce qu'il m'a donné le rang de Cultivateur Américain, au lieu de m'avoir placé parmi les Serfs Ruſſes, ou les Payſans Polonois. — C'eſt à vos lumières que je dois la connoiſſance de leur triſte ſort, & de leur condition déplorable. — Le croiriez-vous? cette comparaiſon tend à augmenter mon bonheur. — Dites-moi, mon cher Académicien, par quelle raiſon l'idée du mal, conſidéré comme affligeant les autres, devient-elle une eſpèce de bien réel pour nous? — — Ce n'eſt pourtant pas, il s'en faut bien, que je me réjouiſſe de ce qu'il y ait en Europe tant de malheureux, qui ſemblent n'avoir reçu le jour que pour ramper dans l'obſcurité, la vie que pour ſentir la douleur, des beſoins que pour ne les pouvoir ſatisfaire. — Quel mal ont fait à la nature ces pauvres Ruſſes?

Peu de temps après la mort de mon père, qui me laiſſa la plantation que je poſſède aujourd'hui, je devins tout-à-coup mécontent de mon état, ſans cependant en connoître d'autres; — pluſieurs fois je fus tenté de le changer, ſans ſavoir lequel je choiſirois. — Je ne voyois dans la vie que j'avois menée juſqu'à ce jour, qu'une répétition ennuyeuſe des mêmes travaux & des mêmes plaiſirs. Je conſidérois les premiers comme un apanage de la ſervitude, comme dégradant la dignité d'un homme libre; l'autre comme inſipide & peu convenable

à mes goûts. — Un jour rêvant au projet que je me proposois, & pour mieux juger de la métamorphose que je préméditois, je me considérai par anticipation, comme ayant déjà vendu ma plantation, dont on m'avoit offert peu de jours auparavant 37500 livres tournois ; — alors l'aspect de la société se changea soudainement à mes yeux ; j'en fus effrayé, — je ne sais pourquoi ? Le monde me parut plus vaste, dès que je n'y occupois plus la même place ; je me crus errant ; je crus appercevoir que je perdrois tout mon poids, ma conséquence, ainsi que l'estime de mes amis ; le doute, l'indécision & la crainte accompagnoient tous mes pas ; ma terre alors, ma maison, mes champs & mes prairies se présentèrent subitement à mon imagination, sous des couleurs plus riantes & plus chères ; l'idée de demeure, de permanence, de droits municipaux, celle de propriété enfin, que jusqu'ici je n'avois jamais approfondie, se développèrent à mon imagination sous les couleurs les plus attrayantes ; & ce que je croyois auparavant chimérique, devint pour moi une source réelle de satisfaction & d'amour-propre. — « Et pourquoi, me » dit alors mon bon génie, es-tu si mécontent du » genre de vie auquel ton père t'a élevé ? pour- « quoi crois-tu le travail incompatible avec la di- » gnité de l'homme ? pourquoi mépriſe-tu les plai- » sirs champêtres ? peut-il y avoir sur la terre un

» ſpectacle plus édifiant & plus noble que celui
» d'une ſociété d'hommes qui, au milieu de l'a-
» bondance, cultivent leurs propres champs &
» fauchent leurs propres prairies? Un travail mo-
» déré devient la ſource de la ſanté, l'antidote
» des chagrins & des ſoucis; c'eſt la médecine uni-
» verſelle qui prévient les maux phyſiques, ainſi
» que ceux de l'ame. Quelle honte à ton âge de
» ne connoître pas encore tout le bonheur de ton
» état & toutes les bénédictions attachées au tra-
» vail, & particuliérement à la culture de la terre!
» — Fais comme ton père; — ſans ceſſe il mêloit
» la chanſon joyeuſe avec ſes occupations; c'eſt
» l'amuſement d'un eſprit qui ſe repoſe; jamais
» il ne rentroit dans ſa maiſon ſans le ſouris de la
» ſatisfaction peint ſur ſon viſage; jamais il ne
» revoyoit ta mère ſans l'embraſſer; — jamais il
» ne murmuroit des accidens qui lui arrivoient.
» — Malheureux que tu es! as-tu, comme lui, été
» perſécuté, enfermé dans ta jeuneſſe, conduit
» pendant trois ans de cachots en cachots, par des
» Prêtres & des Dragons, & menacé des galères
» pour la Religion? as-tu, comme lui, ſouffert tous
» les maux de la faim, de la nudité & du déſeſ-
» poir? as-tu, comme lui, traverſé l'Océan dans
» une ſaiſon dure & tempêtueuſe, ſans vue, ſans
» objet que celui de fuir ta patrie? as-tu, comme
» lui, été obligé de déraciner les arbres & les buiſ-

» ſons de ta plantation, & d'en nettoyer les ma-
» rais après les avoir deſſéchés ? as-tu, comme lui,
été obligé de faire bâtir une maiſon, une gran-
» ge, & de creuſer ton puits ? — Non, — plus
» heureux, ſans le ſavoir, tu n'as jamais, comme
» lui, vécu ſous l'écorce & couché ſur des feuilles
» pendant ſix mois. — De quoi oſe-tu donc te
» plaindre ? il t'a donné l'éducation d'un honnête
» Colon ; tu ſais lire & écrire, un peu de Géo-
» graphie pour entendre les Gazettes, un peu de
» loi pour ſavoir les reſpecter & gérer tes affai-
» res ; — il t'a laiſſé en outre une partie des con-
» noiſſances qu'il avoit acquiſes par plus de cin-
» quante ans d'expérience ; — travaille donc
» comme il a travaillé, jouis de l'uſufruit de ſes
» ſueurs, de l'héritage de ſon induſtrie, de ſa ſa-
» geſſe & de ſes principes ; — compare ton ſort à
» celui des émigrans que tu vois chaque année
» arriver parmi nous ; — queſtionne-les ſur ce
» qu'ils ont été, ſur ce qu'ils ont ſouffert, &
» après cela oſe murmurer ». — Je ſortis de cette rêverie un homme nouveau ; j'eus honte du deſſein que j'avois formé ; je rougis des idées pernicieuſes que j'avois auparavant chéries ; je jurai dans mon cœur de ne jamais vendre ma terre, & de pourſuivre la carrière que m'avoit inſpirée mon bon génie. — Pour terminer ce nouveau ſyſtême, j'épouſai peu de temps après la fille de mon cœur,

mon premier choix, que mon mauvais génie m'avoit presque fait oublier. — Quelle révolution subite n'éprouvai-je pas ! ma maison en devint tout-à coup plus gaie & plus agréable; ma femme remplit un vuide immense, au milieu duquel je m'étois auparavant égaré ; un nouveau principe, dont je ne connoissois pas l'existence, anima toutes mes actions. Quand je labourois mes champs, je travaillois avec un nouveau degré d'alacrité & de courage, parce que je sentois que ce n'étoit plus pour moi seul que je travaillois ; cette consolante réflexion a toujours depuis desséché mes sueurs ; souvent ma femme m'accompagnoit son ouvrage à la main. Quel transport n'ai-je pas ressenti, lorsqu'assise à l'ombre d'un arbre, elle louoit la perfection de mes sillons, la docilité, le bon état de mes chevaux, ou la bonté de ma terre ! Je ne puis vous peindre combien ces réflexions ont réjoui mon cœur, adouci mes difficultés, & rendu mon travail agréable. — Ce fut alors que je regrettai de ne m'être pas marié plutôt : j'avois vingt-six ans ; quelle époque ! — j'aimois & j'étois aimé ; je jouissois d'une bonne santé ; j'étois jeune & vigoureux ; je cultivois mes propres champs ; j'étois, comme je le suis encore, libre, indépendant, sans aucunes dettes & assujetti à aucunes redevances. — Hélas ! me dis-je à moi-même, un jour (assis sous le grand hycory que vous connoissez dans la

prairie) : « Quel double crime n'aurois-je pas com-
» mis, quel malheur irréparable n'aurois-je pas
» mérité, de quelle funeſte & double erreur n'au-
» rois-je pas été coupable, ſi j'avois vendu ma
» plantation ! — Je n'aurois jamais eu ma femme,
» & je ne ſerois plus Cultivateur. Puiſſe le Colon
» Américain qui, mécontent de ſon ſort, dé-
» daignant l'héritage indépendant de ſes pères,
» oſera l'abandonner & former d'autres projets,
» ne goûter jamais le bonheur ».

Vous exigez de moi des détails ſur ma ſitua-tion, — je vais les décrire, ſans devenir le ga-rant de l'intérêt qu'ils pourront vous cauſer. Je les écrirai tels que mon cœur les inſpirera ; cette douce réminiſcence eſt toujours une fête pour moi.

Mon père m'a laiſſé trois cens ſoixante-onze acres de terres, dont quarante-ſept conſiſtent en deux excellentes prairies de tymoti, excellente herbe ; un aſſez beau verger de cinq acres, dont j'ai moi-même planté une partie ; un enclos de quatre cens cinquante pêchers en plein-vent, pour nourrir mes cochons & faire de l'eau-de-vie ; une maiſon décente de quarante-deux pieds de long, une grange de ſoixante-dix pieds ſur quarante-trois, couverte en bardeaux de cèdre : tous les ans je ſale entre quinze cens & deux mille livres de bon lard, douze cens livres de bœuf ; pendant la moiſſon, je tue ſix gras moutons ; — j'ai en grains, légumes,

beurre, fromage, &c. de quoi abondamment nourrir ma famille, & fournir à la table de l'hoſpitalité. Mes Négres ſont aſſez fidéles; ils jouiſſent d'une bonne ſanté, ſont gras & contens; ils travaillent avec bonne volonté. — Je leur ai toujours donné le ſamedi pour eux, de la terre à tabac, tant qu'ils en veulent; les deux plus âgés en font au moins pour cent ſoixante piaſtres par an; ils ſont nourris de la même tourte & vêtus du même drap que moi. Mon père a acquis & laiſſé derrière lui le nom d'un Colon reſpectable: il étoit heureux; & pourquoi en marchant ſur ſes traces, ne ſerai-je pas heureux & reſpecté comme lui? — Je n'ai point de procès; j'entends aſſez l'eſprit de nos Loix pour conduire mes petites affaires; je reſpecte leur protection ſans craindre leur ſévérité. — A peine mon premier enfant fut-il né, qu'une nouvelle perſpective ſe préſente à mes yeux; une nouvelle lumière me montre mille objets intéreſſans que juſqu'alors je n'avois jamais apperçus; je reſſentis dans mon cœur l'effet de l'amour paternel; j'en aimai ma femme davantage: cet événement devint pour moi un nouveau lien, & ſembla ajouter quelque choſe au rang que je poſſédois dans la ſociété. C'eſt une dette, me dis-je, en partie payée: « Je viens de donner un Citoyen » à la Patrie, qui m'en félicitera, en me donnant » le nom de père ». — Que vous dirai-je? jamais

charme n'eut d'effet plus prompt ni plus vif. — Je ceſſai alors de permettre à mes idées d'outre-paſſer les limites de ma plantation ; je donnai le nom de cet enfant, à une nouvelle pièce de marais que je venois de deſſécher, & que j'avois fait entourer de foſſés. — J'ai ſuivi cette méthode depuis, à la naiſſance de tous les autres. — Il faut être père pour comprendre le plaiſir, l'ivreſſe dont on jouit, quand on tient dans ſes bras, à côté d'une femme chérie, le fruit tant deſiré d'un amour mutuel.

Quand, aſſis au coin de mon feu, la pipe à la bouche, je contemple ma femme, travaillant, berçant, ou tenant notre enfant à ſon ſein, je ſuis agité de mille ſentimens agréables ; c'eſt alors que je m'énorgueillis de ma condition, dont je reſſens tout le bonheur. Souvent il arrive que l'effet & la réunion de toutes ces agitations de l'ame, s'éleve en roſée, & me fait inſtinctivement verſer des larmes. — Que les hommes ſeroient heureux, ſi la nature ne les eût condamnés qu'à en répandre d'auſſi douces & d'auſſi ſalutaires ! — Souvent, je l'avoue, les réſolutions pieuſes que je fais, ſe diſſipent avec la fumée de ma pipe ; mais ſemblables à cette même fumée, qui en diſparoiſſant laiſſe derrière elle une odeur agréable, de même les traces de ces idées reſtent gravées dans mon cœur. — Lorſqu'à mon tour je prends notre enfant ſur

mes genoux, pour l'exciter à jouer ou à rire, c'eſt alors que mon imagination s'élance dans l'obſcur avenir, pour y chercher quel ſera ſon caractère, ſa conſtitution & ſa fortune. Je tremblerois peut-être ſi, pouvant ouvrir le grand livre du deſtin, il m'étoit permis d'y lever la page particulière qui contient ſa bonne & ſa mauvaiſe fortune. — Quand je prévois d'un autre côté, les maux de l'humanité, les accidens de l'enfance, je paye bien chérement la joie dont je m'étois auparavant enivré. Dès que ce premier enfant fut né, je ne quittai plus ma maiſon qu'avec un certain regret; & le Ciel m'eſt témoin que jamais je n'y retourne ſans reſſentir un treſſaillement particulier que je cherche même à étouffer, le regardant comme puérile; — & même encore aujourd'hui, à peine ai-je mis le pied ſur mes terres, que je me ſens aſſailli d'une foule de réflexions qui ne me frappent nulle part ailleurs. La conſolante idée de propriété excluſive, de droits particuliers, de privilèges municipaux, ſe préſente à mon imagination. — « Précieux » terrein, me dis-je à moi-même, en vertu de » quelle antique coutume, de quelle heureuſe » révélation, par l'efficace de quelle loi eſt-il » arrivé que l'homme, d'abord errant dans les » bois ou dans les plaines, ait jamais imaginé de » ſe choiſir un ſol, de s'y fixer, d'y attacher les

» privilèges les plus eſſentiels, de le rendre la » ſource de ſes plus beaux droits, ainſi que de » ſes richeſſes ».

Le terrein que j'occupe aujourd'hui étoit en 1724 boiſé, marécageux & ſauvage, tel enfin qu'il étoit ſorti des mains de la nature. A force d'induſtrie & de perſévérance, mon père l'a converti en champs fertiles, en rians côteaux, en prairies douces & unies. Il n'y a point d'Européen qui puiſſe ſe former une idée juſte & préciſe de cette marche pénible & lente; il faut au moins trois ans avant que les racines des buiſſons & des petits arbres ſoient entiérement détruites, cinq ans avant que les grandes ſouches ceſſent de repouſſer, & quatorze avant que ces mêmes ſouches ſe pourriſſent & puiſſent être enlevées; j'y ai moi-même épuiſé la première vigueur de mes bras. Voilà les images que je paſſe ſouvent en revue, parce que j'en déduis les principes de mon unique Philoſophie.

Un jour en labourant les terres baſſes qui ſont devant ma porte, je m'amuſai à placer notre enfant dans un petit ſiège de mon invention, fixé par quatre écroux ſur la haie de ma charrue; le mouvement de la machine, ainſi que celui des chevaux, le rendit heureux; ce fut-là, je me le rappelle encore, où il articula ſes premiers mots. Penché négligemment ſur le manche de la char-

rue, & la guidant inſtinctivement, je fais aujourd'hui, me dis-je alors, ce que mon Père fit pour moi; puiſſe cet enfant me nourrir ainſi quand je ſerai vieux & décrépit.

Heureuſement j'unis le plaiſir au travail, car en amuſant cet enfant, je laboure & j'épargne à ſa mère quelque peine & quelque ſoin. — L'odeur ſuave de la terre, ſemblable à un bouquet odoriférant, m'anime & me réjouit, & a eu le même effet ſur tous mes enfans; j'ai trouvé, par expérience, que leurs joues en devenoient plus rouges, & que l'air, le ſoleil & le vent, contribuoient manifeſtement à fortifier leurs organes & leurs corps.

Je ne vois jamais d'œufs apportés ſur ma table, ſans être pénétré de la métamorphoſe étonnante qu'ils auroient ſubi par l'incubation; de leur ſein auroit ſorti des poules familières, dociles & ſoigneuſes, conduiſant leurs petits avec un ſoin & une vigilance qui font honte à bien des mères; des coqs, couverts du plus beau plumage, tendres envers leurs compagnes, hardis & courageux, poſſédant la penſée, la réflexion, la mémoire & preſque tous les ſymboles de la raiſon Humaine, ſans aucune de ſes imperfections. J'ai ſouvent fait les mêmes réflexions ſur la ſagacité des animaux qui ont long-tems vécu ſur ma Plantation; j'en ai vu des exemples étonnans. — Qu'eſt-ce

donc que cet inſtinct que nous plaçons ſi bas dans l'échelle de nos diſtinctions, & dont nous avons cependant une ſi foible idée ? — La raiſon admet également la perfection de la ſageſſe & de la vertu, ainſi que l'atrocité du vice & de la folie; l'inſtinct, au contraire, n'eſt compoſé que d'une ſomme de connoiſſances utiles & infaillibles. —

Mes abeilles, plus que tous les habitans de mon domaine, fixent mon attention & mon reſpect; elles me fourniſſent toujours les ſujets de méditations les plus amuſantes & les plus inſtructives. Quel enchaînement d'idées ne m'ont-elles pas donné, lorſque aſſis ſous mes acacias, j'examine leur gouvernement, leur induſtrie, leurs querelles & leurs guerres; lorſque je vois que le jour même où les jeunes prennent l'eſſor dans les champs, elles ſont auſſi habiles, auſſi ſavantes que les matrones les plus expertes de la république, & que, comme les autres, elles poſſédent l'art ſublime d'extraire du ſein des fleurs les parties néceſſaires à la confection de leur miel, ſans nuire aux eſpérances des Hommes ! J'ai appris, par leurs mouvemens, à prévoir les changemens du tems; le jour où doivent ſortir leurs eſſaims. — Quel dommage qu'au milieu de cette harmonie, de cette diſtinction des eſpèces, nulle ne puiſſe exiſter indépendante des autres ! toutes ont leurs ennemis. Le génie Créateur craignant peut-être la

trop grande fécondité des principes qu'il avoit donnés à la matière, trouva néceſſaire de la tempérer par ce ſyſtême de deſtruction. — Malheureuſement pour nous, le plus utile des oiſeaux déclare une guerre impitoyable à ces mêmes abeilles, le *King Brid*. Comment ſe déterminer à le détruire? il chaſſe les corneilles de nos champs, préſerve nos grains de leurs déprédations; c'eſt le gardien de nos moiſſons. — Ce combat eſt digne d'être vu. — C'eſt-là le moment où l'art de voler eſt déployé dans toutes ſes combinaiſons poſſibles; — les cris redoublés, la fureur, la vélocité impétueuſe du *King Brid*, eſt admirablement oppoſée & ſouvent rendue inutile, par les ondulations ſoudaines, & par les deſcentes précipitées du corbeau. — Le premier, ſenſible à ſa petiteſſe & à la foibleſſe de ſon poids, cherche, avec un art merveilleux, à attaquer ſon ennemi dans les endroits les plus ſenſibles; pour cet effet il s'élève au-deſſus de ſon antagoniſte, & le frappe de ſon bec dans les yeux; — alors les cris de la corneille annoncent ſa crainte; elle tombe comme une pierre & ſe ſouſtrait à ſon ennemi, qui bientôt renouvelle la pourſuite; — quand, au contraire, par la poſition du vent, par la grandeur de ſes aîles, ou par quelqu'autre circonſtance, la corneille gagne le deſſus, le *King-Brid* s'élève, avec une vélocité ſingulière, & attaque ſon ennemi ſous les aîles; fatiguée de cet exercice

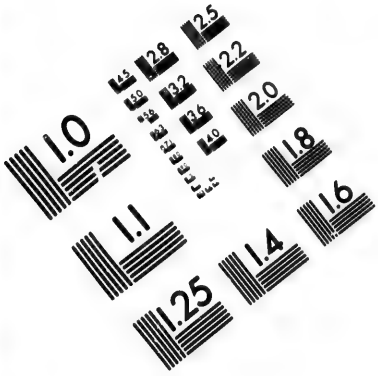
violent, la corneille s'échappe enfin & s'enfuit dans les bois. — A peine a-t-elle disparu, que le vainqueur revient agité d'un mouvement de trépidation, qui annonce son triomphe & sa joie; il va revoir son nid, l'habitation de sa famille, pour la préservation de laquelle il venoit de combattre. — Egalement divisé, par le désir de sauver mes abeilles & mes récoltes, j'ai long-tems résisté à celui de diminuer le nombre de ces oiseaux. Le Printems passé, je crus m'appercevoir enfin que mon indulgence les avoit trop multipliés; — je fis cette observation précisément dans le tems des essaims. — Avec une audace qui leur est particulière, plusieurs vinrent se percher sur les arbres voisins de mes ruches, d'où sans peines ils attrappoient les mouches qui revenoient des champs. — Je résolus à l'instant de les tuer; j'étois prêt à lancer le coup meurtrier, lorsqu'un corps d'abeilles, gros comme mes deux poings, se précipita sur ces oiseaux avec une vélocité singulière; effrayés du choc de cette masse compacte, ils s'envolérent, & furent vivement poursuivis par la même cohorte, que je suivis attentivement de mes yeux; malheureusement, trop-tôt certaines de leur victoire, les abeilles quittèrent leur ordre militaire & serré, & se divisèrent dans leur retour. A peine eurent-elles perdu la force provenante de leur réunion, que les *King-Brids*, profitant de

leur déſordre, revinrent à la charge, & en attrapèrent autant qu'ils voulurent. — Enhardis par ce ſuccès, ils oſèrent revenir ſur la même branche dont ils avoient été chaſſés. — J'en tuai quatre, & ayant ouvert leur phalles immédiatement après, j'en retirai cent ſoixante-onze abeilles que j'expoſai ſur une couverture au ſoleil. Quel fut mon étonnement, & quel ſera le vôtre, lorſque vous apprendrez que peu après cinquante-quatre ſe ranimèrent, & après s'être deſſéchées, retournèrent à leurs ruches, où elles ne manquèrent pas, ſans doute, d'informer leurs compagnes d'une aventure qui, vraiſemblablement, n'étoit jamais arrivée auparavant à des abeilles Américaines ? —

Un des problêmes les plus difficiles à réſoudre, eſt de ſavoir ſi, quand elles ſeront eſſaimées, elles voudront reſter dans la ruche qu'on leur a deſtinée, ou s'échapper pour aller ſe fixer dans le creux de quelques arbres ? — car quand, par le moyen de leurs émiſſaires, elles ſe ſont choiſi ainſi une retraite, il n'eſt pas poſſible de les faire reſter. Pluſieurs fois j'ai forcé des eſſaims d'entrer dans la boîte que je leur avois préparée ; je les ai toujours perdues, vers le ſoir, au moment où je m'y attendois le moins ; elles s'enfuirent en corps dans les bois. Semblables à bien des hommes, elles préfèrent des habitations ſauvages & libres, aux plus belles & aux plus commodes qu'on peut

leur offrir. Depuis que j'ai appris l'art de les ſuivre & de les trouver, je ne force plus leurs inclinations; car ce n'eſt que quand elles jouiſſent de la liberté qu'elles proſpèrent. — A quelque diſtance qu'elles aillent, je ſuis ſûr de les retrouver dans l'automne; leurs nouvelles retraites ne font qu'ajouter à mes récréations. — Je poſſède l'art de tromper même leur inſtinct.

Tous les ans vers la mi-Octobre, je vais à la chaſſe des abeilles; j'y conſacre une ſemaine. Je n'emmène avec moi, pour tout compagnon, que *Terre-neuve* mon fidèle chien. [illegible] n'aime ni celle du cerf, ni celle de l'ours; elles ſont pour moi trop fatigantes : ce ſentiment, je le ſais, me déshonoreroit parmi les Sauvages, qui ne manqueroient pas de m'appeler *femme*. Je porte avec moi ma carabine (perſonne, vous le ſavez, ne doit aller dans les bois ſans armes, parce qu'elles ſervent à nous nourrir & à nous défendre), ma couverture, quelques proviſions, un briquet, de la cire, du vermillon, du miel, une bouſſole & ma montre. Ainſi pourvu, je dirige ma courſe vers les diſtricts les plus éloignés des habitations; j'examine attentivement s'il y a beaucoup de grands arbres; je les frappe avec mon caſſe-tête, pour deviner s'ils ſont creux vers le haut. Auſſi-tôt que j'ai reconnu la probabilité d'y trouver des abeilles, j'allume un petit feu ſur une pierre platte, dans



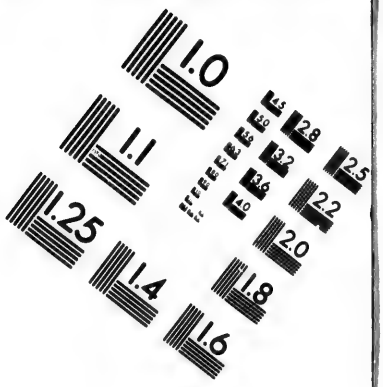
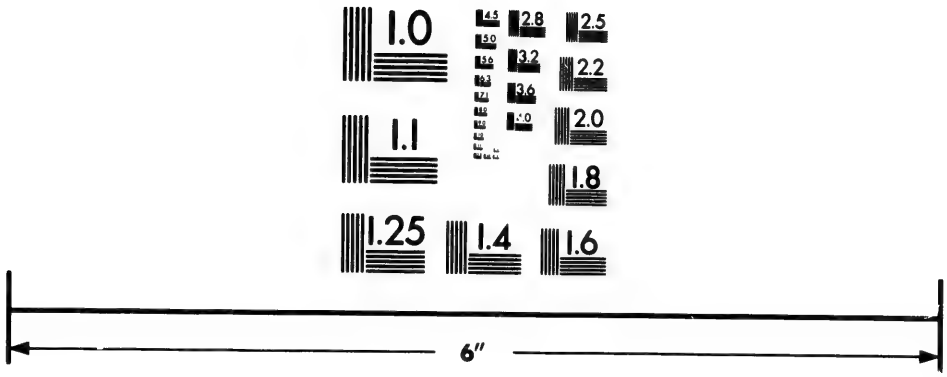
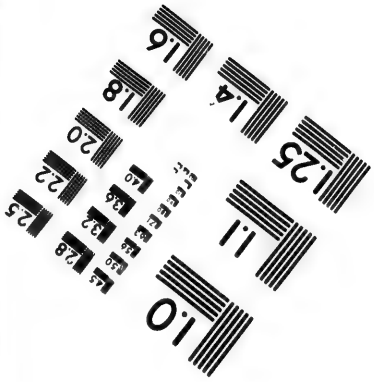
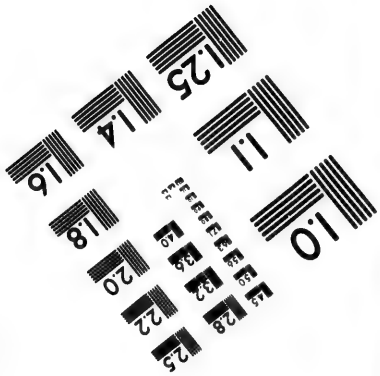


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

lequel je mêle un peu de cire ; je répands enſuite pluſieurs gouttes de miel ſur une autre pierre : s'il y a des abeilles dans le voiſinage, l'odeur de la cire, répandue de tous côtés par la fumée, les y amenèra d'une diſtance conſidérable, parce que cette odeur leur inſpire l'eſpoir de trouver du miel ; mais il eſt aiſé de concevoir qu'elles ne peuvent point en approcher, ſans ſe teindre le poil du corps avec le vermillon dont j'ai ſoigneuſement environné chaque goutte de ce miel. — Auſſi-tôt qu'elles en ont ſucé la quantité qu'elles peuvent emporter, elles s'envolent : alors je fixe ma bouſſole pour obſerver la direction de leurs courſes, qui eſt invariablement en ligne droite. Peu de tems après, elles ne manquent pas de revenir avec leurs compagnes : alors je les reconnois aiſément, à l'aide de l'uniforme rouge qu'elles portent ; & par le moyen de ma montre, je ſais le tems qu'elles ont mis depuis leur départ juſqu'à leur retour. A l'aide de ces deux connoiſſances, je devine la diſtance & le lieu de leur retraite : alors je les ſuis avec ma bouſſole ; plus j'approche de l'endroit ſuppoſé, plus ſcrupuleuſement j'examine la cîme de tous les arbres. — La découverte de mon miel a ſemé l'alarme dans toutes ces républiques ; elles entrent & elles ſortent de leurs trous avec agitation ; pluſieurs même reviennent chargées de leur proie : rien n'eſt plus aiſé

aiſé que de les diſcerner. Alors je marque ces arbres. — J'en trouvai onze dans mon expédition de l'année paſſée. — La quantité de miel qu'ils me fournirent étoit très-conſidérable : elle dépend, vous le ſavez, de la grandeur du vuide qu'elles habitent; car jamais elles n'eſſaiment que tout ne ſoit rempli. Semblables aux Européens émigrans, qui ne quittent leur patrie que faute d'emploi & de place, les premières abeilles que mon père a poſſédées, furent ainſi trouvées dans ſes bois. Il coupa ſoigneuſement la branche creuſe dans laquelle elles habitoient, en la ſupportant avec des cordes; il la plaça enſuite, dans la même poſition, auprès de ſa maiſon, qui, à cette époque, n'étoit encore qu'une cabane d'écorce; il en eut cinq eſſaims dès la première année : de ces mouches ſauvages devenues domiciliées, ſont deſcendues toutes celles de notre voiſinage.

Si nous trouvons un arbre à abeilles (Bee-Tree) n'importe ſur la terre de qui, nous avons le droit de le marquer : mais avant de l'abattre, la loi exige que nous en informions le propriétaire, auquel la moitié du miel appartient; ſans cela, nous ſerions expoſés à une réparation, ainſi que celui qui renverſeroit un arbre à abeilles qu'il trouveroit marqué.

Deux fois l'an j'ai le plaiſir d'attraper des pi-

geons ſauvages dans leur paſſage ; le nombre eſt étonnant ; ſouvent telle en eſt la multitude, que, dans leur vol, ils obſcurciſſent la lumière du ſoleil pendant pluſieurs minutes. — D'où viennent-ils ? — dans quelle région font-ils leurs pontes ? — où peuvent-ils trouver de quoi ſe nourrir ? — Je croirois qu'ils viennent des plaines de l'Oyio, (belle rivière) ainſi que de celles qui avoiſinent le lac Michigan ; car je ſais qu'elles produiſent beaucoup de folle-avoine. L'année dernière, j'en tuai un qui avoit encore du riz dans ſa phale. Le premier champ de ce grain eſt au moins à 560 milles de ma maiſon. Ou la digeſtion de ces oiſeaux eſt ſuſpendue pendant leurs courſes, ou ils parcourent les airs avec une vélocité inconcevable. Notre manière de les attraper eſt par le moyen d'un long filet étendu ſur la terre, aux extrémités duquel ſont fixés deux reſſorts de bois ; un pigeon aveugle & familier eſt attaché vers le milieu à une longue ficelle : dès qu'il entend le ramage de ſes anciens compagnons, il les appelle. — Attirés par ce cri trompeur, ils deſcendent en foule ; alors l'homme qui eſt caché dans les brouſſailles lâche les deux reſſorts ; le filet ſe lève, & recouvre tout ce qui ſe trouve ſous ſon étendue : le plus grand nombre que j'aie jamais pris, étoit quatorze douzaines. — Je les ai vus à ſi bon marché, qu'on pouvoit en acheter autant qu'un homme en portoit pour

la huitième partie d'une piaſtre (12 ſols $\frac{4}{100}$ tournois) : ils ſont excellens à manger, & leurs plumes ſervent à former les lits des plus pauvres d'entre nous.

Les cailles qui habitent mes champs me procurent, pendant tout l'été, un plaiſir journalier : mon attention à ne leur jamais faire de mal, ſemble les rendre plus familières ; leurs chanſons me récompenſent amplement de l'hoſpitalité inviolable que je leur donne pendant l'hiver. Au lieu de profiter de ce moment de détreſſe pour les attraper par l'appât de quelques graines, (comme le font tant d'autres) elles jouiſſent chez moi de la tranquillité & de la ſauveté qu'elles méritent ; car lorſque la neige couvre la terre & que la cruelle faim les force de venir ſe nourrir à la porte de nos granges, je leur permets d'y chercher impunément leur nourriture. Ce n'eſt pas, je vous aſſure, un des ſpectacles les moins intéreſſans de cette ſaiſon, que de voir ces beaux oiſeaux, familiariſés par la faim, ſe mêlant avec mes beſtiaux & cherchant en paix la foible pitance de grain égaré, qui, ſans eux, ſeroit perdu & inutile. Souvent dans les angles de mes paliſſades, d'où le rejailliſſement du vent chaſſe la neige, je leur porte de la menue paille & du bled ; l'un pour empêcher que leurs pieds ne s'attachent à la terre par la force du froid, &

l'autre pour les nourrir. Je connois peu de circonſtances où la cruauté, ſi naturelle à l'homme, ſoit plus manifeſte que dans l'action de tuer ces oiſeaux dans cette ſaiſon.

Jonathan S. Ecuyer, un des plus fameux cultivateurs qui ait jamais honoré, par ſes vertus & par ſes travaux agricoles, la province de *Connecticut* ſa patrie, en préſerva l'eſpèce, par ſon humanité, dans le grand hiver de 1739; partout ailleurs, dans ces cantons, elles périrent, par la ſévérité de la ſaiſon ou par la cruauté des hommes. Pendant bien des années, on ne les entendit plus chanter que ſur les plantations de ce vénérable Magiſtrat, comme pour le récompenſer de l'aſyle qu'il leur avoit accordé.

L'hiver eſt chez nous une ſaiſon dure, quoique peu laborieuſe; elle nous procure cependant bien des plaiſirs dont je vous ai déjà parlé. Lorſque la faim & le froid ont familiariſé tous mes beſtiaux, il y a peu de Cultivateurs qui les ſoignent & les veillent avec plus d'attention que moi. — Je leur donne des noms, je les appelle, je leur parle; ils me connoiſſent, & ſemblent prendre plaiſir à me voir; car, à ma vue, ils ſe lèvent & s'empreſſent à s'approcher de moi. Je m'amuſe à étudier leurs différens caractères, leur conduite les uns envers les autres; je remarque aiſément leurs différentes inclinations, la variété de leurs

goûts & l'effet différent des mêmes paſſions. Vous le dirai-je, mon ami ? j'y obſerve une partie du même tableau que me fournit la ſociété humaine ; je ſuis préciſément dans la cour de ma grange, ce qu'eſt la loi parmi nous, un frein pour empêcher les forts d'opprimer les foibles : car les plus gros animaux, ſenſibles à leur ſupériorité, cherchent toujours à envahir la propriété de leurs voiſins. — Ils ſentent avec indifférence la portion de foin qui leur eſt donnée, ou bien ils l'avalent avec promptitude pour aller dévorer celle des autres. — Alors je les gronde ; je fouette ceux qui ſont inſenſibles à ma voix & mépriſent mes admonitions. Dites-moi ; ſi on délivroit des proviſions à des hommes ſans langage, diſproportionnés d'âge & de force, ſe conduiroient-ils plus philoſophiquement ? — Je trouve dans l'écurie la même diſpoſition, à moins que l'amitié n'ait adouci le ſentiment perſonnel. Mais là, j'ai affaire à des animaux plus généreux ; ma voix à laquelle ils ſont ſi bien accoutumés, a une influence immédiate, & bientôt rétablit la paix & la tranquillité. Ainſi, par la ſupériorité de mes connoiſſances, je gouverne tous mes beſtiaux, comme les Sages & les Puiſſans gouvernent les ignorans & les foibles.

Si, pendant ces nuits terribles & rigoureuſes de nos hivers, il m'arrive de voyager en traîneau,

je me demande ſouvent : Qu'eſt-ce donc que nous appelons froid ? d'où nous vient-il ? — Eſt-ce un agent particulier, ou ſeulement l'abſence de la chaleur ? — Où cette chaleur ſe retire-t-elle pendant cette ſaiſon ? — Quels climats va-t-elle échauffer ? — Où ſont tenus ces magaſins immenſes de neige & de nitre que les vents nous apportent ſi régulièrement tous les ans ? — Jugez du degré de curioſité excité par tous ces phénomènes, ſur-tout lorſque je traverſe, dans nos voitures hyperboréennes (traîneaux), le même lac ou la même rivière que j'avois paſſée en bateau quarante-huit heures auparavant ? Que ſont devenus ces millions d'inſectes qui folâtroient dans nos champs, qui animoient nos prairies pendant l'été ? Ils étoient ſi foibles & ſi délicats, la période de leur exiſtence a été ſi courte, qu'il eſt impoſſible d'imaginer comment, dans un eſpace ſi limité, ils ont pu acquérir les connoiſſances néceſſaires pour obtenir leur ſubſiſtance, choiſir leurs compagnes, le lieu de leur demeure, & ſur-tout l'art ſublime de dépoſer leurs œufs microſcopiques, de manière à éluder la rigueur de nos hivers, & à conſerver cette portion de chaleur qui doit ranimer la génération ſuivante & préſerver l'eſpèce.

D'où nous vient cette diſpoſition irréſiſtible au ſommeil, ſi commune à tous ceux qui ſont ſaiſis

d'un grand froid, & qui infailliblement les conduit au dernier repos de la nature ? — D'où vient ce grand nombre de petits oiſeaux (Snow Birds) qui bravent le froid & les gelées, & qui trouvent ſur la neige (cet élément ſtérile) de quoi ſe nourrir ? Jamais on ne les voit que dans la ſaiſon la plus rigoureuſe. Placés comme nous ſommes, au milieu de tous ces problêmes, au lieu de chercher à les réſoudre, adorons la ſageſſe du grand Créateur ; il n'exige de nous que de la reconnoiſſance.

Dans le printems, les chanſons matineuſes des oiſeaux me raviſſent & me touchent ; je ne puis vous exprimer l'effet que cette muſique champêtre a ſur mes ſens. Je me lève vers l'aube du jour : c'eſt la ſeule ſaiſon où je pouſſe l'avarice du tems juſqu'au ſcrupule. — Je ne perds pas un moment qui puiſſe ajouter à cette jouiſſance innocente, qui ne nous laiſſe que le ſentiment de l'admiration. C'eſt vers ce moment précieux, qui n'eſt point encore l'aurore & qui cependant ceſſe d'être la nuit, que j'adreſſe mes prières à l'Etre ſuprême dans le milieu de mes champs : c'eſt-là l'inſtant du concert univerſel que lui offrent les oiſeaux du voiſinage ; chacun d'eux, joyeux & content, embellit la Nature, ranime le ſilence précédent de l'atmoſphère, & réveille l'ame du ſpectateur. Quel crime d'être pareſſeux dans cette ſaiſon !

Qui peut entendre ſans émotion les tons amoureux de nos robins (oiſeaux Américains) au milieu des vergers, les accens perçans du catbird, les notes ſublimes de notre grive, les chanſons mélodieuſes & variées de l'oiſeau moqueur ?

L'art ſingulier avec lequel tous ces oiſeaux conſtruiſent leurs nids, leur propreté, leur commodité, me fait ſouvent rougir de la ſaleté de nos maiſons. Leur attachement pour leurs compagnes, les chanſons particulières que leur adreſſent les mâles pendant l'ennui de l'incubation, leur affection pour leurs petits, tout cela me rappelle mes devoirs, ſi je pouvois les oublier. La raiſon ne pourroit-elle pas ſouvent puiſer, dans la perfection de l'inſtinct, le moyen de corriger les erreurs, de réprimer les folies que ce ſublime préſent ne nous empêche pas de commettre ?

Si jamais la jouiſſance & le bonheur ſont pour l'homme un devoir, ſi jamais le Ciel le comble de bénédictions capables d'alléger le fardeau de la vie, c'eſt à la campagne ; c'eſt pendant la ſaiſon du printems, lorſqu'avec un eſprit ſain & un cœur pur il étudie les différentes ſcènes du grand & ſublime ſpectacle de la Nature ; c'eſt-là le moment où cette mère univerſelle annonce la fertilité ſous l'emblême des plus belles fleurs.

Cette ſaiſon n'arrive jamais que je ne rende à l'Etre ſuprême les actions de grâce, plus fer-

ventes encore que dans tout autre tems : ſon pouvoir alors me paroît plus grand & plus bénigne ; la vue des dons qu'il nous promet, me touche plus que celle des moiſſons qu'il nous donne. — Ah ! pourquoi, mon ami, n'ai-je jamais ſu toucher la lyre ? J'aurois peut-être eſſayé de chanter nos Naïades Américaines, nos Dieux champêtres, la verdure de nos montagnes, la fertilité de nos vallées, la majeſté de nos fleuves. » C'eſt toi, Région du *Shénando* (*), qui ſur-tout » auroit inſpiré mes accens ! — Toi, ſéjour de la » ſanté, de la force, de la beauté, de la richeſſe » agricole, quel vaſte champ ne préſentes-tu pas » au Poëte & au Peintre ! «

Pluſieurs fois il m'eſt arrivé, écoutant au milieu de mon verger le premier des oiſeaux qui ſaluoit la lumière par ſon chant mélodieux, de chanter avec lui ; nous étions animés des mêmes ſentimens. — La verdure, la fraîcheur, l'odeur ſuave, la beauté des fleurs, l'éclat nouveau répandu ſur tous les objets, tout inſpire alors la tendre volupté, le doux plaiſir & la haute admiration. C'eſt alors que la Nature enfle nos veines par la circulation de notre ſang & anime nos ſentimens, comme elle annonce l'apparence des fleurs en gonflant les boutons par la circula-

(*) Vallée dans les Montagnes de Virginie.

tions des ſucs végétaux ; c'eſt alors qu'elle ſe diſſout en Amour univerſel, & ſemble conduire toute la création au même ſentiment.

Avez-vous jamais viſité un grand verger fleuri ſans en être ému ? C'eſt la fête de tous les ſens ; l'œil en eſt ravi, l'odorat triomphe, l'oreille même eſt occupée du doux bourdonnement des mouches qui ſortent de leurs quartiers d'hiver pour cueillir le miel.

Mais l'aube du jour diſparoît ; elle entraîne avec elle les vapeurs, les nuages & les dernières ténèbres de la nuit. L'aurore commence. Quelle auguſte ſcène ! quel moment ſolemnel ! — Avez-vous jamais aſſiſté à ce grand réveil de la Nature, avec l'humilité d'eſprit & la dévotion du cœur qu'il nous inſpire ? Adorons enſemble, ſous cette voûte immenſe, le grand Créateur, le ſuprême Pontife ; c'eſt dans cet eſpace illimité qu'il réſide ſans doute, quoique, par pitié pour les hommes, il ſe cache ſoigneuſement dans l'immenſité profonde des mondes & des ſiècles : il permet cependant à ſon vice-gérent de ſe rendre viſible, & de répandre ſur nous la lumière & la vie. Quel eſt l'homme qui voulût préférer un aſſoupiſſement criminel, à la contemplation inſtructive d'un ſi grand ſpectacle ? — Si nous étions condamnés à ne le voir qu'une ſeule fois dans notre vie, avec quel empreſſement n'attendrions-

nous pas ce précieux moment ! Quelle époque dans nos jours ! Avec quelle avidité ne le regarderions-nous pas ! avec quelle dévotion n'en parlerions-nous pas !

En effet, rien n'égale, dans l'univers, la ſplendeur, la majeſté que répand le Soleil ſur la Nature, lorſqu'il ſe lève dans un jour calme & ſerein. — Quel mélange de nuances lumineuſes & d'obſcurités affoiblies ! — quelle perfection dans le contraſte formé par la naiſſance vague de la lumière, par l'apparence de ſes premiers rayons plus radieux encore, & par les ombres qui s'échappent en gradations différentes ! — Par-tout la beauté ſe manifeſte, le plaiſir ſort du ſein fécond de la terre & deſcend des cieux.

Ah ! ſi la terre eût été donnée aux hommes, avec tous les charmes du matin, ſans tempêtes déſaſtrueuſes, ſans météores effrayans, ſans tremblemens, ſans ſéchereſſe; toujours prête à récompenſer nos travaux, elle eût été la plus tendre des mères, & nous les plus heureux des enfans : mais ce bonheur, ainſi que tous les autres, ne durera que pendant un intervalle bien court : ce même ſoleil qui à peine luit, qui à peine nous échauffe, va nous brûler auſſitôt qu'il aura atteint ſa hauteur méridienne. — Avant même que l'aſtre du jour ſoit parvenu à la moitié de ſa courſe, ſa chaleur chaſſe les oiſeaux dans les bois, & les

cultivateurs dans leurs maiſons ; alors je me retire ſous le berceau de mon jardin : c'eſt le ſéjour du repos & d'une inactivité voluptueuſe ; — c'eſt auſſi le temple de l'eſprit contemplatif. — « Oh ! » toi, génie des hommes, eſprit bienfaiſant, vivifiant toutes les parties de la Nature, ſource » fertile d'où proviennent les penſées heureuſes, les idées nouvelles, inſpires-moi : — Je » t'entends ; — tu viens, porté ſur les aîles » des zéphirs, cette douce haleine de la Nature ; » — déjà tu raiſonnes à travers les feuilles qui » de toutes parts m'environnent : — Sois cette » heure conſacrée au doux repos, & à écouter » tes leçons ! aides-moi à réfléchir, à puiſer la » ſaine morale, les ſentimens humains, la douceur, dans le ſpectacle que je vois & dans la » vie que je mène. » —

Ce berceau, vous le ſavez, eſt l'ouvrage le plus ſimple, c'eſt celui de nos mains, c'eſt une petite charpente octogone, autour de laquelle nous avons planté des vignes ſauvages, du chevrefeuille & du houblon ; — leurs feuillages ſont devenu ſi épais, que les rayons les plus ardens n'y peuvent pénétrer ; les zéphirs ſeulement y trouvent un paſſage libre quoique oblique : — autour de ce temple de verdure, j'ai planté des *Acacias* portant le miel, des *Catalpas* à feuilles de palmier, & le voluptueux *Magnolia*.

Les divinités de ce ſéjour, ſont la ſolitude & la douce mélancolie. Au repos le plus inſtructif, ſouvent ſuccéde l'inſtruction de mes enfans, la compagnie de ma famille qui, comme moi, vient y goûter la fraîcheur & le ſommeil.

Souvent ces grandes chaleurs produiſent un phénomène, qui ſemble ne ſortir du ſein de nos montagnes que pour nous procurer l'ombre & la pluie ; c'eſt le baume de la Nature, avec lequel elle ranime les plantes deſſéchées; c'eſt la ſource d'où découlent tous les ſucs végétaux, qui, combinés ſous tant d'apparences différentes, rempliſſent nos granges de grains, & nos jardins de fruits : c'eſt le remède avec lequel elle corrige la peſanteur & l'inertie dangereuſe de l'atmoſphère. — Un nouvel élément, puiſſant & caché comme le grand Créateur qui le fait agir, paroît ſous l'apparence d'une foible blancheur, ſortant des montagnes bleues; c'eſt un germe électrique auquel ſe réuniſſent les vapeurs d'alentour : — juſqu'ici inviſibles, elles prennent ſubitement une forme impoſante, & produiſent différens nuages : — bientôt elles s'étendent, ſe combinent & ſe choquent dans leur deſcente des montagnes : — Quel ſpectacle ! — quelle ſcène ! — quelle beauté dans les replis, dans les contours, dans les différentes nuances, ſous leſquelles ces mêmes nuages ſe préſentent à nos yeux ! — Le vent

qu'elles cauſent par leur compreſſion, les diviſent & les portent en maſſes énormes; — un bruit ſourd & éloigné ſe fait entendre : — l'éclair & le feu s'élancent enfin de leur ſein, & vont frapper la terre : — « C'eſt une Divinité qui » gronde, qui menace, & qui vient ſur les aîles » de l'orage pour punir les hommes, — diſent » les Sauvages nos voiſins ? « — Raſſurez-vous, Nations ignorantes & ſuperſtitieuſes de l'Afrique & de l'Aſie : imitez notre exemple, & alors vous ſentirez, comme nous, que la Nature ne vous veut que du bien, que ce n'eſt qu'un nouveau phénomène qu'elle opère ſur vos têtes pour fertiliſer la terre que vous habitez, & purifier l'air que vous reſpirez.

N'eſt-il pas étonnant que les habitans de l'ancien monde tremblent encore de frayeur, & ſoient encore expoſés aux ravages deſtructifs de la foudre, pendant que les Américains plus heureux, quoiqu'un peuple d'hier, ne la regardant que comme une opération néceſſaire & utile, dorment tranquilles à l'abri de leurs baguettes, plus miraculeuſes que celles des Egyptiens, & confient la préſervation de leurs Maiſons, de leurs Egliſes & de leurs Vaiſſeaux à l'infaillibilité philoſophique de ce ſimple expédient.

Qui auroit pu prédire au Miniſtre *Coton*, un des Miniſtres de l'Evangile, qui paſſa à la baye

de Maſſachuſets, (lorſqu'en 1626, il bâtiſſoit ſur la Péninſule de Shamut, Boſton, la première maiſon de cette Ville, aujourd'hui ſi opulente), que ſoixante-dix-huit ans après cette foible époque, un homme y naîtroit, qui, conduit par une ſuite d'expériences non moins extraordinaires que ſavantes & hardies; qui, éclairé peut-être par un rayon de cette même lumière électrique qu'il étudioit avec tant de ſoin, éleveroit un jour ſon génie juſqu'au ſein de ces mêmes nuages, trouveroit le moyen de les épuiſer de leur feu deſtructeur, oſeroit diriger la foudre quand elle s'en eſt élancée, & rendroit enfin pour nous ce fléau, ſi terrible au reſte de l'univers, une ſimple exploſion de la nature, plus utile que dangereuſe.

Les Grecs auroient immortaliſé une découverte auſſi ſimple, ſous l'emblême de quelques fables, & nous la regarderions aujourd'hui avec le même reſpect que celle de Triptolème & de Cérès.

Voilà la vie que je mène, voilà mes plaiſirs, voilà les reſſources qui me ſuffiſent, comme père & comme cultivateur; je vous ai déjà communiqué celles du citoyen. — Je n'ai point de loix à approfondir, point de plans de commerce à propoſer. — Mon goût & mes ſimples idées ſuffiſent pour embellir les momens que je dédie au repos & à la méditation; le développement graduel de la raiſon & du génie de mes enfans,

l'étude de leurs caractères emploie auſſi une autre partie de mon tems. — Je les mène dans les champs, je leur apprends à penſer, à ſentir comme moi; je sème dans leurs tendres cœurs les premiers principes de la morale univerſelle, de la probité, de la rectitude, de la vérité, de l'humanité, de l'obéiſſance aux Loix : par le moyen de fables fondées ſur différentes anecdotes qui leur ſont connues, tous les jours je leur inſpire le premier & le plus ſalutaire des goûts, celui de la culture & de la ſimplicité des mœurs; j'ai compoſé pour eux une prière à Dieu, ſous le nom de Père des Cultivateurs : la paix & l'union dans laquelle nous vivons, l'induſtrie journalière dont ils ſont les témoins, & à laquelle ils participent en proportion de leur âge, leur inſpireront, j'eſpère, les mêmes goûts & les mêmes diſpoſitions. — Je ne déſire vivre que pour pouvoir les établir tous ſur une bonne plantation, les voir mariés ſuivant leurs inclinations, les voir enfin de bons cultivateurs, aiſés, indépendans, aimés de leurs voiſins, reſpectant, craignant Dieu & les Loix : c'eſt l'état le plus fortuné auquel un Américain puiſſe aſpirer auſſi long-tems que notre Gouvernement continuera d'encourager l'Agriculture par la protection du Commerce, & de nous faire participer à toutes les bénédictions de la liberté.

St. John.

HISTOIRE

HISTOIRE
D'ANDRÉ L'HÉBRIDÉEN.

QUE nos Savans s'amuſent à écrire ſur la ſucceſſion de nos différens Gouvernemens, de leurs diſputes avec nos aſſemblées légiſlatives, de l'eſprit de nos Loix. — Qu'ils nous enſeignent dans quel tems nos Villes furent fondées, nos Chartes concédées, &c. ce n'eſt pas-là ma carrière. — Comme les oiſeaux les plus timides, je me contente d'habiter les buiſſons les plus humbles : je ſuis ſi accoutumé à tirer ma ſubſiſtance & tous mes plaiſirs de la ſurface de mes champs, que je ne puis les abandonner. Ce n'eſt pas, vous le ſavez, *la Lyre*, mais le *Chalumeau champêtre* que je touche.

Je vous envoie aujourd'hui la ſimple Hiſtoire d'un pauvre *Ecoſſois*; j'oſe me flatter qu'elle vous plaira : elle ne contient cependant pas un ſeul évènement romaneſque, pas une ſcène tragique qui convulſe le cœur, pas une anecdote pathétique qui puiſſe vous faire verſer des larmes : mon ambition ne s'étend qu'à eſquiſſer la marche progreſſive d'un pauvre homme, de l'indigence vers l'opulence, de l'oppreſſion

vers la liberté; de l'obſcurité & du mépris, vers quelque degré de conſéquence municipale : aidé, non des caprices de la fortune, mais par le ſimple moyen de l'émigration, de l'honnêteté & de l'induſtrie.

Voilà les champs inſtructifs, quoique bornés, à travers leſquels j'aime à errer, sûr d'y rencontrer le ſourire nouveau, enfant d'une proſpérité naiſſante; le contentement du cœur, d'où proviennent la joie & les chanſons ſpontanées; sûr d'y tracer le coloris d'une eſpérance nouvelle, fondée ſur des jouiſſances juſqu'alors imprévues : j'aime à examiner les ſentimens gradués des hommes qui paſſent à un nouvel état, les nuances morales & phyſiques, ſous leſquelles je peins leur nouveau bonheur. — J'aime à partager avec eux les émotions de leur amour-propre, dans les momens de leurs premiers ſuccès.

C'eſt au bord de la mer que je veux vous conduire; voyons-y enſemble arriver les vaiſſeaux Européens, chargés des victimes du malheur & du beſoin : quel autre ſpectacle peut offrir au cœur de l'homme, au cœur du citoyen, des ſcènes plus véritablement touchantes? — Quelle foule de réflexions le débarquement de ces pauvres gens ne ſuſcite-t-il pas à l'imagination? Ce ſont, mon ami, les débris de votre ancien monde; débris cauſés par vos guerres, vos loix & vos coutumes,

qui viennent se jeter sur les rivages de celui-ci. — Et qu'auroit fait l'Europe sans cette heureuse découverte ? C'est l'exubérance d'une société trop nombreuse qui vient en fonder une nouvelle. — Quel recueil instructif, l'histoire particulière de ces gens-là ne produiroit-elle pas ? — L'un gardant les moutons en Allemagne, attrape un lièvre malheureusement à la vue de son Seigneur, qui, courroucé de cet énorme forfait, tue son chien, le bat, le mène en prison, lui fait perdre ses gages, sa place & son tems ; il s'échappe enfin après quinze mois de captivité, il fuit, il erre çà & là, comme s'il eût été traître à sa patrie ; il se trouve enfin au bord de la mer, il s'embarque & arrive parmi nous. — L'autre, destiné dès son enfance au métier de soldat, perd sa liberté à l'instant de sa puberté ; de la tutelle de ses parens, il passe sous la verge d'un cruel Sergent ; il s'échappe, il arrive en Hollande & vient nous joindre : — Le troisième, victime de la sagesse de certaines coutumes, reçoit le jour d'un père qui, quoique possédant de l'aisance & de la terre, ne peut cependant rien lui donner. — A quoi sert-il donc dans ce pays-là d'être père ? » J'ai du pain & quelques terres, lui dit » un jour cet homme ; mais, mon pauvre fils, » c'est pour ton aîné seulement ; reçois la béné- » diction que je te donne, & va t'en. « — Voilà

l'eſpèce d'émigrans que je ſuis pas à pas. Dans les momens de leurs premières difficultés, je les obſerve luttant contre cette foule de circonſtances adverſes, qui par-tout nous accompagne. — Je les ſuis juſqu'à ce qu'ils ayent élevé leurs tentes ſur quelque morceau de terre, & ayent enfin réaliſé ce ſouhait énergique, qui les força d'abandonner leur pays natal, leurs parens, leurs amis, & les fit traverſer l'Océan. — C'eſt-là que j'examine les foibles eſſais de leur induſtrie naiſſante. — Vous ne ſauriez croire quel effet produit ſur leurs ames le bruit du premier arbre qu'ils renverſent? Jugez quel ſingulier triomphe pour des hommes nouvellement placés au milieu d'une forêt qui leur appartient, pour des hommes qui, juſqu'à ce moment, n'avoient oſé couper un buiſſon? — c'eſt un des titres de leurs poſſeſſions le plus phyſiquement flatteur : j'aime à les entendre raiſonner en bâtiſſant leurs maiſons: — j'aime à les voir conſacrer leurs foyers, (Houſſe Warming) cultiver leurs premiers terreins, en cueillir la moiſſon, & dire pour la première fois dans leur vie : « Ceci eſt notre » grain ; c'eſt le produit du ſol Américain que » nous avons acheté, & que nous avons labouré; » nous en convertirons l'excédent en or, en ar» gent, ſans avoir à payer des dixmes, des taxes » onéreuſes & arbitraires. « Admirons donc en-

ſemble les effets combinés, de la néceſſité, de l'induſtrie & de l'émigration ſur des hommes que la néceſſité & la pauvreté avoient ſans ceſſe aiguillonnés, ſans avoir jamais pu leur procurer l'aiſance. Nous ne devrons ces avantages qu'à notre perſévérance, à notre courage, à la ſageſſe de nos loix.

Quelques affaires m'ayant accidentellement obligé d'aller à Philadelphie, je partis de chez moi le 17 Juillet dernier : je m'arrêtai la troiſième nuit chez l'ami J. P., l'homme le plus vertueux, & le plus honnête citoyen que je connoiſſe. L'extrême propreté de ces bonnes gens n'eſt pas un phénomène extraordinaire, vous le ſavez ; cette excellente famille ſurpaſſe cependant, en netteté ſcrupuleuſe, toutes celles que je connois : à peine fus-je couché, que je m'imaginai être dans le berceau le plus odoriférant.

Une ſemaine après mon arrivée à *Philadelphie*, on annonça pluſieurs vaiſſeaux chargés d'émigrans Ecoſſois.

Jeſſé, mon ami, en choiſit un, & le conduiſit chez lui avec ſa femme & ſon garçon qui avoit quatorze ans. — La plus grande partie de ces Hébridéens, l'année d'auparavant, avoit acheté, par l'intermiſſion d'un Agent, une certaine quantité de terre, ſur laquelle notre Province devoit les faire tranſporter, & leur fournir une année

de proviſions : le reſte de ces bons Ecoſſois dépendoit abſolument des évènemens : en moins de trois jours, ils furent tous loués par des Cultivateurs, qui les conduiſirent chez eux : leur bonne réputation y contribua beaucoup.

Celui qui nous ſuivoit étoit de cette dernière claſſe ; il ſourit du fond de ſon ame, en acceptant l'invitation de l'ami Jeſſé. — Il contemploit avec l'attention la plus avide, tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux. — Les maiſons, les habitans, les pompes, les voies de pied, les Négres ſur-tout, les voitures ; tout, ſans doute, lui parut également merveilleux & beau : nous marchions doucement, pour lui donner le tems de faire ſes obſervations. — « Grand Dieu ! nous » dit-il, ſuis-je enfin à Philadelphie, cette bonne » ville de pain & de bénédiction ? le Ciel en » ſoit loué ; nous ne manquerons plus, comme » il nous eſt arrivé tant de fois. — On m'a dit » qu'elle fut fondée la même année que mon » père vint au monde, & cependant tout m'y » paroît plus beau qu'à *Greenock* & à *Glaſgow*, » qui ſont des villes dix fois plus anciennes. » — Quand tu auras paſſé un mois parmi nous, » lui dit l'ami Jeſſé, tu verras alors que c'eſt la » Capitale d'une des plus floriſſantes Provinces » de l'Amérique, qui jouit d'un meilleur ſol

» ainſi que d'un meilleur climat que *Glaſgow* &
» ſes environs, où tu aurois pu reſter toute ta vie
» dans la même misère; ici, au contraire, tu de-
» viendras un bon Cultivateur & un bon Ci-
» toyen, je l'eſpère. « —

Nous marchions tranquillement, lorſque nous rencontrâmes pluſieurs chariots à ſix chevaux, chargés de farines, & venant de *Lancaſter :* à la vue de ces grandes & belles voitures, il s'arrêta tout court, & nous demanda modeſtement, quel étoit l'uſage de ces grandes machines, & d'où venoient les chevaux qui y étoient attelés? « N'en as-tu pas de pareils dans ton iſle, *André*, » lui demandai-je? Non, nous répondit-il; ces ſix » grands animaux mangeroient toute l'herbe de » notre iſle dans une ſemaine. «— Enfin nous arrivâmes à la maiſon de l'ami *Jeſſé*, qui lui donna un excellent dîner, & offrit de le garder juſqu'à ce que quelqu'un le louât. — « Dieu bé-
» niſſe Guillaume Penn & les bons habitans de
» ſa Province, dit-il : — ceci eſt le meilleur re-
» pas que j'aie fait depuis bien des années. — Que
» ce vin de Pommes eſt excellent! — De quelle
» partie de l'Ecoſſe viens-tu, *André*, demanda
» l'ami Jeſſé? Les uns, dit-il, viennent du nord
» de ce Royaume, les autres de l'iſle de *Barra :*
» j'en viens moi-même. Quelle eſpèce de ſol
» cultive-t-on dans cette iſle, continua Jeſſé? Le

» ſol le plus ingrat, répondit-il : ce n'eſt que
» mouſſe & cailloux ; nous n'avons ni arbres, ni
» bled, ni pommiers, ni vaches. Vous devez
» donc avoir bien des pauvres, lui demanda Jeſſé ?
» — Nous n'en avons point, car nous ſommes
» à-peu-près tous égaux, excepté notre *Laird*,
» Seigneur ; mais il ne peut aſſiſter tout le
» monde. — Comment appelles-tu ce *Laird* de
» *Earra ?* Il s'appelle *Magneil*, répondit André :
» il n'y a pas une famille comme la ſienne dans
» toutes les Iſles : j'ai entendu dire que ſes ancê-
» tres ont poſſedé la nôtre depuis plus de trente gé-
» nérations : il fait ſi froid chez nous, la terre y eſt
» ſi mince, qu'elle ne rapporte pas de quoi nour-
» rir les habitans ; la mer nous repouſſe auſſi bien
» ſouvent : voilà pourquoi nous ſommes venus ici
» chercher à améliorer notre ſort. — Hé bien,
» André, que comptes-tu faire pour devenir riche ?
» Je ne ſais pas, nous dit-il ; je ne ſuis, comme
» vous voyez, qu'un pauvre homme, & de plus
» un étranger ; les bons Chrétiens de ce pays ne
» me refuſeront pas leurs avis, & cette eſpérance
» eſt toute la fortune d'André. — J'ai apporté
» avec moi un certificat du Miniſtre de notre iſle,
» pourra-t-il m'être utile ici ? — Certainement, lui
» dis-je ; mais ton ſuccès futur dépendra encore
» plus de ta conduite ; j'eſpère que tu es ſobre
» & laborieux, comme ton certificat le dit. As-tu

» apporté quelqu'argent, *André*? Oui, j'ai avec
» moi onze guinées & demie. — Quoi, onze
» guinées & demie! c'eſt une ſomme fort con-
» ſidérable pour un homme de *Barra*. Par quels
» moyens as-tu pu obtenir tant d'argent dans un
» pays où il y en a ſi peu? — Un de mes oncles
» qui mourut chez nous, me laiſſa trente-ſept
» ſchellings; la fille que notre *Laird* me donna
» pour femme, m'apporta une dot de trois gui-
» nées & demie: avant de partir, j'ai vendu tout
» ce que j'avois, & ma femme & moi nous avons
» travaillé pendant long-tems à *Glasgow*, avant
» de pouvoir nous embarquer. — Je ſuis charmé
» que tu aye été ſi prudent; continue de l'être:
» il faut d'abord te louer à quelques bons Cul-
» tivateurs. Que peux-tu faire? Je bats à la grange,
» & manie aſſez bien la bêche. — Cela eſt bon.
» Peux-tu labourer? — Oui, avec vos petites char-
» rues *Breaſt Plovghs*. — Ces inſtrumens ne valent
» rien ici, *André*; tu es robuſte, & ſi tu as de la
» bonne volonté, tu apprendras bientôt tout ce qui
» eſt néceſſaire. — Ecoute, *André*, ce que je te vais
» dire. — Premièrement, tu iras, toi, ta femme
» & ton garçon, paſſer trois ou quatre ſemaines
» chez moi; là, tu y apprendras à manier la hache;
» c'eſt un des inſtrumens les plus néceſſaires à un
» Américain. Et ta femme, peut-elle filer? —
» Oui; — Hé bien, auſſi tôt que tu ſauras ma-

» nier la hache, je te placerai chez l'ami P. R.
» qui te donnera trois piaſtres par mois pour les
» ſix premiers, & enſuite le prix ordinaire de
» cinq pour tout le reſte du tems que tu ſeras avec
» lui : je placerai ta femme dans une autre maiſon,
» où elle filera & recevra une demi-piaſtre par
» ſemaine, ſuivant l'uſage ; ton fils ira dans un
» autre endroit, où il conduira les bœufs & la
» charrue ; il aura une piaſtre par mois : chacun
» de vous aura en outre de bonnes proviſions, &
» vous coucherez ſur de bons lits. Cela te convien-
» dra-t-il, *André*? — » A peine put-il me comprendre ; les larmes de la joie & de la reconnoiſſance tomboient de ſes yeux, qu'il tenoit fixés ſur moi, & ſes lèvres ne pouvoient rien articuler. — Quelle ſublime éloquence ! — Je fus attendri de voir un homme de ſix pieds verſer des larmes : elles ne diminuèrent cependant rien de la bonne opinion que j'avois conçue de lui. — Il me dit enfin que mes offres étoient trop généreuſes & plus conſidérables qu'il ne méritoit ; qu'il ſeroit trop heureux de travailler pendant les premiers ſix mois pour ſes proviſions ſeulement, & ſans gages. — « Non,
» non, *André*, lui dis-je : ſi tu es ſobre & » ſoigneux, ſi tu marques de la bonne volonté à
» apprendre nos coutumes & nos uſages, tu re-
» cevras ce que je t'ai propoſé, auſſi-tôt que tu
» auras fini ton apprentiſſage chez moi. — Je

» vous devrai donc toute ma petite fortune. » Puiſſe le Ciel vous bénir ; toute ma vie je ne » ceſſerai d'en être reconnoiſſant. »

Peu de jours après, je l'envoyai à *** par le retour d'un des charriots de mes voiſins, afin qu'il apprît à connoître l'utilité de ces grandes machines, qu'il avoit d'abord tant admirées. — Le détail particulier qu'il nous donna des *Hébrides* en général, & de l'iſle de *Barra* en particulier, de leurs coutumes patriarchales, de leurs pêches, de leur façon de vivre, nous amuſa beaucoup. — Que penſez-vous des Familles Royales de l'Europe, comparées à la date de celle de Macneil ? Admettant trente années par génération, cette Famille *Hébrideene* remonte à une origine de neuf ſiècles. Je ſouhaiterois que nous euſſions une Colonie entière de ces bonnes gens, établie dans notre Province ; leur manière de vivre, leur Religion, leurs coutumes préſenteroient un ſpectacle curieux & intéreſſant ; mais un ſol plus riche que celui de leurs Iſles, un climat plus doux, les aſſimileroient bientôt à nos Colons.

André arriva chez moi, comme je lui avois conſeillé. Bientôt je trouvai que la hache lui étoit devenue familière : il me parut ſi attentif à ce qu'on lui diſoit, ſi intelligent, que je prédis ſon ſuccès. Auſſi-tôt que ce premier apprentiſſage fut expiré, je plaçai toute cette famille chez de

bons Colons : *André* ſe donna au travail, vécut bien, & me dit qu'il étoit content. Tous les Dimanches il venoit me voir monté ſur un bon cheval que lui prêtoit M. P. R. Le pauvre homme! il lui en coûta plus de quinze jours d'eſſais avant qu'il pût ſe tenir ſur la ſelle, & manier la bride.

Trois ans après, *André*, que je voyois ſouvent, vint me trouver pour me dire : « — Mon bon Pro-» tecteur, j'ai environ quarante ans, je voudrois » acheter un morceau de terre, que je nettoye-» rois pendant que j'en ai encore la force : dans » ma veilleſſe, j'aurois un aſyle, ainſi que mon » enfant, auquel j'en concèderois la moitié : don-» nez-moi, je vous prie, vos bons avis & votre aſ-» ſiſtance. — Tu as raiſon, *André*, il n'y a rien de » ſi naturel que ton déſir : je t'aiderai à le ſatis-» faire ; mais il me faut quelque tems pour y » penſer ; je crois même qu'il ſeroit néceſſaire » que tu reſtaſſe un mois de plus avec l'ami P. R. » Tu ſais qu'il a trois mille paliſſades à fendre ; » d'ailleurs le Printems n'eſt pas encore aſſez » avancé pour pouvoir nettoyer la terre ; il eſt ab-» ſolument néceſſaire que les feuilles ſoient ſor-» ties de leurs boutons, afin que ce nouveau » combuſtible ſerve à brûler les monceaux de » brouſſailles avec plus de rapidité. » —

Quelques jours après, la famille de P. R. fut à

l'Egliſe, & laiſſa *André* pour prendre ſoin de la maiſon. Pendant qu'il étoit aſſis à la porte, attentivement occupé à lire la Bible, ne[illegible] Sauvages ſortant des montagnes bleues, parurent ſoudainement, & déchargèrent leurs ballots de pelleteries ſur le plancher du *Piatta*. (Eſpèce de portique placé devant la plupart des maiſons). Concevez, ſi vous pouvez, la ſurpriſe, l'étonnement & l'effroi du pauvre Ecoſſois. A la vue de ce ſpectacle extraordinaire, à leur apparence biſarre & nouvelle, il les prit pour des vagabonds qui venoient piller la maiſon de P. R. Comme fidèle gardien, il ſe retira précipitamment, & ferma la porte; mais la plupart de nos maiſons n'ayant point de ſerrure, il fut obligé de tirer ſon couteau ſur la clanche; delà il monta en-haut chercher ſon grand ſabre Ecoſſois.

Les Sauvages, anciens amis de P. R. devinant ſes ſoupçons, entrèrent dans la maiſon, après en avoir aiſément ſoulevé la p[illegible]: ils y cherchèrent enſuite le pain & la viand[illegible] ils avoient beſoin, qu'ils ſe mirent à m[illegible] tranquillement: André redeſcendit dans cet in[illegible], armé de ſon ſabre. Les Sauvages un peu ſurpris, examinèrent tous ſes mouvemens; la vue de neuf *Joméhauks*, ou caſſe-têtes, ſervit à convaincre André que ſon redoutable coutelas devenoit inutile. Cette réflexion ne diminua pas ſa colère: la tranquille im-

pudence avec laquelle il les voyoit dévorans les proviſions de P. R. ne ſervit qu'à l'enflammer encore davantage. Incapable de faire aucune réſiſtance, il leur dit des injures, & leur ordonna de quitter la maiſon; les Sauvages alors lui répliquèrent dans une langue au moins auſſi dure que l'*Erſe*; *André* eſſaya enfin d'en ſaiſir un, & de le mettre dehors. Sa fidélité devint ſupérieure à ſa timidité; à peine les Sauvages s'apperçurent-ils de ſon intention, que trois d'entr'eux le ſaiſirent armés de leurs couteaux, & firent ſemblant de lui faire la chevelure, pendant que les autres hurlèrent les cris de guerre *warhoop*. Ce bruit perçant & horrible, épouvanta le pauvre Ecoſſois ſi effectuellement, qu'oubliant ſon ſabre, ſon courage & ſes valeureuſes intentions, il leur abandonna la maiſon & diſparut. Un de ces mêmes Sauvages m'a raconté depuis, qu'il n'avoit jamais tant ri de ſa vie.

Auſſi-tôt qu'*André* fut à une petite diſtance de la maiſon, la frayeur que ces cris lui avoient cauſé diſparut; mais le retour de la raiſon ne put lui indiquer d'autres remèdes, que celui d'aller à l'Egliſe trouver P. R. Heureuſement elle n'étoit éloignée que de deux milles: il arriva le viſage encore agité; il appelle ſon hôte, & lui dit avec la plus grande véhémence de ſtyle, que neuf monſtres avoient pris poſſeſſion de ſa maiſon;

que les uns étoient bleus, les autres rouges; qu'ils avoient dans leurs mains de petites haches, par le manche desquelles ils faisoient sortir de la fumée; que semblables aux Montagnards d'Ecosse, ils ne portoient point de culottes; que Dieu seul savoit ce qu'ils avoient envie de faire. » Pacifies-» toi, lui dit P. R., » ma maison est aussi sûre avec » ces gens-là, comme si j'y étois moi-même : » pour ce qui regarde les provisions, je ne m'en » soucie pas beaucoup : tu ne les connois pas en-» core, *André*; ce ne sont point des gens de » cérémonie; voilà la façon dont ils en agissent » avec leurs amis : j'en fais de même quand je » suis dans leurs cabannes : entre avec moi, après » que le Sermon sera fini; nous nous en retour-» nerons ensemble. »

Aussi-tôt que l'ami P. R. fut de retour, il expliqua aux Sauvages tout le mystère de cette scène; ils en rirent immodérément, & prenant *André* par la main, ils le firent fumer dans leurs pipes; ainsi la paix fut ratifiée par le moyen du calumet.

La saison arriva enfin où j'avois promis mon assistance à cet Ecossois; je fus trouver A. V. dans le Comté de ***, & lui donnai un détail fidèle des progrès qu'avoit fait *André* dans toutes les connoissances rurales, de son honnêteté, de sa sobriété, de sa reconnoissance. « Je sais, lui dis-je,

» que vous ayez acheté dix-neuf mille ſept cens
» acres de terres proche l'établiſſement de * * *;
» vendez-en, je vous prie, cent dix acres à long
» crédit à *André*; il mérite bien cet égard. J'aime,
» me répondit-il, autant que vous, à voir proſpé-
» rer les honnêtes Européens; j'y conſens:
» faites vous-même les termes de notre marché.
» — Non, lui dis je, je m'en rapporte à vous.
» — Les voici donc, reprit A. V. Comme cette
» terre eſt excellente, qu'il y a déjà un chemin
» de frayé & un pont de jetté ſur la rivière
» de * * *, je ne lui demande que vingt shel-
» lings par acre (14 livres tournois): il me fera
» trois paiemens; le premier à l'expiration des
» trois premières années, le ſecond à l'expiration
» de la cinquième, & le troiſième à la ſeptième.
» Le jour même que je lui paſſerai un contrat,
» il me donnera ſon obligation pour la ſomme
» de cent pounds (1400 livres tournois), & une
» hypothèque ſur la terre. Je lui concéderai cent
» dix acres au lieu de cent, à condition qu'il ſera
» tenu de donner les chemins dont le pays pourra
» avoir beſoin. Cela vous convient-il, mon ami?
» Très-fort, lui dis-je, d'autant mieux que l'ar-
» gent gagné par *André* & ſa famille, depuis trois
» ans, ſervira à acheter des bœufs, des chevaux,
» des vivres, &c. Auſſi-tôt que je revis *André*,
» je lui dis: Hé-bien, honnête homme, en con-
» ſidération

» sidération de tes bonnes qualités, je t'ai pro-
» curé cent acres de bonne terre, dont le premier
» paiement ne sera dû qu'au bout de trois ans :
» déjà un chemin frayé traverse ce canton, &c. tu
» y trouveras plus de vingt acres de marais, qui
» seront aisément desséchés aussi-tôt que tu auras
» rompu quelques digues de castors. Tout ce que
» tu moissonneras sera entiérement pour toi ; ni le
» Gouvernement, ni l'Eglise, ni le Roi, n'auront
» aucun droit sur ta propriété future. Si jamais
» il arrive que tu ne sois pas content de ta situa-
» tion, tu vendras ta plantation pour en acheter
» une autre qui te conviendra mieux. La pos-
» session de cette terre va te conférer le droit de
» voter dans toutes les Elections, & même celui
» d'être choisi à tous les Emplois municipaux.
» Qu'en penses-tu, *André?* — Ah ! mon cher
» Monsieur, ce que vous m'offrez est très-bon,
» meilleur même que je ne pouvois l'espérer ; mais
» comme je ne puis payer comptant la valeur de
» la terre, je crains que le Roi, ou ses Ministres,
» ou le Gouverneur, ou quelqu'homme en pou-
» voir, ne me chasse, disant : — Va-t'en, *André*,
» va-t'en d'ici ; tu n'as que faire d'une terre que
» tu n'as pas payée. Vous savez, sans doute, com-
» ment cela est en Europe : les pauvres & les pe-
» tits sont toujours foibles & ont toujours tort.
» — N'aie nulle appréhension, *André* ; ne sais-tu

» pas que tu habites actuellement le pays des » Loix? L'Être ſuprême donna jadis ces terres aux » Sauvages; nous les avons achetées d'eux ſous » l'autorité d'un Gouvernement juſte & équitable. Le Roi & ſes Miniſtres ſont trop humains, » pour ravir des mains d'un pauvre émigrant, les » fruits de ſon induſtrie; de plus, nous ne reconnoiſſons ici perſonne qui ne ſoit ſubordonné à » nos Loix. — Mais, Monſieur, encore que cela » ſoit comme vous le dites, n'y a-t-il pas le fils » de A. V. qui peut-être un jour viendra me dire: » Qu'eſt ce que tu fais ici, *André?* c'eſt la terre » de mon père; tous tes papiers ne valent rien. » — Ce que tu prévois eſt impoſſible, honnête » Ecoſſois; tu ſeras mis en poſſeſſion dans la forme requiſe, & il n'y a point ici de pouvoir qui » puiſſe t'en dépoſſéder, pourvu que tu payes » les ſommes convenues. Avant de mourir, tu » pourras même donner ce que tu poſſèdes à qui » tu voudras, par le moyen d'un teſtament. Sois » ſûr que nos Loix protégeront ta volonté, même » après que tu n'exiſteras plus ».

Pendant que je parlois ainſi à *André*, une joie expreſſive, quoiqu'inarticulée, tour à tour animoit & agitoit ſa phyſionomie: un moment ſes yeux ſe mouilloient; l'autre, ſes lèvres agitées, ſembloient balbutier quelques paroles. — « *André*, » lui dis-je, as-tu bien compris ce que je viens de

» te dire ? — Non, Monſieur, je ne ſais ce que » veut dire contrat, hypothèque, teſtament, &c. » — Dans quelques autres momens nous t'expli- » querons tout cela ». — Il fau avouer qu'en effet ces mots devoient lui être tout-à-fait inintelligibles ; car, ſuivant les détails qu'il nous avoit donnés de l'iſle de *Barra*, ces termes de Loix ne pouvoient être d'aucun uſage aux habitans. — Vous paroîtra-t-il donc étonnant que ce bonhomme fût embarraſſé ? Par exemple, comment la même perſonne, qui n'avoit jamais eu de volonté pendant le cours de ſa vie, pouvoit-elle s'imaginer qu'elle pourroit en avoir une, même après ſa mort ? — Comment la même perſonne, qui n'avoit jamais poſſédé un pouce de terre, pouvoit-elle comprendre qu'elle étendroit ſes nouveaux droits ſur celle qu'elle alloit acquérir, après même avoir été couchée dans ſon cercueil ? — Dans peu de jours nous l'inſtruiſîmes de ce qu'il avoit beſoin de connoître.

Voilà donc l'honnête *Hébridéen* poſſédant cent dix acres de terres ; le voilà inveſti de tous les droits municipaux qui y ſont attachés ; le voilà devenu foncier, jouiſſant d'une habitation, citoyen de Penſilvanie ; enfin, voici le moment qui va réaliſer les eſpérances, les rêves flatteurs qu'il avoit ſans doute formés dans ſon iſle natale. Voici l'époque qui va convertir ſa chaumière en maiſon

décente & commode ; ſon petit morceau de terre féodale, en plantation libre & étendue ; ſa ſervitude en liberté, ſon inconſéquence en conſéquence civile, ſes petites eſpérances de ſubſiſtance & de proviſions journalières, en projets plus étendus de commodités & d'aiſance. — Pardonnons-lui donc l'intempérance de la joie, le tranſport du plaiſir, & tous ſes ſentimens nouveaux, enfans de ſa nouvelle métamorphoſe.

Il lui fallut cependant plus d'une ſemaine avant d'être entiérement convaincu que, ſans débourſer aucun argent, il pouvoit poſſéder cent acres de terre, devenir citoyen, &c.

Auſſi-tôt que tous ſes papiers furent en ordre, je lui conſeillai de les faire recorder dans les regiſtres du Comté, crainte qu'il ne les perdît. Il fut enſuite prendre poſſeſſion de ſa terre & commencer ſon travail. Avant de partir, je lui donnai toutes les inſtructions dont il avoit beſoin. Son premier ſoin fut de conſtruire une petite habitation, avec l'écorce des premiers arbres qu'il abattit. — Je fus le voir quelque temps après ; je vis avec plaiſir qu'il avoit très-bien réuſſi, & avoit logé ſa femme auſſi commodément qu'on pouvoit l'être ſous l'écorce. Le ſecond objet de ſon attention, avoit été de nettoyer quelques acres de ſon marais, afin d'avoir l'année d'après du foin pour ſes chevaux & ſes vaches. Son fils, âgé de dix-ſept ans, lui fut

d'une grande reſſource, ainſi que ſa femme, qui partageoit avec lui preſque tous ſes nouveaux travaux. — Voici le détail de ce qu'il emmena avec lui. Vous ſavez ſans doute que nos forêts donnent pendant l'été un excellent pâturage pour tous les beſtiaux. Une paire de bœufs, 20 pounds (le pound eſt de 12 livres 10 ſols tournois); une jument, 14 pounds; un bélier & ſix brebis, 3 pounds; trois cochons, 4 pounds; deux vaches, 10 pounds; deux geniſſes d'un an, 4 pounds 10 sh.

Ici commence la véritable proſpérité de cette famille Ecoſſoiſe; il avoit payé tous ſes beſtiaux argent comptant; il ſe pourvut amplement en outre, de tous les uſtenſiles néceſſaires, tels que charrues, charrettes à bœufs, herſes, inſtrumens de fer, &c. Tout ce qu'il emporta avec lui coûta près de cinquante guinées. — L'honnêteté de ces Colons leur procura des amis, & leur induſtrie, l'eſtime de leurs voiſins: l'un d'eux, qui étoit François de Bretagne, offrit à *André* trois acres de terre déjà nettoyée, pour y planter la première année ſon bled d'Inde, ſes haricots, pommes de terre, potirons, navets, &c.

Avec quelle promptitude l'homme n'apprend-il pas la conduite & les détails d'un travail nouveau, quand il travaille pour lui-même? Deux mois après, je vis *André* guidant ſa *charrue à deux chevaux*, & traçant les raies parfaitement droites.

« — Bien labouré, lui dis-je; très-bien labouré. » Voilà comme on s'y prend quand on veut bien » faire, *André*; il me ſemble voir tous les ſymboles » de la proſpérité marqués dans tes ſillons & dans tes » chancières : cultive ce champ de maïs avec ſoin, & » l'année prochaine tu ſeras maître en cet art ».

Comme ce nouveau Colon n'avoit ni prairies à faucher, ni froment à recueillir la première année, & que toute ſa ſubſiſtance devoit venir du lait de ſes vaches & des proviſions qu'il avoit apportées, juſqu'au temps que ſon champ de bled d'Inde fût mûr, je lui conſeillai de ſonger à bâtir ſa maiſon, & de faire ce que nous appelons une *trolique*. — J'y invitai moi-même pluſieurs de mes amis : P. R. ſon ancien maître, ne manqua pas de s'y trouver auſſi avec tous ſes gens : la compagnie, compoſée de plus de quarante perſonnes, tant blancs que noirs, ſe trouva ſur les lieux vers les dix heures du matin, & chacun avec leurs outils.

Bientôt on entendit de toutes parts les chanſons champêtres, les facéties, les bons mots, les contes amuſans. — Une gaieté générale, ſuivant l'uſage de ces ſortes de fêtes, animoit les différentes compagnies qui s'étoient répandues dans les bois. Ces ſortes de ſcènes ſeroient fort intéreſſantes pour un Européen ; car elles ſont l'image de la force, de l'adreſſe, de l'activité, & de l'hoſpitalité des Américains, qui mutuellement s'entre-

aident ainſi dans preſque tous leurs travaux. C'eſt ſur-tout parmi les nouveaux Colons que cette coutume eſt infiniment utile.

Les attelages de bœufs & de chevaux traînèrent enſuite à l'endroit (choiſi par *André*,) les troncs d'arbres néceſſaires à la conſtruction de ſa maiſon ; — déjà on voyoit le ſoleil luire ſur une quantité conſidérable de terrein ; — Les têtes d'arbres, les groſſes branches, les buiſſons, les arbriſſeaux commençoient déjà à être amoncelés de diſtance en diſtance, prêts à être conſumés, lorſqu'ils auroient acquis le degré de ſéchereſſe convenable. — Après un dîner excellent (que nous donna *André*, qui avoit fait tuer un veau & un mouton, & que nous mangeâmes dans les bois,) on équarrit les arbres deſtinés à former les murailles de la maiſon ; ils furent enſuite élevés & placés à queue d'aronde, ſuivant la méthode ordinaire.

Pendant que toute la compagnie étoit ainſi occupée à différentes beſognes, *André*, incapable d'aucun travail, nous diſoit : — « Tout ceci » eſt-il donc bien vrai, mes bons voiſins, mes » bons amis ? Quoi, le pauvre homme de *Barra*, » qui toute ſa vie a travaillé pour les autres, » a-t-il aujourd'hui quarante perſonnes volontai- » rement aſſemblées pour nettoyer ſa terre ; tout » ceci n'eſt-il point un rêve ? « — En effet, ce

fut pour lui le jour le plus mémorable depuis celui de son arrivée à Philadelphie, & la fête la plus solemnelle qu'il eût encore vue : le soleil ne s'étoit jamais auparavant levé pour luire sur la terre & pour féconder une surface qui devoit un jour lui rapporter des moissons. — N'auroit-il pas commis un sacrilège, s'il eût mis la main à la hache ? — Le bonhomme, au contraire, sanctifia cette belle journée par les accens de sa joie, par les expressions les plus touchantes de sa reconnoissance. Il se promena pendant tout le tems de notre travail, de compagnie en compagnie, la bouteille à la main, invitant chacun à boire, & buvant lui-même pour en donner l'exemple. Je pris cette bouteille à mon tour, & avant de la mettre à ma bouche, je lui dis: — » Honnête Ecossois, notre » nouveau compatriote, puisse l'Etre Suprême, » le protecteur des bonnes gens, le Père des » cultivateurs, le dispensateur des rosées & des » moissons, te donner bien des années de santé, » afin que long-tems tu puisses jouir du fruit » de tes travaux ; puisses-tu devenir un Colon » utile & exemplaire. « — Toute la compagnie approuva mon souhait & le fit répéter aux échos d'alentour.

Le puissant Seigneur, le grand Propriétaire, le riche Négociant, à la vue de son superbe château, n'a jamais ressenti la moitié de l'ivresse & de

la joie dont jouît dans ce jour l'honnête *Hébridéen*, quoique sa nouvelle habitation fût érigée au milieu des bois, & ne consistât que dans un espace de ving-quatre pieds enfermé par vingt-quatre troncs d'arbres équarris.

Nous nous préparions à nous en aller, lorsqu'*André* s'approcha de nous ; mais il ne put jamais rien dire ; tous ses adieux, tous ses remercîmens, toute son éloquence consista à nous serrer les mains dans les siennes, pendant que ses yeux étoient baignés de larmes.

Telle fut la marche, la conduite, le progrès & l'établissement final de cet Ecossois. — Cette foible description sera suffisante, je l'espère, pour vous convaincre que tout Européen pauvre, sage, laborieux & reconnoissant, ne peut manquer de se procurer parmi nous, sinon des richesses, du moins la possession de quelque terre, de l'emploi & de bons gages, l'heureuse abondance & la protection des Loix.

André plaça sa maison de manière à pouvoir contempler un jour, d'un seul coup d'œil, les vingt acres de marais qu'il possédoit, dont trois commençoient déjà à verdir : l'espérance de moissons futures, de lait, de beurre, de fromage, de laines, de lin, étoit répandue autour de lui sur la surface de cette terre qu'il alloit nettoyer & qui jusqu'à ce moment avoit été inutile. Peu de tems

après, il loua un Charpentier pour couvrir ſa maiſon, avec des eſſentes de Châtaignier, pour y mettre les planchers, les portes & les fenêtres. *André* avoit emprunté d'un moulin à ſcie dans le voiſinage, toutes les planches dont il avoit beſoin; dans moins de deux ſemaines la cheminée fut érigée, les intervalles plâtrés, & le tout blanchi en-dedans : il quitta enfin, le troiſième de Septembre, ſa cabane d'écorce ſous laquelle il avoit logé depuis le 5 Mai, & prit poſſeſſion de ſa nouvelle habitation, qui étoit ſaine & commode. Cette même année, ſon fils & lui ſemèrent trois boiſſeaux de bled ſur les trois acres; l'acre Américain eſt de cent ſoixante perches, la perche eſt de ſeize pieds & demi, que les voiſins avoient nettoyés pour lui, dont ils recueillirent l'année ſuivante quatre-vingt-onze boiſſeaux & demi : le boiſſeau Américain pèſe ſoixante livres; car je lui avois ordonné de tenir un compte exact de tout ce qu'il moiſſonneroit. Quand à la première récolte de bled d'Inde, elle auroit été auſſi bonne, ſi elle n'eût été attaquée par des écureils, ennemis nouveaux, dont *André* ne pouvoit pas ſe défaire avec ſon vieux ſabre Ecoſſois : il ne connoiſſoit point encore l'uſage du fuſil. La quatrième année, je pris un inventaire de tout ce qu'il avoit: je vous l'envoie. Peu d'années après ſon établiſſement, il s'en forma d'autres dans ſon voiſinage;

au lieu d'être le dernier des hommes vers les grandes forêts, *André* se trouva au milieu d'une nombreuse société : des communications nouvelles furent ouvertes, les premiers chemins bonifiés, & cinq ans après l'époque dont je viens de vous parler, le pays boisé, sauvage & inculte, commençoit déjà à présenter un payſage agréable. Notre Ecoſſois ne manqua pas d'aider ſes voiſins, comme les autres l'avoient aſſiſté dans ſes commencemens pénibles. — Son fils ſe maria, & bientôt remplit la maiſon de petits enfans; il fut choiſi directeur des chemins de ſon diſtrict, il ſervit comme juré dans pluſieurs procès, & remplit avec prudence les nouveaux devoirs que lui impoſoit ſon nouvel état de citoyen : plût à Dieu que tous les Emigrans qui nous arrivent annuellement reſſemblaſſent à ce digne *Hébridéen*.

L'Hiſtoriographe d'un fameux Général, ne conduit pas ſon Héros victorieux au triomphe & aux honneurs, avec plus de plaiſir & de joie, que j'en ai reſſenti en conduiſant & en voyant *André* jouir de ſon heureuſe ſituation. Sans ôter l'aiſance ni l'indépendance à perſonne, il eſt devenu aiſé & indépendant : puiſſent, les pauvres Européens, qui, comme lui, ſouffrent & pâtiſſent faute d'emploi & de pain, trouver ici l'aſyle que mérite leur triſte ſort?

Vous pouvez actuellement être convaincu des

heureux effets qui réſultent dans notre pays de la ſageſſe & de l'induſtrie, quand elles ſont placées ſur des terres fertiles, & protégées par la liberté.

Evaluation de la Terre & des Effets d'André Crawford, après cinq ans d'établiſſement.

Les 100 acres de terre avoient preſque doublé en valeur. . . .	450	Piaſtres.
6 Vaches à 13 Piaſtres. . .	78	
2 Jumens.	50	
Le reſte des Beſtiaux. . . .	100	
73 Boiſſeaux de Bled. . . .	66	
Lard & Bœuf ſalé.	28	
Laine & Lin. . . . & Fil.	19	
Charrues & autres uſtenſiles. . .	31	
TOTAL. . .	822	Piaſtres.

Faiſant 324 pounds, ou 4060 livres tournois, ſur laquelle ſomme il faut en déduire ſon premier payement de 33 pounds 6 sh. $\frac{1}{2}$.

HISTOIRE
DE S. K.,
COLON AMÉRICAIN.

*Il quitte sa Plantation, située dans le voisinage de la Mer, pour aller s'établir au milieu des Bois; sa Conduite & ses Travaux; il devient le Fondateur du Comté de * * *; idée des Mœurs attachées à ce genre d'existence; sa Vie Patriarchale; il établit tous ses Enfans autour de lui, & laisse une Postérité nombreuse.*

L'INDUSTRIE nationale & l'amour paternel, produisent dans presque toutes les familles une activité, un goût pour les projets, une ardeur pour le travail, qui font la base du caractère Américain. Si dans tous les pays le paresseux est coupable, chez nous il devient criminel, parce que l'homme y trouve des motifs d'action bien plus puissans & plus flatteurs que ceux qui animent les gens de notre état en Europe. L'Américain peut labourer, planter, semer, moissonner & se repaître du produit de ses travaux, à l'ombre de ses acacias & de ses vignes. Il n'est point exposé à la gêne des loix restrictives, aux impôts arbitrai-

res, ni aux monopoles qui étouffent tout eſpèce d'induſtrie : la liberté individuelle dont il jouit, s'étend à la culture & à l'exportation de toutes ſes denrées. Vous avez déjà vu dans l'hiſtoire d'*André l'Hébridéen*, les travaux & les progrès de la fortune d'un pauvre Européen, depuis ſon arrivée à Philadelphie juſqu'à la poſſeſſion de cent acres de terre. — Je vais aujourd'hui vous retracer la marche d'un Colon Américain, qui, par amour pour ſes enfans, vend une belle habitation de deux cens acres dans le voiſinage de la mer, pour s'établir au milieu des bois & recommencer la pénible carrière des défrichemens, à une grande diſtance de ſes anciens amis & de ſes parens. C'eſt parmi nous un des plus grands ſacrifices qu'un père, dans l'aiſance, puiſſe faire à ſes enfans : j'eſpère que ces détails vous intéreſſeront par leur nouveauté. L'hiſtoire peut ſeule donner à l'homme né & nourri au ſein des ſociétés nombreuſes de l'ancien Continent, quelques lumières ſur l'origine, la formation & l'accroiſſement de ces mêmes ſociétés. L'Amérique naiſſante préſente aujourd'hui ce ſpectacle touchant & ſublime. Quel autre objet peut être plus digne des méditations de celui qui s'eſt trouvé, comme moi, à l'origine des choſes, qui a vu un eſpace immenſe couvert de forêts impénétrables, quitter, à la fin de la dernière guerre, ſon aſpect dur & ſauvage, ſe couvrir de trou-

peaux, de moiſſons, d'arbres utiles, & devenir en ſi peu de tems un pays riant, ſain & opulent, où l'on pratique l'hoſpitalité, où l'induſtrie nourrit une multitude d'hommes, en effaçant juſqu'à l'idée de ce déſert affreux, qui n'étoit auparavant qu'une ſolitude vague & une création inutile.

Notre Colon eſt un de ces hommes généreux, qui, pleins du ſentiment de leurs forces & de leur capacité, vont ſoumettre de nouvelles régions à l'empire de l'Agriculture & des Arts; mais que de ſacrifices ne va-t-il pas faire ! Il renonce à tous les avantages que procure la ſociété humaine, à ce verger qui ſe couvroit tous les ans de fleurs & de fruits, à ces vertes prairies, à ces champs fertiles, dont le terrein étoit ſi meuble, ſi facile à labourer, & il leur dit un éternel adieu; il les quitte pour s'enfoncer dans une forêt immenſe, abattre le premier arbre, frayer le premier ſentier, labourer & ſemer à travers une multitude de ſouches qu'il peut à peine eſpérer de voir détruites dans le cours de ſa vie. Il eſt riche, eſtimé dans ſa Province, & il s'expatrie, & il ſe ſoumet à tous les maux de la pauvreté, & il conſent à loger ſous l'écorce; mais l'eſpérance le ſoutient & le conduit, en lui faiſant voir dans l'avenir ſes enfans heureux & riches. Ces privations, cette ſérie de travaux infinis qui attendent

ce bon père, marquent assez la différence qui le distingue de l'émigrant Européen, qui, n'ayant jamais rien possédé dans sa patrie, se trouve heureux sur la première terre où le hasard le place, & se dédommage de ses peines par les douceurs de la liberté que l'on goûte dans nos bois. Suivons donc ce bon Colon dans ses préparatifs, son départ & ses différentes opérations; le genre de vie qu'il embrasse influe singulièrement sur les mœurs de ses pareils, & j'essayerai peut-être de vous en faire le tableau.

A peine eut-il conçu le projet de son émigration, qu'il le communiqua à sa femme. Sa surprise & son étonnement suspendirent sa réponse; le contraste de la vie des bois avec celle qu'elle menoit, s'offrant à son esprit sous des couleurs effrayantes, pensa faire échouer l'entreprise : enfin il obtint son consentement. Il prit alors toutes les informations possibles; il consulta les cartes; il conversa avec les Voyageurs les plus éclairés : on lui indiqua plusieurs endroits : il étudia le cours des rivières, les avantages que chaque contrée reçoit de son climat & de sa situation; il calcula les distances de chaque lieu, la difficulté ou la possibilité d'établir des chemins pour l'exportation. Après avoir long-tems mûri son projet, ses vues se fixèrent sur le canton de * * *. Il fut trouver les concessionnaires du terrein, qui

lui

lui vantèrent les avantages de ce diſtrict, quant à la fertilité du ſol, la ſalubrité de l'air & le voiſinage du lac ***. D'après leur diſcours, il jugea que le prix de ſa plantation ſuffiroit pour en acquérir mille huit cens acres. Quelle ſagacité ne falloit-il pas pour le choix de la ſituation & du genre d'agriculture, pour combiner les avances néceſſaires aux productions de ce nouveau ſol ! Un Européen de ſa claſſe eſt à cet égard dans la plus profonde nuit de l'ignorance : mais l'Américain, grâce à ſon éducation, n'eſt pas même embarraſſé dans les bois ; il les parcourt avec facilité, & s'y oriente comme un Marin au milieu de l'Océan.

Notre Colon, déterminé à ne rien acheter qu'il n'ait tout obſervé avec une ſcrupuleuſe attention, part pour ce canton éloigné. — Il cherche à tirer de nouvelles lumières des Chaſſeurs dont toutes nos frontières abondent, & en prend un avec lui. L'immenſité de ces forêts ne le ſurprend point : après de longues recherches, il trouve enfin le monument ſur lequel tout l'arpentage eſt fondé ; il ſuit les arbres qui marquent les différentes limites, avec une ſagacité ſurprenante ; il juge de la qualité du ſol par la grandeur & la beauté des arbres ; de la bonté du bois, par la connoiſſance de ce même terrein ; l'humble buiſſon qui croît ſous ces ombrages, le *ginſeng*, le *ſpignut*, le

ſalſaparilla, toutes les plantes ſur leſquelles il marche, contribuent à ſon inſtruction. Il obſerve les ſources, l'humidité de la terre & ſes différentes couches; il ſuit les ſinuoſités des montagnes qui règlent la direction des vallées & des ruiſſeaux; il cherche une chûte où il pourra un jour bâtir un moulin; il examine, il pèſe tout & revient. Son deſſein eſt formé; l'invention d'une grande machine ne pourroit faire plus d'honneur à un Artiſte habile, que n'en fait à ce Colon la combinaiſon de toutes ces idées nouvelles; il eſt, il va devenir l'origine des choſes; il va mériter, par ſes travaux, le titre de créateur.

De retour, il rend compte à ſa femme du fruit de ſes obſervations; il lui développe l'étendue de ſes projets; il lui fait part de ſes eſpérances, & lui fait appercevoir, dans l'avenir, l'heureux établiſſement de ſes enfans. » Nous avons, lui dit-il, » tout le courage néceſſaire; puiſſe l'Être ſu- » prême nous accorder la ſanté; c'eſt tout ce » dont nous avons beſoin. «

Il va enſuite trouver le Conceſſionnaire; il lui offre ce qu'il croit être la valeur de la terre; on le refuſe : alors il feint de la froideur & de l'indifférence pour cette acquiſition. » La diſtance eſt » trop grande, lui dit-il; où exporterai-je mes » denrées? je ferai auſſi-bien de reſter où je ſuis.« Le Marchand diminue alors de ſon prix, le per-

ſuade & l'encourage. Le Colon, de ſon côté, annonce de la méfiance, quant à la validité du titre, à l'ancienneté de patente, &c. Que tous ces détails ne vous étonnent point; il n'y a rien de ſi incertain que le prix des terres neuves; leur valeur dépend de la population & de la facilité des débouchés. Il achète enfin dix-huit cens acres pour 5400 piaſtres, ou 15 liv. 15 ſ. l'acre, payables en trois paiemens égaux; le premier, à la ratification du contrat; le ſecond, trois ans après; le dernier, à la même diſtance. Il paye la ſomme requiſe, & donne ſon obligation pour les deux autres tiers, avec une hypothèque : il obtient de ſon côté un contrat d'indemnité, &c.

Un an auparavant d'y tranſporter ſa famille, il partit avec ſes deux Nègres. Leur premier ouvrage fut de frayer un ſentier plus commode & de conſtruire une cabane d'écorce. Le 27 Avril 1748, ils commencèrent ces travaux, qui, dans l'eſpace de dix ans, devoient changer totalement la ſurface de ce ſol inculte. Il eſt difficile à un Européen de concevoir combien cette première ébauche eſt pénible, combien elle exige d'ardeur, de courage & de perſévérance.

Un jour qu'ils travailloient au milieu des bois, le bruit provenant de la chûte des arbres attira quelques Sauvages chaſſeurs qui paſſoient par ces quartiers. — Ils s'approchent, &, ſurpris de ce

nouveau dégât, *Aréma*, l'un deux, dit à notre Colon : » Mon frère, tu me ſembles bien fa-
» tigué ? Eſt-ce toi qui renverſe tous ces arbres ?
» Je te plains. — Et pourquoi ? — C'eſt que tu
» te tues à force de travail : à quoi cela aboutira-
» t-il ? — A établir mes enfans. — Tes enfans ?
» il leur faut donc bien des choſes pour vivre ?
» — Pas plus qu'à d'autres ; mais encore leur
» faut-il une maiſon, des champs & des prai-
» ries. — Et pourquoi toutes ces choſes ? Moi,
» qui te parle, j'en ai cinq au village d'*One-*
» *daga ;* mais je ne me tue pas pour eux, quoi-
» que je les aime bien : quand je leur aurai ap-
» pris à pêcher & à chaſſer, ils ſeront auſſi riches
» que moi : pourquoi n'en fais-tu pas autant ? —
» Parce que la moitié des Blancs mourroient de
» faim, s'ils ne vivoient que de chaſſe & de
» pêche ; pourquoi me blâmerois-tu de ce que
» je fais ? tu chaſſes toi-même pour les nourrir,
» & moi je travaille pour les établir : vivons en
» paix, *Aréma*, & fumes dans ma pipe. —
» Fumes, toi, dans la mienne ; tu n'as rien à
» craindre des *Shawaneſes ;* cette terre a été
» vendue aux tiens il y a bien des lunes. . . .
» Que les Blancs ſont fous & eſclaves ! Il n'y a
» que nous, gens des bois, qui ſoyons libres &
» ſages. — Hé bien, *Aréma*, avec toute ta li-
» berté & ta ſageſſe, les tiens diminuent cepen-

» dant tous les jours, & nous augmentons. — » Oui, je le fais; c'eſt qu'il faut qu'il y ait tou- » jours plus de mal que de bien ſur la terre. » Puiſſe *Manitou* deſſécher tes ſueurs, mon frère! » — Puiſſe *Manitou* te procurer du gibier en » abondance, *Aréma!* «

Ils deſſéchèrent, pendant cette ſaiſon, ſept acres de marais, opération importante qui devoit leur procurer, l'année ſuivante, aſſez de foin pour nourrir leurs beſtiaux pendant l'hiver; ils ſemèrent plus de ſix acres de terre, qu'ils environnèrent ſimplement avec les baliveaux provenans du défrichement : après avoir paſſé l'été ſeuls au milieu des bois, ſans voir d'autres perſonnes que quelques chaſſeurs, ils revinrent tous les trois ſe délaſſer au ſein de la famille; S. K. raconta à ſa femme les obſervations qu'il avoit faites, & la découverte d'un joli côteau, ſur lequel il comptoit bâtir ſa maiſon; & ſon projet d'y faire paſſer le grand chemin, qui conduiroit un jour aux établiſſemens plus éloignés. Pendant toute cette ſaiſon de repos, il ne parla que de l'avantage qui en réſulteroit pour l'établiſſement de leurs enfans : de leur côté, ils recueilloient avec attention tout ce que diſoit leur père. » Ecoutez, mes Petits, » c'eſt pour vous que j'ai fait ce nouvel acquêt, » & non pour moi, qui pourroit vivre ici heu- » reux & tranquille; je ſuis sûr de ne m'en

» repentir jamais, parce que je parle à de bons
» enfans, qui aideront leur père tant qu'ils pour-
» ront : nos peines seront legères, si vous êtes tous
» sages & industrieux. — Je promets de vous don-
» ner à chacun trois cens acres au moins, quand
» vous songerez à vous marier; mais sur-tout n'é-
» pousez que de bonnes filles, grandes ménagères,
» & bien entendues comme votre mère; écoutes,
» Pierre; à vingt-un ans je te donnerai ce que tu
» vois marqué sur la carte *vallée des châtaigniers;*
» & toi, Salomon, je t'enverrai bientôt travailler
» avec un charpentier, & à ton retour je te don-
» nerai la belle chûte d'eau, qui est au bas de l'é-
» tang, avec cent soixante-quinze acres de terre,
» tu y bâtiras un moulin; & toi, ma fille, viens
» que je t'embrasse; ton père ne t'oubliera pas;
» aide bien ta mère, & si tu n'as, comme elle, que
» d'heureuses inclinations, la terre & ma bonne
» volonté ne te manqueront pas : j'emporte avec
» moi des livres, je te ferai lire & écrire tous les
» jours, & ta mère t'instruira dans les choses du
» Seigneur. — Puisse-t-il bénir notre entreprise;
» & vous, mes braves garçons, (parlant à ses né-
» gres) travaillons pendant que nous sommes
» jeunes & vigoureux, afin de nous reposer dans
» notre vieillesse; vous aurez à *** les mêmes
» avantages dont vous jouissez ici «. —

Enfin, le moment de quitter l'ancienne habita-

tion arriva. Quelles larmes & quels regrets! Ils n'emportèrent, dans les deux chariots couverts, que le ſimple néceſſaire; des lits, des outils, & quelques proviſions pour la route. — L'apparence lugubre des bois, l'aſpérité d'une terre nouvellement défrichée, la ſolitude dans laquelle ils ſe trouvèrent, la maiſon d'écorce, enfin tous ces objets nouveaux leurs firent ſentir vivement la privation des biens qu'ils venoient de quitter. En rentrant le ſoir, S. K. les trouva fondant en larmes. — » Qu'eſt-ce que je vois! mes plus chers amis dans » l'affliction! Et toi auſſi, ma femme? Eſt-ce ainſi » que l'on commence un nouvel établiſſement? » Qu'avons-nous à ſouffrir en comparaiſon de nos » pères, qui, preſécutés en Europe, traverſèrent » l'Océan, & abordèrent enfin ſur ce Continent, » où ils ne trouvèrent ni pain, ni chevaux, ni » vaches? Dans un an, vous verrez combien de » pommiers j'aurai plantés, combien de grains » nous aurons amaſſés? Où eſt le courage que vous » m'aviez tous promis? Oublions les foibles agré- » mens dont nous avons joui, & ne penſons » qu'aux avantages ſolides que cette nouvelle » terre doit nous procurer. — Ceſſez de verſer » des larmes; réjouiſſons-nous, au contraire, » célébrons notre bonne arrivée. Allons *Jack*, » apporte ton violon. Et toi, ma chère fem- » me, viens danſer avec ton mari; il y a neuf

» ans que je t'épouſai dans la joie & le bonheur ; » tu le ſai ! aujourd'hui je t'épouſe une ſeconde » fois, pour célèbrer cette époque, & la rendre » doublement chère à mon cœur. — Allons, mes » enfans «. — Cette fête domeſtique eut l'effet le plus prompt ; ils s'accoutumèrent dans peu de jours à vivre ſeuls, ſans amis & ſans voiſins : leurs chevaux & leurs beſtiaux trouvèrent abondamment de quoi vivre dans les bois ; mais, malgré les clochettes attachées à leurs cols, ils s'écartoient ſouvent, & alors il étoit difficile de les rattraper.

Voilà donc cette famille iſolée, abandonnée à elle-même ; ſes ſuccès dépendent actuellement du courage, des talens & de la perſévérance de ceux qui la compoſent : c'étoit auſſi le ſujet des diſcours journaliers du bon père à ſes enfans. » La » honte ou la ruine nous attend ſi nous nous re- » tirons, ou ſi nous devenons pareſſeux ; votre » grand père doit venir dans trois mois, hâtons- » nous de faire quelque choſe, afin que nos tra- » vaux le ſurprennent «.

Mais que fera notre Colon pour prévenir les accidens & les maladies qui peuvent affliger ſa famille & ſes beſtiaux ? Ses charrues & autres outils vont s'uſer & ſe détériorer ; comment fera-t-il pour y ſuppléer ? Eſt-il poſſible de prévoir tous les maux qui nous attendent à notre paſſage ? Eſt-il

même prudent de chercher à les deviner? L'eſpérance leur met un bandeau ſur les yeux; ils reſtent dans une heureuſe ſécurité, & pourſuivent leurs travaux.

J'ai viſité ce Colon pluſieurs fois, car je l'aimois ſincèrement. Depuis l'année de ſon arrivée, juſqu'au terme heureux où ſes prairies étoient devenues douces & unies, ſes vergers couverts de fruits, ſes champs dégagés des ſouches d'arbres abattus; je l'ai vu, tantôt laboureur, tantôt méchanicien, médecin, mari, père, prêtre & l'ami de ſa nombreuſe famille : tels doivent être les Colons qui veulent proſpérer. Les émigrans Américains font des progrès beaucoup plus prompts que l'Européen. Dans tout ce qui concerne leurs établiſſemens nouveaux, leurs connoiſſances & leur habileté; les capitaux avec leſquels ils commencent, le ſecours de leurs parens, tout les conduit, en peu d'années, à la proſpérité & à l'heureuſe jouiſſance de leurs travaux. Il y en a qui l'achètent bien cher. Quelqu'un eſt-il malade ? ils n'ont plus d'autres médecins que la nature & la patience; ils ſe rappellent alors quelques méthodes, pratiquées par les anciens de leur premier voiſinage, par quelques habiles ſauvages peut-être, qui leur ont appris l'uſage des ſimples, des racines & des écorces de leurs bois. Ils ſont rarement ſans le ſecours de ces livres utiles, que l'on

publie tous les ans, & qui enſeignent les principes néceſſaires pour la bonne conduite d'une famille. A la ſeconde viſite que je fis à notre Colon, je lui préſentai l'*Avis au Peuple, du célèbre Tiſſot.* Le croiriez-vous? cet ami de l'humanité inſtruit aujourd'hui preſque toutes les familles Américaines, & nous apprend à guérir, à adoucir & à prévenir nos maux. — C'eſt du ſein de leurs petites bibliothèques que les nouveaux Colons tirent toutes les inſtructions dont ils ont beſoin pour remédier aux maladies de leurs beſtiaux. Il eſt vrai qu'ils ſont rarement malades lorſqu'ils vivent dans les bois.

Dès que ſon charriot, ſes herſes, ſes charrues commencèrent à s'uſer, il eut recours à ſes outils, & les raccommoda de ſon mieux : quand ils furent entièrement hors de ſervice, il entreprit d'en fabriquer de nouveaux. En pareil cas, il appeloit le Charpentier de ſon ancien voiſinage; aujourd'hui la néceſſité, cette grande maîtreſſe, lui apprend à imiter ce qu'il a ſous les yeux : une charrue conſtruite avec aſſez d'habileté, fut ſon premier eſſai. » Heureuſement, me » dit-il, mon ouvrage n'eſt point expoſé à la » critique d'un voiſin ou d'un Voyageur. « De ce moment il devint Charpentier; il inſtruiſit enſuite ſes Nègres, & l'un d'eux a conſtruit depuis une paire de roues excellentes. » Heureux

» Colon ! oui, je t'appelles heureux, lui dis-je
» un jour, quoique ſoumis à une tâche rigou-
» reuſe ; tu travailles pour toi & les tiens, &
» tu n'as à demander au Ciel qu'une longue
» vie, afin que tu puiſſes exécuter tous les tra-
» vaux que tu as commencés, & laiſſer à tes
» enfans l'exemple de ton induſtrie & l'ample
» héritage que tu leur as promis : remercie Dieu
» & ta deſtinée ; ta femme ſait faire la toile,
» & tu l'ignorois ; cet heureux talent faiſoit ce-
» pendant une partie de ſa dot, & n'a été que
» négligé dans ton ancien voiſinage, où les bons
» Tiſſerands étoient communs. Tout ira bien ſous
» ton toît ; elle eſt propre, fait le pain par ex-
» cellence, bonne cuiſinière, induſtrieuſe dans
» tous les genres : le lin & la laine, filés par
» tes enfans, vont être convertis en drap groſ-
» ſier, mais chaud & utile : toute ta famille ſera
» toujours bien vêtue : ta femme & ta fille aînée
« coupent les chemiſes & les caleçons, & même,
» en imitant les morceaux de vieux habits, elles
» eſſayent déjà d'en tailler de nouveaux. Les
» écorces & les racines de tes bois leur procu-
» rent les teintures néceſſaires ; un baril & un
» battoir remplacent le moulin à foulon ; la leſ-
» ſive des cendres leur fournit la ſoude & le
» ſavon dont elles blanchiſſent leur linge. Tu
» es comme un bon Roi, on t'obéit, on t'aime ;

» il ne te manque rien ; tu n'es pas moins in-
» génieux dans les champs, que ta femme dans
» l'intérieur de ta maiſon ; tu entends parfaite-
» ment l'uſage du levier, la façon d'exécuter les
» différentes opérations rurales avec le moins de
» travail poſſible ; tu connois, tu étudies les ſai-
» ſons propres à chaque ouvrage ; tes enfans &
» tes nègres ſont tous animés d'une émulation
» admirable ; toi & les tiens, vous n'aimez la
» chaſſe que par amuſement, & pour défendre
» vos récoltes des bêtes fauves. Tu as déjà planté
» un verger de ſix acres ſur le chaume du pre-
» mier bled que tu as récolté ici, avant même
» que tu aies eu le tems d'abattre les grands
» arbres dont tu avois ôté l'écorce : l'œil voit
» avec plaiſir ce charmant contraſte, des pom-
» miers vigoureux croiſſant au milieu d'une fo-
» rêt deſſéchée. Voilà comme on s'y prend quand
» on veut jouir : ta pépinière immenſe deviendra
» celle de ce canton, que tu auras la gloire de
» remplir d'une poſtérité nombreuſe & d'une
» multitude d'arbres utiles. «

Mais l'hiver approche ; le grand nombre de ſouliers qu'ils avoient apporté, diminue tous les jours : comment feront-ils pour s'en procurer ? jamais auparavant ils ne s'étoient trouvés à la veille d'aller nuds pieds. Les longues ſoirées de cette ſaiſon, devroient cependant être un tems de re-

pos. Un grand feu échauffe & réjouit toute la famille : cette douce chaleur ſupplée â bien des beſoins, & leur fait oublier la rigueur des élémens ; un ſentiment conſolateur s'empare de leurs ames, ils jouiſſent de leur abri, de leur ſécurité, de leur état d'aiſance ; ils entendent ſans rien craindre, les tourbillons de neige frapper contre leurs fenêtres & leurs portes ; un vent lourd & peſant gronde inutilement dans la cheminée, & ne les intimide point. Si de tems en tems ils regrettent leurs anciens voiſins, leurs amis & les autres douceurs dont ils jouiſſoient, ils s'en trouvent dédommagés par l'abondance du bois, par la facilité avec laquelle les beſtiaux vivent dans les forêts, même pendant l'hiver : le père ſe conſole de toutes ſes privations, en réfléchiſſant ſur l'étendue de ſes poſſeſſions, & en contemplant ſes enfans ſains & vigoureux, aſſis autour de ſon feu, & s'endormant, leurs plats de ſapan dans leurs mains, tandis que leur mère induſtrieuſe agite ſon métier, & jouit de cette ſaiſon de repos & de loiſir ; les Nègres (car cette famille n'a encore qu'une maiſon & qu'un feu) à moitié endormis, racontent leurs hiſtoires, & converſent avec leurs maîtres. Le Chef, l'exemple d'une ſi heureuſe famille, s'amuſera-t-il auſſi à fumer ſa pipe, ou à reſter oiſif ? Non, ſes enfans ſe ſont déjà plaints de n'avoir plus de ſouliers ; il a apporté avec lui

une grande quantité de cuirs, des formes & des outils : il eſſaye, pour la première fois de ſa vie, ſon talent pour le métier de cordonnier, & raccommode la plus mauvaiſe paire Le ciel ſoit loué, l'enfant agréablement reveillé ſe réjouit, embraſſe ſon père & les montre à ſes frères. Le bon Colon, flatté de ce premier ſuccès, en raccommode le lendemain une ſeconde paire auſſi bien que la première : il entreprend enfin d'en couper une neuve, & réuſſit. Quel triomphe ! ſa femme l'en félicite, & ſon cœur en treſſaille de joie : il inſtruit ſes Nègres en peu de tems, & perſonne déſormais ne manquera de chauſſures, groſſières & peſantes à la vérité, mais utiles. Il raccommodoit auſſi fort aisèment les harnois de ſes chevaux, lorſqu'ils étoient caſſés ou pourris. Vous nous avez vu faire nos colliers avec de la ficelle que nous filons nous-mêmes ; (car chacun parmi nous fait ſes traits & ſes cordes.) Semblable à *Robinſon Cruſoé*, S. K. devint un artiſan univerſel ; mais Robinſon travailloit triſtement pour lui ſeul, & S. K. travailloit pour le bien de ſa famille.

Les enfans entrelaçoient, en ſe jouant, des filamens d'écorce & des morceaux de *frêne aquatique* (water ash), ils les arrondiſſoient & en formoient de petits paniers : ils furent encouragés par le père & la mère, & en peu de tems la famille fut pour-

vue de corbeilles, qui remplacent les armoires & les coffres que l'on n'avoit pu apporter.

La conſtruction des barrils & des tonneaux, exigeoit une induſtrie plus particulière ; il étoit d'ailleurs inutile de l'entreprendre, puiſque leurs vergers étoient encore jeunes, & incapables de produire du cidre : en attendant, la nature lui offroit dans les bois voiſins, des uſtenſiles à moitié fabriqués ; il trouvoit des arbres creux, qui ſervent pendant l'hiver de retraite aux écureuils, il les coupoit, les ſcioit, les poliſſoit en-dedans, y mettoit un fonds, & ces eſpèces de vaſes placés dans le grenier, ſervoient à contenir le grain & à mille autres uſages. Les ſeuls vaſes étanchés dont on eût beſoin, étoient, celui qui contient l'eau-de-vie, dont ils ſe régalent de tems en tems, & celui dont ſe ſert ſa femme pour faire de *la bierre de ſpruce* tous les ſamedis : il falloit que le verger fût en état de rapporter du cidre, pour que l'accroiſſement inſenſible de la population amenât dans ce nouveau canton tous les artiſans néceſſaires : tels ſont les progrès de nos Sociétés.

Placez-vous, mon ami, au milieu de ces forêts, éloigné de toute eſpèce de ſecours, n'ayant pour toute communication, que des ſentiers à peine ouverts ; point de ponts, point d'écoles ni d'Egliſe voiſine, vous repoſant uniquement ſur vos connoiſſances, votre induſtrie & votre courage, vous

aurez alors une foible idée de cette foule de détails, de cette ſucceſſion de travaux, dont le récit vous fatigueroit. J'ai ſouvent rencontré pluſieurs de ces Colons que les difficultés avoient entièrement découragés. « Tout s'oppoſe, me diſoient-» ils, à notre proſpérité ; quelquefois les écureuils » viennent de toutes parts enlever la moitié de » nos récoltes ; malgré notre vigilance, les cerfs » viennent manger nos grains, les loups nous font » une guerre implacable, les oiſeaux déracinent » notre maïs, trois ſemaines après qu'il eſt planté ; » ſouvent des branches deſſéchées tuent par leur » chûte nos bœufs, qui paiſſent dans les bois : » l'homme peut-il réſiſter à la nature, quand elle » lui fait ainſi la guerre ? » Alors je cherche à les conſoler, j'entre dans leurs peines, je leurs fais appercevoir le terme prochain de leurs travaux : pour les mieux encourager, je me rappele votre éloquence douce & perſuaſive, & je cherche à l'imiter. Je raſſemble à cet effet toutes les relations de l'Europe que vous m'avez communiquées. Les femmes ſont les plus difficiles à perſuader. Un jour je me trouvai chez S. K. avec pluſieurs de ſes anciens amis qui étoient venus pour l'aider. « Gens heureux ! lui dis-je, mille fois plus heu-» reux que vous ne penſez, il ne manque à votre » bonheur, que de ſavoir comment les autres » Nations de la terre vivent. N'avez-vous jamais

» entendu

» entendu conter aux émigrans nouvellement
» venus, tout ce qu'ils ont ſouffert avant d'ar-
» river parmi nous? Ecoutez attentivement l'hiſ-
» toire de leurs malheurs ; c'eſt le ſeul baume
» dont vous ayez beſoin. Vos travaux ne ſont-ils
» pas volontaires? leur but n'eſt-il pas d'établir
» vos enfans ? Quel ſentiment plus doux & plus
» conſolant peut vous animer ? que vous demande
» la Patrie, l'Egliſe, le Gouvernement ? Ce der-
» nier exigera ſeulement de vous un foible tribut,
» quand ce Canton ſera érigé en Comté. Payez-
» vous des droits ſur la vente de vos grains, de
» vos beſtiaux ? .... Je vais vous montrer toutes
» les ſources de votre bonheur civil, & alors
» tous vos gémiſſemens ceſſeront. Rien de tout
» ce qui afflige les pauvres habitans de l'Europe
» n'exiſte ici ; nous n'avons ni gênes, ni entraves ;
» nos Loix n'ont pas été créées dans la nuit de la
» barbarie & de la ſuperſtition ; nous pouvons
» former des projets, parcourir le grand cercle
» de l'induſtrie humaine, en eſſayer tous les reſ-
» ſorts ; rien ne nous arrête, tout nous y invite.
» L'homme n'eſt-il pas né pour travailler ? En
» Europe, les deux tiers des habitans gémiſſent &
» labourent pour les riches, qui ſont leurs maî-
» tres ; ici, nous travaillons pour nous-mêmes ;
» perſonne ne vient demander la dixième de vos
» gerbes ; vous poſſédez la terre telle qu'elle eſt

» ſortie des mains du Créateur, & elle ne relève
» que de lui ; nous n'avons point à craindre ce
» mêlange de Loix biſarres & de préjugés incon-
» cevables qui, preſque par-tout, affligent l'hu-
» manité. En obéiſſant à nos Loix, l'eſprit & la
» raiſon n'ont aucun ſacrifice humiliant à faire ;
» à l'ombre d'une immunité ſacrée, vos pro-
» ductions peuvent circuler de main en main,
» juſqu'à celles qui doivent les exporter : cette
» terre, que vous avez acquiſe, ce canton dont
» vous êtes les premiers cultivateurs, n'eſt point
» réclamé par un puiſſant Monarque qui, jaloux
» de ſa nouvelle domination, le ravage & enlève
» ſes paiſibles habitans. Tranquilliſez-vous, vos
» fils n'iront point ſervir dans ſes querelles &
» dans ſes guerres, un maître qu'ils ne connoiſ-
» ſent pas : ils n'engraiſſeront point une terre
» étrangère des débris de leurs cadavres : heureux
» & libres, ces enfans reſteront avec vous, pour
» coopérer au bien de votre famille. Vous les
» verrez peut être épouſer les filles de vos anciens
» voiſins : quel plaiſir alors ne reſſentirez-vous
» pas en les établiſſant ſur cette terre nouvelle
» que vous leur deſtinez ? Ils deviendront vos
» voiſins, ſans ceſſer d'être vos amis & vos en-
» fans ; ils multiplieront votre ſang ; vos cœurs
» s'épanouiront en les voyant induſtrieux & for-
» tunés ; car leur proſpérité doublera la vôtre,

» comme le bonheur de votre famille fait au-
» jourd'hui une partie du bien-être général de
» la Province. A l'avenir tous les obſtacles céde-
» ront vos forces réunies; quelque vaſte qu'elle
» ſoit, aucune entrepriſe ne vous ſembleta pé-
» nible; votre moiſſon, vos ſemailles s'exécute-
» ront facilement, & avec toute la promptitude
» que les ſaiſons preſcrivent. — Que me dites-
» vous, répondit-il? il y a donc des gens dans le
» monde qui ne poſſèdent rien, & qui, ſans au-
» cune eſpérance, ſont obligés de travailler pour
» les autres? Je rougis de mes plaintes; travail-
» lons donc encore quatre ans ſans murmurer,
» & nous paſſerons le reſte de notre vie dans la
» joie & le repos. »

Auſſi-tôt que l'on a frayé un chemin vers un nouveau Canton, & que quelque riche Colon, attiré par la fécondité du terrein, y a formé un établiſſement, vous ne ſauriez croire avec quelle rapidité la population y augmente. Les gazettes qui circulent dans toutes les Provinces, annoncent par-tout le bonheur des nouveaux habitans, la bonté des chemins & le bas prix des terres. Douze ans après l'arrivée de S. K. dans ſon canton, qui eſt une belle vallée arroſée par les ruiſſeaux coulans de toutes parts des éminences qui l'environnent, cette nouvelle région fut érigée en Comté, & diviſée à l'ordinaire en un certain nom-

bre de Diſtricts, munis de Privilèges municipaux, qui ſont toujours accordés aux habitans. Leur première Aſſemblée ſe tint à la maiſon de S K. qui fut déſignée par un acte de l'Aſſemblée, pour être le lieu central; il fut nommé tout d'une voix, *Superviſeur*, honneur qu'il méritoit bien par ſes talens & ſes vertus. Les chemins qu'il avoit marqués, furent confirmés, le regiſtre du Précinet dépoſé chez lui, & un de ſes enfans en fut appointé Clerc. Rien ne pouvoit être plus flatteur pour ce bon père, que ces faveurs du Peuple. Pour rendre ſon bonheur complet, Pierre, ſon fils aîné, épouſa la fille du Miniſtre de l'ancien Etabliſſement dont ils avoient émigré, qui avoit de tout tems été ſon ami intime: le père lui concéda par contrat, *la vallée des Châtaigniers*, ſuivant ſa promeſſe, lui donna ſa part des beſtiaux qui, avec ceux de la jeune épouſe, firent un nombre ſuffiſant pour exploiter ſa plantation: il lui aida enſuite à conſtruire une maiſon commode, & à finir le défrichement de ſa terre. Un an après, *Salomon*, ſon ſecond fils, qui étoit auſſi revenu de ſon apprentiſſage, épouſa la fille qu'il avoit aimée dès ſa plus tendre enfance: à ſon retour, il obtint la belle chûte d'eau, avec les deux cens acres promis; il convertit la dot de ſa femme en argent, loua des ouvriers, & bâtit un excellent moulin à farine, dont le *Précinet* avoit grand beſoin; car

jusqu'ici, les habitans ne s'étoient servis que du foible expédient appelé *tubmitt* ou moulin à cuve. Sa fille aînée étoit déjà mariée à un jeune homme, bon maréchal, que le père avoit fait venir quelques années auparavant ; car on ne peut guères se passer de l'assistance de cet ouvrier ; il leur céda un bel emplacement au carrefour des deux chemins, qu'il avoit lui-même marqué, avec deux cens cinquante acres de terre. Sa seconde fille avoit épousé un jeune homme de *Lancester*, qui depuis quelques années tenoit école dans les maisons des habitans ; il fut ensuite employé sous les ordres de l'Arpenteur Provincial, à tracer les limites de ce nouveau Comté, & des différens Districts qui le composent. Son exactitude & son habileté lui en méritèrent dans la suite la place & les appointemens : il leur donna deux cens cinquante acres de terre. Son troisième fils épousa une Allemande, riche & industrieuse, dont les parens & les frères avoient été tués par les Sauvages ; il lui concéda une chûte inférieure, avec trois cens acres, où depuis il a construit trois moulins, un à foulon, un à huile & le troisième à scie. Sa dernière fille fut aimée d'un jeune Ministre, qui devoit être employé par le voisinage aussi-tôt que les habitans auroient pu bâtir une Eglise & un Presbytère. Quand cela fut exécuté,

il épouſa cette fille, à laquelle le père donna deux cens cinquante acres; il leur planta un beau verger, car ſon ancienne pépinière renouvelée tous les ans, avoit fourni des plants à tous ceux qui en demandoient. Il ne lui reſtoit donc que le plus jeune de ſes fils, qui devoit hériter, ſuivant l'uſage, de la maiſon paternelle & de deux cens acres de terre les mieux nettoyés, avec la même quantité de beſtiaux qu'il avoit donnés à tous les autres : ce jeune homme ne s'eſt marié que depuis quatre ans : le bon homme eſt déjà grand père de dix-ſept petits enfans, qui viennent preſque tous les Dimanches le voir & jouer ſur ſes genoux : j'ai ſouvent vu ces dignes parens, environnés de leur jeune poſtérité, verſer des larmes de joie. « Eh bien ! ma chère amie, lui dis-je un jour; la » ſource de vos larmes eſt bien changée : il y a dix- » ſept ans, le travail & la ſolitude vous affli- » geoient; aujourd'hui vous êtes pénétrée de joie » & de plaiſir. » S. K. & ſa femme ont ceſſé de travailler depuis bien des années : leurs Nègres ont multiplié preſque dans la même proportion que leurs enfans : les vieux fument leurs pipes & ſe repoſent, ainſi que leur maître : il a diſtribué les jeunes parmi tous les ſiens, à meſure qu'ils ſe ſont mariés. S. K. a été choiſi par le Peuple pour être un des Repréſentans du Comté, pour le-

quel il a obtenu des Loix, des chemins, des ponts & des Réglemens utiles; après en avoir été le Fondateur, il a eu la gloire d'en être devenu, j'oſe le dire, le Légiſlateur. Auſſi heureux qu'un foible mortel puiſſe l'être, il vit dans une maiſon charmante, environné de ſes enfans, dont il peut voir toutes les maiſons; il eſt plus le père, le patriarche, l'arbitre du Canton, qu'il n'en eſt le Magiſtrat. Quelle utile carrière n'a-t-il pas parcourue? L'humble toit ſous lequel ſes quatre derniers enfans ſont nés, ſubſiſte encore; tous les hivers il achète une grande quantité de cendres, qu'il convertit en ſoude pendant l'été; ſon ſecond fils eſt devenu marchand, & ſon moulin, l'entrepôt de plus de douze mille boiſſeaux de bled par an. La population, la vivification de ce Canton a été étonnante; depuis dix ans tout a changé de forme: ce beau miracle de l'induſtrie eſt l'ouvrage de trente-deux ans de travaux, époque de l'arrivée & du premier établiſſement de S. K. qui avoit alors vingt-neuf années de mariage & trois enfans: toutes les familles de ce Canton ſont auſſi heureuſes qu'elles puiſſent l'être, vu la combinaiſon du mal, qui ſuit par-tout la ſociété humaine; il n'y a que les ivrognes & les pareſſeux qui, dans peu, ſeront obligés de vendre leurs poſſeſſions, pour faire place à des familles plus induſtrieuſes.

Il me fit obſerver dans un coin de ſon verger, un boſquet épais d'acacias & de vignes ſauvages, dont les rameaux en ſe courbant, formoient un berceau impénétrable à la lumière du jour : c'eſt ſous ces épais feuillages qu'il ſe repoſera de toutes ſes fatigues ; ce lieu doit être auſſi le tombeau de toute ſa famille ; heureuſement la terre n'en a pas encore été ouverte. Il me fit voir auſſi la ſouche du premier chêne qu'il abattit lui-même le ſecond jour de ſon arrivée ; je lui perſuadai de la faire environner d'un mur, à hauteur d'appui, & ſur une des pierres, j'y ai gravé les paroles ſuivantes :

VOYAGEUR :

*Ce que tu vois ici, n'eſt ni le tombeau d'un grand, ni les trophées de la victoire, mais le Monument ſimple de l'induſtrie agricole : tu vois ici la ſouche du premier chêne que S. K. abattit le 27 Avril 1748 ; ce fut auſſi le premier arbre renverſé dans le Comté de *** aujourd'hui ſi floriſſant & ſi bien cultivé.*

Adieu, St. John.

LETTRE

ECRITE PAR IVAN AI-Z,

GENTILHOMME RUSSE,

A UN DE SES AMIS EN EUROPE,

Dans laquelle il décrit la viſite qu'il fit en 1769 à Jean Bertran, Botaniſte de Penſilvanie, & Penſionnaire du Roi d'Angleterre.

Philadelphie, 12 Octobre 1769.

EXAMINEZ cette Province de tous les côtés; chaque point de vue offre aux yeux de l'obſervateur charmé, une image du bonheur. Le Voyageur Européen ſurtout, agréablement ſurpris de ne plus ſentir les atteintes réitérées que l'aſpect de la misère porte aux cœurs ſenſibles, goûte une paix profonde, un calme délicieux qui n'eſt point interrompu par les mouvemens d'une juſte indignation ou par la pitié.

Son ame s'élève en contemplant le doux & magnifique ſpectacle de la félicité publique. Les ſolides fondemens qui ſervent de baſe au gouvernement & au bonheur des Penſilvaniens, ſemblent lui dire : « Jouis ſans crainte; nous ſom-

» mes l'ouvrage inaltérable du Gme. Penn,
» de cet homme ſimple & vertueux, dont la no-
» ble ambition n'aſpira jamais qu'à la gloire de
» faire du bien à ſes frères, & à leur donner
» l'exemple de l'égalité. O Penn ! toi qui verſas
» ſur les humains les lumières de la vraie ſageſſe,
» qui fis de ces heureuſes contrées un Temple
» ſaint dédié à la Vertu, ton nom, à côté de ceux
» de Lycurgue & de Solon, ſurnagera ſur la nuit
» des tems qui engloutit la mémoire & les cri-
» mes des Grands de la terre. »

Pour vous convaincre que dans mes Lettres antérieures, je n'ai point donné de louanges outrées & ridicules à cette célèbre contrée, & que la nature y accorde en général à ſes habitans plus de génie, ou plus de diſpoſitions aux Arts & aux Sciences, qu'aux habitans des autres Provinces; je vais vous rendre compte de la viſite que j'ai faite dernièrement à *Jean Bertran*, premier Botaniſte de l'Amérique. Dès ſes jeunes ans, un penchant irréſiſtible l'entraîna à cette étude & le rendit tel : les Sciences lui doivent pluſieurs découvertes utiles, & la connoiſſance de pluſieurs plantes, arbres & arbuſtes.

Ce que vous m'en aviez dit m'avoit fort prévenu en ſa faveur : je ſavois d'ailleurs qu'il avoit une correſpondance très-étendue avec les Botaniſtes les plus célèbres de l'Ecoſſe & de la Fran-

ce, & qu'il avoit été honoré de celle de la Reine de Suède.

Sa maiſon, ſituée ſur les bords de la Skullkill, n'eſt pas grande, mais propre & commode. Quelque choſe de ſingulier au premier aſpect, la diſtingue de celle de ſes voiſins; une demi-tour bâtie dans le milieu, ſert non-ſeulement à la rendre plus ſolide, mais y ajoute une place convenable à l'eſcalier. La diſpoſition des champs, des haies & des arbres de toute eſpèce, annoncent l'ordre & la régularité qui ſont dans l'économie rurale les effets d'une heureuſe induſtrie. Je trouvai à la porte une femme proprement & ſimplement habillée, qui, ſans cérémonie & ſans me faire aucune révérence, me demanda avec bonté qui je demandois? Je voudrois voir M. Bertran, lui répondis-je; eh bien, entre & prends une chaiſe, me dit-elle; je vais l'envoyer chercher. — Non, lui dis-je; je voudrois plutôt avoir le plaiſir de me promener dans votre plantation; je le trouverai aiſément, ſi vous voulez m'indiquer à-peu-près le lieu qu'il occupe. — Après pluſieurs tours, j'apperçus la rivière de Skullkill, coulant à travers une charmante prairie; je diſtinguai aiſément une digue nouvellement faite, qui ſembloit beaucoup retrécir le lit de ſes eaux : après l'avoir ſuivie pendant quelque tems, j'arrivai à ſon extrémité, où dix hommes étoient employés à la conſtruire.

— » Pourriez-vous me dire où eſt M. Bertran, » leur demandai-je? « — L'un d'eux, homme grave & avancé en âge, ayant un large tablier de cuir qui lui couvroit la poitrine, & de longues culottes de toile, levant les yeux vers moi, me répondit : » Mon nom eſt Bertran; me veux-tu » parler? — Oui, Monſieur; je ſuis venu exprès » pour m'entretenir quelque tems avec vous, ſi » vous pouviez quitter votre travail. — Fort ai- » ſément, me répondit-il; je dirige mes ouvriers, » plus que je ne travaille moi-même. « Après qu'il ſe fut lavé, nous marchâmes enſemble vers la maiſon, où il diſparut quelques inſtans, & revint habillé fort décemment. — » Votre répu- » tation & l'hoſpitalité que vous exercez envers » les étrangers, m'ont engagé à vous faire cette » viſite, ſi elle ne vous eſt point incommode; » je ſerois charmé de paſſer quelques heures dans » votre jardin, & de vous faire quelques queſ- » tions. — Le plus ſenſible avantage que je re- » çois de ce que tu appèles ma réputation, eſt » le plaiſir qu'elle me procure de jouir ſouvent » des viſites de mes amis & des étrangers inſ- » truits. — Il faut abſolument différer notre pro- » menade; car la cloche nous appèle à dîner. « — Il me conduiſit alors vers une chambre ſpa- cieuſe, dans le milieu de laquelle étoit une longue table couverte de plats : les Nègres en occupoient

le bas, les gens de journée le milieu; venoient enſuite les enfans, parmi leſquels j'étois compris. Le vénérable père & ſa femme, aſſis au haut de la table, préſidoient à la tête de cette nombreuſe famille : chacun, baiſſant les yeux, prononça tout bas une courte prière, ſans cérémonie & ſans oſtentation. » Après la bonne chère de nos Villes, me dit-il, » ce repas ſimple & frugal te paroîtra un jeûne » auſtère. — Il s'en faut bien, M. Bertran; au » contraire, ce repas champêtre me raſſure, en » me prouvant que vous me recevez comme un » ancien ami, comme une perſonne que vous » auriez connue depuis long-tems. — J'en ſuis » charmé, me dit-il, & ſuis fort aiſe de te voir » ici; je n'ai jamais connu l'uſage des compli- » mens & des cérémonies; rien de tout cela ne » ſert à prouver la bonté du cœur. D'ailleurs, » notre ſociété a entièrement banni ce que le » monde appèle les expreſſions polies & les » phraſes honnêtes; nous prenons nos amis par » la main, & nous les traitons comme nos plus » proches parens. J'ai appris par une lettre que » j'ai reçue hier du Docteur Phineas Bond, que » tu es Ruſſe. Quelles raiſons ont pu te déter- » miner à quitter ton pays natal, pour venir » ici à travers tant de dangers? — Je ſuis venu » y chercher du plaiſir & de nouvelles connoiſ- » ſances. — Vraiment, mon ami, tu fais bien

» de l'honneur à notre jeune Province, d'ima-
» giner que tu pourras y voir quelque choſe qui
» ſoit digne de ton attention. — M. Bertran,
» la vue de ce charmant pays m'a déjà ample-
» ment récompenſé de toutes mes fatigues; j'y
» vois le berceau de ces Nations futures qui,
» un jour, étonneront l'univers; j'y contemple
» le commencement de cette nouvelle légiſla-
» tion, qui doit faire le bonheur de la qua-
» trième partie du monde. J'ai parcouru vos
» Villes en admirant leur régularité; la propreté
» & la police y règnent par-tout. Elles ſont en-
» core à leur naiſſance; elles ne ſont encore que
» le berceau de ces Cités magnifiques, dont
» l'origine, enveloppée dans l'obſcurité des âges,
» embarraſſera la poſtérité, & ſe dérobera aux
» recherches des Savans à venir. Vos maiſons &
» vos rues, conſidérées ſous ce point de vue,
» rappèlent à ma mémoire la ville de Pom-
» peïa, que j'ai vue il y a peu d'années; j'ob-
» ſervai que les trottoirs ou chemins des gens
» de pied avoient été fort uſés, par le grand
» nombre des habitans qui jadis y avoient paſſé
» & repaſſé. Mais aujourd'hui, quelle diſtance!
» quelle obſcurité! Maiſons, Propriétaires, Ar-
» chitectes, Temples, Palais, Archives, tout a
» diſparu. — En vérité, tu es un grand Voya-
» geur pour un homme de ton âge. — Peu d'an-

» nées, lui dis-je, suffisent pour parcourir une
» grande distance; mais il est nécessaire d'avoir
» un jugement éclairé & bien des connoissances
» antécédentes, pour rendre de si grands voyages
» utiles. — Dites-moi, M. Bertran, pourquoi
» vous bâtissez ces digues le long de la rivière
» de Skullkill? à quoi bon tant de travail &
» tant de dépense? — Ami Ivan, je ne connois
» aucune branche d'industrie qui soit plus avan-
» tageuse à notre Patrie, ainsi qu'aux propriétaires.
» La rivière de Skullkill, il n'y a pas long-tems,
» couvroit une grande étendue de terrein de
» chaque côté; nos plus hautes marées alloient
» quelquefois, à plusieurs milles de distances,
» inonder des terres basses qui infectoient l'air
» du voisinage, & n'étoient bonnes à rien. A
» présent, les propriétaires de ces marécages sont
» réunis & associés par un acte de *notre Assem-*
» *blée*. Nous élisons chaque année un Trésorier,
» & lui payons une somme proportionnée au
» nombre d'acres que chacun possède: le dom-
» mage qui peut survenir à ces terres, est réparé
» aux dépens du trésor. Graces à Dieu, notre
» capital est devenu supérieur aux dégâts que
» causent les inondations & les *rats-musc*s; c'est
» par ce simple expédient que tant d'acres de
» prairies, qui jadis n'étoient qu'un marais in-
» fect, sont aujourd'hui desséchées, affermies, &

» devenues, pour notre Ville, une grande ſource
» de richeſſes & l'ornement de ſes environs. Nos
» frères de *Salem*, dans le *nouveau Jerſey*, ont
» pouſſé beaucoup plus loin que nous l'art de
» faire ces digues ; on leur en donne les dimen-
» ſions ; & ſi, par la ſuite, il arrive quelques
» accidens, la Compagnie eſt obligée de les ré-
» parer. — C'eſt une fort belle entrepriſe, lui
» dis-je, qui fait beaucoup d'honneur à ceux qui
» en ont donné le plan & à ceux qui l'exécu-
» tent. Pourriez-vous me dire à-peu-près à com-
» bien ſe monteront vos avances, avant que ce
» terrein inondé ſoit capable d'être fauché ? —
» La dépenſe, me répondit-il, eſt fort conſidé-
» rable, particulièrement quand nous avons des
» ruiſſeaux à conduire, des ſouches d'arbres &
» des buiſſons à couper. Mais telle eſt la richeſſe
» de ce terrein, qui a été ſi long-tems ſous les
» eaux ; telle eſt l'excellence du pâturage qu'il
» produit, que le revenu de trois ans nous rem-
» bourſe communément toutes nos avances. —
» Heureux le pays, lui dis-je, où le génie na-
» tional ſe porte vers les choſes utiles, où la
» Nature a répandu des tréſors plus déſirables
» que les mines d'or ! — Tu ſerois étonné, mon
» ami, s'il m'étoit poſſible de mettre ſous tes
» yeux le produit annuel de ces nouvelles prai-
» ries, en bœufs, en vaches & en chevaux. «

Nous

Nous avions à peine fini de nous entretenir de ces choſes, que la partie travaillante de la famille ſe retira avec une décence & dans un ſilence qui me plut infiniment. Un inſtant après, je fus frappé d'un agréable mélange de ſons, qui me repréſentoit un concert de différens inſtrumens dans l'éloignement. — » Malgré la ſimplicité paſ» torale qui règne chez vous, M. Bertran, voici » le deſſert d'un Prince : quelle douce mélodie ! » — Ne t'étonnes pas, ami Ivan; ce que tu en» tends eſt auſſi ſimple que ce que tu viens de » manger. « — Surpris, je me levai; &, ſuivant la direction de ces ſons agréables, je montai l'eſcalier qui étoit placé dans la demi-tour : je m'apperçus alors que c'étoit l'effet du vent qui paſſoit à travers les cordes d'une harpe éolienne, inſtrument que je n'avois jamais vu. Je le pris de la fenêtre où il étoit placé, & le conſidérai attentivement ; je m'apperçus bientôt que les cordes étoient toutes à l'uniſſon, mais de différente groſſeur : alors je devinai aiſément les raiſons ſur leſquelles étoient fondés les accords & l'harmonie qui m'avoient tant cauſé de plaiſir à une certaine diſtance. — Je fus rejoindre mon hôte vénérable : nous bûmes, après le dîner, une bouteille de vin de Madère, ſans boire à la ſanté de perſonne, ſans demander ou prononcer aucun ſentiment à la façon Angloiſe. — De la table

nous entrâmes dans ſon cabinet d'étude, où je remarquai au premier coup-d'œil, ſur une des murailles, des armes enfermées dans un cadre anciennement doré, avec le nom de *J. Bertran* écrit deſſous. » Eſt-ce que la Société des Amis, » lui demandai-je, attache ſa gloire à ces ſor- » tes d'armoiries, qui, quelquefois, ſervent de » diſtinction aux familles, &, le plus ſouvent, » d'aliment à l'orgueil & à l'oſtentation? — Il s'en » faut bien, me dit-il; je te dirai ce que c'eſt. » Mon père étoit François; chaſſé de ſon pays » pour n'être pas de la Religion du Roi, il vint » ici, & apporta ce cadre de l'autre côté de la » mer : j'en ai pris ſoin juſqu'ici, parce que c'eſt » un meuble de famille, & un monument de » ſes malheurs & de ſon expatriation. « — De-là nous fûmes dans ſon jardin qui étoit rempli d'une grande variété de plantes & d'arbriſſeaux curieux, parmi leſquels je vis beaucoup de *ſenſitives*; j'en comptai cinq eſpèces : il y avoit auſſi des *exotiques* dans une ſerre-chaude; au-deſſus de la porte étoient gravés les vers ſuivans, tirés du fameux Alex. Pope : *Eſclave d'aucune Secte, &c.* Il me dit qu'il avoit pluſieurs fois ſuivi le Général *Bouquet* à *Pittsbourg*, & à d'autres endroits de la *belle rivière Oyio*, comme Botaniſte; qu'il avoit fait des collections très-conſidérables dans la *Virginie*, dont il avoit examiné les montagnes

& les marais avec la plus ſcrupuleuſe attention ; qu'il avoit été envoyé dans la *Floride* par le Roi d'Angleterre, pour en étudier toutes les plantes & toutes les fleurs, & qu'il avoit obtenu de Sa Majeſté une penſion de 500 guinées.

Ses recherches curieuſes & ſes obſervations ſur différens ſujets, me rendirent ſa converſation ſi intéreſſante, que le ſoleil étoit à la fin de ſa courſe, avant que j'euſſe penſé à retourner à *Philadelphie*. Que le tems me parut court ! depuis long-tems je ne m'étois point trouvé dans une ſituation plus agréable & plus propre à m'inſtruire. D'un côté, j'avois fort envie de prolonger ma viſite ; de l'autre, je craignois que ſa longueur ne parût déſagréable : mais heureuſement, réfléchiſſant que j'étois chez la famille la moins cérémonieuſe & la plus hoſpitalière (comme ſont tous les Membres de la Société *des Amis*), je pris le parti de l'informer ſimplement du plaiſir dont j'avois joui chez lui, & du déſir extrême que j'avois de le prolonger, en reſtant quelques jours avec lui. — » Tu es auſſi » bien venu ici, que ſi j'étois ton père ; tu m'es » recommandé, &, de plus, tu es un étranger ; » ton déſir d'acquérir des connoiſſances par des » voyages, ta qualité d'Européen, tout enfin t'au- » toriſe à me faire toutes les queſtions que tu » voudras, & à regarder ma maiſon comme la » tienne auſſi long-tems que tu t'y trouveras

» heureux : emploies ton tems avec la plus par-
» faite liberté ; j'en ferai de même. « Je reçus avec la plus vive reconnoiſſance ſon invitation ſimple, mais cordiale. — Nous fûmes enſuite revoir la nouvelle digue, qui ſembloit être ſon objet favori : ce fut alors qu'il me développa la méthode & les principes d'après leſquels elle étoit conſtruite. Nous nous promenâmes à travers les terres qui étoient affermies & déjà couvertes d'herbages : quel plaiſir pour un bon citoyen, de ſortir d'un marais fangeux pour marcher ſur un ſol gras & fertile ! quelle leçon d'induſtrie pour des Peuples infiniment plus anciens :

» Compte, me dit-il, la quantité prodigieuſe de
» beſtiaux de toute eſpèce paiſſant ſur ces terres
» conſolidées & fermes, qui, peu d'années au-
» paravant, étoient ſubmergées par les eaux de
» la rivière ! « De-là nous fûmes voir les champs où les haies plantées à angle droit, les monceaux de pierres proprement entaſſées, le treffle en fleur, les barrières bien entretenues ; tout annonçoit la meilleure culture & les ſoins les plus aſſidus. Les vaches retournoient alors à la maiſon ; leurs mamelles étoient pleines ; leurs jambes courtes ſembloient les porter avec peine ; elles avançoient à pas lents, & paroiſſoient déſirer d'être délivrées de la quantité de lait qu'elles portoient. De-là nous fûmes voir ſon verger anciennement planté ſur un

ſol ſablonneux & aride, mais à préſent changé en une des plus riches prairies du voiſinage. — » Ceci, » ami *Ivan*, eſt entièrement le fruit de mon in- » duſtrie. J'achetai, il y a quelques années, le » privilège d'une petite fontaine à un mille & » demi d'ici ; avec beaucoup de dépenſes, j'en » ai amené l'eau à ce réſervoir que tu vois ; j'y » jette ſouvent de la chaux, des cendres, du fu- » mier de cheval ; enſuite deux fois la ſemaine, » dans le printems & l'automne, j'en laiſſe couler » l'eau chargée de toutes ſes particules végétales. » Avant que la neige tombe, j'ai ſoin de cou- » vrir les endroits les moins fertiles de ce verger » avec du vieux foin, de la paille, & tout ce qui » m'eſt inutile autour de ma grange : par ce ſimple » moyen, je coupe annuellement 5300 livres de » foin excellent par acre, d'un terrein qui autre- » fois rapportoit à peine de la bruyère. — M. *Ber-* » *tran*, ceci peut véritablement s'appeler un mi- » racle de culture. Heureux, mille fois heureux » le pays habité par une ſociété d'hommes dont » les travaux réunis concourent, avec cette effi- » cacité, à l'utilité publique & à la fortune des » particuliers ! — Je ne ſuis point le ſeul qui ar- » roſe ainſi ſon verger, me dit-il ; par-tout où le » privilège d'une fontaine peut être acquis, tous les » Cultivateurs de cette Province en font le même » uſage. Avec la terre de mes foſſés, j'ai fait en-

» richi mes terres hautes : je sème du trèfle sur
» les champs que je destine au repos pour plu-
» sieurs années, & nous avons trouvé, par expé-
» rience, que c'est un des plus grands amélio-
» teurs. Pendant trois ans, ces champs me four-
» nissent un pâturage abondant : quand il les faut
» labourer, je les couvre alors de vase qui a été
» exposée pendant trois ou quatre années à la ri-
» gueur de nos hivers; par ce moyen, chaque acre
» de terre que je sème me rapporte, année com-
» mune, depuis vingt-huit jusqu'à trente-six bois-
» seaux de froment : je suis la même règle pour
» mon lin, pour mes avoines & mon bled d'Inde.
» — Voudrois-tu me dire, ami *Ivan*, si les ha-
» bitans de ton pays suivent la même méthode,
» ou plutôt quelle est la leur? — Dans le voisi-
» nage de nos Villes, lui répondis-je, il y a beau-
» coup de Fermiers éclairés qui donnent la plus
» grande attention à la culture de leur terre. Nous
» serions trop nombreux, trop heureux & trop
» riches, s'il étoit possible que tout l'Empire Russe
» fût cultivé comme la *Pensilvanie;* d'ailleurs nos
» terres sont partagées si inégalement, & ceux de
» nos paysans qui ont la propriété de celles qu'ils
» labourent sont en si petit nombre, qu'ils ne
» peuvent former ni suivre un plan d'Agriculture
» avec la même vigueur & le même succès que
» vous, Pensilvaniens, qui avez reçu les vôtres

» pour ainſi dire des mains du Maître de la Na-
» ture, qui êtes libres & ſans féodalité. O *Amé-*
» *rique !* tu ne ſens pas encore tes forces ! tu ne
» connois pas encore les faveurs que la Fortune doit
» te prodiguer un jour ! Elle ſourit à tes Peuples
» gouvernés par de ſi ſages loix, & leur promet une
» proſpérité, un pouvoir, une population qui
» étonneront l'Europe. — Ami *Ivan*, notre pays,
» ſans doute, eſt le berceau d'un nouvel Empire :
» le vieux Monde ſe laſſera peut-être de nourrir
» ſes habitans ; alors ils viendront l'un après l'autre
» pour vivre, pour échapper à la tyrannie & à la
» pauvreté : mais pouvons-nous nous flatter de
» conſerver les douceurs de l'égalité fraternelle ?
» Hélas ! je vois, dans une triſte perſpective, les
» ambitieux & les grands de la terre nous ap-
» porter leurs ſceptres & leurs chaînes. Ah ! mon
» ami ! la dure néceſſité forme les grandes ſocié-
» tés, & les compoſe d'une multitude d'hommes
» médiocres & d'un petit nombre d'hommes ſu-
» périeurs par le courage & les talens : comment
» donc échapper à la tyrannie ? ſes progrès ſont
» lents, mais ils ſont sûrs. — Mon cher Monſieur,
» lui répondis-je, la tyrannie ne pourra jamais
» prendre une ſi profonde racine dans l'Amérique
» que parmi nous ; les terres y ſont trop ſage-
» ment diſtribuées ; tous vos droits municipaux
» ne ſont fondés que ſur la poſſeſſion du ſol :

» c'eſt la pauvreté qui fait en Europe des eſclaves.
» — Je les plains, me dit-il en ſoupirant : en
» ce cas, béniſſons la deſtinée qui nous a conduits
» ſur cette nouvelle terre. Ami *Ivan*, comme je
» ne doute pas que tu n'entendes la langue la-
» tine, voudrois-tu bien lire cette Epître gra-
» cieuſe que la Reine de Suede, *Ulrica*, m'en-
» voya il y a quelques années? La bonne femme!
» n'eſt-il pas étonnant que de ſon palais de
» *Stockholm*, elle ait daigné penſer au pauvre
» *Jean Bertran*, qui demeure ſur les bords de la
» rivière *Schullkill?* — Point du tout, M. *Ber-*
» *tran;* vous êtes la première perſonne dont le
» nom, comme Botaniſte, ait fait honneur à
» l'Amérique; ce vaſte Continent doit produire
» un grand nombre de plantes & de fleurs très-
» curieuſes : eſt-il donc ſurprenant de voir une
» ſage Princeſſe, amatrice des Sciences, deſcendre
» quelquefois de ſon trône pour ſe promener dans
» les jardins de *Linnæus?* — C'eſt à la méthode
» & aux conſeils de cet homme ſavant, me dit-il,
» que je dois celle qui m'a conduite aux connoiſ-
» ſances que je poſsède à préſent : la Science de
» la Botanique eſt ſi étendue, que les commen-
» çans ont beſoin d'un fil pour les guider, & je
» n'en avois pu trouver auparavant. — Voudriez-
» vous bien me dire, ami *Bertran*, combien il
» y a d'années que vous cultivez la Science Bota-

» nique, & ce qui vous a inſpiré ce goût ? ſous
» quel Profeſſeur l'avez-vous étudiée ? — Il s'en
» faut bien, ami *Ivan*, que ie ſois un Savant ;
» toute l'éducation que j'ai jamais reçue, con-
» ſiſte à ſavoir lire & écrire. Cette petite ferme
» que tu vois, étoit tout ce que mon père m'a-
» voit laiſſé ; car avant le deſſéchement des ma-
» rais, j'étois pauvre : ma femme ne m'apporta
» pour dot que beaucoup d'induſtrie, un excel-
» lent caractère & une grande connoiſſance des
» choſes de ménage. Je me rappèle à peine quels
» furent mes premiers pas vers la Botanique ; cela
» me paroît comme un ſonge : mais tu peux croire
» ce que je t'en dirai, quoique je connoiſſe des
» amis qui en ont ri. — Ami *Bertran*, je ne ſuis
» point de ces gens qui s'amuſent à chercher du
» ridicule ſur ce qui leur eſt dit d'une façon hon-
» nête & ſincère, & ſur-tout par un homme
» comme vous. — Hé bien, je vais te le racon-
» ter. Etant un jour à labourer un de mes champs,
» (car tu vois bien que je ne ſuis qu'un ſimple
» Laboureur) le ſoleil étoit ſi chaud, que je me
» retirai à l'ombre d'un arbre, pour y jouir de la
» fraîcheur & m'y repoſer. Je jetai par haſard
» les yeux ſur une violette ſauvage ; je l'arrachai
» machinalement, ſans penſer à ce que je fai-
» ſois ; je l'examinai avec plus d'attention que
» ne le font ordinairement les habitans de la

» Campagne : je fus ſurpris de voir que cette
» fleur étoit compoſée de pluſieurs parties diſ-
» tinctes ; les unes étoient perpendiculaires, les
» autres horizontales. *N'as-tu pas honte, dit*
» *mon eſprit, ou quelque choſe qui inſpira mon*
» *eſprit, d'avoir vécu tant d'années à la Cam-*
» *pagne, ſans connoître ni les vertus, ni les pro-*
» *priétés de tant de plantes & de tant de fleurs*
» *ſur leſquelles tu marches continuellement?* Cette
» inſpiration ſoudaine alluma ma curioſité ; car
» je n'étois pas accoutumé à former de telles
» penſées. Je continuai cependant mon ouvrage
» avec la même aſſiduité : j'eus beau faire, cette
» nouvelle idée étoit toujours préſente à mon
» eſprit. Je la communiquai à ma femme, &
» elle me blâma beaucoup, de peur, diſoit-elle,
» que je ne m'embarquaſſe dans de nouvelles
» entrepriſes peu convenables à notre état ; elle
» me dit que je n'étois pas aſſez riche pour donner
» la plus petite partie de mon tems à de nou-
» velles études qui néceſſairement m'empêche-
» roient de vaquer aux ſoins de ma ferme, qui,
» après tout, étoit mon unique tréſor, & le ſeul
» objet convenable à un pauvre Colon Améri-
» cain. Cet avis prudent ne me découragea pas ;
» je penſois continuellement à cette fleur, ſoit
» que je fuſſe à table, au lit, & par-tout où
» j'allois. Enfin, je ne pus y réſiſter ; le quatrième

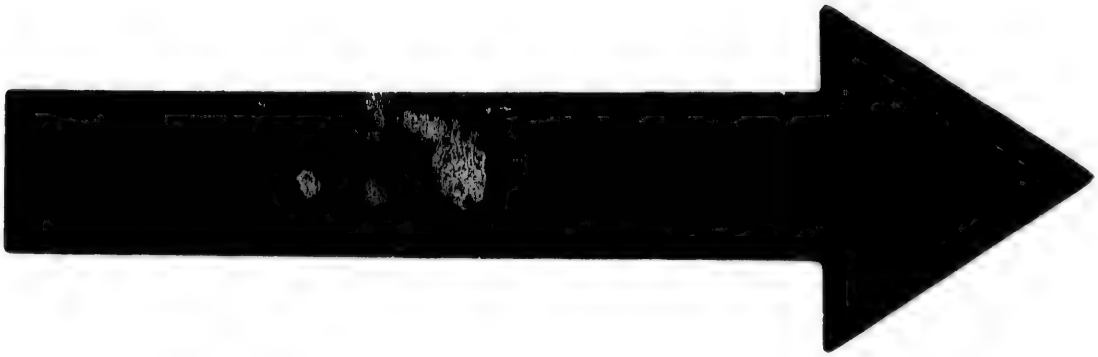
» jour de la ſemaine ſuivante, je louai un homme
» pour travailler à ma place, & je m'en fus à
» Philadelphie. Je ne ſavois point de quels Livres
» j'avois beſoin ; mais enfin j'expliquai de bonne-
» foi mon intention au Libraire, qui me donna
» ceux qu'il jugea à propos ; il y ajouta une Gram-
» maire latine : j'avois juſtement trente-trois ans ;
» heureuſement, je trouvai dans le voiſinage un
» Maître d'Ecole Allemand, qui, dans l'eſpace
» de trois mois, m'apprit aſſez de latin pour en-
» tendre *Linnæus*, dont alors j'achetai les Livres.
» Je commençai à botaniſer dans mes champs,
» &, en peu de tems, j'appris à connoître toutes
» les plantes qui croiſſoient dans notre voiſinage ;
» de-là je fus viſiter la province de Maryland,
» demeurant toujours chez les *Amis :* plus je ſen-
» tois que je devenois habile, & plus j'étendois
» mes courſes. Après une application conſtante
» de pluſieurs années, je parvins enfin à acquérir
» une connoiſſance générale de toutes les plantes,
» arbres & fleurs qui croiſſent ſur notre Conti-
» nent. Quelque tems après, mes amis d'Angle-
» terre m'engagèrent à leur envoyer des collec-
» tions de tout ce que j'avois recueilli, & c'eſt
» ce qui m'a procuré les correſpondances dont
» tu as entendu parler. — Devenu plus aiſé, j'ai
» ceſſé de travailler auſſi aſſidument qu'autrefois,
» & rien ne me rend plus heureux que de con-

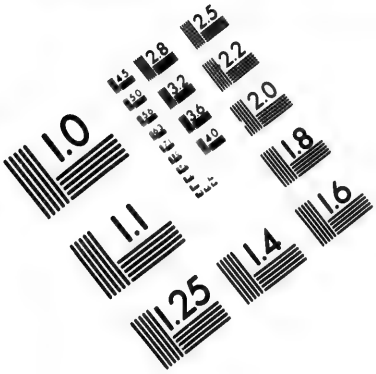
» verſer avec ceux de mes amis qui me viennent
» voir.—Si, parmi les plantes& les arbres que je
» connois, il y en a que tu déſires envoyer en ton
» pays, je t'en fournirai avec le plus grand plaiſir. »

Je paſſai ainſi pluſieurs jours chez ce vertueux Citoyen; la liberté dont je jouiſſois, & les nouvelles connoiſſances dont il éclairoit mon eſprit, me pénétrèrent d'un plaiſir tout nouveau pour moi. — J'obſervai que la paix & le ſilence règnoient entre le Chef & les Membres inférieurs de cette Famille; ſa façon de commander conſiſtoit à déſirer ſeulement que telle choſe fût faite; ſes Nègres me parurent ſe comporter avec une modeſtie & une décence qui me ſurprit beaucoup, & que je n'avois preſque point obſervé ail-
« leurs. — Ami *Bertran*, lui demandai-je, par
» quelle méthode, par quels moyens conduiſez-
» vous vos eſclaves? Il me ſemble qu'ils rempliſ-
» ſent leurs fonctions avec toute l'alacrité & la
» joie des hommes libres & blancs. — Quoique
» nos anciens préjugés & nos opinions erronnées
» ayent été cauſe qu'autrefois nous les conſidé-
» rions comme des êtres faits ſeulement pour
» l'eſclavage; quoique nos anciennes habitudes
» nous ayent fait malheureuſement perſiſter dans
» une coutume ſi contraire aux principes du
» Chriſtianiſme, & même de la raiſon, depuis
» quelques années notre Société a enfin établi

» parmi nous une règle de conduite fondée sur
» de nouveaux principes ; à présent ils sont libres
» comme nous ; je donne à ceux que tu as vus
» quarante-cinq dollers par année, leur habille-
» ment & ma table ; ils jouissent aussi des pri-
» vilèges de citoyens ; notre Société les regarde
» comme amis, comme les compagnons de nos
» travaux : par ces moyens, & plus encore par
» celui de l'éducation nouvelle que nous leur
» donnons, ils sont devenus en général, une autre
» espèce d'êtres. Ceux que tu as vus à ma table,
» sont des gens fidèles, honnêtes & sages : quand ils
» refusent obstinément de faire ce que je leur or-
» donne, je les congédie, & c'est toute la punition
» que je leur inflige ; eh, ne sont-ils pas hommes
» comme nous ! Les autres Nations les retiennent
» en esclavage, & ne leur donnent aucun prin-
» cipe de Religion, aucunes règles de conduite :
» quels motifs peuvent-ils avoir de se bien com-
» porter, excepté la crainte des châtimens ?
» Quoi ! parce qu'ils sont nés sous un ciel
» d'airain, parce qu'ils sont brûlés & noircis par
» l'ardeur d'un soleil vertical, en sont-ils moins
» des hommes, en sont-ils moins nos frères ?

» Il y a plus de quarante ans que quelques
» Membres de notre Société commencèrent à les
» émanciper. *Antoine Bénézet* publia des Li-
» vres à ce sujet, & parcourut tout le Con-





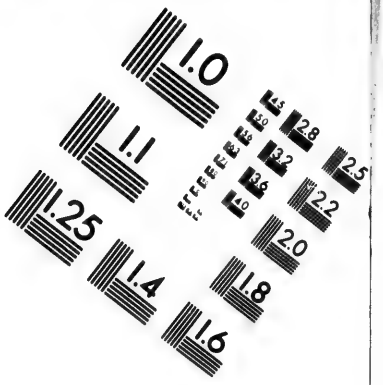
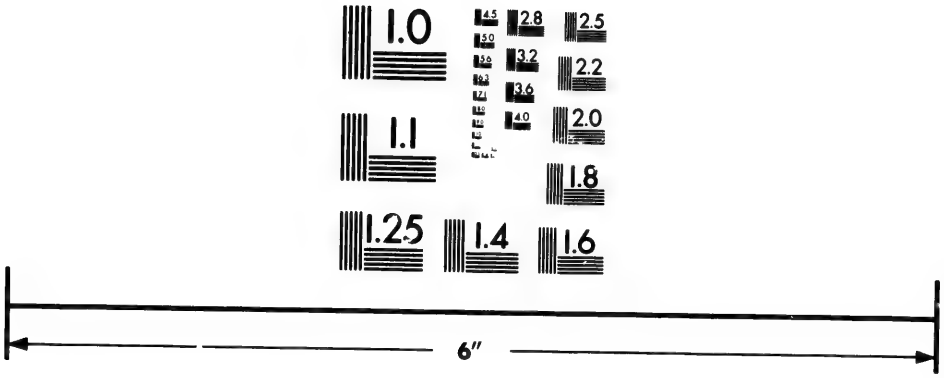
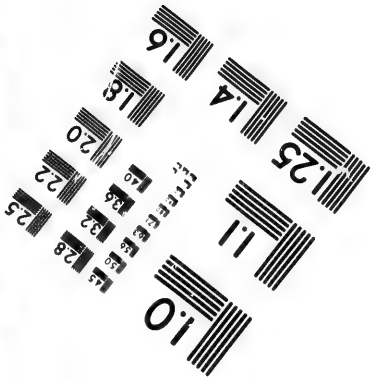
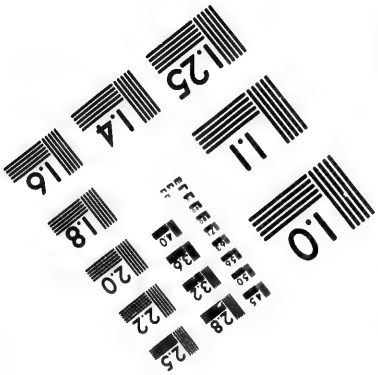


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

» tinent, en exhortant à cette action généreu-
» ſe les *Amis ;* & depuis cette époque, nous
» avons trouvé qu'un bon exemple, des avis
» doux & des principes de Religion, pouvoient
» ſeuls les conduire à la ſubordination, à la ſo-
» briété & à l'amour du travail. Nous leur
» avons donné la liberté, & il eſt bien rare qu'ils
» nous quittent: il font partie de notre famille,
» ils en ſont membres, & dès l'enfance, nous
» ſommes attachés les uns aux autres. J'ai appris
» aux miens à lire & à écrire ; ils aiment Dieu,
» le père de tous les hommes, & tremblent à la
» vue de ſes jugemens. Le plus vieux des miens,
» qui eſt le père de tous les autres, fait toutes
» mes affaires à *Philadelphie*, avec une ponctua-
» lité dont il ne s'eſt jamais écarté : ils vont
» conſtamment à nos Aſſemblées religieuſes ; ils
» participent dans leur ſanté comme dans leurs
» maladies, dans leur enfance & dans leur vieil-
» leſſe, à tous les avantages qu'offre notre Société.
» Voilà, ami *Yvan*, les principes ſimples & fa-
» ciles qui nous ont donné les moyens de les
» délivrer de ce honteux eſclavage, & de la pro-
» fonde ignorance dans laquelle ils étoient aupa-
» ravant plongés. J'eſpère qu'en peu d'années
» le reſte des Américains ſuivra notre exemple.
» Tu as ſans doute été ſurpris de les voir placés
» à ma table : en les élevant au rang d'hommes

» libres, ils ont acquis cette émulation, ſans la-
» quelle nous tomberions nous-mêmes dans
» l'abaiſſement & la corruption. — Ami *Ber-*
» *tran*, j'avoue que ce que je viens d'entendre
» eſt beau ; c'eſt le triomphe de la charité chré-
» tienne, de l'humanité & de la raiſon. Eh quoi !
» les Académies de l'Europe retentiſſent annuel-
» lement des éloges de leurs grands hommes, &
» elles n'ont pas encore mis ſur leur liſte cet
» *Antoine Bénézet !* Que faut-il donc faire pour
» mériter leurs louanges ? La doctrine que cet
» homme a prêchée avec tant de ſuccès, n'eſt-elle
» pas utile & conſolante pour l'humanité ? *Bénézet*
» eſt donc un vertueux citoyen, un grand homme
» dans le ſens le plus juſte de ce mot. Eh quoi !
» l'Europe, la ſavante Europe, ignore encore la
» propagation de ce généreux ſyſtême ? elle ignore
» que le premier pas vers l'émancipation des
» Nègres, (émancipation qui tôt ou tard devien-
» dra générale,) a été faite en Amérique, ce
» pays neuf, qui ne nourriſſoit il y a cent vingt
» ans que des Sauvages groſſiers, ignorans & fé-
» roces ! Quoi ? l'Europe ignore encore au milieu
» de ſes lumières, de ſes richeſſes & de ſes
» plaiſirs, que des milliers d'ames ont ici ſacrifié
» à la plus ſublime des vertus, la moitié de leur
» fortune ? — Ecoutes, ami *Bertran*, ce ſpectacle
» ſi beau & ſi rare, fait ſur mon cœur une im-

» preſſion ſoudaine, mais indélébile ; — je me ſens
» un autre homme ; — dès aujourd'hui je ceſſe
» d'être Ruſſe & Européen, pour devenir ton com-
» patriote & un Américain. — Veux-tu me recon-
» noître & m'accepter pour tel, toi, vertueux Pa-
» triarche de *la Penſilvanie ?* — Si je le veux !
» honnête jeune homme ; un émigrant tel que
» toi, eſt une acquiſition rare & précieuſe ; qu'il
» en arrive comme tu le déſire. — Donnes-moi ta
» main, ami *Bertran*, & que ton *ſerrement* éner-
» gique devienne dès ce moment le ſigne de ton
» conſentement, ainſi que le ſymbole de mon
» adoption. — Je te la ſerre comme compa-
» triote ; c'eſt un genre de plaiſir tout nouveau
» pour moi ; de ce moment je te mets au nom-
» bre de mes enfans. Qui auroit pu prévoir que
» les bords du lac *Ladoga* euſſent procuré à la
» *Penſilvanie* un citoyen auſſi vertueux & auſſi
» eſtimable ! A la première ſéance de notre Aſſem-
» blée, nous verrons ton nom inſcrit ſur la liſte
» de nos Habitans, comme il l'eſt déjà ſur mon
» cœur. — J'en accepte l'augure ; ami *Bertran*,
» je jure d'être toute ma vie ton ami, ton diſciple,
» &, ſi je le puis, l'imitateur de tes vertus. — Gé-
» néreux Ruſſe, peux-tu être meilleur que tu ne
» l'es : à la candeur de ton âge, tu joins l'amour
» & l'enthouſiaſme du bien. Je l'aimois déjà, je
» l'avoue ; mais il me manquoit l'exemple frap-

» pant

» pant que je viens de voir ; il me manquoit de
» devenir Membre d'une Société qui, à la ſim-
» plicité des mœurs, unit le génie, les connoiſ-
» ſances & la pratique des vertus les plus utiles ; —
» il me manquoit enfin de devenir Citoyen d'un
» pays libre, ſage & heureux. Quelle gloire pour
» ce Continent ! de quel bonheur ne ſe rendroit-il
» pas digne, ſi toutes les autres Sectes de Chrétiens
» adoptoient les mêmes principes ! — Alors l'hu-
» manité entière proſpèreroit dans toute l'étendue
» de ſes Provinces, & l'Amérique Septentrionale
» donneroit à l'univers un ſpectacle touchant &
» inſtructif. — Voilà préciſément, ami *Bertran*,
» la raiſon qui m'empêche de voyager dans vos
» Provinces méridionales ; l'état des Nègres m'y af-
» flige, quoiqu'ils y ſoient infiniment mieux traités
» que dans les Iſles. — Je vois avec plaiſir, que
» tu as un cœur tendre & compatiſſant, me dit
» *J. Bertran.* As-tu des eſclaves dans ton pays,
» continua-t-il ? — Oui, malheureuſement, nous
» en avons, ami *Bertran ;* ils ne ſont point eſ-
» claves des familles, mais ſimplement eſclaves
» du ſol qu'ils ſont obligés de cultiver, & auquel
» ils ſont fixés. Ce cruel uſage nous vient d'an-
» ciennes coutumes barbares, établies dans les
» tems de la plus grande ignorance & de la plus
» impitoyable férocité ; ces coutumes ſe ſont
» conſervées juſqu'ici, malgré les larmes de l'hu-

» manité, les principes de la saine politique
» & les commandemens de la Religion. — La
» force inconcevable des préjugés, l'orgueil des
» grands, l'ignorante avarice des propriétaires de
» nos terres, tout concourt à faire considérer
» cette classe de nos frères, comme les instru-
» mens nécessaires & indispensables de l'agricul-
» ture: — hélas! il ne faut cependant qu'un bien
» foible degré de connoissances, pour savoir que
» des mains libres cultiveroient encore mieux la
» terre. — Que viens-tu de me dire, ami *Yvan?*
» ainsi donc les deux tiers de l'Empire Russe,
» de l'Empire le plus étendu qu'il y ait sur la
» terre, de cet Empire qui nous avoisine de si
» près, ne consiste qu'en esclaves, & l'autre tiers
» en maîtres. Où sont donc tes citoyens, ces
» hommes qui préfèrent le séjour, la prospérité
» de leur patrie, à celle des autres pays? Peut-on
» aimer sa mère, quand elle n'est que marâtre?
» Ta patrie ne fleurira, ne s'accroîtra jamais; ja-
» mais la Russie n'acquerra le poids & la puis-
» sance que la Géographie semble lui donner,
» sous des Loix si peu convenables à la prospérité
» des Sociétés. A quoi la vie est-elle bonne chez
» toi, si la pauvreté, l'esclavage, l'abrutisse-
» ment couvrent & obscurcissent presque toute la
» surface de ton pays? — Je pense comme vous,
» ami *Bertran*; je me flatte que le règne pré-

» ſent, déjà illuſtré par tant d'actions magna-
» nimes & ſages, ne ſe terminera pas ſans cette
» grande & néceſſaire émancipation; quel mo-
» ment de gloire pour notre Impératrice! —
» Combien y a-t-il de tems que tu es chez
» nous? — Très-peu, lui répondis-je; mais j'ai
» paſſé dix-huit mois à Saint-Chriſtophe, & un an
» dans le reſte des Iſles. — En vérité, tu parles
» Anglois comme un Anglois même. Quelle fati-
» gue, quel dégoût ne faut-il pas qu'un voyageur
» eſſuye pour apprendre des langues étrangères,
» pour quitter ſes anciens préjugés, adopter les
» uſages & ſe ſoumettre aux coutumes de ceux
» parmi leſquels il réſide. — Cela eſt vrai, ami
» *Bertran*; mais le plaiſir & la ſatisfaction qu'on
» éprouve, ſur-tout lorſque l'on rencontre des
» hommes comme toi, font oublier toutes les
» peines, & ſont une récompenſe ſuffiſante. —
— Je paſſai ainſi mon temps avec ce vénérable Botaniſte. Les converſations qui en remplirent la meſure, furent très-étendues & ſouvent fort inſtructives. Je le ſuivis conſtamment à ſes champs, à ſa grange, à ſa digue, à ſon jardin, dans ſon étude, & enfin, le Dimanche ſuivant, à l'Aſſemblée de la Société. Elle ſe tenoit à la ville de *Cheſter*. Toute ſa famille y fut portée dans deux chariots; l'ami *Bertran* & moi, nous montâmes à cheval. — J'entrai dans la maiſon où les Amis

étoient aſſemblés ; il y en avoit deux cens à peu-près, hommes & femmes, noirs & blancs. La force involontaire de l'ancien uſage me fit ôter mon chapeau ; mais me rappelant dans quel lieu j'étois, je le replaçai & je m'aſſis ſur un banc. L'Egliſe étoit un bâtiment de plus de ſoixante pieds, ſans aucun ornement ; la blancheur des murailles, la commodité des places pour s'aſſeoir, la propreté, un grand foyer pour échauffer l'aſſemblée dans les temps de gelée, furent le ſujet de mes obſervations. Je ne vis point de pupitres, de chaiſes, de fonts-baptiſmaux, d'autel & de tabernacle ; je n'apperçus ni orgues, ni inſtrumens de muſique, ni ſculpture, ni peinture quelconque. C'eſt une grande ſalle unie, propre & commode, où ces bonnes gens s'aſſemblent régulièrement tous les Dimanches. Ils reſtèrent d'abord pendant une demi-heure dans un profond ſilence ; chacun d'eux, la tête inclinée, paroiſſoit abſorbé dans la méditation la plus profonde. — Une femme Amie ſe leva enfin, & d'un air modeſte, déclara que l'Eſprit de l'Univers daignant l'inſpirer, elle alloit parler. Son diſcours fut ſimple ; ſa morale ſaine & utile : elle n'y mêla point ni vaine Théologie, ni citations ſcientifiques. Son ſtyle étoit pur, ſa déclamation noble & convenable au ſujet : elle y joignit de la ſagacité & de la préciſion. Etoit-ce chez elle un don de la nature ou l'effet d'une longue étude ?

ou avoit-elle préparé ſon diſcours ? Il n'eſt guères poſſible de le ſuppoſer, parce que, ſuivant leur Profeſſion de Foi, ils doivent penſer & parler ſur le champ. L'Eſprit de l'Univers, dont elle étoit venu demander la protection & l'influence, lui avoit inſpiré cette ſublime morale, & mis ſur ſes lèvres la plus douce & la plus perſuaſive éloquence. Elle parla pendant trois quarts d'heure : pendant cet intervalle, perſonne ne jeta les yeux ſur elle. Je n'ai jamais vu de ma vie un plus grand recueillement, une plus grande attention au Service Divin. Je n'apperçus aucune contorſion de corps, comme je l'avois tant de fois entendu dire, aucune affectation : ſes geſtes, ſon diſcours, le ſon de ſa voix, tout en elle étoit ſimple, naturel & agréable. Je vous dirai de plus que c'étoit une fort belle femme, quoiqu'elle eût près de quarante ans. Quand elle eut fini ſon diſcours, chacun rentra dans la méditation, & cela dura encore une demi-heure ; après quoi ils ſe ſaluèrent réciproquement en ſe ſerrant la main. Ils ſortirent enſuite ; & après avoir converſé enſemble, chacun monta à cheval & s'en fut chez lui. Tel eſt leur ſyſtême religieux ; ſans Hiérarchie, ſans Loix coërcitives, & ſans Culte extérieur. C'eſt, ſuivant eux, le Code des Loix morales de Jeſus-Chriſt, dénué de toutes eſpèces de cérémonies ; ils ſe flattent de les ſuivre dans toute la ſimplicité avec laquelle elles furent don-

nées aux hommes. Après leur mort, ils ſont enterrés par leurs frères, ſans la moindre pompe & ſans nulle prière : ils croient qu'il eſt trop tard de s'adreſſer à l'Être Suprême pour changer ſes décrets éternels & irrévocables. Pour honorer la mort de leurs frères, ils n'élèvent ni tombes ni monumens quelconques ; ils ne placent pas même une pierre dans leurs cimetières, pour annoncer à la poſtérité qu'un tel fut ici couché dans la terre ; ainſi, après avoir vécu ſous le Gouvernement le plus doux & le plus équitable, après avoir été guidés par ce qu'ils appellent les Loix de la plus ſimple orthodoxie, ils meurent auſſi paiſiblement que ceux qui, élevés dans des Religions dont les cérémonies ſont auguſtes & pompeuſes, reçoivent pendant leur vie un plus grand nombre de Sacremens, & ſouſcrivent à des articles de Foi plus compliqués & plus étendus. Je fus invité par pluſieurs des plus reſpectables Cultivateurs du voiſinage, d'aller paſſer quelque temps avec eux : la réception amicale & l'hoſpitalité ſimple & cordiale que je trouvai dans toutes leurs maiſons, m'obligèrent inſenſiblement de reſter près d'un mois chez eux. L'un d'eux, M***, étoit Membre de l'Aſſemblée : pluſieurs étoient Magiſtrats, & les autres Cultivateurs très-riches. Oui, je conſerverai toujours la reconnoiſſance que je leur dois pour les bontés répétées, & même pour les bienfaits que j'ai reçus d'eux.

Le cinquième jour, j'eus le plaiſir de dîner & de ſouper avec la perſonne qui nous avoit fait un ſi bon diſcours le Dimanche précédent : elle étoit la femme d'un des meilleurs hommes que j'aye jamais connus. Grand Cultivateur, Citoyen éclairé, il avoit une bibliothèque très-bien choiſie, où il ſe délaſſoit de ſes travaux par la lecture. Sa terre, qui étoit excellente, lui étoit venue par héritage en droite ligne, d'un des compagnons du vénérable *Penn*. Cette femme étoit mère de ſix enfans, quatre filles & deux garçons. Je n'ai de ma vie demeuré dans une famille plus paiſible : tout s'y faiſoit en ſilence, & cependant avec gaieté. Elle m'invita à paſſer une ſemaine avec elle : jamais invitation ne fut reçue avec plus d'empreſſement. Ah ! ſi je pouvois vous raconter nos converſations ſur la Religion & la Politique, vous ſeriez ſurpris du bon-ſens, de la ſagacité naturelle qui eſt ſi commune aux Américains, & particulièrement aux Membres de cette Société. Je n'ai jamais vu de plus belles filles qu'en Penſilvanie, ſur-tout dans la Société des Amis ; c'eſt un fait auſſi vrai qu'il eſt remarquable. Quelle peut en être la raiſon ? Doivent-ils cet avantage à la tempérance & à la ſobriété phyſique & morale qu'ils ont obſervées ſans interruption pendant le cours de pluſieurs générations ? à ces mœurs tranquilles & ſages, à ce calme des paſſions ? C'eſt ce que je ne puis affir-

mer. Il eſt très-certain que cette Secte ſemble avoir *réobtenu* des mains de la Nature cette beauté primévale qu'elle donna à l'homme dans les jours de ſa première innocence. Il n'eſt pas poſſible de demeurer avec eux, de les comparer à leurs voiſins, ſans être frappé de la régularité de leurs traits & de l'élégance de leurs tailles, particulièrement chez les femmes. Cette Secte a, comme vous le ſavez, ſagement rejeté le luxe inutile des autres nations. Les femmes ſe contentent dans leur habillement de cette admirable ſimplicité, qui ſied ſi bien à leur modeſtie, & devient l'emblême de la pudeur de leur ſexe. Rien ne m'a tant ſurpris, que le mêlange de cette Secte avec ſes pompeux voiſins, ſans avoir juſqu'ici été gagnée par l'épidémie d'un exemple journalier, le plus ſubtil de tous les poiſons. Quoique les Américains ſoient en général une belle race d'hommes, il n'y a point cependant de ſociété qui ait produit tant d'individus ſains, frais, & d'une figure plus diſtinguée. Quant à la vieilleſſe, je n'ai vu nulle part tant d'hommes deſcendre dans la vallée des ans, avec moins de rides, de décrépitude & d'infirmités. Voilà la récompenſe d'une vie tempérée, induſtrieuſe, & d'une jeuneſſe chaſte & ſage. — On retrouve dans l'intérieur de leurs maiſons, dans leurs ſociétés, dans leurs coutumes journalières, le même eſprit qu'on a obſervé dans leur Culte, dans leur Gouvernement & dans leurs Loix;

une douceur, un ton particulier dans leur converſation, & plus encore dans celle de leurs femmes. On peut dire qu'en général elles brillent ſans éclat, ſont ſolides ſans pédanterie, ennemies des bagatelles & des frivolités, ſans affectation. — Les Membres de cette Secte reçoivent toujours une bonne éducation; & comme ils renoncent à tous les Emplois (excepté ceux de la Magiſtrature & de Membres de l'Aſſemblée), ils s'adonnent ordinairement à la culture de la terre, au commerce, & aux connoiſſances de l'eſprit. On leur a reproché leur attachement à l'état du commerce; mais on ne dit cela que par la jalouſie qu'excite la vue de leurs richeſſes. Les envieux ne conſidèrent pas qu'ayant renoncé (particulièrement en Angleterre) aux charges pécuniaires de la Loi, aux brillantes dépouilles, & aux dangers des emplois militaires; à la prééminence de la nobleſſe, le commerce & la culture de leurs terres, ſont la ſeule carrière qu'ils puiſſent ſuivre. C'eſt avec les fruits de cette double induſtrie, que les *Amis* de l'Amérique ont embelli, policé, étendu & enrichi leur patrie. La lecture des bons livres, à laquelle les femmes ſont accoutumées dès leur jeuneſſe, donne à leur converſation un dégré d'intérêt qu'on ne trouve ailleurs que rarement, & un fonds de connoiſſances ſolides qui m'a ſouvent ſurpris. Elles ſont diſtinguées des autres, non-ſeulement par la ſimplicité de leurs

vêtemens, mais en outre par l'extrême propreté de leurs maiſons, de tout ce qui les environne & de tout ce dont elles font uſage. Cette remarque eſt générale & facile à faire, même parmi les moins aiſés. — Le ſilence & la modeſtie, une façon particulière de commander à leurs domeſtiques & à leurs inférieurs; une conduite égale & tranquille, ſemble par-tout être le caractériſtique de ces bonnes gens. — Quoiqu'en diſent les mauvais plaiſans, leur prétendue ſingularité me paroît digne de louange & d'exemple. Si jamais la force de l'éducation a été viſible & démontrée, c'eſt parmi les *Amis*, qui, par ce ſeul moyen, apprennent à leurs enfans que la propreté, l'ordre, l'arrangement, l'induſtrie, l'économie, ſont des vertus morales. Avec l'aſſiſtance de Colons ainſi élevés, conduits ſur de pareils principes, il étoit aiſé à *Guillaume Penn* de prévoir que ſa Province, dont les Loix étoient fondées ſur les principes de la tolérance, de l'humanité & de la liberté, ne pouvoit longtems reſter un déſert, mais devoit, au contraire, devenir bien-tôt riche & floriſſante: auſſi le *parfum de ſes Loix* & la réputation du bonheur civil qu'il venoit d'établir, ne tarda pas à y attirer une foule d'Européens malheureux. Quelles ſcènes touchantes les premières cinquante années de cet établiſſement n'ont-elles pas produites! mais ils n'avoient ni Peintres, ni Moraliſtes, ni Obſervateurs.

Dans mes autres Lettres, je ne manquerai pas d'inférer quelques anecdotes qui vous démontreront les raiſons qui ont juſqu'ici rendu cette Province la Reine de toutes les autres. Quoiqu'elle ſoit une des moins anciennes, ſi on en excepte les deux Florides & la Georgie, la Penſilvanie eſt préciſément ſur ce nouvel hémiſphère, ce que le pays de Cachemire eſt dans les Indes Orientales. Cependant les autres Provinces offrent un ſpectacle plus beau, plus ſatisfaiſant que les ruines d'Italie, qui attirent tous les ans un eſſaim de Voyageurs, & toute la magnificence des Cours Européennes. Je pars dans peu de jours pour Lancaſtre, de-là j'irai voir les frontières, & je me rendrai chez vous au commencement de l'hiver au coin de votre feu, où j'oublierai ſa rigueur, & je me repoſerai de tous mes voyages. Ce ſera pour lors que je vous montrerai mon Journal, & vous informerai de toutes mes aventures.

Traduit par ST. JOHN.

DESCRIPTION ABRÉGÉE DE LA SECTE DES QUAKERS OU *AMIS*;

Anecdote de Walter Mifflin, Membre de cette Société.

A Monſieur P. R., Marchand d'Amſterdam.

VOus exigez, mon cher ami, que je vous donne une idée de la Secte des Quakers, Secte qui, comme vous le ſavez, a été la fondatrice & la légiſlatrice de la Penſilvanie, il y a à-peu-près cent ans. — Pour répondre d'une façon ſatisfaiſante à votre queſtion, je ſerai obligé d'entrer avec vous dans des détails Théologiques, auxquels je n'entends rien. — Je connois un très-grand nombre de Membres de cette Secte, que j'aime & j'eſtime, ſans avoir beaucoup étudié leurs principes religieux; liſez l'apologie de David *Barcley*, un de leur plus ſavans apôtres, vous trouverez dans ſon Livre tout ce qu'il vous importe de connoître.

Pour vous convaincre cependant de ma bonne volonté, recevez l'eſquiſſe ſuivante, telle que ma mémoire va me la dicter; l'anecdote de Walter Mifflin, ſervira à prouver combien ils ſont fidèles aux principes de leur Secte.

Il n'y en a point eu en Angleterre dont l'origine ait été expoſée à tant d'orages ; la haine des Preſbytériens & des Anglicans, ne ceſſa de les tourner en ridicule & de les perſécuter, juſqu'à la reſtauration de Charles ſecond : — leur innocence, la ſimplicité de leurs mœurs, qui ont toujours été irréprochables, la franchiſe, la perſévérance & le courage qu'ils avoient invariablement montré dans leur conduite publique & particulière, frappa beaucoup ce Monarque ; il eut pitié d'eux, & ſuſpendit pluſieurs des loix pénales que le Parlement avoit lancées contre cette Secte.

Heureuſement, parmi les perſonnes qui approchoient ſouvent du Trône, il s'en trouva qui firent obſerver au Roi, que jamais un ſeul individu de ceux appelés Quakers, n'avoit été impliqué dans les différentes conjurations tramées par les Républicains, pour lui ôter le Trône & la vie. — On lui fit obſerver auſſi, que bien différens des Preſbytériens, qui, dans l'origine de leur réform e, tenoient leur aſſemblée dans des caves & des endroits obſcurs, les Quakers, au contraire, avoient toujours oſé braver les Loix en s'expoſant hardiment à leur ſévérité, & s'étoient toujours aſſemblés publiquement, ſans avoir montré ni crainte, ni turbulence. — Supérieurs aux terreurs des cachots & des punitions, ils s'étoient armés d'une noble audace, qui ne diminua cependant jamais leur

ſimplcité, leur modeſtie, & la paix de leurs mœurs.

A peine, par la bonté de Charles, furent-ils ſortis de priſon, qu'ils s'adreſſèrent à lui avec toute la liberté chrétienne; ils lui dévoilèrent les menſonges de leurs ennemis qui les avoient couverts d'un opprobre non mérité : — ils appelèrent de toutes ces calomnies au témoignage de la conſcience du Roi même, ne déſirant point d'autre Juge; ils lui recommandèrent la tolérance & l'humanité, comme les deux plus ſûrs garans du Trône auquel il venoit d'être appelé. — Satisfaits de l'abri des loix ſages qu'ils exigeoient de lui, ils ne lui demandèrent jamais ſa protection particulière & excluſive, référant à l'Etre Suprême tout le bien que leurs écrits pouvoient contenir ou produire. Dans un des Mémoires préſentés à ce Monarque, par lequel ils lui prouvèrent qu'il étoit de ſa juſtice, ainſi que de l'intérêt de ſon règne, de détruire les loix pénales paſſées contre eux, ils lui dirent, avec une noble liberté : » Tu as goûté de la proſpérité, » *Charles Stuart*, ainſi que de l'adverſité ; pen- » dant bien des années tu as erré loin de ta pa- » trie, ſans pouvoir prévoir ſi tu y reviendrois un » jour; tu as ſouffert la faim, la ſoif; tu as été » opprimé : tu dois donc ſavoir combien l'op- » preſſeur eſt haïſſable aux yeux de Dieu, & des » hommes. — Puiſſes-tu jouir d'une vie longue &

» prospère ; puisses tu remplir ta station d'Homme
» & de Roi, de manière à te rendre digne de
» la protection divine, de l'amour & du respect
» de ceux qui t'ont appelé au Gouvernement : —
» tels sont les souhaits & les prières de tes fidèles
» sujets & amis. — «

Rien ne peut être plus simple que leur système religieux ; la crainte de Dieu, l'observance des vertus morales, la douceur, la bienveillance, la charité, une attention & un respect particulier pour les inspirations de l'esprit ; un certain dégré d'austérité dans leurs mœurs, une conduite affable, égale & débonnaire, une probité irréprochable ; justice & équité dans toutes leurs affaires ; frugalité à leurs tables, simplicité & propreté exemplaire dans leurs maisons, ainsi que dans leurs habillemens ; voilà quelles sont leurs principales nuances morales.

Quand à leur Culte, il n'est fondé sur aucun établissement Ecclésiastique, ni sur aucune Hiérarchie. Parmi eux, il n'y a ni premier, ni dernier ; ils sont tous égaux ; ce sont les anciens qui instruisent la jeunesse, qui visitent les malades, encouragent les mourans & enterrent les morts. — Ils n'admettent ni Cérémonies, ni Sacremens ; ils adorent Dieu dans le silence & la méditation, à laquelle ils sont attachés ; ils croyent que les paroles chantées, & la pompe de la musique, éteignent &

détruiſent la véritable dévotion. — Ils ne connoiſſent dans cette Secte aucunes loix coërcitives; par conſéquent point de foudres ſpirituels, point d'excommunications : toutes leurs cenſures conſiſtent à effacer du catalogue des Membres, le nom de celui qui, après trois admonitions, perſiſte encore dans des choſes défendues, tels que les juremens, le jeu, la débauche, &c. La baſe de cette Société a été poſée dans le ſein de la liberté même; ils s'aſſemblent régulièrement dans leurs Egliſes : là, dans le plus profond ſilence, ils attendent l'inſpiration de l'Eſprit de lumières. — Comme ceux qui ſe lèvent pour inſtruire les autres ne le font jamais par principe de vanité, mais avec le deſſein d'être utiles; ils croyent fermement que cette bonne intention vient d'une Inſpiration divine, qui, ſuivant leurs principes, ſuſcite & dirige toutes les actions vertueuſes; ils ne diſent alors que ce qui provient d'une notition ſpontanée, ſans aucune étude préparatoire. Les femmes, regardées comme frères, participent à tous les privilèges de la Société, ainſi qu'à celui d'inſtruire les autres, quand elles ſe croyent inſpirées. — Ils abhorrent le ſerment; c'eſt pourquoi ils renoncent à tous les emplois qui exigent cette cérémonie : de-là leur goût & aptitude pour le Commerce. Ils déteſtent la guerre, l'uſage des armes, ainſi que toute eſpèce de procès & de violence : les diſputes qui arrivent

arrivent parmi eux, ſont toujours décidées par la ſageſſe des anciens, qui deviennent ſouvent les arbitres & les pacificateurs de la Société : — ils ſe ſoumettent ſans murmures & ſans réſiſtance à toutes les inſultes auxquelles ils peuvent être expoſés : — ils ont proſcrit de leur Société tous les amuſemens mondains, tels que le jeu, les cartes, la muſique, la danſe, les aſſemblées publiques, les bals, les concerts, & les maſcarades ; leurs plaiſirs conſiſtent dans l'exercice de leurs affaires, dans la lecture, la converſation, dans la ſociété de leurs familles, de leurs amis, & de leurs voiſins : auſſi y a-t-il peu de gens plus véritablement inſtruits & hoſpitaliers, qu'ils ne le ſont. — Un jour, dans la Province de Maryland, ſaiſi d'un orage affreux, j'entrai précipitamment dans la première plantation que j'apperçus, c'étoit celle de l'ami * * * ; il me reçu comme une ancienne connoiſſance ; j'y ſoupai, couchai, & déjeûnai le lendemain ; avant de partir, je lui dis qu'étant étranger & inconnu, il ne trouveroit pas mauvais que je lui demandaſſe de combien je lui étois redevable ? — » Ami, me dit-il, qui que tu ſois, je » ne vends point l'hoſpitalité : — deviens l'ami » inattendu de ceux qui s'arrêteront chez toi ; dans » les mêmes circonſtances, rends leur le même » ſervice pour l'amour de moi, & je ſuis ſatis- » fait. «

Ils fondent leurs principes de ne point jurer ſur la Loi du Nouveau Teſtament, qui nous dit; *Ne jurez point du tout :* précepte qui, ſelon eux, détruit entièrement l'uſage du ſerment, tel qu'il étoit établi dans l'Ancien Teſtament : *Verba ligant homines, voce ligatur homo*, diſent-ils d'après *Cook* (1).

Ils établiſſent leurs principes de non-réſiſtance à tous les outrages qu'on leur peut faire, ſur un grand nombre de paſſages de l'Ecriture-Sainte. — Quand à l'inſpiration de l'eſprit, ils croyent que Jeſus-Chriſt a communiqué aux hommes un degré de connoiſſance & de lumières, qui éclaire ceux qui ne l'obſcurciſſent point par une ignorance volontaire. Ce rayon de lumières, dont nous devons implorer à chaque moment l'aſſiſtance, uni aux Loix infaillibles de la conſcience, eſt ſuffiſant, diſent-ils, pour nous conduire dans toutes les ſituations de la vie; c'eſt pour recevoir l'heureux effet de ce rayon, qu'ils s'aſſemblent ſouvent, & paſſent des heures entières dans la méditation; ce qui devient pour eux la ſource de bonnes intentions, de penſées ſalutaires, le frein du vice, & le guide de leurs actions. — Bien différens des Calviniſtes qui admettent une prédeſtination, une grâce perſonnelle & particulière, ils croyent & révèrent une

(1) Grand Juriſconſulte Anglois.

grâce libre & universelle venant de Dieu, & accordée à tous les hommes. — Ils sont, parmi nous, ce qu'étoient les *Esséniens* parmi les *Juifs*, & les disciples de *Pytagoras* dans l'*Asie*; ennemis du parjure, des combats, des dissentions & de la guerre; comme ces premiers, ils aiment à cultiver leurs terres à l'ombre de la justice & de l'équité des Loix. Si les Quakers n'étoient pas protégés par la force de la grande société, au milieu de laquelle ils vivent; s'ils habitoient exclusivement une grande région, comme les anciens Indiens, ils seroient bientôt conquis & dépouillés de leurs richesses, sinon par des Nations venant du *Taurus*, de l'*Immaüs* ou du *Caucase*, du moins par des brigands Européens, aussi peu scrupuleux, quoique très bons Chrétiens.

Ne pourroit-on point leur appliquer ce que Saint Paul disoit jadis de certaines Personnes, dont il recommandoit l'exemple. » Leur conver-» sation est mêlée de timidité, leurs ornemens ne » consistent ni dans les tresses de leurs cheveux, » ni dans l'or & les pierreries, mais dans la sim-» plicité du cœur : c'est-là où on reconnoît cet » esprit doux & tranquille, qui est d'un grand » prix à la vue de Dieu «. Le fait suivant vous convaincra à quel point le Parlement d'Angleterre respecte & estime cette Secte.

Nulle Perſonne, vous le ſavez, ne peut être admiſe, ſuivant les loix Angloiſes, à donner ſon témoignage, ſoit dans une Cauſe civile, ſoit dans un Procès criminel, ſans préalablement s'engager par un ſerment. Le refus que les Quakers firent de jurer ſur quelque prétexte que ce pût être, cauſa des délais & pluſieurs déſordres dans l'exécution de la Juſtice; amendes, punitions, empriſonnemens, tout fut employé contr'eux en conſéquence de ce refus de témoignage; ils perſiſtèrent néanmoins à n'offrir que leur ſimple affirmation de *oui* & de *non*. Par reſpect pour leur probité & leur perſévérance courageuſe, le Parlement publia enfin une loi par laquelle, l'affirmation d'un Quaker, en matières civiles ſeulement, ſeroit égale au ſerment d'un autre ſujet: la même indulgence ne s'étendit point aux matières criminelles; & en cela même l'honnête Quaker n'eſt-il pas heureux, puiſqu'il ſe trouve exempté de la tâche douloureuſe de concourir à la mort ou à la punition corporelle de ſes frères.

Quand les nouvelles d'une grande victoire engagent les Citoyens de Londres à illuminer leurs fenêtres, à participer, par leurs plaiſirs, à la joie Nationale, le Quaker, plus Chrétien & plus ſage, s'abſtient de toutes ces démonſtrations de réjouiſſances publiques; parce que, ennemis de la guerre,

& regardant tous les hommes comme frères, ils ne voyent dans le triomphe le plus éclatant, que boucheries, que cruautés & bleſſures ; ils ne voyent dans la victoire, que les grands ſacrifices qu'il en coûte à l'humanité ; que les lauriers trempés dans le ſang des Vainqueurs & des Vaincus. — Ils ſont reſpectés du reſte de leurs Concitoyens, même juſques dans cette exception ſingulière ; car, ils n'en ſont pas moins attachés à leurs patrie, & les Avocats les plus zèlés de la Tolérance & de la Liberté. —

Anecdote de Walter Mifflin.

La grande diſcipline Militaire de l'Armée Angloiſe, & le gain de la bataille de Brandywine, ouvrirent enfin les portes de Philadelphie au Général *Howe*. Sa marche, depuis la *tête de l'Elk*, ainſi que ſon ſéjour dans cette Capitale, fut marquée par les incendies, les dégâts & la ruine d'un grand nombre de familles ; celles qui étoient plus éloignées du théâtre de la guerre, ouvrirent leurs maiſons aux malheureux qui venoient d'être dépouillés.

Dans ces entrefaites, la *Société des Amis*, habitant les trois Comtés de *Kent*, de *Newcaſtle* & de *Suſſex* (1), fit, ſuivant l'uſage, ſon aſſemblée *de*

(1) Sur les bords de la rivière Delaware.

Souffrance, dont le but eſt de recueillir les charités de tous les membres, pour entretenir dans leur tréſor les moyens d'aſſiſter les indigens & les malheureux de leur reſſort : frappés des déſaſtres de la guerre, qu'ils n'avoient jamais vue chez eux, ces bonnes gens doublèrent leurs ſouſcriptions charitables ; mais ces ſecours abondans, furent bientôt épuiſés par le grand nombre des malheureux. Ils envoyèrent aux plus néceſſiteux tout ce qu'ils avoient, & verſèrent des larmes ſur le ſort de ceux qu'ils ne pouvoient aſſiſter. — Pluſieurs *des Anciens* montèrent dans leurs chariots, & pendant des ſemaines entières, ne ceſſèrent de voyager de plantation en plantation, recueillant tout le lard, les farines & autres proviſions que la charité des Colons leur procuroit. Vous ſeriez étonné de la ſomme d'argent & de la quantité de hardes, & de choſes utiles qui furent ainſi récoltées dans ces champs même, à moitié détruits la par rapacité Angloiſe.

Pendant qu'ils étoient ainſi occupés, il leur fut inſpiré (pour parler dans leur ſtyle,) d'envoyer une députation de leur Corps vers le Général Anglois, pour tâcher d'obtenir de lui une plus grande attention à la diſcipline de ſon armée, & une ſuſpenſion d'armes, du moins pendant l'hiver.

Walter Mifflin fut nommé : les difficultés, & même les dangers de l'entrepriſe, loin de l'intimider, lui firent accepter avec joie la commiſſion

qu'on lui offroit ; — car quiconque ſe refuſeroit à l'exécution d'une bonne action, dès-lors devenue devoir, ſe couvriroit du reproche de puſillanimité devant les hommes, & d'un crime aux yeux de l'Être Suprême. — Vous vous imaginerez peut-être qu'un des Généraux Américains lui donna des papiers parlementaires. — Non, mon ami, ces précautions décèleroient aux yeux des Quakers de la timidité dans l'entrepriſe du bien, & les feroient en quelque ſorte participer au grand crime de la guerre. — Sûr de l'eſtime du Corps par lequel il étoit député, animé par l'eſpoir du bien qu'il feroit à ſa Patrie, s'il pouvoit réuſſir, *Walter Mifflin* partit. — Il portoit ſeulement avec lui deux lettres qui annonçoient à ſes parens de *Philadelphie*, la réſolution priſe par les *Egliſes Quakères* des trois Comtés (1), Kent, Newcaſtle & Suſſex, & le choix que cette aſſemblée avoit fait de *Walter Mifflin*.

— Dans l'armée Américaine, il y avoit un Général du même nom de *Mifflin ;* ce dernier, avant la guerre, avoit été membre de cette Société ; mais, après s'être ſervi de ſon éloquence pour animer ſes Concitoyens, il avoit été obligé de ſuſpendre la force de ſes ſentimens religieux, pour prendre

(1) Keni, Newcaſtile & Suſſex.

les armes & venger ſa Patrie. — Arrivé aux premiers poſtes Anglois, *Walter Mifflin* fut ſaiſi & conduit devant l'Officier qui le commandoit. — Qui êtes-vous & où allez-vous, lui demanda-t-il? — Je m'appèle *Walter Mifflin*, & je vais à Philadelphie. — *Mifflin, Mifflin!* dit l'Officier; il me ſemble qu'il y a un certain *Thomas Mifflin* qui ſe dit un prétendu Général dans l'armée des Rebelles; ne ſeroit-ce point votre parent? — Oui, mon ami, c'eſt mon couſin germain; cela peut-il te paroître un crime? — Comment oſes-tu m'appeler ton ami, toi inſigne Rebelle? Soldats, menez-moi cet hypocrite au corps-de-garde juſqu'à ce que nous le conduiſions au Grand-Prévôt, pour y être pendu à ſon tour. Tu y verras un grand nombre de Rebelles qui, ſous l'apparence de l'humilité & de la ſimplicité Quakères, ont cherché à ſe gliſſer dans les lignes Britanniques pour y faire le métier d'eſpions. — Quoique tu en diſes, je ne ſuis pas un eſpion; peut-être qu'il me ſera permis de le prouver. — Prouver, dit le Capitaine; ah! ne vous y attendez pas: le procès d'un Rebelle comme vous eſt bien-tôt fait; une corde, un clou, ou une branche, & deux braves ſoldats pour le hiſſer; voilà tout ce qu'il nous faut. — Pourquoi, mon ami, voudrois-tu inſulter un homme que tu ne connois pas? Pourquoi l'accuſer d'un crime dont tu n'es

pas sûr ? Pourquoi le ménacer d'une punition qu'il ne mérite pas ? Ne ſuis-je pas ton frère ? — Moi, ton frère ! Dieu me garde d'une pareille alliance. Je ſuis ton ennemi ; voilà ce que je ſuis ; & ſi je vis, tu le verras toi & les tiens. Aujourd'hui que le Roi vous a ôté de deſſous le manteau de ſa protection, & vous a déclaré Rebelles, vous méritez d'avoir la corde au col, ainſi que vos femmes & vos enfans : oui, vous le méritez ſur la proclamation ſeule de Georges III. — Ton Roi eſt donc bien cruel, lui dit *Walter Mifflin*, de condamner ainſi à mort tant de perſonnes qui ne lui ont jamais fait aucun mal ! — Notre Roi eſt le plus juſte & le plus magnanime de tous les Rois de la terre ; il veut purger ce Pays de cette graine républicaine, de ces deſcendans du vieil Olivier (1), pour le repeupler de gens qui lui ſeront toujours fidèles. — De quels gens veux-tu parler, lui demanda *Walter?* — De braves Ecoſſois, lui répondit l'Officier ? — Combien donc y a t-il que ton Pays eſt devenu ſi attaché à la Maiſon de *Brunſwick ?* Eſt-ce que tu as entiérement oublié les *Stwaris ?* — Ils ſe ſont oubliés eux-mêmes, & n'ont jamais mérité le ſang que nos ancêtres ont verſé pour eux (2). — Dis-moi donc, brave Ecoſſois, eſt-ce

(1) Cromwel.

(2) C'eſt un Anglois qui parle.

que ta Nation voudroit venir nous égorger, ſous les drapeaux de ton Roi, avec deſſein d'occuper les maiſons, de labourer les champs, de faucher les prairies, que nous avons ſi chèrement achetés par nos travaux & par nos ſueurs ? — Et pourquoi non, M. l'Américain; vous êtes les Cananéens maudits de Dieu, & nous ſommes la race favorite. — Ah ! mon cher Ecoſſois, les Juifs ont fait bien des choſes qui ne ſont pas bonnes à imiter. — Soldats, menez cet homme au corps de-garde, il raiſonne trop, & mettez-lui les menotes; entendez-vous : ce ſera ſans doute la première paire de manchettes que M. le Quaker ait jamais portées.

Après avoir été l'objet des railleries & de l'inſolence de tous les Soldats, il fut conduit le lendemain midi au Grand-Prévôt; mais comme on avoit trouvé en le fouillant deux lettres adreſſées à des perſonnes ſoupçonnées d'être *wigs*, il fut mis dans un cachot obſcur, & les lettres envoyées au quartier Général. — Elles y furent oubliées pendant long-tems; car les plaiſirs les plus inſenſés, la bonne-chère, la débauche la plus effrénée, occupoient tellement le *loiſir* des Officiers Anglois, qu'à peine avoient-ils le tems de pourvoir aux affaires courantes. — Dix-ſept jours après, ces lettres tombèrent dans les mains de Sir William Howe, par l'effet du plus grand haſard. Il crut voir dans ce qu'elles contenoient, quelque choſe de

très-myſtérieux. Cette idée étouffant pour un moment ſon indolence, il ordonna qu'on lui amenât le Priſonnier dans les poches duquel on avoit trouvé ces lettres. — Il fut conduit à l'appartement du Général, ayant ſon chapeau ſur la tête. — Sir *William Howe*, un peu ſurpris de cette forme inuſitée, lui demanda ſi ſon nom étoit *Walter Mifflin?* — Oui, dit-il, ami Guillaume Howe, c'eſt mon nom. — D'où venez-vous? — Du Grand-Prévôt. — D'où veniez-vous quand on vous y a conduit? — Du Comté de *Kent*. — Pourquoi êtes-vous venu ici? — Pour te parler. — Dans ce moment le Colonel Balfour, premier Aide-de-Camp, s'appercevant que cet homme avoit l'audace de ſe tenir couvert devant ſon Maître, rempli des préjugés militaires, s'approcha précipitamment du Quaker; & lui ôtant ſon chapeau, dit avec colère: « Apprends, ruſtre Payſan, que perſonne ne parle » au Commandant en Chef de l'armée Britan- » nique la tête couverte, & à plus forte raiſon un » Rebelle & un Priſonnier comme toi ». — Comment veux-tu que je connoiſſe tes coutumes, lui dit *Walter Mifflin*, moi qui n'avois jamais vu un Général Anglois auparavant, & qui toute ma vie ai parlé le chapeau ſur la tête à mes Voiſins & à mes Amis. — Ce chapeau, qui t'a tant offenſé, n'eſt pourtant qu'une partie de mon vêtement: faut-il que j'ôte ma redingote auſſi? — Colonel

Balflour, ſuſpendez votre mercuriale, dit le Général. — M. *Mifflin*, les Gens de votre Profeſſion tiennent-ils leur chapeau toujours ſur leur tête par ſcrupule de conſcience? — Non, ami Howe; c'eſt la coutume de notre Société qui, regardant tous les hommes comme frères, nous enſeigne que nous leur devons ſeulement la bonne volonté & la ſincérité du cœur, exprimées par le ſerrement des mains, ſans aucune ſalutation extérieure. — Vous m'étonnez tout-à-fait, M. *Mifflin;* je vous croyois ſi attaché à cet uſage, que je l'avois cru fondé ſur des motifs de conſcience. — Il ne l'eſt point, ami Guillaume; mais dis-moi, as-tu été offenſé que je t'aie parlé couvert? cela n'a pas été mon intention; je me ſuis préſenté devant toi, comme nous nous préſentons devant nos frères, comme nous nous préſentons devant Dieu même quand nous allons dans nos Egliſes implorer ſa miſéricorde, & y attendre l'influence de ſon eſprit. — Le traitement que j'ai reçu de ton Aide-de-Camp peut-il ajouter quelque choſe à ton honneur où à ton pouvoir? — Mon Aide-de-Camp a cru bien faire, M. *Mifflin;* mais que vous ayez votre chapeau, ou que vous ne l'ayez pas, cela m'eſt parfaitement égal; je n'exige de vous que des réponſes claires & préciſes à mes queſtions. — *Walter Mifflin*, remettant tranquillement ſon chapeau, lui dit qu'il pouvoit compter

ſur la vérité de ce qu'il lui diroit; que ſes queſtions lui feroient d'autant plus de plaiſir, qu'elles lui procureroient l'occaſion de lui communiquer les raiſons qui l'avoient forcé de venir à Philadelphie pour converſer avec lui. — Pour converſer avec moi? qui êtes-vous donc? qui vous a envoyé? — Je ſuis un Cultivateur du comté de *Kent*; je ſuis envoyé par l'Aſſemblée des Egliſes Quakeres des trois Comtés d'en-bas. — Quoi! un Cultivateur envoyé par les Egliſes Quakeres? — Ah! Meſſieurs les Cultivateurs de ces Comtés & leurs Egliſes choiſiſſent un bien mauvais moment; car je me trouve obligé d'être leur ennemi. Que me veut cette Aſſemblée? que me voulez-vous vous-même? — Comme tu es Anglois, il ſe peut que tu ſaches que la *Société des Amis* ne ſe mêle jamais de la guerre, ni d'aucunes contentions publiques ou particulières. — Les diſputes nous ſont défendues par l'Evangile, qui nous enjoint de regarder tous les hommes comme nos frères; mais en nous recommandant la paix & la fraternité, elle nous ordonne auſſi de faire tout ce que nous pouvons pour prévenir & pour empêcher le mal. — Nos frères des trois Comtés, réunis dans notre *Aſſemblée de ſouffrance*, ont cru qu'il ſeroit peut-être poſſible de procurer une entrevue entre toi & l'ami George Washington; que la conſéquence de cette entrevue pourroit régler les moyens d'ob-

tenir une ſuſpenſion d'armes, au moins pendant l'hiver; que cette ſuſpenſion pourroit conduire à la bonne intelligence & à la reſtauration de la paix. — Perſuadés que cette idée eſt ſalutaire & ſainte, par obéiſſance à l'inſpiration de l'Eſprit, d'où proviennent toutes nos bonnes penſées, ainſi que le bien que nous faiſons, ils m'ont député vers toi pour te la communiquer; qu'en penſes-tu, ami *Howe?* — J'approuve votre idée, Meſſieurs les Quakers; elle me paroît noble, & peut devenir utile; qu'elle réuſſiſſe ou qu'elle ne réuſſiſſe pas, elle vous fera honneur chez moi, & ſervira à confirmer la bonne opinion que j'ai toujours eue de votre Secte : j'aime à voir que ceux qui ne ſe mêlent point de la guerre, cherchent à en adoucir les horreurs, & s'occupent des moyens de rétablir la paix. Mais les choſes ne ſont point égales entre le Général Waſhington & moi; dans quatre jours, il peut recevoir des ordres du Congrès; quant à moi, il me faut pluſieurs mois pour obtenir ceux du Roi. — Si cependant nous pouvons nous voir, j'accepterais volontiers une ſuſpenſion courte, qui puiſſe donner à nos troupes le tems de ſe délaſſer & de jouir d'un peu de repos. — Je vois, par le contenu de vos lettres, que vous ne m'avez rien caché, & qu'elles n'avoient été écrites que pour informer vos Amis de la réſolution de vos Egliſes & de votre géné-

reuſe entrepriſe : reſtez à dîner avec moi ; après le repas, je vous ferai expédier les papiers néceſſaires pour votre voyage. — Je dînerai avec toi, puiſque tu le veux ; mais je ne puis recevoir tes paſſe-ports. — Et pourquoi non, M. *Mifflin ?* — Parce que nous deviendrions coupables des grands crimes que la guerre occaſionne, en nous muniſſant de paſſe-ports & d'immunités militaires : je pourrai reſſortir de tes lignes comme j'y ſuis entré ; la bonne œuvre que je pourſuis me conduira par-tout, j'en ſuis sûr, & me donnera le courage dont j'aurai beſoin pour ſupporter les accidens qui peuvent arriver. — Quels ſinguliers principes ! quoi ! vous aimez mieux vous expoſer aux inſultes des ſoldats, à la priſon, au mépris, que de prendre des papiers de ſauve-garde ? Ces principes ne ſont pas bien calculés, M. *Mifflin ;* ils ſont contraires à la nature & au ſentiment intérieur, qui nous commande la conſervation de nous-mêmes. — Je ſuis fâché que tu ne les approuves pas, ami *Howe ;* ils ſervent pourtant de baſe à l'exiſtence de notre Société ; nous les avons ſcellés de notre ſang plus d'une fois ; nous les avons maintenus dans les tems de la plus ſévère perſécution ; ſi tu ne les approuves pas, du moins ne les mépriſes point ; ils ſont fondés ſur l'idée du bien, ſur l'amour de la paix, de la concorde, & ſur l'horreur que nous avons de la guerre, le

plus grands des maux. — Mais s'il vous arrive quelque fâcheux évènement, que ferez-vous, M. *Mifflin?* — J'en ſupporterai les rigueurs, j'eſpère, avec tranquillité & courage. — Tranquillité & courage? & où les prendrez-vous? — Dans ma conſcience, & dans l'intime perſuaſion que nuls obſtacles temporels ne doivent m'empêcher de faire le bien. — Et ſi je plaçois des ſoldats à la porte d'une de vos Egliſes, avec défenſe de vous laiſſer entrer ſous peine de la corde, que feriez-vous? — Si je croyois que l'eſprit m'ordonnât d'y aller, mon devoir ſeroit alors de ne point réſiſter à cette inſpiration; j'irois au péril de ma vie. — Vous vous croyez donc immédiatement inſpirés, Meſſieurs les Quakers? — Et pourquoi non, ami *Howe?* tu l'es toi-même toutes les fois que tu as dans l'eſprit de bonnes penſées; quelle abſurdité y a-t-il à croire que les heureuſes idées viennent du Ciel, comme de la ſource générale du bien? quel mal y a-t-il à croire que les bons Génies peuvent être ſuſceptibles de recevoir un foible rayon de cette grande lumière éclairant tous les hommes qui n'y ferment pas les yeux volontairement? — Ceci, ami *Howe*, n'eſt pas un principe nouveau; je pourrai t'en démontrer la vérité par les Ecrits de S. Paul, de l'Empereur Marcus Antonius, d'Epictète, & de pluſieurs autres grands Hommes. — Vous m'avez

l'air

l'air d'un Docte, M. *Mifflin ;* je ne ſuis pas étonné que vos Egliſes aient fait choix d'un homme comme vous. — Il s'en faut bien que je ſois ſavant ; je ne poſsède que la ſcience du bon-ſens, l'inſtruction de nos Ecoles & le fruit de l'expérience. — Vos principes peuvent être utiles à l'ombre de vos vergers, au ſein de la tranquillité & de la paix ; je ne puis cependant pas m'empêcher de les regarder comme inutiles, & même comme dangereux, dans une ſociété qui ne peut ſe ſoutenir que par un effort perpétuel, c'eſt-à-dire, par ſes flottes & ſes armées. — Je ne ſuis pas venu ici pour diſputer, ni pour changer ton opinion, ami *Guillaume Howe;* quant à la mienne, elle eſt la plus ſacrée, la plus indélébile de toutes celles qui compoſent mon caractère moral : comme tu as accepté la propoſition que je t'ai faite, je me retire pour continuer mon voyage. — Non, M. *Mifflin ;* vous dînerez avec moi, & vous ſerez reſpecté à ma table comme vous méritez de l'être : on m'a dit que vous avez émancipé tous vos Nègres ; cela eſt-il vrai ? — Je n'ai fait que ce que je devois faire. — Mais cette émancipation a dû vous coûter beaucoup ? — Il me reſte encore une fortune ſuffiſante, & je ſuis content. — On m'a dit de plus, que vous donnez la laine de cinq cens moutons à ceux qui ont perdu les leurs par les Troupes Angloiſes. — Puiſque tous

les hommes ſont frères, pourquoi les plus aiſés ne partageroient-ils pas leurs richeſſes avec ceux que la guerre a ruinés ? il y a plus de véritable joie à faire le bien qu'on ne penſe. — Par quel haſard avez-vous ſauvé les vôtres ? — Par le moyen d'une iſle que je poſsède : je les cachai dans les bois de cette iſle, lorſque ton frère (1) remonta la rivière avec ſa flotte. — Je vous eſtime infiniment, M. *Mifflin ;* & ces deux actions généreuſes me rendroient votre ami pour toute ma vie, ſi nous étions en paix & voiſins : plût à Dieu que tous les Américains vous reſſemblaſſent ! — Ami *Guillaume*, ce ſeroit peut-être un mal pour la Grande-Bretagne. — Et pourquoi cela donc, M. *Mifflin ?* — Elle exécuteroit trop aiſément tous les projets qu'elle a ſur l'Amérique Septentrionale ; car, tu le ſais, nous ne pouvons nous oppoſer aux pouvoirs de ce monde : mais quoique nous nous ſoumettions aux Gouverneurs de la Terre, nous n'en déſirons pas moins ardemment que les loix ſoient ſages, juſtes & douces. — Mais ignorez-vous, M. *Mifflin*, que la Grande-Bretagne ne veut que votre bien ? — J'en doute ; car elle cherche à exécuter ici ce que la Nation Angloiſe n'a jamais voulu permettre à ſes Rois. — Vous êtes donc *Wig*, M. *Mifflin ?*

(1) L'Amiral Howe.

— Ami *Howe*, tu es le maître de m'appeler comme tu voudras. — Mais que puis je être ; que veux-tu que je ſois, étant né Citoyen de la Penſilvanie ? m'imputeras-tu à crime d'aimer ma Patrie ? — Non, non, je ne vous en fais point un crime ; mon affaire, d'ailleurs, n'eſt pas de prêcher ni de convertir, mais bien de ſubjuguer. — Puiſque c'eſt malheureuſement ton devoir & ton inclination, au nom de l'humanité, mêles dans ta conquête autant de douceur qu'il eſt poſſible ; que tes Soldats, retenus dans les bornes de leur devoir militaire, ne ſoient plus autoriſés à piller & à détruire comme ils ont fait : la clémence fera honneur à tes armes, & t'aidera peut-être à conquérir. Si tu n'es pas Américain, peux-tu oublier que tu es Anglois ? tu ſais ce que ce nom ſignifie : le partiſan d'une liberté équitable & néceſſaire. — Ne ſavez-vous pas, M. *Mifflin*, qu'il y a, parmi nous-autres Militaires, deux caractères diſtinctifs, ſous l'apparence du même individu ? Comme Citoyen Anglois, j'avoue que le Parlement a pouſſé les choſes trop loin ; comme Militaire, mon honneur eſt engagé ; il faut que je rempliſſe, du mieux qu'il me ſera poſſible, les ordres du Roi. — Ce que tu viens de dire m'étonne ſingulièrement, ami *Howe* ; comment un homme peut il avoir deux caractères ? — comment ſon eſprit peut-il ſe diviſer, & faire commettre

à ſes mains ce qui répugne à ſon cœur ? — Il en eſt pourtant ainſi, M. *Mifflin ;* c'eſt un problême que vous, tranquilles Cultivateurs, ne pourrez jamais comprendre : cependant, je connois pluſieurs Membres de votre Société qui ne penſent pas comme vous. — Cela peut être ; notre Société ne preſcrit aucunes loix ; chaque Membre, volontairement uni dans le ſyſtême de notre croyance, penſe & juge des choſes de ce monde ſuivant ſes lumières : nos frères n'en ſont pas moins partiſans de la liberté. — Je ſuis fort de votre avis, M. *Mifflin ;* je ſerois fâché de voir les Américains eſclaves. Je ſuis charmé que le haſard ait fait tomber vos deux Lettres dans mes mains, puiſque cette circonſtance a abrégé votre captivité, & m'a procuré le plaiſir de connoître un homme auſſi reſpectable que vous l'êtes : c'eſt l'opinion même de vos ennemis. — Je ne croyois pas en avoir. — C'eſt le ſort de tous les hommes, dit le Général ; pourquoi voudriez-vous être plus heureux ? Adieu, M. *Mifflin ;* j'ai donné des ordres pour qu'on vous laiſsât paſſer ; je vous ſouhaite un bon voyage. — Adieu, *Guillaume Howe ;* tu peux compter que je ferai de mon mieux.

Il quitta ce jour même la ville de *Philadelphie*, reſpecté par les Gardes, étonnés des égards qu'on leur forçoit d'avoir pour un homme à chapeau

plat, en habit gris, ſans boutons & ſans poudre à ſes cheveux, & dont les ſouliers étoient attachés avec des cordons.

Après avoir quitté les lignes Angloiſes, il fut trouver le Général Washington à ſon camp de Walley-Forge; il lui communiqua le ſujet de ſa viſite, & l'hiſtoire de ſon voyage à *Philadelphie*; il fut reçu par ſon illuſtre Compatriote à bras ouverts, il fut fêté & careſſé par tous ceux qui l'environnoient; tout le monde s'empreſſa de rendre juſtice à une idée auſſi bonne, & à un projet auſſi humain, & quoique le Congrès ne jugeât point cette ſuſpenſion d'armes avantageuſe, *Walter Mifflin* & les Egliſes qui l'avoient envoyé n'en furent pas moins complimentés; il retourna chez lui poſſédant l'eſtime des deux Généraux, heureux d'avoir fait tout ce qui dépendoit de lui, pour faire réuſſir l'entrepriſe qui lui avoit été confiée.

La même nuit que *Walter Mifflin* traverſa German-Town, fut marquée par un de ces crimes qui n'eſt preſque compté pour rien dans la grande liſte de ceux qu'occaſionne une guerre civile. — Le Lieutenant *** du Régiment *** dont l'ame eſt remplie de l'enthouſiaſme le plus noir, & l'homme le plus extraordinairement Royaliſte que j'aie jamais vu, ne ceſſoit de ſe repréſenter comme méritant la mort tous ceux qui étoient appelés rebelles par la proclamation du Roi. — Un ſoir

ſaiſi d'un zèle atroce, & d'une ſingulière ſoif de ſang, & pouſſant la brutalité juſqu'au dernier excès, il quitta ſa tente à minuit, accompagné de deux ſoldats auſſi ivres de vin & de cruauté que leur chef; il frappa à la porte de la première maiſon de German-Town qu'il rencontra: — qui eſt-là, dit le Maître de cette maiſon? — Ami, dit le Lieutenant; — je ne connois point d'ami à cette heure-ci, au milieu de deux armées, répondit le Bourgeois: — ouvrez, j'ai quelque choſe à vous dire. — Il deſcend en chemiſe. A peine eût-il mis le pied ſur la dernière marche, qu'ils le ſaiſirent, & après lui avoir reproché à l'oreille d'être un Américain & un rebelle, ils le pendirent ſans bruit à la porte, où le lendemain les voiſins le trouvèrent. — Vous ne douterez pas de la vérité de ce trait, quand je vous dirai que je le tiens de la bouche même de cet Officier, aujourd'hui Capitaine en ſecond. — » Je revins me coucher, » me dit-il, & je dormis tranquillement juſqu'au » lendemain; ceci, ajouta t-il, n'eſt qu'une égra- » tignure en comparaiſon de ce qu'a fait notre » Général *Grey*, quand il fit percer de coups de » bayonnettes, dans une ſeule nuit, plus de qua- » tre cens Rebelles qui étoient endormis.....

Adieu.

ANECDOTE

D'UN CHIEN SAUVAGE.

Comté de Carliſle, Penſilvanie.

DANS le Comté de U-Er, voiſinage de Wawaſing, vivoit un homme avec lequel j'étois fort lié, il ſe nommoit le *Févre;* il étoit petit-fils d'un François, qui, à la révocation de l'Edit de Nantes, fut obligé d'abandonner ſa patrie. Il pouvoit véritablement être appelé le dernier des hommes, car il poſſèdoit la dernière plantation de cette Vallée vers les *Montagnes-Bleues*, (1) chaîne énorme, qui ſera toujours, comme elle eſt aujourd'hui, l'aſyle des bêtes fauves; il n'avoit à redouter, en temps de guerre, que les incurſions des habitans de ces contrées ſauvages : il les connoiſſoit tous, & en étoit fort aimé. — Une belle chûte d'eau lui avoit donné l'idée d'y bâtir un Moulin, qui étoit le meilleur de la Vallée; le même courant tournoit auſſi un Moulin à ſcie, auquel il apportoit, ſur les neiges de l'hiver, les arbres qu'il tiroit des montagnes voiſines : — cette eau utile étoit enſuite arrêtée par une induſtrie aſſez commune

(1) Blue Mountains.

dans ce pays-ci, pour arroſer les champs voiſins, & y faiſoit pouſſer le foin le plus abondant & le meilleur que j'aie jamais vu. — A un demi-mille de ſa porte, couloit la rivière d'*Euſopus*, ſur les bords de laquelle la Nature a formé le ſol le plus riche que je connoiſſe en Amérique, ſi bien connu ſous le nom de *Terre-baſſe;* c'eſt dans cette Vallée, que la fertilité même a pris ſon ſéjour; c'eſt-là où chaque Grange devient un Temple de Cérès.

Cet homme avoit onze enfans, choſe aſſez commune dans ce pays-ci; ils étoient tous ſains & bien-portans; les plus avancés en âge, comme leur père, étoient d'habiles chaſſeurs. Qui pourroit habiter ſi près des forêts, ſans ſavoir inſtinctivement s'y guider & attrapper le gibier qu'elles contiennent! c'eſt ainſi que ceux qui demeurent ſur les rivages de la mer, deviennent Marins. — Tout, avec l'homme, eſt local; ſes vertus & ſes vices, ſes goûts, & même ſes préjugés; il n'y a que la ſaine morale & la vertu qui ſoient de tous les pays : — Malgré la nombreuſe famille que cet homme avoit, il ne ceſſoit d'importuner le Ciel pour avoir le douzième : — » Pourquoi, » après avoir été père d'onze enfans, n'en ob» tiendrai-je pas encore un ? j'attache, je ne » ſai pourquoi, une idée favorite à ce nombre; » un enfant ne demande que la culture de deux

» acres de plus, & une augmentation de ſix mou-
» tons ; j'ai aſſez de terre pour en élever vingt ; les
» plus âgés aident leur mère à conduire les plus
» jeunes. — « Il vivoit avec le produit de ſon Moulin, heureux & tranquille ; un de ſes fils étoit Miniſtre du voiſinage Wawaſing, qui n'étoit habité que par des Hollandois, deſcendus des premiers Colons de *New-Amſtel*, aujourdhui *New-York*.

Etant un jour chez ce Colon, le plus jeune de ſes enfans diſparut vers les dix heures du matin ; il étoit âgé de quatre ans : la famille allarmée, le cherchat dans la rivière & dans les champs, mais inutilement. Les parens effrayés, envoyèrent chercher les voiſins ; nous entrâmes dans les bois, que nous parcourûmes avec l'attention la plus ſcrupuleuſe : mille fois nous l'appelâmes, nous n'entendîmes d'autres réponſes que celles des échos ſauvages ; nous nous raſſemblâmes enfin aux pieds de la montagne des Châtaigniers, ſans avoir pu appercevoir le moindre veſtige de cet enfant. — Je n'ai de ma vie vu une ſcène plus affligeante.

Après nous être repoſés pendant quelques minutes, nous nous diviſâmes en pluſieurs compagnies ; la nuit vint, ſans que nous ayons pu nous flatter d'aucune eſpérance ; — les parens, au déſeſpoir, refuſèrent de retourner à la maiſon : — leur terreur

---

(1) Wawaſing,

étoit ſans ceſſe augmentée par la connoiſſance qu'ils avoient de l'activité & de la rage des Catamonts, (1) dont les hommes ne peuvent pas toujours ſe défendre. — Ils ſe peignoient un loup affamé, dévorant l'enfant de leurs entrailles, & faiſant ruiſſeler ſur la terre le dernier ſang qu'ils avoient produit : — quelle nuit noire & mélancolique ! elle me ſembla durer un mois. — » Dérick, mon pauvre petit Dérick, où eſt-tu ? où » eſt-tu, mon enfant ? réponds à ta mère, ſi tu l'en» tends ? « Tout fut inutile. — Auſſitôt que le jour parut, chacun de nous recommença à chercher, mais auſſi malheureuſement que le jour précédent : nous étions tous déſolés & ne ſavions que faire. — Heureuſement un Sauvage, chargé de Pelleterie, venant du village d'*Anaquaga* (2), paſſa par la maiſon de ce Colon, à deſſein de s'y repoſer ; il fut ſurpris de n'y trouver qu'une vieille Négreſſe, qui avoit été arrêtée par ſes infirmités. — Où eſt mon frère, lui demanda ce Sauvage ? — Hélas ! dit la femme noire, il a perdu ſon petit Dérick, & tout le voiſinage eſt employé à le chercher dans les bois : il étoit pour lors trois heures après-midi. — Sonnes la trompe, tâches de faire revenir ton Maître, je retrouverai ſon petit enfant. — Auſſi-

(1) Chats de Montagnes.

(2) Sur la rive orientale de la riviere Suſquéhannah.

tôt que le père fut revenu, le Sauvage lui demanda les souliers & les bas que le petit Dérick avoit portés le plus récemment : — il commanda à son chien de les sentir. — Prenant ensuite la maison pour un centre, il décrivit un cercle d'un quart de mille de semi-diamètre, ordonnant à son chien de sentir la terre par-tout où il le conduisoit ; le cercle n'étoit pas encore complet, lorsque ce sagacieux animal commença à abboyer. — Cet heureux son porta sur le champ dans le cœur des parens désolés, quelques foibles rayons d'espérances. — Le chien suivit la piste, & abboya encore ; — nous le poursuivîmes avec toutes nos forces, & bientôt nous le perdîmes de vue dans l'épaisseur des bois. — Une demi-heure après, nous le vîmes revenir. — La contenance de ce chien étoit visiblement changée ; l'air de joie y étoit peint ; j'étois sûr qu'il avoit retrouvé l'enfant : — mais étoit-il mort ou vivant? — Quelle cruelle alternative pour ces pauvres parens, ainsi que pour le reste de la compagnie ! Le Sauvage suivit son chien, qui ne manqua pas de le conduire au pied d'un grand arbre, où l'enfant étoit couché, dans un état d'affoiblissement qui approchoit de la mort : il le prit tendrement dans ses bras, & se hâta de l'apporter vers la compagnie, qui n'avoit pu le suivre avec la même promptitude ; heureusement le père & la mère avoient été en quelque manière

préparés à recevoir leur enfant ; il y avoit plus d'un quart d'heure qu'ils avoient commencé à former quelques eſpérances ; une foible lueur avoit pénétré dans leur cœur, dès qu'ils entendirent les premiers accens du chien ſauvage ; — ils coururent à la rencontre de leur frère, dont ils reçurent leur cher Dérick, avec une extaſe & un empreſſement que je ne puis vous décrire. — Ah ! mon ami, que cette ſcène étoit belle & frappante à contempler ; les ris ſpontanés, les larmes douces, les éjaculations de reconnoiſſance, les yeux levés vers le Ciel, les monoſyliabes, la joie paternelle enfin s'y développèrent ſous mille nuances différentes, trop ſublimes pour mon foible pinceau.

Mon cœur, qui avoit été ſi long-tems reſſerré par la plus vive douleur & la plus forte ſympathie, fut diſſous en roſée de larmes : — ce fut le mouvement général & unanime de toute l'aſſemblée. — Comme une pluie douce & bienfaiſante, après une grande ſéchereſſe, ranime les plantes languiſſantes, de même les pleurs que nous versâmes firent évanouir notre ancienne angoiſſe, à laquelle ſuccédèrent les complimens les plus courts & les plus ſincères. — Je me contentai de ſerrer les mains du père dans les miennes avec une honnête énergie, & de prendre dans mes bras la bonne mère & ſon enfant, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. — Après avoir baigné le viſage de

leurs enfant avec leur larmes, ils se jettèrent au col du Sauvage, dont le cœur, naturellement plus dur, s'attendrit néanmoins. — Ce fut la première fois que j'eusse jamais vu un Indien verser des larmes. Leur reconnoissance s'étendit même jusqu'à son chien; ils n'oublièrent pas de caresser cet animal, qui, par le moyen de sa sagacité, avoit retrouvé leur cher enfant, & qui, guidé par l'impulsion infaillible de l'instinct, s'étoit montré supérieur à la masse réunie de la raison de tant de personnes; ce chien, humble comme son maître, sembloit embarrassé & confus. — Mais à quoi bon chercherai-je à décrire mille circonstances touchantes, dont les impressions sont encore gravées dans mon cœur, mais qui échappent à ma plume; peut-on décrire la moitié de ce qu'on ressent? Il faut avoir reçu des mains de la Nature le grand privilège de Paternité, pour pouvoir suivre ces bonnes-gens dans les gradations différentes de la joie qu'ils ressentirent, quand ils s'apperçurent que leur Dérick ouvroit les yeux à la lumière, & avala quelques gouttes de bouillon.

De retour à la maison, notre ancienne angoisse fut changée en allégresse; chacun de nous se félicita de ce nouveau bonheur, comme s'il lui avoit été personnel; car chacun s'y étoit intéressé comme à son propre malheur. — Le Fèvre ordonna une fête; — quatre-vingts-trois person-

nes y furent invitées. — Nous paſsâmes cette nuit, cette mémorable nuit, avec toute la joie que pouvoit en inſpirer le ſujet ; elle fut animée par les honnêtes libations & par la bonne-chère ; la paix, l'union & la cordialité préſidoient à notre table. — L'aventure ſe communiqua même juſqu'à Monbakus, d'où pluſieurs habitans vinrent à cheval vers le point du jour partager avec nous le nouveau bonheur de Dérick le Fèvre & de ſa femme. — La maiſon, quoique grande, put à peine nous contenir ; mais le moulin à ſcie nous fournit des planches avec leſquelles nous fîmes des ſièges juſques ſous le piaſſa (1). Les chevaux furent mis dans un champ, où on leur porta du foin : les Nègres du voiſinage y vinrent auſſi ; car les Noirs, comme les Blancs, partageoient la joie de ces bons Parens, & vouloient les féliciter. — Ce fut une tâche véritablement difficile pour Dérick le Févre : à peine avoit-il le tems d'embraſſer & de careſſer ſon enfant qui, pendant toute cette nuit, ſi différente de celle que nous avions paſſée la veille, dormit ſur les genoux de ſa mère, qui, toute obſédée de plaiſir, étoit aſſiſe au milieu de la plus grande chambre.

Le lendemain le Fèvre, plein de reconnoiſſance,

---

(1) Eſpèce de Portique placé devant preſque toutes les Maiſons.

offrit au Sauvage ce qu'il croyoit pouvoir lui être utile ; mais embarraſſé, confus, peu accoutumé à des ſcènes ſi bruyantes, il s'étoit retiré dans la grange, d'où à peine put-on le faire ſortir. — Enfin, après beaucoup de perſuaſions, il accepta une carabine de Lancaſter (1), de la valeur de 160 livres. Le nom de cet honnête Sauvage étoit Téwéniſſa ; celui de ſon chien Oniah : cette circonſtance ne fut pas même oubliée. — Vers les dix heures, le Fèvre pria la Compagnie de ſe raſſembler dans la cour : il fit aſſeoir l'Indien auprès de lui ; & prenant ſon enfant dans ſes bras, il parla ainſi : (vous obſerverez que ce Colon avoit toute ſa vie fait la traite des Sauvages, en connoiſſoit parfaitement bien la langue & toutes les coutumes :)

— Téwéniſſa, avec cette branche de wampun, je touche tes oreilles ; Téwéniſſa, je m'adreſſe à toi : mon cœur étoit navré, tu en as guéri la bleſſure. Je pleurois amèrement, crainte d'avoir perdu mon enfant ; tu as deſſéché mes pleurs, en le retrouvant par le moyen de ton fidèle chien. Vieux comme je ſuis, j'avois perdu le bâton de ma caducité, la conſolation de mes vieux jours ; tu l'as retrouvé, ce bâton & cette conſolation. Ma femme & moi nous étions comme deux couleuvres, roides & ſans vie ; tu nous as ranimés

(1) Ville de la Penſilvanie.

en nous approchant du feu. Que ferai-je pour toi, Téwéniſſa ? il y a déjà bien des lunes que tu connois mon cœur ; il y a bien des lunes que, comme homme, tu étois mon ami : aujourd'hui ſois mon frère ; — je te reconnois & t'adopte comme tel devant tous ces témoins. — Ecoutes, Téwéniſſa, ſi jamais tu deviens incapable de chaſſer, viens ici y vivre à ta façon ; je t'y bâtirai une vigwham. Je ne t'offre point de terre, tu n'en veux point ; c'eſt de toi & de tes ancêtres que nous tenons celle que nous cultivons. — Si jamais tu es bleſſé, viens ſous mon toit, je ſucerai ta bleſſure (1) : ſi jamais tu es fatigué de ton village & des tiens, viens vivre avec un homme Blanc, que tu as aimé il y a long-tems, & qui aujourd'hui te reconnoît pour frère. Si jamais tu as cauſe de pleurer, je deſſécherai tes larmes, comme tu as deſſéché les miennes. Si jamais Kititchy Manitou (2) te prive de tes enfans, ou t'afflige, viens ici, tu y trouveras une peau d'ours ; je te conſolerai, ſi je le puis. — Comme mon frère adoptif, je te donne cette branche de wampun bleu & blanc. Quand les tiens, à ton retour à Anaquaga, te verront porter ce wampun ſur ta poitrine, tu leur diras ce qui s'eſt paſſé. Quand ton

(1) C'eſt la méthode ordinaire des Sauvages.

(2) Le mauvais génie.

chien

chien ſera vieux & ne pourra plus te ſuivre, je lui donnerai de la viande & du repos. Téwéniſſa, j'ai fini. — Il prit enſuite le Sauvage par la main, & le fit fumer dans ſa pipe, & ajouta en langage Hollandois : mes Voiſins & mes Amis, voilà mon frère ; que dorénavant le nom de *Dérick*, par lequel mon onzième enfant étoit connu, ſoit entièrement oublié, comme s'il ne l'eût jamais reçu à ſon Baptême, & qu'il ne ſoit appelé le reſte de ſa vie, que par celui de ſon Libérateur & oncle Téwéniſſa.

Toute l'aſſemblée applaudit à ce qu'il venoit de dire, & par leur approbation ſanctifièrent cette nouvelle adoption. — Le Sauvage, qui avoit reçu deux branches de wampun, & qui avoit entendu un diſcours, ſuivant leur uſage, ſe prépara à y répondre ; pendant plus d'un quart-d'heure, il fuma ſans rien dire, les yeux vers la terre, enſuite il parla ainſi.

Dérick, je te donne une branche de wampun, afin que tu m'entende mieux ; avec la même branche, je nettoye le ſentier qui mène de notre village à ta wigwham. — Ecoutes, ce que tu m'as dit, eſt gravé ſur mon eſprit ; je ne puis être ton frère ſans que tu ſois le mien ; quoique nous ne ſoyons pas du même ſang, tu l'es, & ma wigwham eſt devenue la tienne juſqu'à ce que nous

allions vers l'Oueſt (1); donnes-moi ta main, & fumes dans ma pipe. (Le Fèvre le prit par la main & y fuma) Mon frère, je n'ai rien fait pour toi que tu n'euſſes fait pour moi; c'eſt Kitchy Manitou (2) qui voulut que je paſſaſſe hier devant ta wigwham. — Puiſque tu es heureux, je ſuis heureux; puiſque ton eſprit ſe réjouit, le mien ſe réjouit auſſi. — Quand tu viendras à Anaquaga (3) tu n'iras plus te chauffer au feu de Mataxen, de Togararoca, de Wapwalipen, & de tes autres amis; mon feu eſt dès aujourd'hui le tien; je t'y donnerai une peau d'ours pour y repoſer tes os; — j'ai fini. — Je te donne cette ſeconde branche de wampun, afin que tu te reſſouvienne de ce que je t'ai dit. — Ainſi finit la cérémonie. L'Enfant, devenu homme depuis, n'a jamais quitté un nom qui étoit devenu le ſceau de ſa reconnoiſſance, ainſi que de celle de ſon père. — J'ai vu pluſieurs de ſes lettres qui étoient ſignées Téwéniſſa le Fèvre. — Son libérateur & oncle adoptif mourut quelques années après; le jeune homme, par l'aveu de ſon père, fut à Anaquaga, où, devant tout le village Sauvage, & le Miſſionnaire, qui étoit un

(1) Endroit de repos après la mort.

(2) Le bon Génie.

(3) Village Sauvage ſur les rives orientales de la rivière Seſquehannah.

Miniſtre Morave, il adopta pour frère celui des enfans du vieux Téwéniſſa qui portoit le même nom. — Ce jeune Sauvage n'a jamais depuis traverſé les *Montagnes Bleues* ſans s'arrêter chez le Fèvre, à qui j'ai entendu dire bien des fois qu'auſſi long-tems qu'il vivra, il n'oubliera qu'il doit ſa vie au père de ce frère adoptif.

Puiſque le récit de cette Anecdote ma conduit à vous donner une foible idée de l'éloquence Sauvage, ne trouvez pas mauvais que je vous envoie le diſcours ſuivant, prononcé au village de l'Aigle Blanc (1), en conſéquence des propoſitions que White Eyes, chef des Chèrokees, fit au Congrès en 1776, pour les civiliſer par la culture de la terre; je n'ai que la ſubſtance de ces dernières propoſitions, que je vous enverrai ſi vous vous imaginez qu'elles puiſſent être intéreſſantes.

Diſcours prononcé par Lackawané, pour contrebalancer les mauvais effets qui auroient pu réſulter des propoſitions de White Eyes, Chef des Cherokees.

Celui qui déſire voir nos Gens remuer la terre, & faire ce que font les Blancs, — c'eſt un traître

(1) Sur une des branches occidentales de la rivière Seſquehannah.

de quelque nation qu'il puiſſe être; — ſi c'eſt un Miamis, il eſt traître aux Miamis; ſi c'eſt un Shawanèſe, il eſt traître aux Shawanèſes : dans ſon cœur il hait toutes les Nations qui demeurent ſous notre Soleil. — Celui qui déſire de voir nos Gens amis des Blancs & écoutant leur diſcours, je le dis, — que le reſte de ſa wigwham ſe méfie de lui, — il n'y a rien de bon dans le cœur de l'orateur, ni de celui qui lui prête l'oreille; — ne le ſavons-nous pas? — Nos pères nous l'ont dit; nous l'avons obſervé dans nos jours; — nous l'avons ſenti. — Qui, parmi nous, dira que *non*, ou voudra nier quelque partie de mon diſcours; — ſi quelqu'un ſe préſente, je m'arrête pour l'entendre. — Mais qu'il s'élève, qu'il s'élève auſſi haut qu'une montagne, afin que ſes paroles puiſſent courir comme le vent. — Mais quand il aura parlé, qu'il ne deſcende pas pour ſe cacher avant qu'on lui ait répliqué. — Perſonne ne parle, — je continue.

Les Blancs ſont déjà parvenus juſqu'aux ſources de nos grandes Rivières, & il y a bien des journées de chemin depuis le grand lac Salé. — Que ſont devenues les Nations qui chaſſoient dans tout ce pays? Parties pour l'Oueſt, elles n'exiſtent plus. — Où ſont leurs enfans? Ils n'exiſtent plus, les enfans de ces derniers, quelque individu qui ait de leur ſang. Tout eſt mort; il

n'y a plus perſonne dans cette partie que des Blancs, des Blancs ſans nombre ; on n'y voit plus que des gens du point du jour (1). — Mais les Blancs, on me dira, leur donnèrent des étoffes, des habits, leur montrèrent la parole de leur grand Dieu, qui vaut mieux, à ce qu'ils diſent, que celle de notre *Manitou*. — Oui, les Blancs leur ont donné bien des choſes, pour des choſes de plus grande conſéquence ; car ces fourbes nous ont toujours trompés. — Ils leur donnèrent de l'eau-de-vie. — Et qui l'a donnée aux Blancs ? Le Mauvais-Eſprit. — Ils prirent nos terres pour cette eau de-vie. — La terre eſt reſtée, nos pères ſont partis. — L'eau-de-vie leur vient tous les jours, &, malheureuſement, il y en a beaucoup parmi nous qui l'aiment. — Ce qui eſt arrivé la lune dernière, eſt le père de ce qui doit arriver encore. — Tous ceux qui m'entendent peuvent donc deviner ce que nous deviendrons. — Et parce que quelques-uns de nous ſont fous, faut-il que nous périſſions tous ? — Ceux qui propoſeront que nous ceſſions de chaſſer pour aller remuer la terre, méritent la mort ; car ils haïſſent leur propre ſang. — Nos terres ſont toutes couvertes de bois : c'eſt-là que nos yeux peuvent voir, & nos oreilles entendre tout ce

(1) Européens.

qui ſe paſſe autour de nous ; c'eſt-là que nous pouvons attraper tout ce qui nous fuit : dans le pays où le ſoleil luit, nous ne pouvons rien faire, parce que nous n'avons rien à faire. — Il faut donc planter, diront quelques-uns parmi nous ? & moi, je dis : Allons à la chaſſe, alors nous ſerons toujours guerriers, hardis & ne craignant perſonne ; c'eſt pour nous rendre des lâches, que les Blancs veulent nous fixer à la terre. — Alors ils nous gouverneront, & feront tout ce qu'ils voudront. — Voyez les pauvres *Méhicanders*, dans la nouvelle Angleterre, & par-tout ailleurs où nos frères ont reſté parmi les Blancs ; ſont-ils des hommes comme nous ? *Non*, les Blancs ne les conſidèrent point, &, dans quelques lunes, il n'en reſtera pas un ; ils ſont devenus oiſifs ; ils ont ceſſé d'être hommes. — Notre Dieu nous a créé pour notre terre, & notre terre pour nous : ſi nous quittons nos bois, nous ſerons comme des cerfs, tenus dans des endroits fermés ; ni leur chair, ni leur poil, ni leur peau, ne ſont pas ſi bons que celles de ceux qui courent en liberté. — Attachés à la terre, nous deviendrons auſſi méchans que les Blancs ; nous mentirons comme eux ; nous apprendrons toutes leurs fraudes & leurs chicannes. — Nous faiſons des fautes auſſi, je le ſais ; mais elles nous ſont utiles : nous n'avons pas beſoin de leurs vertus ; ce ſont des

plumes d'oiſiveté & de paix. — Soyons toujours Chaſſeurs, & alors nous ſaurons toujours nous défendre ; l'action de ſurprendre & d'attraper notre gibier, nous enſeigne à ſurprendre & à attraper notre ennemi. — Uniſſons-nous comme une boule ; meſurons une ligne, & diſons : Puiſque vous êtes venus, ceci ſera votre côté, celui-ci ſera le nôtre ; & nous verrons les premiers qui outrepaſſeront. — Je ſuis né Chaſſeur ainſi que vous, je veux dire un Guerrier ; comme tel je me ſuis toujours montré, & les Blancs le ſavent bien. — Pourquoi chaſſons-nous mieux que les *gens du Point-du-Jour* (1) ? pourquoi nageons-nous mieux ? pourquoi courons-nous plus vîte & plus longtems ? C'eſt parce que nous ſommes Chaſſeurs. Pourquoi voyageons-nous nuit & jour à travers nos forêts, & que les Blancs s'y perdent ? pourquoi ſouffrons-nous avec patience la faim, la ſoif, les maladies ? C'eſt parce que nous ſommes des Chaſſeurs ; c'eſt cela qui nous rend des hommes capables de ſouffrir & de mourir. — Que gagnerons-nous en fouillant la terre ? un peu de pain, de viande & d'argent. — C'eſt préciſément ce qui tueroit nos gens. Au bout de quelque tems, s'ils n'aiment pas leurs voiſins, s'ils s'ennuient des Loix ou de leur Chef, ou qu'on vienne

(1) Saganash.

prendre leur ſubſtance, voilà les chaînes qui les arrêtent; ils ne peuvent emporter leurs terres avec eux, & aller ailleurs planter leurs wigwhams. — Non, ils ſont attachés; il faut qu'ils reſtent où ils ſont, & ils faut qu'ils ſoient gouvernés par ceux qui ſont un peu plus riches, & ceux-là par ceux qui ſont plus riches encore, & ainſi de ſuite: un homme ainſi placé n'eſt plus homme. — Où eſt ſa volonté, ſon indépendance, ſa fierté? Il n'y en a plus: — ce n'eſt pas-là le genre de vie qui nous convient. — Celui qui fouit la terre, trouve toujours, au bout de ſon champ, la corde qui l'attache; — au contraire, le Chaſſeur peut aller ici, là, par-tout où il veut, il eſt libre; & s'il hait l'eau-de-vie & les Blancs, c'eſt un homme. — Prenez-y garde, vous qui m'entendez, j'ai vu bien des lunes, j'ai fait de mon mieux; & ſi tous nos gens, depuis les eaux du *Saguinan*, de *Katavakoui* & d'*Erié*, avoient bien ſuivi mes conſeils, nous aurions vu une révolution qui nous auroit donné du poids. — Si cette terre étoit faite pour les Blancs, pourquoi leur Dieu ne les y avoit-il pas amenés d'abord? Si elle eſt faite pour nous, pourquoi ne la garderions-nous pas? pourquoi ſouffrir, comme nous faiſons, d'être perpétuellement repouſſés en arrière, en arrière, en arrière, comme ſi nous étions des femmes? — J'ai parlé.

ANECDOTES.

PERMETTEZ-MOI de vous envoyer les Anecdotes ſuivantes ; je me flatte qu'elles ſeront ſuffiſantes pour vous donner une idée des Mœurs & du Gouvernement de la Province de Connecticut (1).

Un Marchand de Northampton fit une très-grande fortune par le commerce, & devint, dans peu d'années, l'homme le plus riche de cette Colonie : ſon opulence lui fit perdre la faveur populaire dont il jouiſſoit auparavant, quoiqu'elle n'eût en rien diminué de la ſimplicité de ſes mœurs & de ſa vie ; & telle fut la jalouſie inſpirée par ſes richeſſes, que celui qui, par ſon eſprit & ſes connoiſſances, étoit fait pour devenir Gouverneur, ne put être élu par le Peuple pour le plus petit emploi. — Déterminé cependant à mériter l'eſtime & la confiance de ſes Compatriotes, il ſollicita, &, avec peine, obtint la place de Maître d'une Ecole Latine, pour ſon fils, que celui-ci exerça pendant long-tems à la ſatisfaction du Public : malgré la fortune de plus de 300,000 liv. dont il devoit jouir un jour, cette condeſcendance eut l'effet déſiré.

(1) Une des treize Provinces Confédérées.

Je lui dis un jour : Comment avez-vous pu vous ſoumettre à ſolliciter, pour votre fils, une place de 1075 liv. par an, lorſque vous pouviez lui donner une fortune bien ſupérieure & entièrement indépendante du Public? — Mon ami, le ſentiment le plus doux dont nous jouiſſions, eſt celui d'être eſtimé de nos Concitoyens, & d'occuper un rang dans notre Patrie; & qu'eſt-ce que ma fortune, après tout? quel bonheur me procure-t-elle, ſi je ne puis entrer pour rien, ſi je ne puis être compté pour rien dans la choſe publique? Or, comme l'exiſtence politique des individus eſt dérivée de la conſidération de nos voiſins, il ne faut donc rien omettre pour la mériter. — Vous n'avez donc point d'amour-propre, lui dis-je? Un Européen de votre fortune ne voudroit jamais ſe ſoumettre à ces mortifications. — Nous avons autant d'amour-propre qu'eux, me répondit-il; la différence n'exiſte que dans l'objet. — Parmi nous, la plus grande mortification eſt de n'avoir aucun poids, & par conſéquent de n'occuper aucuns emplois municipaux : ma fortune doit néceſſairement inſpirer la jalouſie dans un pays où le Gouvernement eſt fondé ſur l'égalité des poſſeſſions. — Je dois à mes voiſins quelque eſpèce de dédommagement.

SECONDE ANECDOTE.

Etant un jour chez M. Feſche, Gouverneur de la même Province, il me propoſa de nous faire raſer à la boutique du Barbier de la Ville, qui étoit en même-tems, ſuivant l'uſage, un des grands politiques du Canton. — Volontiers, lui dis-je. — Mais ne vaut-il pas mieux faire cette opération nous-mêmes au coin de votre feu? — Non, me répondit-il; cette Boutique eſt notre Café; c'eſt-là que, par la complaiſance, la bonne humeur, les petites ſaillies, on ſe procure quelquefois des nouveaux amis, & qu'on conſerve les anciens; c'eſt-là qu'on apprend ce qui eſt dit de nous & de notre conduite publique, & qu'on ſe juſtifie en petit comité, ſi nous ſommes accuſés de quelque choſe qui déplaiſe au Peuple. — Quel eſclavage, lui dis-je! qui voudroit être le Gouverneur de pareils gens? cela même pourroit s'appeler baſſeſſe. — Point du tout, me répondit-il; — nous, Gouverneurs, ne ſommes-nous pas payés par le Peuple? Elevé par le Peuple, c'eſt donc au Peuple auquel il faut chercher à plaire, & dont il faut obtenir la bonne opinion par notre conduite; c'eſt notre Souverain: & vous, Meſſieurs les Européens, n'en faites-vous pas autant, quand vous faites la cour à vos Rois? Je ne ſais auquel des deux il eſt plus aiſé de plaire.

Troisième Anecdote.

Etant un jour dans la partie de la province de l'iſle de Rhodes, appelée *Pointe-Judith*, chez une des plus anciennes familles de cette Péninſule, le Maître de la Maiſon me raconta l'Anecdote ſuivante.

Le père de mon triſaïeul étoit Capitaine de Cavalerie au ſervice de l'infortuné Charles I; un moment avant la bataille de ***, un des fers de ſon cheval ſe détacha; il deſcendit, & n'eut que le tems de le mettre ſur ſa tête & de le couvrir de ſon chapeau, avant le commencement de l'action : dans la mêlée, il reçut un coup de ſabre, qui coupa ſon chapeau & ce fer plus de deux lignes de profondeur. Je conſerve ſoigneuſement ces deux objets; voudriez-vous les voir? — Très-volontiers, lui dis-je. — Je les tins dans mes mains, & conſidérai avec la plus grande attention ce phénomène de bonheur : ſans ce fer placé comme par accident, leur ancêtre auroit péri.

Après la reſtauration de Charles II, continua-t-il, il ſollicita en vain la reſtitution du bien que Cromwell avoit confiſqué : fatigué de l'ingratitude de ce Roi inſouciant, il vendit ce qui lui reſtoit, & vint ici, où il acheta toute la Péninſule, qui depuis a été, comme vous le voyez,

ſubdiviſée parmi ſes deſcendans : c'eſt ici la maiſon qu'il fit bâtir dans l'année 1667.

Quatrième Anecdote.

Etant un jour à New-Plimouth, dans la baie de Maſſachuſſets, les habitans de cette Ville, qui eſt le berceau & le premier établiſſement de cette Province, me montrèrent une grande pierre platte qui eſt placée dans le milieu de leur Place publique, comme un monument de l'arrivée de leurs pères, qui débarquèrent de leur bateau ſur cette pierre le 24 Novembre 1626. — Long-tems elle reſta ſur le rivage, où la Nature l'avoit miſe, ſans que perſonne n'y attachât aucune eſtime ; ce n'eſt que depuis trente ans qu'aux frais du Public elle a été tranſportée où elle eſt : il n'y manque qu'une inſcription qui puiſſe informer la poſtérité de l'origine de cette ſimple, mais reſpectable Anecdote. — Je perſuadai aux Magiſtrats de la Ville de la faire exécuter.

Cinquième Anecdote.

La dernière fois que je fus à Néwohaven (1), on me fit obſerver un tuyau de bois, de trois pouces & demi de diamètre, du milieu duquel

(1) Ville Maritime de Connecticut.

ſortoit un foible ruiſſeau d'eau limpide & excellente ; il étoit placé à moitié de l'élévation du banc, qui pouvoit avoir quinze pieds de hauteur. Il y a peu d'années, pluſieurs perſonnes unirent leurs travaux pour ouvrir la terre, dans l'intention de ſuivre le tuyau juſqu'à ſon commencement, & de ſuivre cette ſource juſqu'à ſon origine ; mais après l'avoir ouvert & ſuivi près de ſoixante pieds, ils furent obligés d'abandonner leur entrepriſe, la hauteur du terrein ne leur permettant pas de tracer plus avant ce phénomène.

D'où vient l'eau de cette ſource ? qui a pu creuſer & placer ce morceau de bois ? à quelle époque cela a-t-il pu être fait, &c. ? (1)

Sixième Anecdote.

Suivant les anciennes Loix de cette Province, il eſt défendu de jurer ; vous ſavez qu'elles ont été fondées par les Puritains. Un Matelot Anglois, voyageant un jour, s'arrêta le ſoir à une Auberge, où, ſuivant l'uſage de cette claſſe d'hommes, il juroit à chaque moment. L'Aubergiſte, qui, ſuivant la ſage Coutume de cette Province, étoit en même-tems Doyen de ſon

(1) Voyez la Deſcription de l'Etat de New-Yorck.

Egliſe & Magiſtrat, lui dit : —— Ne ſavez-vous pas, mon ami, que la Loi défend de jurer, & que perſonne n'en eſt exempt ? ſi, après cette admonition, vous recommencez, je ſerai obligé de vous mettre à l'amende. — A l'amende, dit l'honnête Marin ? — mettre un Matelot Anglois à l'amende ſimplement pour jurer ? Pardieu, ſi le Parlement d'Angleterre s'étoit aviſé de faire une pareille Loi, la Grande-Bretagne n'auroit bientôt plus de Matelots ; la bonne eſpèce dégénéreroit bien vîte, ſur mon ame. — Mon ami, je viens de vous avertir, & vous recommencez encore ? — De combien eſt votre amende ? il ne ſera pas dit qu'un brave Marin Anglois n'aura pas juré quand il en aura eu envie. — Voyez, M. le Doyen, combien toutes ces piaſtres font, & dites-moi honnêtement, après en avoir déduit mon ſouper & mon logement, combien de fois je puis jurer, ſuivant votre tarif ? demain, je m'embarque, & je n'ai plus beſoin d'argent ; une fois à bord, je jurerai gratis tant que je voudrai. — Puiſque vous raiſonnez ainſi, vous garderez votre argent, mais vous irez en priſon.

ANECDOTE.

Du Saſſafras & de la Vigne Sauvage.

ETANT un jour dans les bois de ma plantation, avec ma fille Fanny, j'apperçus un jeune ſaſſafras de trois pouces de circonférence, & de huit pieds de haut; il étoit jeune, frais & vigoureux. — Une foible vigne s'étoit entrelacée autour de ſa tige, & commençoit déjà à mêler ſes branches avec celles du ſaſſafras. — Quelle ſingulière union, me dis-je à moi-même! — Quel jeu du haſard! — Le premier ſemble avoir été planté pour ſupporter le ſecond. — Qu'auroit fait cette foible vigne ſans l'aſſiſtance & l'appui du ſaſſafras, &c? Toutes ces idées m'en ſuſcitèrent une autre; &, je vous l'avoue, ce fut une des plus agréables & des plus douces qui, depuis long-tems, eût ſaiſi mon cœur. — J'ordonnai au Nègre d'aller chercher les outils convenables, & dès qu'il fut revenu, nous déracinâmes ce phénomène intéreſſant, avec toute l'attention imaginable. — Que veux-tu donc faire de ce ſaſſafras, mon père; nous en avons déjà tant dans nos champs & dans nos haies? — Ma mère rira, quand je lui dirai toute la peine que tu viens de prendre? — Non, non, ma fille, elle n'en

rira

rira point, j'en ſuis sûr. — C'eſt pour toi que je travaille, ne me quitte point : — tu verras à quoi je deſtine cet arbre protecteur. — Je le tranſportai dans l'interſection des deux grandes allées de mon jardin. J'y appelai toute ma famille (car je voulois que chacun contribuât à cette opération). — Bientôt le trou fut fait, & le ſaſſafras planté. — Auſſi-tôt que cette opération fut faite : — viens, ma fille, lui dis-je, en la prenant dans mes bras : écoute bien ce que ton père va te dire ; c'eſt à toi particulièrement que je m'adreſſe : — grave mes paroles profondément dans ton petit cœur, afin que tu puiſſes te les rappeler toute ta vie. — Ecoute, — j'ai tranſplanté ces deux arbres où tu les vois, afin qu'ils deviennent un monument vivant de l'amitié que je te porte. — Puiſſent-ils reprendre racines, & pouſſer le printems prochain plus vigoureuſement que jamais. — Tu vois bien ce *ſaſſafras* chargé de cette jeune vigne ; — c'eſt moi, *ton père*, qui t'ai ſi ſouvent aſſiſe ſur ma charrue, qui t'ai tant de fois portée à l'école, & où tu déſirois aller, & qui te porte encore ſi ſouvent ſur mes genoux. — Tu vois bien cette *jeune vigne*, dont la tige & les branches ſont ſi heureuſement ſupportées par ce ſaſſafras ; — c'eſt toi, *ma fille :* comme toi, quand tu m'embraſſes, quand tu me dis que tu m'aimes, quand tu mets tes bras autour de mon col, de même elle étend ſes ra-

meaux tortueux ; elle les attache par une multitude de petits liens, aux branches de ſon ami & de ſon protecteur. — Obſerve, Fanny, tous les deux tirent leur ſubſiſtance du même terrein & du même endroit : le ciel ne ſauroit verſer ſes roſées ſur l'un, ſans faire fructifier l'autre. — Leur union a commencé dès leurs racines qui, comme tu l'as vu, ſont mêlées les unes avec les autres. — Elle eſt devenue plus intime encore par leur accroiſſement ; elle eſt parvenue du pied vers la tige, de la tige vers les branches. — L'été prochain, tu verras comme leurs feuilles, leurs fleurs & leurs fruits ſeront entre-mêlés & confondus enſemble ! ce ſera alors que le parfum de la vigne, uni avec l'odeur aromatique du ſaſſafras, deviendront un ſymbole plus frappant encore à tes ſens, de notre union & de l'indiſſolubilité de notre amitié. — Elle ne finira qu'à la mort, comme ce mêlange odoriférant ne périra que par l'évaporation. Tel eſt l'objet de méditation que t'amènera chaque printems.

— Quand j'aurai vécu & que tu ſeras maîtreſſe de cette plantation, voici ce que tu diras à tes amis, à tes voiſins & à tes enfans : — Mon père planta cet arbre le 4 Octobre 1774 ; il le conſacra devant ma mère & mes deux frères A. & L. comme un monument de ſon amitié paternelle envers moi. — Il l'appela l'*arbre de Fanny :* ce fut une idée favorite de ſon cœur. — J'étois avec lui dans ſes

bois, occupée à écouter ſes leçons, lorſque le haſard lui fit découvrir ce ſaſſafras & cette vigne que vous voyez aujourd'hui ſi grande & ſi élevée. — Tiens, ma fille, me dit-il, (après les avoir tranſplantés dans le lieu où vous les voyez aujourd'hui); de même que ce jeune ſaſſafras ſupporte cette foible vigne, de même je t'ai chérie & ſupportée dès ta plus tendre enfance; de même que cette vigne auroit toujours rampé ſur la terre infructueuſe & mépriſée, de même aurois-je été une femme mal inſtruite & mal élevée, ſans ſon appui journalier, ſans les ſoins qu'il prit de mon éducation. — Puiſſes-tu (continua-t-il) croître & fleurir ſous ce toit paternel, comme ces deux arbres croîtront & fleuriront dans ce nouveau terrein. — Voilà ce que tu leur diras. — Te reſſouviendras-tu bien de tout ceci? — Pour cela oui, mon père; je n'oublierai jamais ce que je viens de voir, & ce que tu viens de me dire. — Elle ſcella ſa promeſſe avec ſes larmes, auxquelles je ne pus m'empêcher de joindre les miennes; ce furent les plus douces que j'euſſe verſées depuis bien des années.

— L'anniverſaire de ce petit évènement a été régulièrement ſolemniſé depuis par une petite fête gaie, quoique ſimple, qu'elle donne à ſes voiſins. — Nos fêtes, vous le ſavez, ſont toujours accompagnées de danſes; ou plutôt nous n'avons point de fêtes ſans joie, & notre plaiſir eſt toujours démon-

tré ou exprimé par la danſe. — Il n'y en a point dans le cours de l'année auxquelles je me joigne avec plus de plaiſir. — Le bon Nègre Décembre, qui depuis long-tems a ceſſé de travailler, poſſède encore l'art de nous faire ſauter en cadence. — Il prend plaiſir à raconter à ceux de mes voiſins qui viennent à la fête, tous les détails de ce petit évènement; il n'oublie pas la part qu'il y prit, en m'aidant à arracher & à tranſplanter ce ſaſſafras; & ma fille l'en aime davantage. — Auſſi-tôt qu'elle ſera mariée, il compte bien, dit-il, diviſer ſon tems en deux parties égales, & aller paſſer ſix mois chez elle; car, dit-il, ſi je ne puis plus rien faire, je ſais mieux qu'aucun Nègre comment il faut que les choſes ſoient faites; & les avis du vieux Décembre ſeront auſſi utiles à la fille de mon Maître, devenue femme, qu'étoient mes ſoins, lorſque dans ſa plus tendre jeuneſſe, je la portois dans les champs, je l'enveloppois dans ma redingote, & la faiſois dormir au pied d'un arbre, pendant que je labourois. — Je l'aimois comme ſi elle eût été une petite fille Noire.

— Me pardonnerez-vous l'inconſéquence de cette petite hiſtoire; je le ſens, elle ne peut intéreſſer qu'un père; & vous ne l'êtes pas. — J'oublie pour un moment les malheurs auxquels la guerre m'a condamné, en vous répétant ces heureux détails. — Cette douce réminiſcence gonfle & agite

encore mon cœur. — Au milieu de l'orage qui m'environne, je n'ai d'autre consolation qu'en vous traçant quelque foible esquisse des beaux jours qui sont passés.

Adieu, ST. JOHN.

Note de l'Editeur. *Cette scène s'est passée entre l'Auteur & sa Fille.*

VOYAGE

A la Jamaïque & aux Isles Bermudes.

J'ARRIVE, & j'ignore quel endroit vous habitez; j'adresse ma Lettre à Philadelphie, parce qu'on m'a informé que vous y passiez beaucoup plus de tems qu'à New-Yorck ou à Boston. — Quelque Amie (1) vous auroit-elle inspiré des sentimens que vous ne voudriez pas avouer, même à un ami? Veuille la destinée qu'il en soit ainsi! vous deviendriez alors notre compatriote. — Il est très-difficile en effet de converser avec elles, armé de l'égide de l'indifférence; leurs charmes simples, mais puissans, leur ajustement, qui n'admet pour tout luxe que des robes graves &

(1) Quakresse.

le plus beau linge, leur maintien doux, décent, ſans coquetterie & ſans affectation, tout cela forme un enſemble intéreſſant auquel on ne peut réſiſter; un Européen ſur-tout, né parmi des femmes qui ne ſont, à ce qu'on dit, que l'ouvrage de l'Art. Les filles Quakeres ſont remarquables, en outre, par l'excellence & la ſolidité de leur éducation : — les femmes de mérite ſont moins communes dans les autres claſſes. Les premières, loin des danſes, des concerts & des plaiſirs bruyans, apprennent, ſous le toit paternel, la diſcrétion, la ſimplicité, & tous les talens utiles & domeſtiques; c'eſt dans ces ſanctuaires où, éloignées du bruit & du tumulte, elles enrichiſſent leur eſprit par la lecture, par l'étude & la converſation; de-là elles ſortent pour devenir, non des jolies femmes, (les fleurs d'un jour) mais des épouſes agréables, utiles & durables : le calme des paſſions, la tempérance des déſirs & des plaiſirs, une frugalité & une propreté extrême, ſervent de baſe à leur éducation, ainſi qu'à leur ſanté. — Eſt-il donc étonnant que les roſes & les lys brillent ſur leurs joues?

J'arrive de la Jamaïque & des Bermudes; j'ai mille choſes à vous raconter : l'objet de mon voyage étoit de recueillir la ſucceſſion d'un oncle. — J'ai trouvé les hommes bien plus pervers que je ne

m'y attendois. — Quel tableau je me prépare à vous faire, quand vous viendrez ſous mon toit! — J'ai éprouvé tant d'ingratitude, que je me ſuis dit à moi-même : Où ſont donc la bienveillance & la bonté? J'ai été expoſé à tant de malice, que je me ſuis dit : Devenons auſſi méchans qu'eux; repouſſons la fraude par la fraude, le menſonge par le menſonge. — L'hypocriſie m'a fait repentir de mon honnête crédulité. — Je jurai enfin dans l'amertume de mon cœur, & je crus qu'il n'y avoit pas un ſeul homme de probité à la Jamaïque. — J'aime à obliger mes amis & mes connoiſſances; je déteſte les ſoupçons, & regarde la ruſe comme le premier pas vers la fraude & le crime : ces principes m'ont fait perdre plus de 1200 guinées pendant mon ſéjour ſur cette Iſle.

Ah! mon ami, quel climat, quel étonnante ſituation des choſes, depuis le grand crime de l'eſclavage juſqu'aux inſinuations trompeuſes du Juif Courtier, qui conſerve encore tout l'eſprit de ſa Nation!

Ici, on ne connoît & on n'adore que deux Divinités, la Fortune & le Plaiſir; l'encens qu'on leur offre, coûte bien cher à l'humanité; les élémens, l'intempérance, les excès entraînent ſans ceſſe une foule d'hommes; la vie n'y eſt qu'un délire inſpiré par la ſoif de l'or & la chaleur du

ſoleil, qui force toutes les paſſions vers quelque période prématuré. — La ſévérité exercée contre leurs Nègres, eſt un champ immenſe arroſé par les larmes & le ſang de ces pauvres Africains. — Je n'ai obſervé d'autres traces de Religion, que leur appréhenſion des tremblemens & des ouragans : la violence des déſirs, excitée par la chaleur du climat & par les richeſſes, a détruit l'influence de ce frein ſecret, fondé ſur la crainte & l'eſpérance. S'il eſt vrai que la Religion vienne de ce premier principe, c'eſt à la Jamaïque où on devroit trouver la dévotion la plus fervente ; on ne connoît d'autres Loix que le Code Inſulaire : mais combien de fois n'ai-je pas entendu les manes plaintifs d'une foule de pères, reprocher à leurs exécuteurs teſtamentaires d'avoir impunément dépouillé leurs pupiles !

Je logeois avec une Angloiſe ; rien ne pouvoit être plus humain que cette femme à ſon arrivée d'Europe : mais telle eſt la contagion de l'exemple & la dureté naturelle du cœur humain, elle eſt devenue depuis, une des plus cruelles Maîtreſſes de l'Iſle ; tous les matins, elle fouettoit ſon nègre de chambre pour n'avoir pas tenu, la veille, ſes deux pouces immobiles ſur le bord d'une table, pendant que cette furie cherchoit à les déplacer par la force de ſon fouet. — Les mouvemens involontaires des nerfs de ce nègre devenoient

chaque jour un nouveau crime, & par conſéquent la cauſe d'une flagellation journalière. — Quelle étrange perverſité !

Quelque tems avant mon départ, je fus recevoir un legs, confié depuis pluſieurs années à un des amis de mon oncle. Je n'étois nullement préparé à prouver mon droit ; car il avoit tous les papiers : je me déterminai donc à être dupe de bonne grâce, & à acheter mon départ à quelque prix que ce fût. — Oui, me dit-il, je vous dois le capital & l'intérêt de trois ans quatre mois ; car je le plaçai comme le mien auſſi-tôt que je le reçus : voici en outre le montant de marchandiſes achetées de votre oncle, dont il n'a jamais été payé, & dont le débit ne ſe trouve point ſur ſes Livres. La vue d'une intégrité ſi inattendue, rappelant ſoudainement mes anciens principes, mouilla mes yeux. — Comptez, dit-il, & voyez vous-même ſi ces trois ſommes ne font pas celle de 113013 liv. ſterling. Surpris de ma lenteur & de mon ſilence ; vous avez, dit-il, ſigné mon reçu ; tout cet or vous appartient, ainſi que ces papiers. — Monſieur, lui dis-je avec des lèvres tremblantes, je vous ai offenſé ; je voudrois vous en demander pardon avant de toucher cet argent. — Offenſé ? — qui ? — moi ? — quand ? — comment ? — Oui, Monſieur, je vous ai offenſé. — Cela ne ſe peut, continua-t-il ; vous

vous trompez certainement ; à peine vous ai-je vu depuis votre arrivée ſur cette Iſle. — C'eſt cependant depuis mon arrivée ici que je l'ai fait. Fatigué du labyrinthe tortueux dans lequel on m'a égaré, j'ai juré dans l'amertume de mon cœur, & cru qu'il n'y avoit pas un ſeul honnête homme ici, & je vous trouve intègre dans l'arrangement d'une affaire où vous pouviez ſi aiſément me tromper ; recevez mon excuſe. — Je la reçois ; mais comment avez-vous pu m'inſcrire dans cette déteſtable liſte, ſans me connoître ? — Je n'en ai fait aucune ; mais j'ai tant été la dupe de ma bonne-foi Américaine, que j'ai cru que la corruption des mœurs, ſemblable à vos vapeurs épidémiques, s'étoit répandue par-tout. — Cela n'eſt que trop vrai, me répondit-il ; — mais placez ici les paiſibles & ſages habitans de vos Diſtricts champêtres, aiguillonnés par les mêmes déſirs, ſoufflés par les mêmes paſſions, vivant au milieu de l'eſclavage, de l'intempérie des élémens, ſur un ſol extrêmement riche, bientôt ils ceſſeront d'être ces Citoyens ſi ſimples & ſi honnêtes ; ils deviendront ſemblables à nous : les vices & les vertus d'une ſociété proviennent, en grande partie, de la localité civile & géographique. Quand ma dernière heure ſera venue, continua-t-il, le ſouvenir amer d'injuſtices commiſes ne m'occaſionnera ni ſoupirs, ni remords. — Ainſi, lui

dis-je, on trouve quelques ames droites & vertueuſes au milieu des vices & de la corruption, comme on trouve des diamans au milieu des monceaux de gravier.

Je trouvai, le jour même que je terminai mes affaires, un vaiſſeau allant aux Bermudes; je m'embarquai pour ces Iſles. Quel contraſte! quelle immenſe différence! quelle heureuſe comparaiſon ne fis-je pas entre la riche & ſuperbe Jamaïque, & ce foible aſyle de la pauvreté, de la ſimplicité & de la ſanté! J'oubliai bientôt, au milieu de cette tranquille ſolitude, les ſcènes déſagréables de la première de ces Iſles; leurs impreſſions firent place aux réflexions les plus douces & les plus intéreſſantes.

Tout annonce que ces Iſles ſont les débris d'une grande Terre. Le ſecond ſentiment des Voyageurs eſt d'être étonné que ces foibles débris n'ayent point encore été bouleverſés par la fureur & le poids des vagues immenſes qui les environnent: l'Iſle de Saint-Georges, la plus grande des Bermudes, eſt même déjà preſque coupée en deux: cet Iſthme étroit diſparoîtra dans une de ces convulſions, auxquels l'élèment voiſin eſt ſi ſujet.

L'examen géographique de cet aſſemblage d'iſles, repréſente un petit Archipel, où les roches cachées, les iſlots, les bancs de ſables, les baſtures peuvent être conſidérés comme autant d'Iſles dont ils ſont

les fragmens : ſur ce monceau de ruines, habitent cependant des hommes, qui ont trouvé dans les dangers même de leur poſition, la ſécurité de leurs habitations. En effet, ce ſont des boulevards inacceſſibles aux vaiſſeaux ennemis, dont les naufrages leur procurent ſouvent des moiſſons abondantes : ils ne ſont cependant pas pirates ; ils recouvrent ſeulement du fond des eaux, ce que les vagues & les vents y ont précipité.

La ſérénité des climats, la ſimplicité de leurs mœurs, la frugalité de leurs tables, la modération de leurs déſirs, la paix ſociale enfin, & la tranquillité domeſtique, peintes ſous les plus belles nuances, me ravirent, & me firent bénir le haſard qui m'y avoit conduit. Il faut abſolument que vous viſitiez cette Iſle ; ſa perſpective intéreſſante, laiſſeroit un vuide dans le tableau du Continent dont cet Archipel eſt un acceſſoire, quoiqu'à trois cens lieues de diſtance.

Je ne ſuis point étonné que le bon Evêque Berkley, (1) frappé du charme inexpreſſible de ces traits ſéduiſans, ait conçu le projet philoſophique & humain, d'établir ici un Collége, où la jeuneſſe du Continent viendroit s'inſtruire ; projet digne de l'excellent Prélat qui le conçut dans ſon voyage d'Amérique : voyage entrepris avec la ſeule vue de

(1) Evêque de Cloyne.

ſemer l'eſſence du bien partout où il trouveroit un ſol fertile & convenable. — Sur quelle partie du globe notre jeuneſſe pourroit-elle trouver un aſyle plus propre à l'étude, aux ſciences & à la ſanté; un Séminaire où les mœurs & l'heureuſe innocence ſeroient conſervées plus pures? Quel dommage que des difficultés inſurmontables ſe ſoient oppoſées à l'exécution d'un plan dicté par la Religion & par l'amour du genre-humain!

Tout ce qui n'eſt point cultivé eſt couvert de cèdres rouges, avec leſquels ils bâtiſſent des Sloops de deux cens tonneaux, bien connus dans toutes ces mers par leur durée, & par la vîteſſe avec laquelle ils navigent. — La plupart de ces vaiſſeaux ſont commandés par des Nègres; race d'hommes entièrement régénérée depuis long-temps, non moins par leur ſéjour ſur cette Iſle, que par l'éducation qu'ils reçoivent de leurs Maîtres. — Ils aident à les conſtruire, & les navigent enſuite aux Iſles, où ils ſont preférés à tous les autres pour le cabotage & la contrebande. — Leur adreſſe comme Marins & Conſtructeurs, leur fidélité comme Supercargos, la ponctualité avec laquelle ils gèrent les affaires de leurs Maîtres & ramènent leurs vaiſſeaux, eſt un ſpectacle vraiment édifiant. J'ai vu pluſieurs de ces Patrons noirs à la table des riches Planteurs de la Jamaïque, traités avec toute la conſidération que mérite leur intel-

ligence & leur fidélité. Il n'y a peut-être pas de meilleurs nageurs; j'en ai vu posséder assez d'habileté, de sang-froid & d'audace, pour attaquer les requins à la nage, & les tuer avec leur couteau dans le moment où ce monstre est obligé de tourner sur le dos pour saisir sa proie.

Toutes ces Isles sont composées de couches d'une pierre blanche & tendre, sur lesquelles il n'y a en général que peu de terrein; ils en bâtissent & en couvrent leurs maisons, & souvent en transportent au Continent. Ils ne cultivent que peu de choses : leur industrie & leur commerce fournit à leurs besoins comestibles. — La culture du cèdre rouge est leur principal objet & leur première richesse : leurs bestiaux & leurs moutons paissent sur les Isles du voisinage. Le plaisir des femmes consiste dans les petites navigations qu'elles font à travers cet Archipel : c'est leur unique façon de faire des visites & de voyager. — La pêche leur tient lieu de bals & de comédies : souvent j'ai passé avec elles des journées entières, dans des bateaux, & occupé, la ligne à la main. La fortune des filles est comptée par le nombre de cèdres; celle de mon Hôtesse avoit été de 2700. Je ne sais comment les comparer aux fortunes Européennes, parce qu'après en avoir construit des vaisseaux, le prix & la valeur en sont plus que doublés.

Quelle importante & utile leçon un séjour sur

cette Isle ne donneroit-il pas à ces riches & voluptueux enfans de la terre, qui, égarés au milieu de leurs plaisirs, repoussés par la satiété, mènent une vie apathique & passive au milieu de leurs palais & de leurs richesses ? Ici, tout leur or acquerroit une heureuse inutilité; ici, ils trouveroient la santé dans la tempérance, la réforme de leurs mœurs dans l'exemple général; ils y apprendroient enfin le bon-sens de la vie, supérieur à tout l'esprit académique. — Pendant mon séjour sur cette Isle, souvent je m'amusois à contempler, avec une admiration involontaire, le vaste horizon Océanique qui m'environnoit, dont le calme ne fut interrompu pendant onze jours consécutifs, que par les charmans zéphyrs de ces latitudes. Ce spectacle journalier servit de contraste à l'orage du 17 Août: mon admiration, je l'avoue, fut mêlée d'effroi. — Quelle scène ! — Elevé sur un des monticules de l'Isle, j'examinai à loisir la combinaison des trois plus puissans élémens de la Nature : la rapidité étonnante, la splendeur du feu électrique embrasant l'athmosphère; l'impulsion inconcevable de ces mêmes zéphyrs, devenus des vents impétueux, — & la succession de lames énormes élevées par leur souffle à la hauteur des montagnes; ce fut alors que ce chétif asyle me parut foible & petit. — Ce n'étoit en effet qu'un point, comparé avec cette surface immense d'eau, dont

la percuſſion ſembloit quelquefois ébranler les fondemens de cette Iſle. — Combien, plus diminutif encore, me repréſentai-je à moi-même, un atome imperceptible placé au milieu du choc de trois élémens déchaînés, n'adhérant à la terre que par ma foible gravité ! Je déſirois cependant retourner ſur un Continent plus étendu & plus aſſuré, qui ne pût périr que par une exploſion générale du globe. — Après ſept mois d'abſence & dix-ſept jours de traverſée, j'ai revu enfin ma Patrie, nom précieux & touchant : j'ai joui du plaiſir enchanteur de revoir toute ma famille ; depuis, j'ai partagé la ſucceſſion de mon oncle avec mes frères & mes ſœurs, quoique par ſon teſtament tout m'appartînt. — Leur étonnement m'a cauſé quelque affliction ; c'eſt la ſeule que j'aye reſſentie depuis pluſieurs années.

ANECDOTE

ANECDOTE

DE LA FAMILLE DES WILLIAMS X..

LA ville de Springfield, comme la plupart des villes de la Nouvelle-Angleterre, n'eſt remarquable que par l'induſtrie de ſes Habitans. —Une ville, en Amérique, reſſemble à une autre ; & comme elles ne ſont point fortifiées, & que nous avons peu de manufactures, la culture particulière du ſol, la perfection de quelques moulins, un ouvrage à fer, une qualité particulière de fromages, de beurre ou de beſtiaux ; voilà les objets qui peuvent fixer l'attention d'un Voyageur.

Ici tout le monde laboure la terre, depuis le plus pauvre juſqu'au plus riche ; la différence de fortune conſiſte ſeulement dans la différence d'acres poſſédées, & dans l'habileté de les cultiver : ces bonnes gens s'imaginent qu'il ne peut y avoir d'autre genre de bonheur que celui d'être un bon Cultivateur. — Ah! me diſoit l'autre jour un jeune homme de mes amis, je compte m'embarquer à Haſtford pour aller aux Iſles ; ſi je ſuis aſſez heureux, dans quelques années d'ici, j'acheterai une Plantation ; alors je me marierai, & vous verrez comme je ſerai heureux & content. Le Miniſtre de cette ville

n'a ceſſé depuis trente ans de leur fournir les meilleurs exemples de conduite & d'agriculture. Qui ne connoît de réputation le ſavant Eliot, ce digne Eccléſiaſtique, ce vertueux & utile Citoyen? Qui n'a pas lu ſes Ouvrages Agricoles? — Pendant mon ſéjour dans cette ville, j'ai converſé avec les principales familles; par-tout j'ai obſervé des maiſons décentes, propres & commodes; par-tout j'ai trouvé que les habitans travailloient avec la même aſſiduité, comme s'ils ne faiſoient que de s'aſſeoir dans les bois, & de commencer leur carrière. J'en marquai ma ſurpriſe à mon ami P—ers. Vos enfans, lui dis-je, ſont déjà d'un certain âge, ils ſont tous induſtrieux; pourquoi, dans votre vieilleſſe, ne fumez-vous pas votre pipe en paix au coin de votre feu? A quoi ſert-il donc ici de vieillir? — Il eſt vrai que mes enfans ſavent mettre la main à tout; nous travaillons plus par l'habitude d'être occupés, que par eſprit d'avarice. Quant à moi, que ferais-je les bras croiſés? — Bientôt je mourrois ſi je ceſſois d'agir; mon appétit & mon ſommeil ſont achetés par mes fatigues journalières. Croiriez-vous que j'ai encore aſſez de vanité pour me croire ſupérieur à notre jeuneſſe dans bien des articles? Ma femme ne fait jamais de ſi beau fil qu'avec le lin que j'ai nettoyé; je ne dormirois pas tranquille, ſi je n'avois moi-même ſemé tous mes grains. — Béniſſez le Ciel, honnête

Colon, d'avoir reçu de lui un goût si simple & si naturel, & une constitution si vigoureuse. On ma dit que vous êtes la première Personne qui ait commencé le défrichement de cette belle Terre ? — Cela est très-vrai ; j'ai même aidé à nettoyer celles que j'ai données aux enfans que j'ai établis dans mon voisinage. Quand je suis fatigué, je vais les visiter, & rien ne nous réjouit tant le cœur que de voir notre sang fructifiant sur terre & se multipliant autour de nous. — Que vous êtes heureux ! Combien y a-t-il que cette Ville a été bâtie ? — Cinquante-un ans. — Quoi ! avez vous déjà été sur cette Terre cinquante-un ans ? — Non, je n'y suis que depuis quarante-trois années. — Quelle suite de travaux n'avez-vous pas accomplis, ainsi que vos voisins ? car par-tout je vois les champs bien entourés de pierres ; vos maisons sont larges & bien peintes ; vos vergers annoncent la prospérité ; vos prairies sont vertes & unies comme les anciennes prairies de l'Europe : de quels moyens vous êtes vous donc servi pour accomplir tant de choses ? — De l'assiduité & de la persévérance ; pendant les nuits de lune, ma femme & moi nous allions ensemble entasser & brûler le bois que j'avois coupé pendant le jour : aussitôt que nos enfans ont été assez forts, ils nous ont aidé. — Ah ! si ce n'avoit été les Sauvages du Canada qui, pendant la dernière guerre avec les François, brûlèrent ma

maiſon & ma grange, je ſerois encore bien plus à mon aiſe que je ne ſuis ; mais Dieu a ſinguliè-rement béni nos travaux depuis, &, grâces à ſa bonté, ils ſe ſont tous bien comportés. — Où étiez-vous quand les Sauvages arrivèrent ? — J'étois dans ma maiſon ; je n'eus que le tems de conduire ma famille dans notre eſtacade (1), & même je n'aurois pas eu cette bonne fortune ſans le délai qu'ils firent chez notre infortuné voiſin Williams. — Quelle cruelle deſtinée ! Comment cela arriva-t-il ? — Ce jour-là il alla malheureuſement la-bourer un des champs les plus éloignés de ſa mai-ſon ; il mena avec lui ſes trois enfans, ſa femme étant allée à l'enterrement d'une de ſes tantes. — La plus jeune étoit une fille de trois ans, il l'enveloppa dans ſa redingote au pied d'un ar-bre ; le ſecond garçon de ſept ans conduiſoit les chevaux ; le troiſième, qui en avoit dix, marchoit à côté de la charrue, & avoit ſoin des bœufs. A peine avoit-il tracé ſon premier ſillon vers les bois voiſins, qu'une volée de fuſils fut tirée par les Sauvages qui y étoient cachés ; il n'y eut que le cheval ſur lequel étoit monté le ſecond enfant qui fût tué. Williams, ſenſible au danger de ſa ſituation, abandonna ſon harnois, & prenant dans

(1) Dans l'origine de toutes les Villes de la Nouvelle-Angleterre, on bâtiſſoit toujours un fort de pieux.

ſes bras le plus jeune des garçons, s'enfuit avec précipitation vers l'arbre où repoſoit ſa fille ; l'aîné diſtrait par la terreur, ſe frappa le pied contre une ſouche ; il conjura ſon père de s'arrêter & de le ſecourir. Quoique ſenſible au danger du plus petit retard, il s'arrêta cependant, & l'enfant bleſſé lui ſauta ſur le dos : ainſi chargé, il mit en uſage toute la célérité dont il étoit capable. Dans ce moment, les hurlemens (1) des Sauvages qui le pourſuivoient, éveillèrent ſa fille, qui, toute effrayée, courut vers ſon père : c'étoit l'enfant de ſon cœur. La vue de cet objet chéri lui fit accélérer ſes pas, quoique peſamment chargé, & redoubla, s'il eſt poſſible, l'agitation tumultueuſe de ce moment terrible. Il arrive enfin, ſaiſit ſon cher enfant qu'il embraſſe avec avidité : ſans perdre un inſtant, il cherche à s'élancer par-deſſus les paliſſades de ſon champ ; mais, manquant ſon jet, il tombe en arrière : alors les Sauvages, comme un vautour qui s'élance ſur ſa proie, redoublèrent leurs pas, & lui ouvrirent la tête avec leurs tomahauks (2), dans l'inſtant où il ſe relevoit. Ces trois malheureux enfans furent noyés, inondés du ſang de leur père, qui couloit à grands flots de cette terrible bleſ-

(1) Warhoop.
(2) Petites haches.

ſure. — Quel ſpectacle pour des hommes ! Ils ne tuèrent cependant pas les enfans ; ils ſe contentèrent de les attacher au pied d'un arbre, pendant qu'ils brûloient les maiſons & les granges que vous voyez de l'autre côté de la rivière : auſſitôt que nous fûmes aſſemblés, ils s'enfuirent.

Les deux garçons furent rachetés à la paix ; mais habitués à la vie ſauvage, ils ne voulurent point reſter avec leur mère ; pluſieurs fois ils eſſayèrent de s'échappèr : elle fut enfin obligée de les envoyer aux Iſles, où le ſecond mourut : l'aîné occupe aujourd'hui la plantation de ſon père. Toutes les prières, toutes les ſollicitations des parens de la fille, n'ont jamais pu la perſuader de revenir : elle a épouſé un Sauvage ; elle dit qu'elle eſt heureuſe, & qu'elle n'a beſoin de rien. — Tout extraordinaire que ce fait puiſſe vous paroître, nous en avons mille exemples. — Quelle peut être la cauſe d'un goût, d'une apoſtaſie ſi ſingulière ? Le progrès ordinaire de l'eſpèce humaine eſt de l'état ſauvage à l'état civiliſé : ici, nous voyons cet ordre renverſé.

Si vous voulez, nous irons voir le voiſin Williams, continua mon ami ; il vous fera voir ce fait recordé dans les Regiſtres de notre Ville. — J'obſervai que le récit de cet homme étoit interrompu par des ſoupirs profonds ; il ſembloit ſe reprocher d'avoir été, en quelque ſorte, la cauſe

de la mort de ſon père. Il me dit que, ayant été bleſſé à la tête, il ne put marcher; ſur quoi les Sauvages ſe déterminèrent à le brûler : en conſéquence de cette réſolution, ils l'attachèrent à un arbre, & obligèrent ſon frère d'apporter le bois qui devoit le conſommer. Un inſtant avant le commencement de la cérémonie, un des Sauvages hurla, & annonça qu'il hurloit pour la mort d'un fils qu'il avoit perdu il y avoit ſept lunes; il m'adopta : c'eſt à cette adoption providencielle que je dois ma vie. Dans ce grand cercle de ſituations, de dangers, que produiſent ſouvent les ſcènes variées de cette vie, celle-ci eſt, je crois, une des plus amères. Puiſſe l'Etre ſuprême délivrer mon plus cruel ennemi d'une ſituation ſemblable !

L' HUMANITÉ
RÉCOMPENSÉE.

Les détails d'une action humaine & généreuſe, au milieu des fureurs d'une guerre civile, reſſemblent à ces inſectes luiſans (1) qui voltigent ſur la ſurface de nos prairies au milieu de nos orages. Qu'il eſt doux d'en avoir à raconter! .

---

(1) Glow-Worms.

Avant même que le premier ſang eût été répandu à Boſton, le zèle bouillant & amer du Lord Dunmore, Gouverneur de la Virginie, accéléroit par tous les moyens poſſibles, les progrès déjà violens de l'animoſité & de la haine des Colons de cette Province. — Quelque tems avant l'époque où il fut obligé d'abandonner ſon Gouvernement, il donna le commandement d'un cutter de ſeize canons à M. I-s.—G-t., mon ami intime, avec ordre de croiſer ſur les côtes de la Caroline Septentrionale, & d'intercepter les vaiſſeaux venant de Charles-Town. — Pluſieurs vaiſſeaux Anglois avoient auparavant commis des dépradations ſur ces mêmes côtes, pour ſe procurer des vivres qu'on leur refuſoit par-tout. — Mon ami ſe trouvant pendant ſa croiſière dans la même néceſſité, mouilla au milieu de la Baie de * * *, & fut à terre, dans ſon canot, accompagné de huit hommes armés. — Il chemina vers la première Plantation qu'il apperçut. A peine y fut-il entré, que la Maîtreſſe de la maiſon lui tint le diſcours ſuivant : « — Vous voilà donc encore, voleurs & pirates » Anglois ? que vous avons-nous donc fait qui » puiſſe vous engager à venir de ſi loin nous pil- » ler & détruire nos maiſons ? — Je n'ignore pas » ce que votre Gouverneur Ecoſſois vient de faire » dans la Virginie. Forcés de vous embarquer, » vous n'avez donc plus d'autres reſſources que de

» venir désoler nos côtes isolées & sans défense ?
» Allez, allez-vous-en dans votre Patrie, & dites
» à vos gens que nous ne voulons plus de vous ».
— Que vous ai-je donc fait, ma chère femme ? vous m'insultez avant que j'aye ouvert la bouche : ai-je l'apparence d'un voleur & d'un assassin ? — Je suis venu à terre pour acheter les provisions dont j'ai besoin ; & vous me couvrez d'injures avant que je vous aye communiqué mes propositions. — Vendez-moi les moutons & les volailles que je vous demande, & comptez que, quelle qu'ait été la conduite de mes Compatriotes, mon intention est de vous payer honnêtement ce que vous exigerez. — Frappée de ce discours, auquel elle ne s'attendoit pas, elle lui fit mille excuses, & lui demanda ce qu'il désiroit avoir ? — Six moutons & autant de volailles que vous voudrez nous délivrer, répondit-il. — Le marché fut bientôt conclu, & le tout honnêtement payé. « Ah ! dit-elle,
» si tous les Anglois en eussent agi ainsi, nous
» serions encore amis ; — mais pour vous prou-
» ver que je ne suis point ingrate, recevez l'avis
» le plus salutaire que je puisse vous donner. —
» Dès que mon mari vous a apperçu, il a monté
» à cheval & est allé assembler le voisinage. Hâ-
» tez-vous ; les circonstances où vous êtes n'ad-
» mettent aucun délai : ils peuvent arriver à l'inf-
» tant ». — Mon ami profitant de l'avis de cette

femme, ſe rembarqua précipitamment. — A peine furent-ils à une portée de canon du rivage, qu'il apperçut trente-ſept hommes bien montés ; ils vinrent au bord de la mer, tirèrent leurs fuſils, & leur dirent une foule d'injures. Par le moyen de ſa lunette, il obſerva une femme qu'il crut reconnoître pour la Maîtreſſe de la Plantation qu'il venoit de quitter. — Son humanité & ſa généroſité ſe trouvoient ainſi heureuſement récompenſées.

Le même ami étant à bord de la frégate la Galatée, allant à l'expédition de Penobſcot, fut envoyé viſiter un petit vaiſſeau qui, après deux heures de chaſſe, avoit amené : il y trouva cinq familles qui, ruinées par les malheurs de la guerre, alloient à la rivière de Kennébeck y chercher un nouvel aſyle & la paix. A peine fut-il arrivé ſur le pont, que les femmes & les filles, les larmes aux yeux, ſe jetèrent à ſes genoux, & implorèrent la clémence du Capitaine (1). —— Nous n'avons à bord, dirent-elles, que quelques lits échappés à l'incendie de nos maiſons, quelques uſtenſiles de labourage & peu de proviſions : cette cargaiſon n'eſt pas aſſez riche pour des Anglois. — Nous avons, il eſt vrai, dix-ſept brebis & trois cens livres de fromage ; prenez-les, &, pour l'amour de Dieu, ne ſaiſiſſez pas notre vaiſſeau, qui fait la ſeule &

(1) Reid.

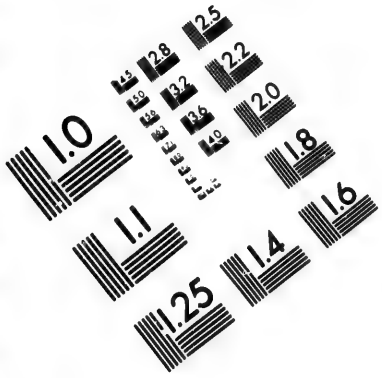
unique richeſſe de plus de trente perſonnes : c'eſt tout ce qui nous reſte de ce que nous poſſédions ; car nous avons abandonné nos terres, & vos amis ont brûlé nos maiſons. — De retour à bord de la Galatée, il fit un tableau ſi touchant de l'état où étoient ces malheureuſes familles, que le Capitaine, à ſa prière, leur fit ſignal de hiſſer leurs voiles & de pourſuivre leur route. — Ah ! mon ami, m'a-t-il dit pluſieurs fois, quel excellent baume ces deux actions généreuſes ont mis dans mon cœur, navré par des circonſtances antérieures ! quel plaiſir doux & durable je déduis de ce charmant ſouvenir ! — Pourquoi les hommes ſe privent-ils d'une jouiſſance ſi intime, & commettent-ils tant d'actions horribles, qui ne manquent jamais de les tourmenter par les remords & les regrets ?

PENSÉES

Conçues en entrant dans un Hôpital Militaire.

Anecdote d'un Soldat reconnoiſſant.

QUI peut entrer dans un Hôpital Militaire, ſans être vivement affecté à l'aſpect des maux



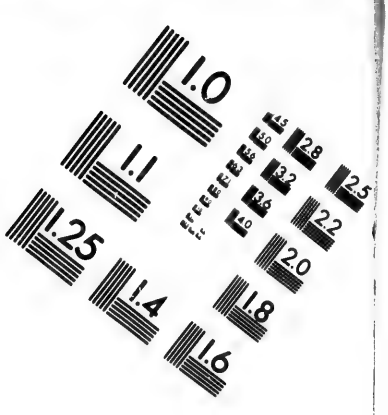
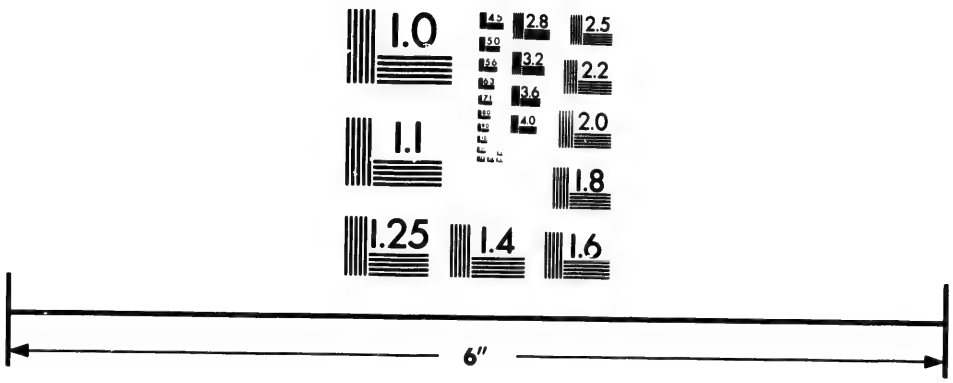
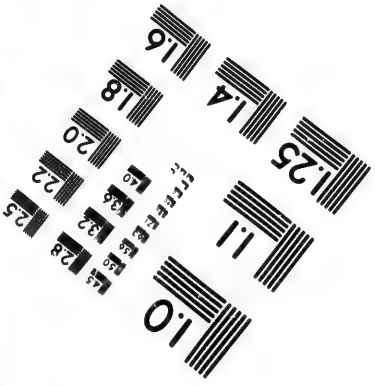
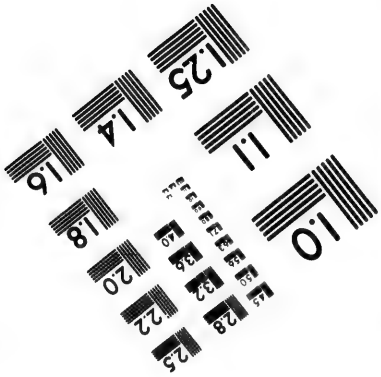


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

produits par la guerre? Oſerai-je approfondir les penſées qui viennent m'accabler à la vue de ce grand théâtre de misère? oſerai-je les écrire? Hélas! ce qui ſe paſſe dans les Hôpitaux eſt plus affligeant pour l'humanité, que toutes les horreurs d'un champ de bataille. Dans la chaleur du combat, la douleur des bleſſures n'eſt point accompagnée de cette langueur, de cet accablement qui la rend inſupportable. Mais voyez ce Soldat intrépide que l'on traîne à l'Hôpital; dans ce moment, il s'évanouit comme un foible enfant: ce généreux enthouſiaſme qui ſoutenoit ſon héroïſme, qui ſuppléoit aux forces de ſon corps, cette ſource du vrai courage eſt tarie; elle s'eſt écoulée ſur la terre avec ſon ſang. — A peine eſt-il entré, que ſon ame eſt flétrie, pour la première fois, par la puſillanimité, ſuite de la fièvre dévorante & des douleurs aiguës. Il gémit, il pleure, & demande en vain, à ceux qui l'environnent, quelques ſentimens d'humanité, quelqu'attention. — » Hélas! » ſe dit-il à lui-même, ſi j'étois dans mon pays, » parmi mes parens, on auroit ſoin de moi: mais » ſous ce ciel étranger, environné de perſonnes » dont les cœurs ſont endurcis par le ſpectacle ha- » bituel des maux, je me trouve iſolé au milieu » de la foule; la longueur des jours, l'inſomnie » des nuits me tourmentent, m'excèdent; je ſuis » également accablé de mes douleurs & de celles

» des autres. « — Sa ſanté, ſes membres & ſa vie étoient ſon unique tréſor; il en a fait le ſacrifice; que pouvoit-il offrir de plus?... Cependant, expoſé à une mal-propreté dégoûtante & aux inſectes qui le dévorent, confié aux ſoins d'un Chirurgien négligent, ce brave Soldat, qui a contribué, de ſon ſang, au triomphe, à la gloire, à la puiſſance de ſon Chef ou de ſa Patrie, n'en reçoit, pour tout ſalaire, qu'un grabat, un foible abri qui le défend à peine des injures de l'air.

Le ſyſtême d'humanité qu'ont adopté les Européens dans leurs guerres, devroit, ce me ſemble, ſe déployer, ſur-tout dans les Hôpitaux, & influer ſur l'approviſionnement des vivres, ſur le traitement des malades & des bleſſés. C'eſt dans ces Maiſons de Charité que j'aimerois à voir la généroſité nationale éclater dans toute ſon étendue; c'eſt-là que l'aſſiduité du Paſteur zélé, l'habileté des Médecins, l'attention des Gardes devroient démontrer l'intention bienfaiſante des Gouvernemens; c'eſt-là, ſur-tout, qu'il faudroit prévenir les monopoles cachés, qui renverſent ſouvent les meilleurs établiſſemens : quel bonheur alors pour le Citoyen, de voir ces infortunés devenir ſenſibles à la reconnoiſſance de la Patrie, & trouver quelque adouciſſement à leurs peines! La théorie de ces établiſſemens eſt toujours ſéduiſante; mais l'adminiſtration ſouvent remplie de fautes énormes.

Combien de fois n'arrive-t-il pas que les Médecins ſont ſans expérience, les médicamens compoſés de mauvaiſes drogues, que les Gardes ſont des femmes dures & ſujettes à l'ivrognerie ? combien n'en ai-je pas vu, ſourdes à la voix de la douleur, dormir au milieu des gémiſſemens ?

Prenons pour modèles les Hôpitaux de Québeck & de Montréal ; ils ſont dirigés par des Religieuſes dont j'ai plus d'une fois admiré la douceur & la tendre charité. — Quel zèle que celui qui ſe conſacre à l'aſſiſtance des malades ! c'eſt un emploi digne de la Couronne divine à laquelle elles aſpirent. Qu'il eſt beau de les voir donner leur vie, les beaux jours de leur jeuneſſe, à l'emploi dégoûtant de penſer des corps infectes, des bleſſures & des ulcères ! L'aſſiduité de ces femmes, leur propreté, le doux ſon de leur voix, les grâces de leur figure, répandent autour d'elles la conſolation, le bien-être & la ſanté. Nos Hôpitaux ne ſont point ſi bien tenus, quoiqu'ils ſoient dirigés avec le plus grand ſoin & aidés des ſecours de la charité la plus fervente : je ne connois que celui de Philadelphie qui puiſſe leur être comparé ; il a été fondé, vous le ſavez, par les Quakers, & peut être regardé comme le plus propre, le plus commode, le mieux gouverné de tout le Continent. On dit que dans pluſieurs Royaumes, les Hôpitaux ſont des gouffres qui engloutiſſent

tout ce qui prend refuge dans leur enceinte ; des asyles trompeurs, où la mauvaise administration, le défaut de charité & l'affreuse cupidité poignardent & tuent. — Si j'étois réduit à n'avoir ni feu, ni lieu, & que je tombasse malade, j'irois d'abord à Montréal ; si je ne pouvois y être admis, je m'adresserois aux bons Quakers : on me guériroit, ou je mourrois en paix. — Permettez-moi de joindre aux observations précédentes, une Anecdote qui semble avoir quelque analogie à ce sujet ; que je la place où je voudrai, elle doit plaire à un cœur généreux comme le vôtre.

EXTRAIT

D'une Lettre du Docteur M.—r

A Abany, 18 Novembre 1778.

QUELQUES affaires m'ayant appelé ici, j'allai visiter l'Hôpital où étoient plusieurs malades de notre armée ; j'observai avec plaisir qu'il n'y avoit point d'épidémie. En passant dans la grande salle du milieu, j'apperçus un Soldat dont la contenance me frappa ; il me regardoit très-attentivement : enfin il m'appella ; je m'approchai, &, m'étant assis sur son lit, je lui prêtai l'oreille. Je suis étranger, me dit-il ; cependant, ne pourrez-

vous ajouter foi aux paroles d'un Soldat Américain?.... Le tems de mon engagement eſt preſque fini; j'ai un déſir extrême de retourner dans ma famille, parce que j'ai ouï-dire que mon frère eſt mort. — J'ai trouvé un homme pour me remplacer dans le Régiment : mon père poſsède un bien conſidérable dans la Virginie; que penſerez-vous de moi, ſi je vous demande 100 piaſtres? avec cet argent, je puis payer la ſomme dont je ſuis convenu, ſortir de cet Hôpital & rejoindre mes parens. — J'ai le plus grand déſir de quitter ce canton avant la chûte des neiges, qui eſt très-prochaine : nous n'avons point de Poſtes; il ne me reſte par conſéquent aucun moyen d'informer mes patens de ma fâcheuſe ſituation. — Frappé de cette demande hardie, mais honnête, j'examinai attentivement les traits de ſon viſage; je conſultai l'impreſſion ſecrète que produiſit ſur moi ſa phyſionomie : je crus voir le caractère de l'honnêteté, & je lui accordai la ſomme qu'il m'avoit demandée. — La ſurpriſe que ma facilité lui cauſa, lui coupa la parole pendant un moment; mais bientôt il verſa des larmes qui le ſoulagèrent extrêmement; c'étoient celles de la plus vive reconnoiſſance : il en baigna mes mains, & me remercia de la façon la plus énergique. Quelques jours après, il vint me voir, m'informa plus particulièrement de l'état de ſa famille, renouvela

nouvela les proteſtations du paiement au premier Février ſuivant. — Je n'avois nulle inquiétude, & s'il ne m'avoit jamais rendu la ſomme que je venois de lui prêter, je n'aurois pas tout perdu; car j'avois joui d'un plaiſir exquis dans l'action que je venois de faire, & j'en jouis encore quand j'y penſe. — Je crois voir encore tous les geſtes de ce jeune homme, tous les traits de ſon viſage exprimer le retour de l'eſpérance & du bonheur; je crois encore entendre le cri de ſa reconnoiſſance, s'élever vers ſon bienfaiſteur & vers le Ciel.

Cinq ſemaines après ſon départ, je reçus une lettre de ſon père, de ſa mère & de ſon oncle, dont je vous envoie une copie, (car auſſi longtemps que je vivrai, j'en conſerverai l'original.) Dites-moi, je vous prie, ce que vous penſez des offres qu'ils me font, & ce que je dois faire? — Si j'accepte ce retour étonnant de leur gratitude, je ſerai regardé comme un mercenaire qui n'a obligé qu'à deſſein d'augmenter ſa fortune; ſi je refuſe entièrement, ne pourra-t-on pas m'accuſer d'orgueil? Je ne ſais que faire : irai-je demeurer & vivre parmi des étrangers, en vertu de cette ſingulière adoption? Je m'expoſerai peut-être aux reproches de mes amis; car ce n'eſt pas l'opinion du public que je redoute. Informez-moi, je vous prie, de votre opinion. *Adieu.*

Virginie, Culppeper County, 27 Décembre 1778.

J'Avois deux fils, l'un a déjà péri dans ces tems orageux, mais il eſt mort en défendant ſa Patrie; l'autre alloit diſparoître auſſi, & vous l'avez conſervé en lui donnant les moyens de venir rejoindre ſes parens : déjà affligé par la mort du premier, je devenois de jour en jour plus malheureux, par la crainte de ne revoir jamais le ſecond. Sans vous, peut-être ſerions-nous aujourd'hui ſans enfans. — Mais, dites-nous, quel eſt le motif qui vous a déterminé à cette généreuſe action; à choiſir notre enfant parmi tant d'autres qui méritoient également votre attention ? — Bénie ſoit la main inviſible qui vous a conduit ſecrètement vers ſon lit, & vous a fait écouter attentivement ce qu'il avoit à vous propoſer. — Il nous a informé que ce jour étoit le 14 d'Octobre; qu'il ſoit dorénavant l'époque d'une joie annuelle dans ma famille : je le conſacre, afin qu'il ſoit diſtingué des autres par les remercîmens les plus fervens à l'Etre Suprême, par une ſuſpenſion de travail, par les plaiſirs innocens. — Mes eſclaves partageront avec nous la joie inſpirée par ce doux ſouvenir : permettez qu'ils entrent pour quelque choſe dans cette reconnoiſſance générale; ne mépriſez pas la part qu'ils y pren-

nent, car ce ſont des hommes, & je les ai toujours traités comme tels. — Vous avez procuré à notre fils la ſanté, la liberté, le plaiſir de revoir ſes parens; que de bienfaits! Heureuſement ce jeune homme a beaucoup d'amis & de parens, ſans cela le poids de ſa reconnoiſſance ſeroit trop difficile à ſupporter. Il m'a dit que vous n'aviez jamais été père; vous ne pouvez donc connoître ma joie, ni les ſenſations paternelles qui tranſportent mon cœur; la ſoigneuſe Nature les cache, comme un tréſor, à ceux auxquels elle n'a point donné d'enfans. Nous ne nous connoiſſons pas, il eſt vrai; mais les hommes vertueux ſont unis par les liens d'une conſanguinité intellectuelle. — Dorénavant, regardez-moi comme votre ami; je ne négligerai rien pour mériter ce nom: par la Loi de la Nature, je ſuis le père de mon enfant; vous êtes le père adoptif que la Nature lui a donné dans le moment critique de l'abandon & de l'indigence; nous ſommes donc frères: faſſe le Ciel que cette union nouvelle ſoit à jamais durable!..... Venez nous joindre, venez partager avec nous la poſſeſſion & la jouiſſance de tout ce que nous avons: vous êtes déjà incorporé dans notre famille: — venez prendre poſſeſſion de cette chaiſe, qui vous attend à notre table. — Ma femme! — mais qui peut exprimer les chagrins, l'affliction, la joie, la

ſurpriſe, l'amour & tous les différens mouvemens de la ſenſibilité maternelle! — Ce n'eſt que par le *ſerrement* énergique de ſes mains, par ſes larmes, ſes ſourires, que vous pourrez recueillir toute l'étendue de ſa reconnoiſſance : non-ſeulement notre famille entière, mais tout notre voiſinage, auquel votre nom eſt déjà devenu cher, vous recevra comme vous le méritez, & vous convaincra qu'il y a encore des ames qui n'ont pas perdu, dans les cruautés de cette guerre, les ſentimens qui diſtinguent les hommes vertueux. — Pour vous convaincre que cette Lettre n'eſt pas formée de paroles vagues, inſpirées par la joie ſoudaine de ſentimens qui bientôt s'évaporent & s'oublient ; pour vous convaincre que l'impreſſion faite ſur nos cœurs par votre généroſité, ſera auſſi durable que le ſervice que vous nous avez rendu ; le porteur de cette Lettre, qui eſt le fils de mon frère, vous délivrera un contrat authentique & légal de la moitié de la Plantation de * * *, accompagné d'un Nègre que je vous donne, d'un ſecond venant de mon fils, d'un troiſième venant de la mère de ma femme, & d'un Eſclave que vous offrent chacun de mes frères. Ce Contrat, ainſi que le Billet de vente, comme vous le verrez par l'endoſſement, ſont ſignés, ſcellés & recordés, ſuivant la Loi. — Cette nouvelle propriété eſt irrévocablement la vôtre.

Heureux ſi notre ſol, notre gouvernement, notre climat, peuvent vous perſuader de réſider parmi nous ! — Uniſſez ce petit préſent à votre fortune; venez demeurer en Virginie, ou vos talens, votre mérite & votre humanité ſont déjà connus, & vous procureront tous les avantages que peut produire l'eſtime d'une famille reconnoiſſante, & d'un voiſinage éclairé. — Puiſſe le Meſſager que j'envoie vous trouver ſain & ſauf, & vous amener dans nos bras.

WILLIAM. ARTHUR. SUSANNAH.

DESCRIPTION

D'UNE CHUTE DE NEIGE,

Dans le Pays des Mohawks, ſous le rapport qui intéreſſe le Cultivateur Américain.

Germanflats, 17 Janvier 1774.

L'HOMME, doué du plus foible dégré d'intelligence, ne peut habiter quelque climat de la terre que ce ſoit, ſans faire, même involontairement, les obſervations les plus utiles ſur les différens phénomènes qui perpétuellement le menacent & l'environnent; la moindre ſenſibilité ſuffit pour

être frappé d'un mêlange d'effroi & d'admiration à la vue des combats des élémens. Ces orages électriques, qui embrâſent & qui bouleverſent l'atmoſphère; ces inondations déſolantes, ces ouragans deſtructeurs, ces gelées ſubites & pénétrantes, ces chûtes de neige qui, dans une nuit, couvrent toute une région, ces jours de chaleurs brûlantes : comment contempler toutes ces choſes, ſans ſe demander à ſoi-même où réſide la cauſe de tant de merveilles; quelle eſt la main qui les dirige? Que l'Homme eſt foible en comparaiſon de tout ce que la Nature a mis ſur ſa tête & ſous ſes pieds!

Parmi les caractères phyſiques, naturels à ce climat, nul ne m'a paru plus frappant que le commencement de nos hivers, & la véhémence avec laquelle ſes premières rigueurs ſaiſiſſent la terre; rigueurs qui deſcendent du Ciel, & deviennent une de ſes plus grandes faveurs : car, que ferions-nous ſans le volume immenſe de nos neiges bienfaiſantes? Grâces à leur chûte, nous recueillons abondamment les fruits de notre culture. Ce déluge d'eau congelée eſt, malgré ſa rigoureuſe apparence, comme un vaſte manteau qui protège & échauffe les herbes & les grains de nos champs. Ce moment influe ſur tout le gouvernement des animaux d'une grande ferme; forcés d'abandonner l'herbe

& les pâturages de nos champs & de nos prairies, ils paſſent ſoudainement aux fourages, aux grains, & aux autres proviſions que l'Homme a raſſemblées, lorſque la végétation enrichiſſoit la ſurface de la terre. — Voici le période où les fonctions d'un grand Cultivateur deviennent plus étendues & plus aſſujettiſſantes. — Il faut qu'il tire de ſes magaſins toutes les branches de ſubſiſtance dont il a beſoin; il faut qu'il prévoie ſi ſes proviſions ſeront ſuffiſantes pour maintenir tous ſes beſtiaux, pendant le cours de ce long engourdiſſement, qui ſouvent comprend la moitié de l'année; il faut qu'il partage chaque claſſe d'animaux, de peur que les plus forts n'incommodent les plus foibles; il faut qu'il cherche l'endroit le plus convenable pour les abreuver, la voie la moins gliſſante; il faut qu'il ouvre des chemins de communication, qu'il joigne ſon traîneau à ceux de ſes voiſins, pour affaiſſer la neige de la grande route, & la tenir ouverte; qu'il ſache prévenir les maladies, les accidens, & y remédier quand ils arrivent. — Que de prévoyance, de connoiſſances & d'activité pour l'approviſionnement de ſa maiſon, l'habillement & la nourriture d'une famille conſidérable, pendant l'eſpace de cinq mois! Comme les animaux de la Plantation, les Maîtres de cette famille ne peuvent plus tirer leur ſubſiſtance que des farines moulues & ſerrées avant les gelées, des viandes ſalées, fu-

mées & diſpoſées avec ſoin, par l'induſtrie de ſa femme : ah ! voilà le vrai tréſor du Cultivateur Américain ! Qu'il laboure, qu'il s'épuiſe en ſueurs; qu'il faſſe produire à la terre les fruits les plus exquis & les meilleurs grains ; ſi l'économie de ſa femme ne correſpond point à ſa vigilance, il ne verra point de bons mets ſur ſa table, il portera du linge ou des habits plus groſſiers, pendant que ſon voiſin, plus heureux, quoique moins riche, ſera nourri d'une façon ſimple, mais exquiſe, & vêtu avec la décence & la propreté poſſibles. Avec une femme vraiment induſtrieuſe, il n'y a pas un de nos Colons qui ne vive plus heureuſement qu'aucuns Cultivateurs Européens.

Auſſitôt après la chûte des feuilles, nos différentes récoltes, telles que celle des pommes de terre, maïs, topinambours, &c. rempliſſent le cours des journées Américaines. Les Sauvages nous ont communiqué leurs lumières locales. — Il nous eſt aiſé de prévoir quel hiver nous aurons par le nombre des feuilles qui couvrent les épis du maïs, par le procédé des écureuils, quand ils les enlèvent de nos champs, &c. Tout homme prudent doit ſe préparer à la ſaiſon la plus rude que la nature puiſſe nous donner; les détails qui ſont alors néceſſaires, vous ſurprendroient; il faut d'abord examiner attentivement les étables, les appentis, les cours de granges, les hangards, les diviſions dans

leſquelles les beſtiaux doivent être enfermés, les rateliers portatifs ou fixes, les auges, les mangeoires, &c. Il faut réparer ce qui dépérit, remettre en place ce qui eſt néceſſaire; les approviſionnemens de paille de maïs, de foin, de paille ordinaire, exigent des endroits sûrs & convenables à l'abri de la pluie & de la neige.

Les cochons bien engraiſſés vont nous procurer les proviſions de l'été prochain, ainſi que les différens mets que les femmes habiles ſavent en tirer. Le bœuf va nous nourrir de la meilleure des viandes; après tant d'années de ſervices, il s'offre enfin en ſacrifice; ſon ſuif réjouit & éclaire la famille; ſa peau couvre nos pieds & les garantit des pluies, des boues & des gelées; ſon poil & ſa bourre donnent à nos plafonds une ſolidité nouvelle : la nature ne pouvoit créer un animal qui pût nous être plus utile. Les pommes deſſéchées, les fruits, le cidre, le beurre, les farines différentes, tout doit être prêt & en sûreté au-dehors comme au-dedans.

Les grandes pluies viennent enfin & rempliſſent les ſources, les ruiſſeaux & les marais, pronoſtic infaillible; à cette chûte d'eau ſuccède une forte gelée, qui nous amène le vent de nord-oueſt; ce froid perçant jette un pont univerſel ſur tous les endroits aquatiques, & prépare la terre à recevoir cette grande maſſe de neige qui doit

bientôt ſuivre : les chemins auparavant impraticables, deviennent ouverts & faciles. Quelquefois après cette pluie, il arrive un intervalle de calme & de chaleur, appelé l'*Eté Sauvage ;* ce qui l'indique, c'eſt la tranquillité de l'atmoſphère, & une apparence générale de fumée. — Les approches de l'hiver ſont douteuſes juſqu'à cette époque ; il vient vers la moitié de Novembre, quoique ſouvent des neiges & des gelées paſſagères arrivent long-tems auparavant.

Quelquefois nos hivers s'annoncent ſans pluies, & ſeulement par quelques jours d'une chaleur tiède & fumeuſe, par le hauſſement des fontaines, &c. Dans ce cas, la ſaiſon ſera moins favorable, parce que les communications, dont on a tant beſoin, ſeront moins libres ; c'eſt alors qu'il faut s'applaudir de ſa prévoyance ; car il ſeroit trop tard de remédier aux choſes négligées. Bientôt le vent de nord-oueſt (ce grand meſſager du froid) ceſſe de ſouffler ; l'air s'épaiſſit inſenſiblement, il prend une couleur griſe ; on reſſent un froid qui attaque les extrêmités du nez & des doigts ; ce calme dure peu ; le grand régulateur de nos ſaiſons commence à ſe faire entendre ; un bruit ſourd & éloigné annonce quelque grand changement. — Le vent tourne au nord-eſt ; la lumière du ſoleil s'obſcurcit, quoiqu'on ne voie encore aucuns nuages ; une nuit générale ſemble approcher,

des atomes imperceptibles deſcendent enfin ; à peine peut-on les appercevoir ; ils approchent de la terre comme des plumes dont le poids eſt preſque égal à celui de l'air. — Signe infaillible d'une grande chûte de neige.

Quoique le vent ſoit décidé, on ne le ſent pas encore ; c'eſt comme un zéphyr d'hiver ; inſenſiblement le nombre ainſi que le volume de ces particules blanches devient plus frappant, elles deſcendent en plus grands flocons ; un vent éloigné ſe fait de plus en plus entendre, accompagné comme d'un bruit qui augmente en s'approchant. — L'élément glacé ſi fort attendu, paroît enfin dans toute ſa pompe boréale ; il commence par donner à tous les objets une couleur uniforme. — La force du vent augmente, le calme froid & trompeur ſe change ſouvent en une tempête, qui pouſſe les nues vers le ſud-oueſt avec la plus grande impétuoſité : ce vent heurle à toutes les portes, gronde dans toutes les cheminées, & ſiffle ſur tous les tons les plus aigus, à travers les branches nues des arbres d'alentour. — Ces ſignes annoncent le poids, la force & la rapidité de l'orage. — La nuit arrive, & l'obſcurité générale augmente encore l'affreuſe majeſté de cette ſcène : ſcène effrayante pour ceux qui ne l'ont jamais vue. Quelquefois cette grande chûte de neige eſt précédée par un frimat qui, comme un vernis brillant, s'attache

à la ſurface de la terre, aux bâtimens, aux arbres & aux paliſſades. — Phénomène fatal aux beſtiaux! Mélancoliques & ſolitaires, ils cherchent quelque abri; & ceſſant de brouter, ils attendent, le dos au vent, que l'orage ſoit paſſé.

Quel changement ſubit! du ſoir au lendemain le tableau de l'automne a diſparu; la nature s'eſt revêtue d'une ſplendeur univerſelle; c'eſt un voile d'une blancheur éclatante, contraſtée par l'azur des Cieux. — Des chemins bourbeux & pleins de ſang, deviennent des chauſſées glacées & ſolides. Que diroit un Africain, à la vue de ce phénomène du nord; lui qui a paſſé ſa vie à trembler ſous les éclairs, ſous les foudres du tropique, & à brûler ſous ſon ſoleil vertical?

L'allarme eſt répandue de tous côtés; le maître, ſuivi de tous ſes gens, court vers les champs où ſont les beſtiaux; les barrières ſont ouvertes; il les appèle & les compte à meſure qu'ils paſſent devant lui. — Les bœufs & les vaches, inſtruits par l'expérience, ſavent retrouver l'endroit où l'hiver précédent ils avoient été nourris. — Les plus jeunes les ſuivent; tous marchent à pas lents. — Les poulains, d'une approche difficile, lorſqu'ils étoient libres & ſans contrainte, ſoudainement privés de cette liberté, deviennent plus doux & plus dociles à la main qui les approche & les careſſe. — Les moutons, chargés de leurs toiſons, dont le poids

eſt augmenté par la neige, avancent lentement; leurs cris continuels annonçent leur embarras & leur terreur. — Ce ſont eux qui fixent nos premiers ſoins & notre première attention. — Bientôt les chevaux ſont conduits à leurs écuries, les bœufs à leurs étables; le reſte, ſuivant l'âge, eſt placé ſous les hangards & ſous les diviſions qui leur ſont aſſignées. — Tout eſt en sûreté; il n'eſt pas encore néceſſaire de leur donner du foin, ils ont beſoin de l'aiguillon de la faim pour manger volontairement le fourrage deſſéché, & oublier l'herbe dont ils ſe nourriſſoient la veille.

Le Ciel ſoit béni! tout eſt à l'abri de l'inclémence de l'air; l'œil vigilant du Cultivateur à préſidé à chaque opération, &, comme un bon maître, il a pourvu au ſalut de tous; nul accident n'eſt arrivé. — Il revient enfin chez lui, non ſans beaucoup de peine, marchant ſur une couche de neige qui a déjà rempli les chemins. Ses habits ſimples, mais chauds & commodes, ſont couverts de frimats & de glaçons; ſon viſage, battu par le vent & les floccons de neige, eſt rouge & enflé. — Sa femme ravie de le voir revenu avant la nuit, l'embraſſe en le félicitant; elle lui offre une coupe de cidre mêlé avec du gingembre, & pendant qu'elle prépare les vêtemens dont elle veut qu'il ſe couvre, elle lui raconte les ſoins qu'elle a pris auſſi de ſes canards, de ſes oiſons & de toutes ſes au-

tres volailles. — Département moins étendu, à la vérité, mais non moins utile.

La douceur de cette conversation est traversée par un souci qui la trouble. — Les enfans avoient été envoyés le matin à une école éloignée; le soleil luisoit, il n'y avoit nulle apparence de neige; ils ne sont point encore revenus: où peuvent-ils être? Le maître a-t-il eu assez d'humanité, pour rester avec eux & prendre soin de son petit troupeau, jusqu'à l'arrivée du secours? Ou bien, ne pensant qu'à lui-même, les a-t-il abandonnés? Elle communique ses pensées allarmantes à son mari, qui, déjà en secret, partageoit ses inquiétudes; il ordonne à un des nègres, d'aller à l'école avec *Bonny*, la vieille & fidèle jument, dont la fécondité lui a été si utile. Tom-Jom vole, obéit, la monte sans selle & sans bride, & la précipite à travers l'orage & le vent: les enfans étoient à la porte, attendant, avec impatience, le secours paternel; le maître les avoit laissés. — A peine ont-ils reconnu *Tom le bon nègre*, qu'ils poussent un cri de joie; elle est augmentée par le plaisir de s'en retourner; à cheval, après en avoir placé deux derrière, il met le troisième devant lui. *Râchel*, la fille d'une pauvre veuve du voisinage, voit, les larmes aux yeux, ses camarades pourvus d'un cheval & d'un nègre; cruelle mortification! car il y en a pour tous les âges. *Râchel* va-t-elle

reſter ſeule, leur dit-elle? Ma mère n'a ni monture, ni eſclave; c'eſt la première fois que l'enfant eſt devenu ſenſible à ſa ſituation, & qu'elle a fait de ſemblables réflexions. — Sa pauvre mère fait les vœux les plus ardens pour qu'un charitable voiſin daigne la ramener; car elle ne ſait comment abandonner ſes deux vaches & ſa geniſſe, qui, fuyant l'orage, viennent d'arriver des bois; ſes cinq brebis qui la ſuivent, & lui demandent, par leurs longs bêlemens, un abri contre la neige & le vent. — Le Ciel exauce ſes prières. Le Nègre touché des pleurs de *Râchel*, & pour plaire aux enfans de ſon maître, après pluſieurs eſſais, la place ſur le col de *Bonny*. — Il la tourne enfin vers l'orage, (car ils alloient à l'eſt) tous s'écrient & ont peur de tomber; mais bientôt enhardis, ils s'attachent à Tom, qui devient leur point d'appui. — *Bonny*, connoiſſant la riche cargaiſon dont elle eſt chargée, avance lentement, avec une patience & une adreſſe admirable; à chaque pas, elle lève les jambes au-deſſus de la neige, & marche avec la timidité de la prudence.

Ils arrivent; le père & la mère impatiens & inquiets, s'étoient déjà avancés juſqu'à la grande barrière; ils prennent chacun un enfant dans leurs bras. — Quelle joie réciproque! L'idée du danger évité l'augmente encore. — On les ſecoue, on les broſſe, on les change, on les réchauffe, on les

plaint, on les embraſſe; la peur, la neige & l'effroi diſparoiſſent. — Alors le biſcuit au lait, le bon fromage, le gâteau de pommes, la taſſe de thé bien ſucrée, ſont mis ſur la table : ils ſont heureux, & vous auriez partagé leur bonheur, j'en ſuis sûr, ſi vous aviez été témoin de cette petite ſcène. Le genre de vie des Cultivateurs Américains en produit beaucoup de ſemblables. Ne ſeroit-il pas étonnant que, dans ce pays d'hoſpitalité & d'abondance, la petite Râchel n'eût pas partagé, avec ſes camarades, le plaiſir de la bonne chère & la joie d'un bon feu ? On la réchauffe auſſi, on la conſole, on la nourrit, & elle oublie les réflexions qu'elle avoit faites à la porte de l'Ecole. Pour rendre cette action généreuſe plus complète encore, on la renvoie chez elle ſur la même monture & ſous les ſoins du même Nègre. Les remercîmens, les ſincères bénédictions de la pauvre Veuve qui ſe préparoit à aller chercher ſa fille, ne payent-ils pas ſuffiſamment la peine qu'on avoit priſe ? Tom revient enfin; tout eſt à l'abri, ſain & ſauf : — Dieu ſoit loué ! Dans ce moment, le ſoigneux nègre Jacques entre dans la ſalle, portant ſur ſes hanches une énorme bûche; ſans quoi, nos feux ne peuvent ni durer, ni donner de la chaleur. — Tous ſe lèvent & font place; les grands chenets ſont ôtés; le feu eſt fait; la mère nettoie elle-même ſon âtre avec

la plus grande attention. — La famille ſe replace & s'aſſeoit pour jouir de cette chaleur bénigne. — Le repas, après tant d'opérations laborieuſes, conduit au ſilence & au ſommeil; les enfans alternativement s'endorment & s'éveillent, les morceaux à la main. — Le père ouvre la porte de tems en tems, pour contempler le progrès de la neige & du vent. — A peine oſe-t-il mettre la tête dehors; quelle obſcurité, quelle nuit noire, dit-il à ſa femme! je ne puis voir les paliſſades qui ne ſont qu'à deux perches d'ici; à peine puis-je diſtinguer les branches de nos acacias; je crains qu'ils ne caſſent ſous le poids... Grâces au Ciel, j'ai penſé à tout, &, demain matin, je ſoignerai bien mes beſtiaux, ſi Dieu m'accorde la vie.

Les Nègres, amis du feu, fument leurs pipes & racontent leurs hiſtoires dans la cuiſine : bien nourris, bien vêtus, heureux & contens, ils partagent la joie & le repos de leurs Maîtres, & s'occupent à faire leurs balais, leurs jattes & leurs grandes cuillers de racines de frêne. — Tous raſſemblés ſous le même toit, au ſein de la paix, ils ſoupent, ils boivent leur cidre; inſenſiblement ils parlent moins & s'endorment. — Quand la fureur de l'orage redouble le bruit de la cheminée, ils ſe réveillent ſubitement, & regardent à la porte avec un effroi reſpectueux. — Mais pourquoi s'inquiéter? c'eſt l'ouvrage du Tout-Puiſ-

ſant ; & ils vont ſe coucher, non ſur des grabats de triſteſſe & de pauvreté, mais ſur de bons lits de plumes, faits par la Maîtreſſe. Là, chaudement étendus entre des draps de flanelle, ils jouiſſent d'un repos heureux, acheté par les fatigues du jour. — L'Etre Suprême n'a nul crime à punir dans cette famille innocente : pourquoi permettroit-il que les rêves terribles, les viſions de mauvais augure affligent l'imagination de ces bonnes gens ? A peine le jour a-t-il paru, que le Cultivateur ſe lève, appèle ſes Nègres : l'un s'emploie à allumer du feu dans la chambre, pendant que les autres vont au hangard & à la grange. — Mais comment y parvenir ? la neige eſt profonde de deux pieds, & elle tombe encore ; ils n'ont point le loiſir d'ouvrir les paſſages néceſſaires : ils y arrivent comme ils peuvent ; car les chemins & les ſentiers ont diſparu, & la neige amoncelée par le vent dans certains endroits, préſente des obſtacles qu'on ne peut franchir.

Les beſtiaux qui, pendant la nuit, étoient reſtés immobiles ſous une neige adhétente, ſoudainement ranimés à la vue du Maître, ſe ſecouent & s'approchent de toutes parts pour recevoir leur fourage. Que de ſoins cette vie n'exige-t-elle pas ! Après avoir contemplé ce grand cercle d'actions qui embraſſe l'année entière, qui peut s'empêcher de louer & d'eſtimer cette claſſe d'hommes ſi utiles

& ſi dignes de la liberté qu'ils poſſèdent ! ce ſont eux qui, répandus ſur le bord de ce Continent, l'ont fait fleurir par leurs charrues & leur induſtrie : ce ſont eux qui, ſans le ſecours dangereux des mines, ont produit cette maſſe de richeſſe commerçable, ces branches d'exportation qui font aujourd'hui notre richeſſe ; richeſſes qui n'ont été ſouillées ni par la guerre, ni par la rapine, ni par l'injuſtice : ce ſont eux dont la poſtérité remplira ce Continent immenſe, & rendra cette nouvelle partie du monde la plus heureuſe & la plus puiſſante. — Puiſſent les pauvres & les déſœuvrés de l'Europe, animés par notre exemple, invités par nos Loix, venir partager avec nous nos fatigues, nos travaux & notre bonheur.

— Après avoir nourri les beſtiaux, il faut chercher des places commodes pour les abreuver. Il faut, avec des haches, ouvrir des trous dans la glace ; il faut écarter la neige, pour ſe procurer une approche commode & non gliſſante. — Cela eſt fait ; mais cela ne ſuffit pas. Les anciens animaux marchent les premiers à travers le ſentier qu'ils ſe frayent eux-mêmes ; le reſte ſuit à la file : les plus jeunes & les plus foibles derrière. — L'expérience & l'inſtinct leur enſeignent merveilleuſement la place que chacun doit occuper. — Dès que les vétérans ont bu, il faut les chaſſer par une autre route ; car ils reſteroient au bord du trou des heures entières, &

empêcheroient les autres d'en approcher. Plus il fait froid, plus leur nourriture eſt groſſière : le meilleur fourage eſt réſervé pour le tems du dégel, qui relâche leurs dents & les affoiblit. Quelle ſanté, quelle vigueur le froid ne donne t-il pas aux animaux, pourvu qu'ils ſoient bien nourris ! Les chevaux ſont à l'écurie pendant la nuit ; mais ils ſont dehors pendant le jour, & ne ſont jamais malades. Les plus délicats des beſtiaux ſont les moutons ; quand la neige dure long-tems, ils ſont ſujets à devenir aveugles. Le ſeul moyen de prévenir cet accident, eſt de balayer leur cour, afin d'en ôter toute la neige, & de leur donner des branches de pin.

Mais il arrive ſouvent qu'après ces grands orages, après même que les chemins ont été battus, le vent de Nord-Oueſt (tyran de ces contrées) ſouffle avec ſon impétuoſité ordinaire : alors il ſoulève le nouvel élément, qu'il emporte & répand de toutes parts. La Nature ſemble enſevelie dans un tourbillon d'atomes blancs. Malheur à ceux qui voyagent en traîneaux ; ils ceſſent de diſcerner les objets ; ils perdent leur chemin : les chevaux couverts de neige, ainſi que le Voyageur, s'égarent & s'enfoncent dans des endroits où ils ne peuvent plus toucher la terre avec leurs pieds. — Le chagrin, l'inquiétude & le froid rendent ces ſituations dangereuſes. Je m'y ſuis trouvé une fois ; j'eus à

peine assez de courage pour chercher une maison, où j'abordai heureusement. Quoique ces nuages de neige ne soient pas si dangereux que les sables soulevés de l'Arabie, ils ne laissent pas cependant de faire périr bien des hommes tous les hivers. — A bien des égards, cette seconde tempête est plus nuisible que la première : souvent elle emporte la neige de certains côteaux, & laisse le grain exposé à la fureur de la gelée. Soulevée comme la poussière, la neige tombe dans les chemins qu'elle rend impraticables ; elle s'accumule devant les maisons, tourmente les bestiaux & suspend les voyages. — Poussée par la force de ce vent terrible, elle pénètre par-tout. — Alors les habitans dont les traîneaux rassemblés avoient battu & ouvert les chemins, se réunissent une seconde fois. — C'est l'ouvrage le plus pénible que les chevaux puissent faire ; mais ces communications sont essentielles : il faut aller au marché, à l'église, au moulin, au bois ; il faut aller voir ses voisins pendant cette saison de joie & de fêtes.

Le bûcher formé pendant l'automne est bientôt épuisé pour alimenter nos feux : il faut s'en procurer une provision proportionnée aux besoins de la famille. La prudence nous indique même la nécessité de pourvoir à ceux de l'été, opération dure & laborieuse ; car quand la neige est profonde, un arbre tombé disparoît, & ce n'est qu'avec beau-

coup de peine, qu'on le coupe en morceaux de huit pieds de long, pour le charger ſur le traîneau. Pour ſimplifier cette opération, on s'adreſſe à ſes voiſins, ſi l'on jouit de leur eſtime; ils s'aſſemblent volontiers & ſe rendent mutuellement ſervice. J'ai eu ſouvent vingt traîneaux dans un jour, qui m'ont charié plus de ſoixante-dix cordes de bois. — C'eſt alors que la Maîtreſſe n'épargne rien de ce que la cave, le grenier, la maiſon à fumée produiſent de meilleur: c'eſt un jour de fête deſtiné à reconnoître le ſervice eſſentiel que nous rendent nos voiſins. L'induſtrie de la femme, ſon adreſſe à apprêter les mets, ſon goût, ſa délicateſſe, tout eſt mis en uſage dans les *frolicks*.. — C'eſt ainſi que dans un heureux voiſinage, toutes les familles ſe fourniſſent de bois. Il en eſt de même pour nos écoles: chaque père ſe trouve le jour marqué avec les autres, & contribue à y apporter la quantité de bois requiſe. Si quelque veuve en eſt dépourvue, comme ſouvent cela arrive, la charité & la bienveillance ne manquent jamais de lui fournir ſon bûcher. Le bois ne coûte que la peine de le couper & de l'apporter; mais cela même eſt très-conſidérable. — Quand les tempêtes du Nord-Oueſt ſont finies, nous jouiſſons alors d'un tems froid & ſerein qui dure pendant bien des ſemaines. Le ſoleil luit ſans nuages, & rend cette partie de la ſaiſon non-ſeulement utile, mais agréable. Alors nous portons

nos bois aux moulins à ſcie ; nos bleds, nos farines & nos viandes ſalées aux magaſins conſtruits ſur les différentes rivières qui mènent à la Capitale. — Vous voyez quel important uſage on fait de cette ſaiſon : je n'aimerois pas à vivre ſous un climat où l'homme n'auroit pas tous les hivers une bonne neige & un tems froid & ſerein. On tranſporte aiſément ſur le traîneau (cette machine ingénieuſe), les bois, les charpentes, les planches, les aſſantes, les pierres, la chaux pour les bâtiſſes, tout ce qu'on en a vendu, tout ce qu'on en a acheté ; c'eſt le charroi le plus expéditif, le plus ſimple & du meilleur marché : deux chevaux traînent aiſément quarante boiſſeaux de bled, & trottent deux lieues à l'heure.

Il en eſt bien autrement quand nous allons viſiter nos amis : c'eſt ici la ſaiſon qui plaît davantage aux femmes & aux enfans. Par un froid exceſſif, qu'augmente encore la vîteſſe de nos chevaux, la femme la plus délicate, les enfans les plus jeunes, tous oublient la ſévérité du Nord, & n'aſpirent qu'au plaiſir d'aller en traîneau. — C'eſt alors que les portes de l'hoſpitalité Américaine ſont ouvertes ; chacun attend ſes amis : les grands travaux ſont ſuſpendus ; il n'y a plus qu'à profiter de la neige : telle femme, dont les parens demeurent à une grande diſtance, enchaînée chez elle par les ſoins de ſon ménage pendant l'été, attend les

rigueurs de l'hiver avec la plus grande impatience ; & voit tomber la neige avec la plus grande joie ; elle ne ceſſe alors d'importuner ſon mari, & il obéit avec plaiſir. — On prend les plus grandes précautions pour ſe garantir du froid, & on ne manque jamais d'emmener tous les enfans : quatre grandes perſonnes & quatre jeunes peuvent aiſément ſe tranſporter dans ce qu'on appelle *traîneaux d'Albany*, fort ſupérieurs à ceux qui ſont faits à la manière Angloiſe. — Mais ſi la diſtance eſt grande, il faut s'arrêter à cauſe du froid. Toutes les portes s'ouvrent au Voyageur la nuit comme le jour. — Sans cela, qui pourroit voyager ? — Malheur à celui qui refuſeroit un aſyle dans ces momens-là. — On ſe réchauffe au feu de l'inconnu ; il vous donne du cidre & du gingembre, qui eſt le remède à tous les maux. On arrive enfin : une autre compagnie nous a précédés peut-être ; — n'importe : — le cœur de l'Hôte, ſa maiſon, les écuries ſont grandes, tout y abonde ; car l'Américain ne ſe refuſe rien, & conſomme dans l'hiver la moitié des fruits de l'été. — Plus on eſt enſemble, & plus on eſt heureux : chaque mère une fois réchauffée, endort comme elle peut l'enfant ſur ſon ſein, & le couche dans la chambre voiſine ; alors on ſe raſſemble autour du feu, où chacun raconte les nouvelles de ſon canton. — Que l'on eſt aiſe de ſe revoir ! comme on s'embraſſe ! comme

on ſe ſerre les mains ! comme on babille ! quelle joie vive & pure ! Vous en avez goûté une fois, de ces fêtes d'hiver... dites-moi, la foible image que j'en retrace ne vous plaît-elle pas encore ? C'eſt ainſi que j'ai paſſé les plus heureux momens de ma vie, au ſein de la liberté, de l'aiſance, de la douce familiarité & de l'amitié. Environné de ma petite famille & de celle des autres, le bruit des enfans, leurs jeux, leurs querelles & leurs larmes, n'empêchent point les parens de ſe réjouir, de boire, de manger & d'être heureux. Ces fêtes ne valent-elles pas bien vos Opéra, où on dit que les Acteurs s'ennuient pour vous amuſer : nous, plus fortunés, nous nous amuſons nous-mêmes. — Délicieux momens, quand reparoîtrez vous ! Hélas ! l'union, la concorde, la fraternité dont nous jouiſſions alors, ſont remplacées aujourd'hui par les noirs ſoucis, par les pleurs, les jalouſies, la guerre avec tous ſes meurtres & tous ſes incendies. Je veux les oublier, & m'épanouir le cœur, en m'occupant de plus douces images.

Mais comment peut-on remplir ſon tems ſans les cartes & le jeu ? Je réponds à cette queſtion par une autre. Que deviendrions-nous, ſi nous étions condamnés à nous amuſer avec des morceaux de papier peint, qui ne ſervent qu'à ſouffler & à agiter toutes les paſſions ? Qu'il eſt aiſé de ſe réjouir quand on eſt avec des amis, quand nos femmes &

nos enfans augmentent la joie en la partageant ! Les hommes, la pipe à la bouche, penſent, fument & parlent de l'intérêt politique de leur Canton, de leur Député ou Repréſentant, de ſa conduite dans l'Aſſemblée Provinciale, de celui qui doit le remplacer à la prochaine élection, du prix des denrées, de l'état des Loix, d'un grand défrichement qu'on va faire, des ſaiſons ; que ſais-je ? de tout ce qui intéreſſe l'Homme, le Citoyen, le Cultivateur.

Les femmes, de leur côté, ne manquent pas de ſujet : dans quel pays ne trouvent-elles pas à cauſer? Leurs laines, leur lin, l'emploi qu'elles en ont fait pour vêtir leurs familles, leurs teintures différentes, leurs vaches, leurs fromages, leur beurre, les mariages de leurs enfans & du voiſinage, mille autres ſujets intéreſſans pour elles, occupent leurs eſprits & fourniſſent à leurs converſations. La bouteille, ſi néceſſaire dans cette ſaiſon, échauffe les hommes, les unit, introduit parmi eux la liberté & la familiarité : — les moins babillards apprennent à parler, & les plus mélancoliques à s'égayer. Le ſoir vient, il nous manque encore un plaiſir ardemment deſiré par les jeunes gens, & auquel les pères & mères participent bien ſouvent ; — c'eſt la danſe : le vieux Nègre de la maiſon, *Céſar*, qui dans ſa jeuneſſe a fait danſer le grand-père & la grand'-mère, aujourd'hui ſimple ſpectateur, poſſède en-

core le grand art de faire ſauter en cadence, & c'eſt tout ce qu'il faut : charmant exercice qui, ſous les auſpices de l'amitié & de l'hoſpitalité, nous anime & nous rajeunit. — Le ſouper vient, chacun aide à le préparer ; car il ne conſiſte qu'en un petit nombre de plats : la fatigue donne la faim, la faim ſatisfaite conduit au ſommeil, & la journée ſe trouve paſſée au ſein du bonheur. Répondez-moi, les Princes & les Grands de l'Europe ſavent-ils s'amuſer comme nous ?

Le nombre des perſonnes qui quelquefois rempliſſent nos maiſons, obligent, quand il n'y a point aſſez de lits, à les multiplier en les étendant ſur le plancher. Le lendemain on ſe relève ſans ſoucis & ſans remords ; — alors chacun va voir les chevaux, les abreuver & les nourrir. Les femmes, occupées de leur thé juſqu'à onze heures, ſoignent leurs enfans : elles apportent toujours leurs ouvrages, il eſt vrai, mais cela étoit bien inutile. — L'épanouiſſement du cœur, la converſation, l'aſſiſtance qu'il faut donner à la Maîtreſſe de la maiſon, la bonne-chère, &c. conſomment tout le tems. Quand la joie & le plaiſir viennent viſiter l'hoſpitalité, l'induſtrie n'eſt guères admiſe. — Le bœuf qui, pendant l'été, nous a prêté toute ſa force, jouit comme les hommes du repos de cette ſaiſon. C'eſt actuellement le cheval dont nous nous ſervons : plus vif & plus prompt, ſa vîteſſe ſur la neige eſt incroya-

ble ; j'ai ſouvent trotté quatorze milles dans une heure : leurs fers ſont garnis de pointes d'acier qui leur tiennent le pied ferme ſur la glace la plus ſerrée.

Un hiver neigeux & froid eſt donc pour nous de la plus grande importance, ſoit pour l'expédition de nos affaires, ſoit pour nos plaiſirs. Ces hivers nous manquent rarement. Que deviendroit la végétation de nos climats froids ſans cet heureux repos de la Nature ? elle ſeroit bientôt épuiſée. — D'un autre côté, c'eſt une ſaiſon diſpendieuſe ; on n'y fait rien d'utile, ſi ce n'eſt de battre le bled & nettoyer le lin. Il faut que tous les Membres de la famille ſoient bien vêtus ; mais cette réflexion ne diminue rien à notre bonheur : nous ſommes ſains & robuſtes ; les climats du Sud avec toutes leurs richeſſes n'ont rien qui puiſſe compenſer ces avantages : tels ſont les hivers du Pays des Mohawks ; jugez de ceux du Canada. *Adieu.*

PENSÉES
SUR LA GUERRE CIVILE.

Hiſtoire de Joſeph Wilſon.

29 Août 1777.

L'IMAGE d'une Société bien organiſée me fournit toujours les ſpéculations les plus agréables, parce que tous les Membres qui la compoſent, jouiſſent d'une paix & d'un bonheur permanent; le bien y eſt plus fréquent que le mal, & c'eſt alors que l'homme peut ſe réjouir des ſacrifices qu'il a faits pour entrer dans l'état ſocial.

Quel que ſoit l'objet, hélas! c'eſt dans le ſang & les crimes que les premiers fondemens de tout édifice politique ſont poſés : comment perſuader à l'innocent Laboureur, au ſimple Artiſan, de prêter l'oreille aux nouveaux principes, ſans enflammer leurs paſſions? Pour les rendre utiles, il faut les agiter, & leur donner une énergie qui eſt toujours funeſte aux mœurs : les Loix ſont réduites au ſilence, ou bien tout les oblige alors à prononcer de faux oracles & à ſanctifier les crimes. La Religion, avec toute ſa puiſſance, quitte la

terre & s'envole vers le ciel ; le vuide formé dans le cœur humain, eſt bientôt rempli par les paſſions analogues aux circonſtances : c'eſt alors que l'homme, laiſſant derrière lui toute eſpèce d'entraves, eſt livré à l'action, à la réaction d'une foule de mouvemens nouveaux qu'excitent des préjugés différens. Quel tableau ! qui peut le décrire ? vous l'exigez cependant. — Mon cœur, vivement agité à la vue du mal, bouleverſé par les ſenſations les plus vives, me ſuſcite une foule d'idées confuſes ſans doute, mais reſſemblantes, dans leur incorrection même, à la ſource d'où elles proviennent, & ma plume les retrace avec fidélité, ſans que mon foible génie y ait la moindre part. Le feu de la guerre civile, quel que ſoit le motif de cette guerre, s'enflamme en un inſtant lorſque tout eſt prêt ; c'eſt une conflagration qui ne brûle que lorſqu'elle eſt générale ; ce n'eſt plus qu'un vaſte théâtre ſur lequel, il eſt vrai, éclatent les grands talens : l'Orateur, le Politique, le Guerrier, qui brillent & qui combattent dans la cauſe publique, ne ſont devenus tels que par la force des circonſtances, & par cette effervescence qui échauffe & étend tous les eſprits. — Mais j'ai peine à ne pas trouver, dans la paiſible retraite du cabinet, des motifs de douleur, égaux à l'objet de nos eſpérances. — Pardonnez ce dernier ſentiment ; il vient de l'homme, & non du

Citoyen. — Aujourd'hui, le courage & la ſageſſe ceſſent d'être eſtimés en raiſon de leur éclat naturel; ils le ſont par les effets qu'ils produiſent. La rareté des grands crimes honore les Américains : ah ! s'ils euſſent connu le ſtylet & le poiſon d'Italie, quelles tragédies funeſtes n'aurions-nous pas vues ! Un homme, borné comme je le ſuis, pourroit-il vous repréſenter la gradation qui nous a conduits du reſpect des Loix aux tumultes, à l'outrage, à l'anarchie, à l'effuſion du ſang ? pourroit-il décrire cette multitude d'objets, tous également étonnans, également intéreſſans pour l'humanité, & peindre les ſcènes multipliées qui ſe préſentent de toutes parts ? Hélas ! vous ne verriez que, comme des nuages puiſſamment agités, des météores enflammés, des éclairs affreux, la foudre menaçante, les convulſions d'un grand Continent, un naufrage général : telle eſt l'image de notre ſituation. Voilà pourtant le prix énorme dont nous nous préparons à acheter la liberté des générations futures. — Après tout, un ſi grand bien peut-il coûter trop cher ? — Semblable à une vapeur épidémique, la haine contre l'Angleterre s'eſt emparée de preſque tous les cœurs; la douce perſpective d'une Agriculture étendue, de projets proſpères, d'établiſſemens floriſſans, de populations nouvelles, a diſparu pour faire place aux

commotions, aux aſſemblées, aux fureurs de la guerre, à la ſoif de la vengeance.

La guerre civile eſt un champ qui, au milieu de la nouvelle récolte, produit toujours les plus mauvaiſes herbes, la haine amère, l'implacable vengeance, les diviſions les plus cruelles. Hélas! combien n'ai-je pas vu de Citoyens, jadis amateurs de la paix & de la tranquillité, ſoudainement convertis en animaux furieux, détruiſant, par un principe de férocité plus encore que par des motifs de rapine, & ſouillant ainſi la cauſe qu'ils avoient épouſée. Mais pourquoi m'étonner de ce phénomène politique? Il en a été ainſi dans tous les âges & parmi toutes les Nations; par-tout on voit les mêmes effets, dès que le Tribunal des Loix eſt renverſé, dès que le méchaniſme de la ſubordination eſt arrêté, dès que les liens ſociaux ſont rompus. — Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a vu le fils armé contre le père, le frère devenir l'ennemi de ſon frère..... Pourquoi donc contemplai-je les ſcènes qui m'environnent avec une affliction ſi profonde? pourquoi me cauſent-elles des ſenſations ſi aiguës? C'eſt que j'aime ma Patrie en homme qui n'a que des lumières ordinaires; c'eſt que je déplore l'effet que cette guerre aura ſur nos mœurs, qui jadis faiſoient notre richeſſe, & nous diſtinguoient de toutes les Nations de la terre. — Pourquoi ma carrière n'a-

t-elle

t-elle pas été terminée avant cette révolution, ou pourquoi le moment de ma naiſſance n'a-t-il pas été différé?... Je remarque cependant avec plaiſir que ces ſcènes cruelles & ſanglantes, qui révoltent la nature, ſont très-rares, & proviennent plutôt de l'impulſion d'une vengeance particulière, que de plans réfléchis.

La ſituation des habitans de nos frontières eſt plus déplorable que je ne puis vous la dépeindre; l'imagination ne peut concevoir, la langue ne peut décrire leurs dangers & leurs calamités. — Les échos de leurs bois ne répètent plus, comme auparavant, les coups de hache, le bruit des arbres qui tombent, les chanſons joyeuſes du Laboureur; ce ne ſont que les accens de la mélancolie, les cris du déſeſpoir, les gémiſſemens des veuves & des enfans qui, échappés aux flammes, déplorent le ſort de leurs maris & de leurs pères. On ne voit plus que ruines, que champs déſerts, beſtiaux devenus ſauvages, prairies abandonnées.... Quelques Diſtricts, plus malheureux encore que les autres, ſont expoſés en même-tems aux incurſions des Sauvages, aux déprédations inévitables des Partis envoyés pour les défendre, à la rage de la diſcorde qui naît de la diverſité des opinions; les maiſons, tour-à-tour attaquées & défendues, ſont quelquefois converties en petites citadelles: c'eſt le moment des ſcènes les plus effrayantes

& les plus cruelles. — Le ſang des hommes, des femmes, des enfans & des ſoldats, ruiſſelle au milieu des flammes qui conſument tout, & qui, après être éteintes, ne laiſſent appercevoir, pour tout débris, que les oſſemens de nos Concitoyens. Jugez, par cette foible eſquiſſe, de la fermentation & de la fureur de ceux qui habitent ces cantons infortunés;... jugez de quel œil ils doivent regarder ceux qui ſont ſoupçonnés de favoriſer le parti du Roi, parti dont le couteau meurtrier s'élève pour les égorger toutes les nuits... Il y a trois ſemaines que le bel établiſſement de Peenpack a été détruit de fond en comble; j'ai vu les flammes, j'ai entendu les cris aigus des habitans qui périſſoient:... il y a cent ans & plus qu'il a été fondé par des Familles Françoiſes, bannies de leur Patrie au tems de la révocation de l'Edit de Nantes. — Cet Etabliſſement préſentoit à l'œil la réunion de tout ce que l'induſtrie des habitans & la fertilité de la terre pouvoit produire d'agréable & d'enchanteur; c'étoit une chaîne de plantations ſur la pente douce d'une colline très-étendue, terminée au Sud par la belle rivière de Mahakamack, à la diſtance d'un mille & demi. Cet eſpace contenoit le meilleur ſol connu; — la fertilité n'en avoit point diminué depuis un ſiècle. Au Nord, des maiſons s'élevoient en gradins réguliers, les énormes mon-

tagnes bleues ; des édifices élégans en belles pierres, de vaſtes granges qui ne pouvoient contenir toutes les moiſſons, les tas de l'abondance élevés dans les champs, l'aiſance des Cultivateurs, dont les moins riches recueilloient ſix cents boiſſeaux de bled tous les ans : voilà le tableau de cette Contrée. — L'ennemi ſort du ſein des montagnes le 17 Août, &, en trois heures, tous ces monumens d'induſtrie ſont anéantis ; un inſtant voit périr l'ouvrage d'un ſiècle de travaux. Quel bien cette deſtruction a-t-elle fait à la Grande-Bretagne ? Impitoyable marâtre ! crois-tu fonder ta gloire & ton triomphe ſur les ruines de nos maiſons ? ſi tu ne peux nous conquérir, pourquoi vouloir nous brûler ? tu ne fais que graver plus profondément dans nos cœurs le déſir de ſecouer ton joug, & la haine implacable que nous te portons. En vain veux-tu renouveler, dans les champs de l'Amérique, les ſcènes du Bengale, où la ſoif de l'or a converti tes Citoyens en tigres ? Nous ne ſommes pas des Indiens ; le courage que nous avons apporté de ton Iſle altière, ſervira à réprimer ton orgueil & à rendre ta vengeance impuiſſante. Le flambeau de tes Sauvages ne conſumera pas notre énergie, comme ils incendient nos maiſons ; notre réſiſtance n'en ſera que plus ferme & plus éclatante ; chaque plantation détruite eſt une pierre de plus ajoutée à la grande arche de notre liberté & de notre indépendance.

La Milice, assemblée en peu de tems, couvrit si bien les Etablissemens voisins de Peenpack, que Brandt & ses Sauvages furent obligés de se retirer : elle étoit partie d'Anaquaga sur la rive orientale de la rivière Susquéhannah. Un des détachemens de cette Milice, en s'en allant, fut informé que deux Sauvages & un Blanc avoient été apperçus traversant les bois à l'est de la Délawarre, s'acheminant vers New-Yorck, chargés sans doute d'y porter la nouvelle de la brillante expédition qu'ils venoient de faire; que ces Sauvages & leur guide avoient logé chez Joseph Wilson, habitant connu, depuis le commencement de la guerre, pour un Royaliste. Ce récit enflamma le cœur des Miliciens au plus grand degré de rage & de vengeance, & leur inspira le ressentiment le plus violent contre cet infortuné. Ils s'acheminent vers sa maison; il étoit alors occupé dans ses prairies : soudain ils l'environnent & l'accusent; il le nie, ce crime, avec le ton solemnel de la vérité : à l'heure même quelques-uns du parti veulent le massacrer à coups de bayonnettes, comme leurs amis venoient d'être assassinés par les Sauvages; le Capitaine s'y oppose..... J. Wilson fit & dit tout ce qu'il put pour se justifier : mais ses juges armés étoient trop passionnés; ils le croyoient coupable. Le désir unanime sembloit cependant être qu'il confessât le

crime dont il étoit accuſé ; ce déſir étoit fondé ſur des traces d'ancienne juſtice qui n'étoient point encore effacées : mais, loin d'avouer, il perſiſta à nier, & prit le Ciel à témoin de la vérité de ce qu'il venoit de leur dire. Ce déni ne ſervit qu'à les iriter davantage, à leur perſuader de plus en plus qu'il étoit criminel : ils réſolurent de le forcer à l'aveu qu'ils exigeoient, en le ſuſpendant à une corde attachée à ſes deux pouces & à ſes orteils, punition qui, quoique ſingulièrement barbare, a cependant été très-fréquente depuis le commencement de cette guerre. Dans cet état cruel, il proteſta ſon innocence avec plus d'énergie encore qu'auparavant ; il leur dit qu'il ſacrifieroit volontiers ſa vie, puiſque c'étoit leur intention de la lui ôter ; mais que les tourmens & les douleurs ne lui feroient jamais confeſſer ce dont il n'étoit point coupable, action dont même il avoit horreur. — Dans ce moment, ſa femme, informée de cette ſcène tragique, arriva les yeux ruiſſelans de larmes, l'effroi & la terreur peints ſur le viſage ; elle ſe proſterna contre terre ; elle embraſſa les genoux du Commandant ; elle ſe ſervit enfin de tous les moyens poſſibles pour toucher leur cœur, pour exciter leur compaſſion, & pour obtenir que ſon mari fût délivré de l'état horrible où il étoit. Quelle ſituation pour une femme ! Mais, loin d'avoir égard à ſa détreſſe,

à ſes ſupplications, ils refusèrent de l'entendre ; & l'accusèrent d'avoir participé au crime abominable de ſon mari : elle atteſta le Ciel, vers lequel elle éleva les yeux & les mains, qu'elle en étoit entièrement ignorante, & que jamais leur maiſon n'avoit ſervi d'aſyle aux bouchers & aux conflagrateurs de leur Patrie. Ses pleurs, ſes gémiſſemens, ſes prières, les cris aigus du pauvre infortuné, prévalurent enfin : il fut détaché après une ſuſpenſion de ſix minutes, intervalle qui paroîtra bien long à quiconque y réfléchira. Pendant quelques momens, un ſpectacle ſi touchant ſembla adoucir la violence de leur fureur, comme, dans une grande tempête, la force du vent ſemble quelquefois s'affoiblir ; mais l'inſtant d'après, il ſouffle avec une impétuoſité redoublée. — Un de la compagnie, plus féroce que les autres, ſe leva ſoudainement ; il leur repréſenta le meurtre récent de leurs parens, de leurs amis, l'incendie général de leurs maiſons & de leurs granges : la peinture de toutes ces ſcènes terribles ranima leur fureur : convaincus que J. Wilſon étoit celui qui avoit donné aſyle aux Incendiaires, ils réſolurent enfin de le pendre. Voilà donc l'innocence expoſée aux mêmes dangers que le crime, ſituation devenue très-commune : demain, la même perſonne peut être punie pour des ſentimens & des actions qui, aujourd'hui, auroient été louables. Auſſi-tôt que

la ſeconde ſentence de l'infortuné Wilſon fut prononcée, il en appela à l'Être ſuprême, le créateur des cœurs; il renouvela les proteſtations les plus ſolemnelles de ſon innocence; il avoua en même-tems ſon attachement à la cauſe du Roi, qui étoit fondé ſur la force de l'habitude & ſur un ancien reſpect. Il leur jura qu'il ne s'étoit jamais oppoſé aux meſures du Congrès; que ſes opinions n'avoient jamais ſorti de ſa maiſon; que, dans la retraite & le ſilence, il s'étoit réſigné à la volonté du Ciel, ſans avoir eu la moindre intention de s'armer contre ſa Patrie; que, dans la ſincérité de ſon cœur, il déteſtoit cette eſpèce de guerre atroce, qui n'avoit d'autre but que de déſoler, de ruiner & de maſſacrer tant de familles innocentes, dont le ſeul crime étoit d'habiter les frontières. Il finit par les ſupplier, au nom de Dieu, la ſource de toute juſtice, de le conduire en priſon, où il ſeroit puni juridiquement, s'il étoit coupable, & où ſon innocence ſeroit manifeſtée, s'il ne l'étoit pas. Je ne ſuis pas un étranger, leur dit-il; vous me connoiſſez tous; vous êtes mes voiſins; vous ſavez que je ſuis un homme toujours occupé chez lui, qui a toujours mené une vie paiſible, ſobre & tranquille; voudriez-vous, ſur une information vague, m'ôter la vie? Pour l'amour de ce Dieu qui juge tous les hommes, permettez-moi d'avoir un procès juridique. La prévention

étoit trop profondément enracinée, pour qu'ils puſſent le croire; l'état paſſif dans lequel il étoit reſté depuis le commencement de la guerre, n'avoit ſervi qu'à animer ſes voiſins contre lui : *Contra nos qui non pro nobis*, eſt la deviſe de nos jours. — Les grands riſques qu'ils venoient de courir, les cruautés exercées ſur leurs parens & leurs amis, toutes ces circonſtances fermèrent les cœurs à l'humanité. — Ils lui imputèrent comme un nouveau crime, d'avoir oſé ſe juſtifier; c'eſt pourquoi ils confirmèrent unanimement la ſentence de mort qu'ils avoient prononcée, lui offrant cependant la vie, s'il vouloit confeſſer quel homme blanc ſervoit de guide aux deux Sauvages qui alloient à New-Yorck. — Il proteſta, en élevant la voix, qu'il n'en avoit aucune connoiſſance; &, voyant que ſon ſort étoit déterminé, il s'avança vers ceux qui préparoient la corde fatale, & bientôt il fut ſuſpendu à la branche d'un arbre. Cette exécution n'ayant point été l'action d'une juſtice tranquille & délibérée, mais bien l'effet des paſſions les plus vives, il ne vous paroîtra pas étonnant qu'ils aient oublié de lui attacher les bras & de lui voiler le viſage.

Les efforts qu'il fit auſſi-tôt qu'il fut ſuſpendu, l'agitation de ſes mains qui, inſtinctivement, cherchoient à ſe délivrer de la corde, les contorſions du viſage, qui accompagnent néceſſairement cet

état terrible, & mille autres circonſtances trop affreuſes pour être décrites, préſentoient à leurs yeux un ſpectacle horrible qui, dans les exécutions ordinaires, eſt caché au Public. Mais tel eſt l'effet du reſſentiment, tel eſt l'effet de la vengeance, telle étoit leur perſuaſion de ſon crime, que cette ſcène pathétique, ces images révoltantes ne produiſirent aucun effet ſur leur cœur, & n'y rallumèrent point le flambeau de l'humanité.

Pendant qu'ils raſſaſioient ainſi toutes leurs paſſions, pendant qu'ils contemploient leur ennemi expirant, la Nature marchoit à grands pas vers ſa diſſolution; le moment fatal approchoit, comme l'annonçoit le tremblement des nerfs, l'agitation affoiblie de ſes membres, la diſpoſition perpendiculaire de ſes mains devenues immobiles; les ombres de la mort couvroient déjà la face de cet homme..... La force de tant d'objets touchans détermina enfin quelqu'un du parti à demander qu'il ..t détaché :... cela fut exécuté dans un inſtant, & bientôt après il fut ſaigné. A l'étonnement de tout le monde, il donna quelques ſignes de vie, & inſenſiblement ouvrit les yeux à la lumière. Le premier effet du retour de ſa raiſon, démontra quels avoient été les objets qui l'avoient occupé dans ſes derniers momens : à peine put-il parler, qu'il s'informa tendrement de ſa femme; (heureuſe dans ſon malheur, elle s'étoit évanouie

quand la ſentence fut prononcée, & étoit étendue ſur la terre à une petite diſtance) preſqu'au même inſtant ſon attention fut fixée par la vue de ſes enfans, qui étoient tous accroupis à la porte de ſa maiſon, glacés de crainte, & l'effroi peint ſur le viſage. Ce fut alors que ſa poitrine ſe gonfla, & peu après ſe ſoulagea par des ſoupirs : il ne verſa point de larmes ; leurs ſources, ainſi que celles de la vie, avoient preſque été deſſéchées. Grand Dieu ! as-tu donc deſtiné le cœur de l'homme à ſouffrir tant de maux ? Oui, ſans doute, puiſque tu lui as donné la force de réſiſter à des ſenſations ſi cuiſantes ſans ſe briſer.... A peine fut-il revenu à la vie, qu'ils recommencèrent à lui ordonner d'avouer le crime dont il étoit accuſé ; il le nia avec la même fermeté qu'auparavant : ils ſe repentent de leur humanité, ne veulent point abſoudre, quoiqu'ils ne puiſſent convaincre ; ils arrêtent de le pendre une ſeconde fois. — Il leur reprocha avec douceur & amertume, la cruauté de la mort à laquelle ils le condamnoient. — Lorſque les malfaiteurs n'ont qu'un moment à ſouffrir, pourquoi ne voulez-vous pas confeſſer que vous avez donné l'aſyle à nos ennemis ? — Je ſuis innocent, leur répondit-il ; pourquoi avouerai-je, à la face du Ciel, ce qui n'eſt pas vrai ? — N'avez-vous point peur de Dieu & de ſes jugemens ? — Je le répète pour

la dernière fois, je ſuis innocent; faites de moi ce que vous voudrez. — Que dites-vous, compagnons, dit le Capitaine? — Il eſt coupable, & merite la mort, répondirent-ils. — Ah! ſi vous m'aviez laiſſé ſuſpendu, je n'exiſterois plus; cette cruelle tragédie ſeroit terminée : faut-il donc que je meure une ſeconde fois? O Eſprit de l'Univers! toi qui connois le fond de mon cœur & mon innocence, aides-moi à la prouver..... Ici, il pleura amèrement, en jetant ſes regards ſur ſa femme & ſes enfans; la force de ſes ſenſations le rendit, pendant quelques inſtans, ſtupide & immobile : il s'approcha enſuite de ceux qui ſe préparoient à le pendre. — Arrêtez, dit le Commandant. — J. Wilſon, c'eſt l'opinion de tous ces gens, vos compatriotes & vos voiſins, que vous êtes coupable; c'eſt leur volonté que vous perdiez la vie, ainſi que le méritent ceux qui ſont traîtres à leur Patrie : nous vous donnons dix minutes pour faire votre paix avec Dieu. — Puiſqu'il faut que je meure, que ſa volonté ſoit faite, &, s'agenouillant auprès de ſa femme, il prononça la prière ſuivante; les ſentimens en ſont fidélement rendus, quoique ma mémoire ne m'ait pas permis de me rappeler ſes propres paroles. » Grand Dieu, dans ce moment de tribu- » lation d'eſprit & de détreſſe corporelle, par-

» donnes-moi les péchés que j'ai commis, donnes-
» moi une portion de grâce ſuffiſante pour ſup-
» porter juſqu'à la fin mon ſacrifice, & pour
» que je puiſſe quitter ce monde avec la con-
» fiance d'un Chrétien & le courage d'un homme;
» ne mépriſes point les élans d'un cœur qui n'a
» jamais commis de grands crimes, quoiqu'il ait
» pu t'oublier quelquefois. Toi qui, ſans l'aſſiſ-
» tance des paroles, connois la ſincérité de mes
» ſentimens, j'oſe en appeler à toi pour la ma-
» nifeſtation de mon innocence; reçois le re-
» pentir d'une minute comme une compenſa-
» tion pour des années de fautes & de péchés:
» n'ayant plus que quelques minutes à vivre, je
» ſaiſis la dernière pour recommander à ta bonté
» paternelle ma femme & mes enfans. O toi,
» Maître de la Nature! voudras-tu condeſcendre
» à devenir le protecteur de la veuve & le père
» des orphelins? c'eſt-là, tu le ſais, le bien le
» plus fort qui m'attache à la terre, & qui rend
» ſi amer le ſacrifice que je vais faire. « — Le Capitaine, touché de cette prière, lui dit : Il ſe peut que vous ſoyez innocent; pour le préſent, nous nous contenterons de vous conduire à la priſon de ***, où vous reſterez enfermé juſqu'à l'arrivée des Juges; ſi vous êtes coupable, que les Loix vous puniſſent; je déſirerois que nous

n'en n'euſſions point agi avec tant de précipitation : qu'en dites-vous, compagnons ? j'ai peur que cet homme ne ſoit innocent. — Soit fait comme vous le propoſez, répondirent-ils : puiſſe-t-il être innocent. — Joſeph Wilſon les remercia avec une voix tremblante & foible ; la révolution occaſionnée par ce changement ſoudain de la mort à la vie, penſa lui être fatale. Il étoit ſur le point de s'évanouir, lorſque celui des Soldats qui l'avoit ſaigné peu auparavant, rouvrit la piquure : cette ſeconde opération lui fut de la plus grande utilité : on lui accorda de retourner chez lui, & de s'y repoſer juſqu'au lendemain. Pendant cet intervalle, ſa femme ſembloit être couverte du voile de la ſtupide inſenſibilité ; ſon cœur, épuiſé par la force des ſenſations, avoit pour ainſi dire ceſſé de ſentir, & étoit devenu indifférent à toutes impreſſions : cet état d'engourdiſſement lui ſauva la vie. Elle étoit aſſiſe ſur le tronc d'un arbre, la tête cachée dans ſes mains, ſes mains appuyées ſur ſes genoux, ſa coëffe tombée & ſes cheveux épars, ſans la moindre émotion, les yeux fixés : elle avoit entendu prononcer la ſeconde condamnation de ſon mari, & même s'étoit jointe à ſes prières... Mais où trouverai-je des expreſſions & des paroles pour peindre ſa joie, & ce premier ſourire qui annonça le retour de la ſenſibilité ?

Sa joie parut tenir de la frénéſie ; elle ſe calma enſuite par les pleurs (roſée ſalutaire que la Nature nous a donnée pour adoucir l'amertume de nos douleurs) ; aux larmes ſuccédèrent les cris inarticulés, les monoſyllabes les plus éloquentes, qui, tour-à-tour, exprimèrent l'excès du plaiſir, la ferveur de la reconnoiſſance, les tranſports les plus vifs vers le Ciel, & mille autres nuances qu'il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire. Ils s'embraſsèrent avec toute l'angoiſſe du ſentiment, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole : c'étoit un mélange de plaiſir, d'affliction & de tendreſſe, qui auroit touché les cœurs les plus endurcis. Elle courut enſuite vers la maiſon pour amener les enfans retenus par la timidité, & que le père appeloit en vain de ſa voix affoiblie : ils vinrent auſſi vîte que leurs forces leur permettoient. — Père, qu'eſt-ce qu'il y a donc eu ? qu'eſt-ce qu'il y a donc eu ? il y a long-tems que nous avons pleuré pour vous & pour notre mère. — Embraſſez-moi, mes chers petits, embraſſez-moi ; car votre père croyoit qu'il ne jouiroit plus jamais de ce plaiſir : mais Dieu l'a voulu ; ſa Providence a parlé au cœur de nos voiſins ; embraſſez-moi encore, mes chers enfans ; votre père eſt malheureux ; mais il n'eſt pas coupable.... Ils l'écoutèrent avec une attention proportionnée à leur

entendement, & leurs larmes recommencèrent à couler : ce furent les dernières de cette touchante aventure.

L'humanité elle-même prendroit plaiſir à peindre une pareille ſcène : elle fut ſi puiſſamment énergique, qu'elle pénétra juſqu'au fond du cœur des Spectateurs, & y ramena le repentir & la pitié. Telle eſt, mon ami, la nature du cœur humain : au ſpectacle le plus terrible, à la plus affligeante cataſtrophe que les diſcordes civiles puiſſent produire, ſuccéda la ſcène la plus édifiante, de laquelle un honnête-homme pût déſirer d'être le témoin. O Vertu ! tu n'es donc pas une chimère ? tu exiſtes, ſublime préſent du Ciel ! tu repoſes ſecrètement au fond du cœur de tous les hommes, toujours prête à réparer les effets du vice & à honorer le genre-humain, quand tu n'es pas terraſſée par la force des paſſions !

Le lendemain, J. Wilſon fut conduit, dans un charriot, à ***, où, quelque tems après, il fut juridiquement abſous. Il retourna chez lui, où, depuis, il a vécu en paix : ſes voiſins, devenus plus calmes, ſe ſont ſincèrement repentis de l'outrage qu'ils lui avoient fait, & n'ont rien oublié pour le convaincre de la vérité de leurs regrets, en lui donnant ſans ceſſe des preuves de leur amitié & de leur eſtime. Mais l'injuſtice qu'il a ſoufferte, peut-elle jamais être réparée ? Il vit, & eſt devenu un

monument animé de ce que produit quelquefois la fureur des guerres civiles..... Hélas ! combien de ſcènes auſſi touchantes ne pourrois-je pas décrire parmi les deux partis, ſi je ne craignois de fatiguer votre ame !

Adieu, ST. JOHN.

LA FEMME
DES FRONTIÈRES.

Comté de Carliſle, Penſilvanie.

QUELLE diſtraction terrible n'a pas cauſé l'Armée du Général Burgoyne, depuis ſon arrivée à Tycondéroga, quoiqu'il fût ſi humain ! avez-vous entendu parler du meurtre de Mademoiſelle *Mac Crea ;* (1) le jour du paſſage de l'Armée Angloiſe étoit le jour où elle devoit épouſer un Officier Anglois ; jour fatal. — Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſa douce modeſtie, ſa parure ſimple, mais élégante & naturelle, tout contribuoit à la rendre ſinguliérement frappante, & digne de reſpect & d'admiration ; elle fut cependant ſacrifiée, non à une ja-

(1) Le Frère de cette Demoiſelle eſt actuellement Capitaine dans le Régiment de la Reine, Commandé par le Colonel *Simcoe.*

louſie

louſie brutale, mais à une émulation féroce de courage & de fierté. — Deux Sauvages, qui étoient entrés dans ſa maiſon enſemble, ſe diſputèrent long-temps lequel des deux feroit préſent d'une ſi belle captive au Général Burgoyne; tous deux étoient également forts, également déterminés à la regarder comme leur priſe; le combat ne ceſſa qu'au moment où l'un d'eux conçut l'idée barbare de détruire l'objet qui l'avoit occaſionné : mon foible pinceau ne peut qu'eſquiſſer un évènement ſi épouventable. — Hélas! que diriez-vous, ſi vous pouviez voir, comme moi, les dégâts, les incendies, les pertes que cette armée a occaſionnée juſqu'à ſa Capitulation de Saratoga? vous frémiriez, j'en ſuis sûr. —

Je rencontrai accidentellement l'autre jour une ancienne connoiſſance : — depuis le commencement de cette guerre, il a été un des conflagrateurs le plus acharnés, & un des principaux acteurs de ces ſcènes ſanglantes qui, pendant trois ans, ont déſolé nos frontières : ſcènes qui rarement ſont accompagnées de danger pour les aggreſſeurs, car tout ſe fait ou dans la nuit, ou par ſurpriſe. — » J'ai peur, me » dit-il, que je ne puiſſe mourir en paix, quand le » moment en ſera venu : — Je ne puis plus être » ſeul, ſans que mille images effrayantes ne ſe » préſentent à mon imagination : lorſque j'étois

» employé dans ces expéditions, je ne reſſentois » pas plus de remords, que *ſi j'avois été occupé* » *à détruire autant d'arbres inutiles :* — Je ſuis ac- » cablé de réflexions involontaires, qui m'affligent » & m'oppreſſent ; je porte avec moi un poids de » mélancolie & de chagrin, qui augmente tous les » jours ; mon cœur, *ah ! mon cœur*, quelquefois il » palpite comme ſi c'étoit pour la dernière fois : » — je jouis cependant d'une bonne ſanté.

» Une horreur ſecrète, mais toujours préſente, » m'accompagne juſques dans mon lit ; ce lit où, » auparavant, je jouiſſois d'un ſi doux ſommeil.

» J'entends journellement la voix du grand nom- » bre d'enfans que j'ai vu périr en tettant des ſeins » que le déſeſpoir avoit deſſéchés : J'entends à » chaque moment les malédictions, les impréca- » tions des pères déſolés, les gémiſſemens & les » ſanglots des mères que j'ai vu réduites à des cir- » conſtances que je n'oſe vous retracer. — Voilà » les principales idées qui m'agitent & me con- » vulſent le cœur.

» Ah ! cette fille infortunée que je — parce » qu'elle voulut s'échapper après avoir été faite » priſonnière : je la vois encore étendue ſur la » terre, nue & ſanglante, telle que je l'aban- » donnai aux oiſeaux de proie : je n'ai pratiqué, » dans le cours de cette guerre, qu'une ſeule

» action généreuſe ; j'y fus forcé par je ne ſais
» quel motif ; cette action me procure le ſeul *bau-*
» *me* que je tâche d'appliquer aux plaies de mon
» cœur.

» Dans l'expédition de ***, notre parti étoit
» compoſé de vingt-trois perſonnes, cinq blancs
» & dix-huit Sauvages de la plus mauvaiſe eſpèce ;
» nous arrivâmes vers les derniers bois de cet
» établiſſement, au ſoleil couchant : nous n'ap-
» perçumes perſonne dans les champs ; de-là nous
» conclûmes que les habitans ayant fini leurs ou-
» vrages, étoient retirés dans leurs maiſons ; nous
» en comptâmes huit : après nous être diviſés en au-
» tant de compagnies, il fut réſolu de nous cacher
» dans les bois juſqu'à la nuit noire, & que nous
» entrerions dans ces habitations tous à la fois.
» — Dieu me garde de vous répéter ici les dif-
» férens détails de cette boucherie, où il y eu tant
» de ſang innocent répandu. — J'entrai précipitam-
» ment dans celle qui m'avoit été aſſignée. — Le pre-
» mier objet que j'apperçus, fut une femme décem-
» ment habillée, d'un aſpect doux & tranquile ;
» elle donnoit le ſein à deux enfans, berçant en
» même-temps un troiſième : à peine fus-je en-
» tré, qu'elle ſe leva & s'avança vers moi. —
» Je connois votre intention, me dit-elle ? —
» commencez par ces petits innocens, afin qu'ils
» ne ſoient point expoſés à mourir de faim quand

» je ne ſerai plus; tuez-moi comme vous avez tué
« mon pauvre vieillard de père & mon mari, au
» mois d'Avril paſſé : — je ſuis fatiguée de la vie.
» — En diſant ces dernières paroles, avec ſa main
» droite elle ôta hardiment le mouchoir qui
» couvroit ſon ſein, preſſant en même-temps ſes
» deux enfans de ſa gauche, & avec un noble cou-
» rage, elle me préſenta ſon ſein nud & palpitant.
» J'étois armé d'un caſſe-tête, & au moment de
» le plonger, lorſqu'une impulſion ſoudaine &
» involontaire m'arrêta : — brave femme, pour-
» quoi vous tuerai-je, lui dis-je ? votre père &
» votre mari étant déjà morts, vous avez dû aſſez
» ſouffrir ; puiſſe, au contraire, Dieu vous ai-
» der : — Frappez, me dit-elle ; comment oſez-
» vous prononcer ſon nom ? Vos compagnons
» ſeront bientôt ici, & ce délai ne ſervira qu'à
» détruire mon courage & à prolonger ma misère.
» — Je les entends, les barbares, — les bouchers ;
» — je les entends ; — je reconnois les cris de ma
» pauvre couſine *Suſanne*, dans la maiſon voiſi-
» ne : — Ah ! Dieu père univerſel, pourquoi
» nous as-tu ainſi abandonnés ? — Elle pleura
» amèrement : — ſon aſpect, ſes larmes & ſon
» courage me déſarmèrent entiérement : j'étois
» arrêté comme une ſtatue, ma main encore
» levée, & mes yeux fixés ſur elle ; — dans ce
» moment, mon cœur ſe gonfla ; je pleurai auſſi ;

» je n'avois pas verſé de larmes depuis pluſieurs
» années. Non, brave & chère femme, lui dis-je;
» je ne veux point vous tuer, je ne veux pas même
» toucher un des cheveux de votre tête. — Ces
» trois enfans vous appartiennent-ils ? — La Nature
» m'en a donné deux, me répondit-elle; la mère
» du troiſième fut tuée au mois d'Avril paſſé, en
» défendant ſon mari qui étoit malade : — les cris
» aigus de ce pauvre enfant, abandonné dans ſon
» berceau, entre les cadavres de ſon père & de ſa
» mère, dont le ſang étoit répandu ſur le plan-
» cher, me forcèrent d'aller à ſon ſecours, auſſi-
» tôt que les voiſins (qui s'étoient cachés dans les
» bois) les eurent enterrés, & je l'ai allaité depuis.
» — Et vous l'avez allaité depuis ! — vivez, fem-
» me généreuſe, vivez ; puiſſe le préſent que je
» vous fais de votre vie, devenir aujourd'hui la
» récompenſe de votre humanité, en donnant
» une partie du lait de votre ſein à ce pauvre or-
» phelin !

» Le reſte du parti me joignit bientôt, chargé
» du butin enfanglanté qu'il avoit fait; ce ne fut
» qu'après les plus grands efforts, que je pus ob-
» tenir la vie de cette pauvre femme. — Son
» mari avoit été rebelle, & les femmes des rébelles
» ne méritoient pas de vivre. — Sa ſituation pen-
» dant ce débat barbare, étoit terrible; ſon cou-
» rage l'abandonna, elle fut ſaiſie de convul-

» ſions violentes ; le ſpectacle touchant qu'elle » montra en tombant & s'agitant ſur le plancher, » joint aux cris de ſes trois enfans, m'aida enfin » à faire naître, dans le cœur de mes compa- » gnons, quelques idées d'humanité & de com- » paſſion. — Nos ordres étoient poſitifs, & nous » enjoignoient de tout détruire. — Liſez-les, » & voyez ſi je puis être juſtifié devant Dieu & » devant le monde. — Je les lus, & levant les » yeux vers le Ciel, vers le Ciel, où réſide la » juſtice & la miſéricorde la plus incompréhenſi- » ble aux hommes, je lui rendis ſon papier. « Ainſi finit notre converſation.

C'eſt ainſi que la Grande-Bretagne nous traite. Dites-moi, (quoique vous ſoyez Anglois,) eſt-ce là le chemin qui mène à la conquête? Nous ſommes des victimes dévouées à ſon ambition, à ſa vengeance : — c'eſt le ſang de nos femmes & de nos enfans, qu'ils ont ordonné de répandre, pour être enſuite mêlé avec les cendres de nos maiſons. (Un Mohawck (1) a pour cet effet paſſé la mer, a été bien accueilli du Roi, en a reçu une Commiſſion de Capitaine) &c. Les ennemis ſouvent enferment les malheureuſes victimes qu'ils ſurprennent, dans leurs habitations, & contemplent avec une joie féroce & diabolique, l'incendie qu'ils ont

(1) Joſeph Brandt.

allumée, au milieu de laquelle tout périt. — Ainſi dans moins de dix-huit minutes ai-je vu diſparoître quatorze perſonnes qui furent brûlées dans une des plus grandes habitations du voiſinage de ***; j'ai moi-même aidé à chercher les os de pluſieurs habitans, parmi les décombres de leurs maiſons, afin de les couvrir de terre. — Triſte & mélancolique cérémonie!

C'eſt en conſéquence de ces cruautés inouies, que j'ai perdu un des meilleurs amis que j'aie jamais eu; (1) il poſſédoit une ample fortune, il étoit Lettré, induſtrieux, humain & hoſpitalier; il reçut une balle à travers le corps, en revenant à cheval de viſiter un voiſin : à peine fut-il tombé, que ces barbares lui enlevèrent la chevelure, lui fendirent la tête, après lui avoir ouvert le ventre, & le laiſſèrent dans cette ſituation, où peu de temps après il devint un ſpectacle horrible à ſa femme, qui le cherchoit. — Epouſe infortunée, les larmes abondantes que j'ai verſées avec elle, n'ont pu diminuer l'amertume des ſiennes : — ni la raiſon, ni la religion n'ont eu depuis le moindre effet ſur ſon eſprit; ſon déſeſpoir eſt ſans borne; elle accuſe le Ciel d'abandon & d'injuſtice, en permettant que les innocens tombent avec les coupables. — En

(1) Mr. R. T.

vain j'ai eſſayé d'adoucir quelques-uns des traits d'une ſcène ſi cruelle : — elle ne veut rien entendre ; *quiconque veut me conſoler, eſt mon ennemi*, me répondit-elle ? Elle ſe plaît, au contraire, à peindre cette funeſte tragédie avec les couleurs les plus noires, & la plus ſombre énergie : la mort, dont elle implore à chaque moment le trait bienfaiſant, peut ſeule effacer les impreſſions profondes qu'ont produit le meurtre de ſon mari.

Hélas ! ni notre foibleſſe, ni notre manque de conſéquence, ni nos lacs, ni nos montagnes, ni nos rivières ne nous ont procuré le moindre abri. — Nos nouveaux ennemis pénètrent par-tout ; à peine laiſſent-ils derrière eux les plus petites traces des établiſſemens floriſſans qu'on leur a fait promettre de détruire. — Si quelque dégré de modération eût pu prévaloir, (modération ſi utile & ſi néceſſaire, même dans les guerres les plus juſtes,) un nombre prodigieux de familles innocentes auroit été épargné, dont le ſang a cimenté, d'une façon plus forte encore, la haine implacable de l'Amérique vers l'Angleterre. — Si la clémence étoit bannie du centre de la guerre, le Philantropiſte l'auroit retrouvé avec plaiſir, vers les extrêmités ; quelque partie de ce grand Continent auroit été ſauvée du naufrage général : — on auroit obſervé avec admiration la bénignité de

la main qui prétendoit châtier; & comme preuve de ſon humanité, des milliers de familles auroient reſté en paix dans leurs établiſſemens éloignés.

Si je me ſuis tant étendu ſur les détails de ces calamités inférieures, ſi j'ai négligé de vous entretenir de celles qui ont dévaſté nos plus riches Etabliſſemens, qui ont réduit nos Villes en cendres, c'eſt que les poſſeſſeurs de Plantations longtems cultivées ont des amis, des parens, des reſſources qui, en quelque façon, adouciſſent leurs malheurs; au contraire, ceux dont je viens de vous entretenir, ceux qui tracent les derniers ſillons de nos Provinces, qui cultivent l'extrémité de nos Diſtricts les plus éloignés, quand ils ſont une fois ruinés, ils le ſont pour toujours : — ils doivent par conſéquent devenir, aux yeux de l'humanité, des objets beaucoup plus dignes de compaſſion & de pitié.

Adieu ST. JOHN.

LA FILLE GÉNÉREUSE.

L'AUDACE de l'entrepriſe, la fageſſe des vues & des combinaiſons, le courage & la perſévérance dans la conduite & l'exécution de cette grande rénovation; voilà les traits qui caractériſent nos Légiſlateurs: les Anecdotes particulières, choiſies avec

diſcernement, vous feront connoître la Nation. — Fidèle à ma promeſſe, je n'ai peint que ce que j'ai vu, & même le Ciel m'en eſt témoin; je n'ai choiſi que les ſcènes les moins atroces, celle du moins où la vertu, en répandant ſa douce lumière, diminue l'horreur & les ténèbres du crime.

Le Colonel J. S., fut enfermé dans les priſons de New-York, lorſque j'y étois moi-même; le haſard nous fit habiter le même appartement; c'étoit un Colon fort riche, deſcendu d'une des premières familles Européennes qui abordèrent ſur l'Iſle de Naſſau; (1) il habitoit le Diſtrict de Soupthampton, dans le Comté de Suffolk, la partie la plus orientale de cette Iſle. Quoique âgé de ſoixante-ſept ans, il étoit cependant encore frais & vigoureux : le lendemain de ſon arrivée, nous le priâmes, ſuivant notre uſage, de nous raconter ſon hiſtoire.

Pendant pluſieurs années, nous dit-il, j'ai été Magiſtrat & Colonel de la Milice de notre Canton; je pris les armes au commencement de cette guerre, & conduiſis l'élite du Régiment à l'armée Américaine, peu de tems avant qu'elle s'oppoſât au débarquement & aux progrès des troupes Angloiſes, ſous le Général Howe. — Vous connoiſſez le ſort de la fatale journée du .... où la diſcipline des Mercénaires l'emporta ſur le zèle,

(1) Iſle-Longue.

le courage & le patriotiſme. — O Ciel! faut-il qu'un Européen, à ſix ſols par jour, puiſſe vaincre & détruire impunément des Citoyens combattant généreuſement pour leur Patrie? Quelques jours après, le Général Anglois publia une proclamation, qui invitoit tous les habitans de notre Iſle à mettre bas les armes, & à ſigner une convention qui leur aſſuroit la protection de l'Armée Angloiſe, & la tranquillité : ma femme, mes deux filles, mon âge, tout m'obligea à me ſoumettre à cette dure extrémité. — Ah! ſi j'avois eu dix ans de moins, j'aurois fait comme tant d'autres qui abandonnèrent leurs biens & leurs maiſons pour paſſer dans l'Etat de Connecticut, & ſe joindre à ceux qui n'avoient pas encore ſubi le joug.

Le mois d'Avril paſſé, le Général Cl—on vint chaſſer dans nos cantons, il choiſit ma maiſon pour ſa demeure; elle eſt ſituée au fond d'une baye, dont la pêche m'appartient, ainſi que les terres voiſines : je ne ſuis défendu du Détroit (1) que par une péninſule aſſez étendue. Un jour étant à ma porte, avec ce Général : — j'admire, me dit-il, la ſituation de votre habitation, & de vos champs : vous devez mener ici une vie heureuſe; le gibier, le poiſſon, la navigation, la fertilité de vos terres, tout, ce me ſemble, concourt à vous

(1) New England Sound.

rendre riche. Combien d'enfans avez-vous? Cinq, lui dis-je; mais je n'ai que deux filles avec moi. N'êtes-vous point exposé aux incursions des gens de Connecticut, qui, à ce qu'on m'a dit, traversent souvent le *Sound* pour venir piller? — Je suis, comme vous le voyez, entre deux feux; plusieurs connoissant ma situation, m'appellent Wig, pour venir enlever mes bestiaux; d'un autre côté, les Américains de Connecticut appellent Torys tous ceux qui se sont soumis à votre domination, & viennent souvent exiger de grandes contributions: telle est ma situation; malgré les richesses dont je jouissois avant la guerre, à peine pourrois je vivre sans le poisson que nous prenons tous les jours. Votre état est vraiment malheureux, continua-t-il: si jamais il vous arrive quelque chose, je vous rendrai service. — Quelque tems après, son Excellence me quitta.

Le 20 du mois suivant, vers les six heures du matin, étant dans ma grange, occupé à nettoyer du lin avec mes Nègres, j'apperçus de loin cinq personnes mal vêtues, &, en apparence, très-affligées; — elles cheminoient vers moi. — Qui êtes-vous, mes amis, leur demandai-je? d'où venez-vous, & où allez-vous? — Nous venons de Connecticut, où nous désirons bien retourner: nous nous embarquâmes, il y trois jours, à Guilford, à dessein de prendre *** prisonnier, à qui le Gou-

verneur Tryon a donné la Plantation que j'ai abandonnée. — Informé de notre approche, il s'eſt défendu à travers les fenêtres; trois de nos compagnons ont été tués, & quatre ſont bleſſés: ils ſont actuellement ſous la garde de deux de nos compagnons; ſachant que vous êtes dans le fond du cœur bon Américain, malgré le ſort qui vous met ſous la domination Angloiſe, nous ſommes venus implorer votre aſſiſtance, & vous demander un peu de linge pour penſer leurs plaies, & quelques proviſions. — Comment prétendez-vous ſavoir quelles ſont mes opinions politiques? Je ſuis vieux, je n'en ai plus, ma ſituation d'ailleurs m'expoſe aux dépradations des deux partis; je ne ſai que faire; reſtez ici un moment. Je fus conſulter ma femme, à laquelle je racontai toutes les circonſtances de cette affaire. Que peux-tu faire, mon ami, me dit-elle? Il faut leur donner de bonne grâce, ce qu'ils peuvent exiger par force; ne ſont-ils pas ſept perſonnes armées? crois-moi, prends ce jambon & ces deux tourtes, & pries-les, au nom de Dieu, de ne jamais revenir: peuvent-ils ignorer le mal qu'ils font à leur patrie, ſous prétexte de ſatisfaire leur vengeance particulière? — les Anglois ſe réjouiſſent d'avoir un prétexte auſſi ſpécieux pour exercer leurs brigandages. — Je leur délivrai les proviſions & les avis de ma femme, & ils s'en furent pénétrés de reconnoiſſance.

Le lendemain, à la même heure, étant occupé au même ouvrage, j'apperçus cinq perſonnes, cheminant du même côté; ils avoient l'uniforme des Réfugiés de la Peninſule de Loyd : — cet habit, de mauvais augure, m'effraya beaucoup. Quelle nouvelle y a-t-il encore, dis-je à mes Nègres? ces gens ſont comme les Turkey Buzards, ils ne paroiſſent qu'où il y a du carnage & de la proie : — Nous reconnoiſſez-vous, dit l'un d'eux ? — Oui, lui dis-je, vous êtes les mêmes perſonnes auxquelles je donnai hier à cette heure de la viande & du pain. — De la viande & du pain, répéta-t-il ? — Tu nous aurois donné de ton ſang, ſi nous t'en avions demandé, inſigne rebelle : non content d'être traître au meilleur des Rois, tu trahis également la parole que tu as donnée, en ſignant la Proclamation de ne point aſſiſter les ennemis, & tu nous aſſiſtas hier, nous prenant pour des gens de Connecticut. Vieux fourbe, vieux ſcélérat, tu croyois donc ta ruſe & ton hypocriſie à l'abri de toute découverte : viens expier dans les priſons de New-York, le crime que tu cachois avec tant de ſoin : ordonne à tes Nègres de mettre tes chevaux au chariot, pour t'y conduire ſous bonne eſcorte. — Si la cauſe du meilleur des Rois eſt la meilleure des cauſes, leur répondis-je, pourquoi la ſoutenez-vous par la fraude & le menſonge ? Je connois le motif qui vous fait agir; mais ne croyez

pas que la timidité de la vieilleſſe & les regrets ſexagénaires augmentent votre triomphe : il y a plus de quatre ans que je gémis en attendant des jours plus heureux. — Tout nous eſt permis pour découvrir les rebelles cachés, me dirent-ils? nous ſommes d'ailleurs autoriſés par des ordres ſupérieurs. — Je n'en doute point, Meſſieurs; il eſt cependant malheureux qu'il ſoit réſervé aux partiſans du Roi Georges, de pouſſer la ſublimité du mal, au point de forcer l'humanité de devenir ſon propre ennemi, & de convertir en crime une action purement charitable. — Que nous dis-tu, vieux puritain, ne faut-il pas que le remède ſoit proportionné au mal? — Laiſſez-moi au moins, Meſſieurs les Royaliſtes, prendre avec moi quelques vêtemens. — A peine furent-ils entrés dans ma maiſon, qu'ils commencèrent à piller, & à emballer tout ce qu'ils trouvèrent de meilleur. Ils briſèrent un grand bureau, mais n'y ayant point trouvé d'or, ils s'en vengèrent ſur des papiers qu'ils déchirèrent en morceaux : » Pour l'amour » de Dieu, leur dit ma femme, ſi vous êtes dé- » terminés à détruire ce qui nous appartient, reſ- » pectez au moins ces cahiers; ils ſont relatifs aux » biens de pluſieurs enfans que la bayonnette de » vos amis ont rendu orphelins; ne ſont-ils pas » aſſez malheureux? « Pas autant qu'ils méritent de l'être, dirent-ils, c'eſt une pépinière de Répu-

blicains, que la Grande-Bretagne fera bien d'extirper. Ils ouvrirent enfin un coffre où ils trouvèrent trois cens quatre-vingt-trois piaſtres. – Voilà ce que vous cherchez, Meſſieurs, leur dis-je ? — je ſuis fâché de ne pas en avoir davantage. Dans ces entrefaites, ma fille Julie entra dans ſa chambre pour y prendre trente guinées qu'elle y avoit cachées, & qu'elle vouloit me donner ; un de ces coquins, qui l'avoit ſuivie des yeux, ſaiſit ſon bras au moment où elle le retiroit du coffre, & la menaçant avec ſon ſabre nud, lui ordonna de délivrer la bourſe qu'elle tenoit. — Ne puis-je ſauver de vos mains de quoi aſſiſter mon pauvre père dans la priſon où vous allez le conduire, leur dit-elle fièrement ? — Sans répondre, il la ſaiſit par la main pour en arracher ſa proie ; mais trouvant une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas, il lui donna un coup de ſabre au-deſſus du poignet : malgré la perte de ſon ſang, elle réſiſta encore, elle jetta la bourſe par la fenêtre à une Nègreſſe qui avoit été témoin de cette ſcène. — De dépit, il alloit renouveler le coup, lorſque fortunément nous entrâmes : ſes camarades, honteux de cette action, l'en empêchèrent. — C'eſt donc aux vieillards & aux filles que vous venez faire la guerre ? voyez, mon père, voyez dans quel état cet homme ma miſe ; mais mon courage ne s'écoulera pas avec mon ſang. Un accès de fureur

qui,

qui, à cet inſtant, ſaiſit tous mes Nègres, penſa cauſer une ſcène ſanglante : les Royaliſtes, craignant les ſuites du délai, chargèrent précipitamment mon chariot, & m'amenèrent avec eux, après m'avoir attaché les bras derrière le dos. — Vous triomphez aujourd'hui, leur dit ma fille, mais dans peu je vous ferai repentir de votre ſcélérateſſe. — Venez à New-York, ſi vous oſez, lui répondirent-ils ? les femmes Rébelles ne ſont pas plus exemptes de la priſon que les hommes ; ſuivez-nous ſi vous oſez : J'oſerai tout pour mon père ; & quels crimes vos Conſeils de guerre peuvent-ils me reprocher ? J'irai le défendre à New-York, au péril de ma vie. — Peignez-vous, ſi vous pouvez, l'état de ma pauvre femme ; quant à moi, j'étois preſque étouffé de colère & d'indignation : je conjurai ma fille de reſter, à cauſe de ſa bleſſure ; nous arrivâmes le ſoir à *Sétoket*, où je fus vivement attaqué de la gravelle : l'un d'eux ſaiſiſſant le moment de mes plus cruelles ſouffrances, vint me dire qu'il ne tenoit qu'à moi de retourner en ma maiſon ; que j'étois riche, qu'ils cacheroient mon crime, ſi je leur donnois trois cens cinquante guinées, outre ce qu'ils avoient avec eux, qui n'étoit qu'une juſte rétribution pour leurs peines : trois cens cinquante guinées, leur dis-je ? — dans tout autre tems, je vous répondrois comme vous le méritez, aujourd'hui je me ſoumets à mon ſort,

tel qu'il puiſſe être, tel que je puis l'attendre d'une Nation qui ſe joue des premiers droits de la Nature.

Nous arrivâmes enfin ici, où tout retentiſſoit déjà du bruit de leur expédition; déjà Jacques Rivington avoit publié, comme vous avez pu le voir dans ſa Gazette, le paragraphe ſuivant : « On nous » écrit de la partie orientale de l'Iſle-Longue, que » les Réfugiés de la Péninſule de Loyde, toujours » infatigables pour le ſervice de Sa Majeſté, ont » ſurpris *Joſiah Smith, anciennement Ecuyer*, aſ- » ſiſtant des gens de Connecticut qui étoient ve- » nus pour piller les loyaux Sujets du Roi, & » qu'ils emmènent le vieux Rebelle avec eux ſous » bonne eſcorte, où probablement Son Excellence » l'enverra loger à l'Hôtel de Cunningham (1), » la délectable demeure de maints autres archi- » rebelles comme lui ». — A peine eus-je mis pied à terre, qu'un Garde me conduiſit ici; j'ignore quand & comment j'en ſortirai. Telle eſt, en peu de mots, l'hiſtoire que vous avez exigée de moi.

Sa généreuſe fille trouva heureuſement dans ſon voiſinage un Sauvage de Montauck (2), qui panſa ſa bleſſure. Elle arriva ici cinq jours après ſon père. — Elle obtint avec peine la permiſſion de le voir;

(1) Le Prévôt.

(2) La Pointe la plus orientale de l'Iſle Longue.

elle ne dût même cette faveur qu'à ſa noble apparence & à la douce fermeté de ſon maintien : elle eſt grande, bien faite, & jolie ſans être belle ; elle unit merveilleuſement la timide modeſtie de la campagne, avec la décente aſſurance de la ville : elle n'y étoit cependant jamais venue. — Je l'avoue, la dignité de ſa figure, ſon heureux maintien, ſon bras en écharpe, ſon courage, les proteſtations animées qu'elle fit à ſon père de ne jamais l'abandonner, eurent un effet ſingulier ſur mon cœur. Je ne pouvois la voir ſans mêler au plaiſir que ſa vue m'inſpiroit, un grand degré d'admiration ; elle devint enfin à mes yeux, ainſi qu'à ceux de tous les Priſonniers qui étoient admis dans notre chambre, un objet infiniment intéreſſant. Tel eſt l'effet de la beauté, quand elle eſt unie à la vertu. —

Le lendemain de ſon arrivée, j'écrivis pour ſon père un placet adreſſé au Général en Chef : j'entrai dans le détail de ſon aventure, & ne manquai pas de lui rappeler la promeſſe qu'il lui avoit faite le mois d'Avril paſſé, & de réclamer ſa juſtice. — Sa fille éprouva des difficultés ſans nombre, au quartier Général : je ne vous répéterai pas tous les propos qu'on lui tint ; elle fut admiſe enfin, à l'aide du Major André, Aide-de-Camp favori. — Après avoir lu le placet, le Général lui répondit froidement que ſon père ne tarderoit pas à être examiné

devant un Conſeil de Guerre, & qu'il ignoroit entièrement la promeſſe dont on lui parloit : — il lui accorda cependant la liberté de voir ſon père toutes les fois qu'elle le déſireroit.

Les plaiſirs, la bonne chère, les affaires, l'inſouciance, qui étoient la divinité tutélaire de cette Maiſon, firent bientôt tout oublier, & le Colonel S. reſta enfermé. A peine ſe paſſa-t-il un jour dans l'eſpace de trois mois, que cette brave & digne fille ne vînt voir & conſoler ſon père : ſouvent elle paſſoit des journées entières avec nous ; elle égayoit nos repas, & le plaiſir qu'elle répandoit autour d'elle, ſemblable à une douce lumière, diminuoit la mélancolie de notre ſituation. — Je l'avoue avec reconnoiſſance, je dois à la ſatisfaction de la voir, de l'entendre, à ſon enjouement, aux bonnes nouvelles qu'elle nous apportoit, un baume qui ſervit à adoucir l'amertume dont j'étois alors pénétré : ſouvent elle portoit les lettres que j'écrivois à mes amis, qu'elle cachoit dans ſon ſein : elle fut toujours reſpectée, même du barbare Cunningham.

Elle devint le centre de notre ſociété, à laquelle pluſieurs Officiers Américains d'une autre chambre ſe joignirent ; nous fûmes tous également étonnés de voir & de ſentir que ſa préſence allégeoit le poids de nos chaînes.

Un de ces Officiers paſſa de l'admiration à l'a-

mour le plus vif : un jour il le déclara à ſon père ; & nous procura au ſein de ces triſtes murailles, une ſcène bien intéreſſante & bien neuve ; ſon énergie, l'heureux enthouſiaſme de ſes expreſſions, ne me ſurprirent point : à ſon âge, je ſens que l'admiration & l'eſtime m'auroient également conduit à l'amour. La ſingulière deſtinée de ce jeune homme rendit cette ſcène encore plus intéreſſante à nos yeux : il étoit Cornette de cet infortuné Régiment de Dragons Virginiens, qui, malheureuſement ſurpris dans ces quartiers à Tappant, furent aſſaſſinés de ſang-froid par le Général Grey. Les circonſtances de cette boucherie font frémir ; on ne peut concevoir quelle eſt l'eſpèce de fanatiſme qui dicta les ordres, & où il trouva des hommes aſſez barbares pour les exécuter.

Un parti de Soldats Anglois entrèrent, le flambeau & la bayonette à la main, dans la chambre où ce jeune Cornette dormoit ; ils couroient vers ſon lit pour le percer du fer meurtrier, lorſqu'un d'eux s'écria : « Quel dommage de tuer un ſi beau gar-» çon ! » — Cette ſeule réflexion ſuſpendit leurs coups : à cet inſtant il s'éveille & ſe lève précipitamment ; heureuſement pour lui l'auteur du premier ſentiment le répéta encore avec énergie, & perſuada à ſes Camarades de le faire priſonnier : telles furent les circonſtances qui ſauvèrent la vie

au jeune Officier qui adreſſoit ſes vœux à Mademoiſelle Julie Smith.

Je ne puis m'empêcher d'y ajouter une action qui fait honneur à un jeune Lieutenant Ecoſſois, dont malheureuſement j'ai oublié le nom. — Avant la ſurpriſe nocturne de ce Régiment, le Général qui la projettoit ordonna que toutes les pierres à fuſil lui fuſſent délivrées ; il diviſa ſon parti en un certain nombre de pelottons, commandés par des Officiers auxquels il ordonna de tout tuer. Un Lieutenant Ecoſſois en trouva quatorze profondément endormis dans une grange : loin d'exécuter les ordres barbares du Général : « Mes amis, dit-il, nous » ſommes Soldats & non des Bouchers ; faiſons-les » Priſonniers de guerre. — Que dirions-nous, ſi des » Américains venoient ainſi nous poignarder pen- » dant la nuit dans nos quartiers » ? Ces quatorze Dragons furent les ſeuls qui évitèrent le carnage, excepté ceux qui eurent le bonheur de s'enfuir.

Trois mois s'étoient preſque écoulés, ſans que Julie Smith pût rien obtenir pour ſon père, qui, pendant cet intervalle, fut deux fois très-mal de la gravelle ; elle obtint enfin ſon retour chez lui, à condition que les choſes reſteroient dans le même état par rapport aux Réfugiés qui l'avoient pris, & qu'il trouveroit une caution de cinq cens guinées comme quoi il n'aſſiſteroit plus les Gens de

Province de Connecticut. Elle eut beau jurer que ce fait étoit faux, il fallut s'y soumettre. Sa maladie, son ennui, les sollicitations de sa femme & de ses enfans, toutes ces raisons absorbèrent son courage, & lui firent oublier la résolution qu'il avoit prise de rester en prison jusqu'à ce qu'il eût obtenu justice. — Hélas ! il y seroit encore. — Est-il possible, dit-il un jour au Colonel C. G. (le seul Officier Anglois qui eut l'humanité de visiter les Prisonniers), que des voleurs triomphent avec autant d'impunité ? Cela est malheureux, en effet, mon pauvre Américain ; mais il en est ainsi. — Et pourquoi, demanda M. Smith ? — Parce que c'est un axiome du règne présent, de ne point décourager les Réfugiés, quelque mal qu'ils puissent faire. — Les Américains sont-ils donc devenus des ours, des monstres, qui ne peuvent réclamer les plus foibles droits de l'humanité, lui demandai-je ? — Quelque raison que vous puissiez avoir, il ne faut point que ces Messieurs aient tort ; — & voilà précisément pourquoi vous n'avez pas passé au Conseil de Guerre ; le Président, qui est un honnête Militaire, n'auroit pu s'empêcher de vous rendre quelque justice ; ce qu'il ne falloit pas faire. Je vous plains, mon pauvre Américain.

Je sortis moi-même quinze jours après le Colonel S., & j'ignore quelles ont été les suites de sa destinée.

ANECDOTE
DU SERGENT B. A.

PEU de tems après que j'étois entré à New-Yorck, où, comme vous ſavez, j'étois venu à deſſein de m'embarquer pour l'Europe, je fus mis en priſon, en conſéquence de l'arrivée de l'Eſcadre Françoiſe à l'iſle de Rhodes, & d'une Lettre anonyme reçue au Quartier-Général, à ce que j'ai appris depuis. Le plus léger ſoupçon, ſous un Gouvernement Militaire, & au centre d'une guerre civile, ſuffit, vous le ſavez, pour priver un homme de la liberté, & ſouvent de la vie. Si jamais j'ai eu occaſion de réfléchir, c'étoit ſous ce toit d'infortunes; car je ſuis plus ſenſible encore aux impreſſions du mal qu'à celles du bien : le premier eſt un vinaigre qui corrode, l'autre une huile balſamique qui coule, & qui ne laiſſe après elle que le parfum & la douceur de ſes parties. — Je ne ſouillerai pas notre correſpondance par le détail dégoûtant des forfaits, des malheurs, des aventures funeſtes, des actes de tyrannie, d'injuſtice & de cruauté, dont j'ai été le témoin pendant un ſéjour de trois mois. — L'hiſtoire de quelques-uns de mes compagnons ſera le ſeul récit que je

vous ferai, parce que je le crois caractéristique des malheurs de la guerre civile, ainsi que de la manière dont les Anglois, aveuglés par leur perverse destinée, ont conduit cette même guerre. On peut dire d'eux, en général, que l'histoire de ce qu'ils ont fait & qu'ils n'auroient pas dû faire, seroit beaucoup plus longue & plus désagréable à écrire, que celle de ce qu'ils n'ont pas fait & de ce qu'ils auroient dû faire. — O vous, tristes échos de cette redoutable prison ! n'êtes-vous point fatigués de répéter les gémissemens & les plaintes qui, depuis tant d'années, ont été articulés dans l'enceinte de ces murs ? — Que ceux qui nous parlent de l'humanité Angloise, aillent à New-Yorck, qu'ils y consultent les records de leurs donjons, de leurs maisons à sucre (1); qu'ils y lisent l'histoire des actes inutilement cruels commis dans nos campagnes, qu'ils comptent la liste des maisons brûlées, afin de les piller sous prétexte d'éteindre les flammes, &c.; & s'il n'est pas encore convaincu, qu'il se transporte au Bengale; à son retour, cet Observateur effacera, j'en suis sûr, avec ses larmes, le récit qu'il voudra faire de ses observations, où il sera obligé de tirer un rideau sur

(1) Maisons où étoient enfermés les Prisonniers Américains.

cette hideuſe perſpective. Le Tartare d'où je ſors, eſt préſidé par un homme unique dans ſon genre, je l'eſpère. — Les organes de ſon corps & les ſenſations de ſon ame ſemblent avoir été aſſortis exprès pour l'emploi terrible auquel ils étoient deſtinés. C'eſt un homme callueux, s'il en fut jamais, devant lequel les pleurs du malheur & de l'affliction, les cris des punitions, l'appareil des châtimens, n'ont nul effet; c'eſt un homme dont l'ame, pétrie d'une implacabilité atroce, ſemble ſe réjouir de ce qui afflige ceux qu'il peut appeler rebelles, & ſemble trouver du plaiſir dans l'exécution d'un ſyſtême de barbarie qu'il appelle devoir. — De ma fenêtre, combien de femmes n'ai-je pas comptées, attachées au poteau pour y être fouettées! — Chaque fois j'y ai vu ce bourreau armé d'un nerf de bœuf, lacérant impitoyablement ſon Nègre quand il s'appercevoit que le bras de cet Africain, moins barbare que le ſien, diminuoit, par pitié pour une femme, ſi non le nombre, du moins le poids des coups qu'elle devoit recevoir. — J'ai vu auſſi un Soldat d'Artillerie fouetté ſur les mêmes principes.

La nuit du 14 Août, nous entendîmes quelques coups de fuſil. — Jugez du degré de curioſité que ce bruit excita; mais la crainte du cachot nous empêcha, le lendemain, de faire la plus pe-

tite queſtion à celui qui vint nous compter & ouvrir la porte de notre chambre. — Deux jours après, un Sergent du Régiment de B. — K. fut amené ſous notre toit : le haſard le conduiſit dans notre appartement, quoique ce fût celui des Bourgeois. — » Que ma préſence ici, Meſſieurs, ne » vous chagrine point; je ne vous importunerai » pas long-tems. — Qu'avez-vous donc fait, lui » demanda le Col. J. S. (un de notre chambrée)? » — Mon devoir, lui répondit-il : mais il en eſt » un autre qui, je crois, n'a pas fait le ſien; je » crains de payer de ma tête pour ſa faute ou » ſon malheur. — Qui êtes-vous donc, quelle eſt » votre hiſtoire, lui demanda la même perſonne? » — Je ſuis Sergent dans le Régiment de B.—K.: » avant la guerre, je poſſédois une plantation aſſez » conſidérable dans le comté de Morriſs. — Pouſſé » par le ſentiment de la loyauté, par obéiſſance » aux impulſions de ma conſcience, &, ſincère- » ment, croyant faire mon devoir, j'abandonnai » tout ce que j'avois dès le commencement de » la guerre, & vint me réfugier dans les lignes » du Roi, avec ma femme & huit enfans. — » Auſſi-tôt que je fus arrivé, les uns approuvè- » rent ma conduite, me diſant qu'il ſeroit à » déſirer que tous les Américains en fiſſent au- » tant, que j'étois un brave homme. — Les au-

» tres me dirent : Tu es un grand fou, B. A. ;
» de n'avoir pas reſté avec tes compatriotes, &
» d'avoir quitté ton bien pour venir ici lente-
» ment mourir de chagrin & de faim : ne ſavois-
» tu pas que tout mérite, tout dévouement Amé-
» ricain, tel qu'il puiſſe être, eſt ſouverainement
» mépriſé dans ces lignes ? Rien n'eſt bon, loua-
» ble & récompenſé, que parmi les Anglois & les
» Ecoſſois. Le Parlement, il eſt vrai, a généreu-
» ſement ordonné une ſomme conſidérable qui
» devoit être diſtribuée aux plus néceſſiteux, &
» des vivres pour tous ; mais cette ſomme a diſ-
» paru entre les mains des Tréſoriers, & les avides
» Commiſſaires refuſent, ou nous volent la moi-
» tié de ces mêmes proviſions ; ſouvent on nous
» en donne qui ſont gâtées, & que nous ne pou-
» vons prendre : c'eſt à quoi Meſſieurs les Diſ-
» tributeurs s'attendent ; alors ils engraiſſent leurs
» cochons. — Mais, leur dis-je, le Gouvernement
» n'a-t-il pas publié pluſieurs Proclamations, in-
» vitant les fidèles ſujets du Roi à ſe rendre ici,
» où toute eſpèce de protection leur eſt promiſe ?
» — On voit bien, me répondirent-ils, que tu
» ne fais que d'arriver, puiſque tu attribue à ces
» papiers publics une vertu qu'ils n'ont pas : écoutes
» une fois pour tout. — Ce ſont des reliques offertes
» à notre vénération pour nous tromper, commo

» c'eſt l'ordinaire dans ces ſortes de choſes. — Elles
» ſont mépriſées par tous ceux qui les approchent, comme par ceux qui les publient & les
» expoſent au reſpect des hommes : il n'y a rien
» dans le monde de trompeur comme ces Proclamations. — C'eſt avec ce charme groſſier
» qu'on a invité les Nègres mêmes des Américains, aux yeux deſquels on a été étaler une
» foule de promeſſes menſongères. Il y a, je crois,
» neuf jours que des Capitaines de vaiſſeaux de
» guerre en firent, à New-Yorck, une preſſe
» terrible, ſous prétexte de compléter leur équipage; ils en ont enlevé plus de trois cents qu'ils
» portent aux Iſles, où ils les vendront, comme
» ils ont fait de tous ceux qu'ils ont pillé depuis
» le commencement de cette guerre. Par une
» autre Proclamation, il eſt ordonné aux Offi-
» ciers de reſpecter les récoltes des Colons ſur les
» iſles d'Yorck, de Naſſau & de Staten : Milord
» R — n faiſoit cependant l'exercice ſur une pièce
» de bled, l'autre jour, quoique le Propriétaire
» de ce champ lui montrât cet Ecrit public. — Tu
» n'as pas d'idées de l'indiſcipline morale & phy-
» ſique de toute cette armée; tout le mal qu'ils
» jugent à propos de faire, eſt légitimé dès qu'ils
» le font aux Américains. — Ces détails m'éton-
» nèrent, je l'avoue; mais ils ne me découra-

» gèrent pas : — j'avois alors beaucoup de zèle.
» — Peu de tems après, le Colonel B. — K.,
» que j'avois connu auparavant la guerre, me fit
» Sergent dans ſon Régiment, & obtint des ra-
» tions pour ma famille : je perdis, il y a ſept
» mois, mon fils aîné à mes côtés, dans l'af-
» faire auprès de *New-Yorck*. — Je me ſuis tou-
» jours comporté en honnête-homme ; je n'ai fait
» ſimplement que mon devoir, ſans ajouter au-
» cunes cruautés aux horreurs de notre métier ;
» j'ai toujours été un brave Soldat. — Ai-je tort,
» Meſſieurs, de m'appeler brave ? voilà les bleſ-
» ſures que j'ai reçues à bord de l'Amiral Ma-
» théus, dans la Méditerranée : — je ne tarderai
» cependant pas à être pendu. — Pendu, lui dis-je ?
» — Eh, mon ami ! qu'avez-vous donc fait ? Les
» Anglois ne pendront certainement pas un homme
» qui a abandonné une plantation de deux cents
» acres pour entrer à leur ſervice. — Je le ferai
» cependant, Meſſieurs ; & cela, pour réparer la
» faute ou le malheur du Major S**. — Quel
» rapport peut-il y avoir entre ce Major & vous,
» lui demanda le Col. J. S. ? — Ne ſavez-vous
» pas, continua-t-il, que le poſte de *Paulus Hook*
» a été emporté, il y a trois nuits, par cinq cens
» Américains commandés par le Major Lée ? «
— Alors le myſtère fut révélé ; nous apprîmes,

par cette nouvelle, que les coups de fusil entendus la nuit du 14, avoient été tirés à l'attaque & à la prise de ce poste. — Paulus Hook est une Péninsule sur la rive occidentale de la rivière de Hudson, où, avant la guerre, il y avoit un grand bac. — » Mais, encore une fois, comment » se peut-il faire que vous, simple Sergent, soyez » puni pour la faute de votre Commandant? Ra- » contez-nous tout cela de bonne-foi : ressouve- » nez-vous que sous ce toit, il n'y a ni Wigs, ni » Torys; nous ne sommes plus que des prison- » niers. —— Je vais vous le dire, Messieurs. — » Vers les onze heures de la nuit du 14, le » Major Lée, à la tête de cinq cens Américains » d'élite, passa la prairie Salée au Nord-Ouest du » poste; dans peu de tems, ils franchirent tous » les obstacles de vases, d'eau & de fossés qui » nous défendoient de ce côté-là : ils surprirent, » sans tirer un seul coup de fusil, notre détache- » ment. —Telle fut la hardiesse de leur entreprise, » la célérité de leur marche & leur parfaite disci- » pline, qu'ils emmenèrent prisonniers plus de » deux tiers de notre garnison; &, comme un » contraste frappant de la rapacité Angloise, ils » laissèrent les montres d'or de nos Officiers, » qui étoient suspendues à la tête de leurs lits : » le reste de notre garnison se retira dans la petite

» eſtocade, d'où ils tirèrent quelques coups de
» fuſil : — au point du jour, un détachement de
» Gardes Angloiſes paſſa la rivière, mais il étoit
» trop tard. — La ſurpriſe d'un poſte auſſi impor-
» tant, & ſi voiſin du Quartier-Général, piqua
» très-ſenſiblement Son Excellence, Sir H. C. :
» — Il a dernièrement ordonné des informations,
» j'ignore quel en a été le réſultat. — Je m'i-
» magine cependant que la conduite de notre
» Commandant a été blâmée, car on dit qu'il
» n'étoit ni dans l'eſtocade, ni du nombre des pri-
» ſonniers : il va, dit-on, partir pour aller com-
» mander les Invalides, & vexer, ſans doute, les
» pauvres habitans des *Bermudes*, où vraiſembla-
» blement il ne courra aucun riſque d'être ſur-
» pris par les Américains. — Il a été réſolu en
» même tems, que je n'étois pas au poſte où je
» devois être ; que je me ſuis mal comporté, &
» que tout le blâme de la ſurpriſe doit tomber
» ſur moi ; ſur moi, pauvre Sergent, qui n'étoit
» point de garde pendant cette nuit, & qui
» même eut le bonheur de faire deux Américains
» priſonniers, armé de ma ſeule bayonnette. —
» Vous le ſavez comme moi, Meſſieurs, qu'eſt-
» ce que la vie d'un Soldat, quand elle eſt com-
» parée avec l'honneur & la réputation d'un Offi-
» cier ? — Je connois très-bien votre Comman-

» dant,

» dant, dit le Capitaine B., (un de nos compa-
» gnons) c'eſt un aſſez drôle d'homme; c'eſt un
» de ces Anglois peu inſtruits, qui croient ferme-
» ment que tout ce qui n'eſt pas né dans leur
» Iſle, eſt d'une eſpèce inférieure à la leur. —
» Etant encore Aide-de-Camp, il fut envoyé par
» ſon Général, pour quelques affaires, chez
» M ***. En s'approchant de cette maiſon, à
» cheval, il caſſa une vître de la chambre où
» étoit ce Colon, ſimplement pour lui faire ſa-
» voir que lui, Major Anglois, étoit-là, & qu'il
» eût à venir lui parler : — car, ſuivant les ma-
» ximes qu'ils ont apportées dans notre pays, l'ac-
» tion d'avoir frappé à la porte, auroit été de
» traiter un Américain reſpectable avec trop de
» complaiſance : ainſi vous voilà donc, mon pau-
» vre Sergent, deſtiné à expier la faute de ce
» célèbre Major ; vous voilà donc ſemblable au
» bouc chargé de l'anathême : — mais au lieu de
» le lâcher dans les bois, comme faiſoient les
» Juifs, (en cela plus Philoſophes que les An-
» glois,) ce qui ne ſeroit qu'une légère punition ;
» on vous menace, dites-vous, de perdre la vie?
» — Ainſi mes camarades m'en ont-ils informé,
» répondit le Sergent. Dieu diſpoſera de moi com-
» me il voudra ; il eſt bien dur cependant d'être
» puni comme un malfaiteur, pour la faute d'un
» autre, & n'en ayant aucune à ſe reprocher.

» — Mais peut-être les choſes prendront-elles
» une autre tournure, répondit le Capitaine B.?
» Vous n'avez pas encore été jugé par le Conſeil
» de Guerre : il y a, dit-on, parmi ces Meſſieurs,
» des hommes de la plus grande probité, qui
» rougiroient de verſer le ſang innocent. — Vous
» avez donc une grande opinion de nos Conſeils
» de Guerre, Meſſieurs, répliqua le Sergent? vous
» ne connoiſſez donc pas l'hiſtoire de leurs Juge-
» mens? Ils en ont rendu pluſieurs qui annoncent
» toute la partialité de la Guerre-Civile. — Les
» Membres de ces Conſeils ſemblent être des
» Torys Américains, aveuglés par leur zèle, con-
» damnant tout ce qui s'appelle Wig : — nos
» Conſeils de Garniſon, ſur-tout, excédent en
» aveuglement, précipitation, inſouciance, tout
» ce qu'on peut imaginer : quoique ſimple Sergent,
» mon ancien état de citoyen me fait faire mille
» réflexions ſur ce qui ſe paſſe & ſur ce que je
» vois. — Il eſt vrai, reprit le Colonel J. S., que
» l'eſprit de vertige, de diſſipation & de cruauté
» ſemble avoir infecté toute l'Armée Angloiſe;
» ils nous regardent comme des bêtes féroces, qui
» ne méritent pas de jouir des droits les plus ordi-
» naires de l'humanité : de-là ce démon de rapine
» & de cruauté, qui légitime les forfaits les plus
» atroces; de-là ce ſyſtême tyrannique & abſur-
» de, qui, à jamais, ternira le nom Anglois parmi

» nous, & à jamais fera rougir les honnêtes gens
» de la Grande-Bretagne des ordres de leurs Mi-
» niſtres, & de la trop fidèle exécution de leurs
» ſatellites. — Hélas ! mon pauvre Sergent, con-
» tinua, le Colonel J. S., que ne reſtiez-vous ſur
» votre plantation ? Pourquoi cherchiez vous à
» abbreuver du ſang de vos nouveaux compatrio-
» tes, cette terre adoptive qui vous avoit nourri
» pendant tant d'années, & ſur laquelle vous aviez
» procréé votre nombreuſe famille ? — Ah ! Meſ-
» ſieurs, répondit le Sergent, j'ai eu tort, je l'a-
» voue ; ſi l'affaire étoit à recommencer, j'agirois
» bien différemment : l'ingratitude, le mépris,
» l'abandon qu'ont ſouffert tous ces hommes
» qui, avec la meilleure foi du monde, ſe ſont
» réfugiés ici, me révolte toutes les fois que j'y
» penſe. — La moitié ſont déjà morts de chagrin ;
» & l'autre, abandonnée à l'aiguillon de tous les
» beſoins, ainſi qu'à celui d'un repentir inutile,
» de paiſibles Cultivateurs ſont devenu des for-
» cenés, qui outragent & terniſſent la cauſe qu'ils
» ont adoptée : la conduite barbare du Gouverneur,
» lequel à peine leur donne des rations, les a con-
» vertis en loups affamés, qui dévorent, qui pil-
» lent & qui détruiſent tout. — Voilà, ajouta le
» Colonel J. S., pourquoi on les tolère, voilà pour-
» quoi on trouve bien fait tout ce qu'ils font. —
» Si je ne vous importune point, Meſſieurs, je

» reſterai volontiers avec vous; c'eſt une conſola-
» tion avant de mourir, de parler à cœur ouvert,
» & d'être avec d'honnêtes gens. « — Mais à peine lui avions nous donné notre conſentement, qu'un des Subalternes du Grand-Prévôt vint lui ordonner de ſe retirer dans une chambre qu'il lui indiqua.

L'hiſtoire de ce Sergent nous fit faire mille réflexions : ſi un brave homme comme lui, dis-je à ces Meſſieurs, eſt condamné à mort, quel ſera donc notre ſort? Mais bientôt cette triſte ſcène fut oubliée par l'effet du ſentiment profond de notre ſituation, & de nos propres malheurs; toute la ſenſibilité eſt alors concentrée dans nos ames; l'infortune des autres n'y fait que de légères impreſſions: — ce n'eſt qu'aujourd'hui, au ſein de la liberté & du repos, que toutes ces ſenſations ſe renouvellent plus vivement même que lorſque je fus témoin de ces triſtes ſcènes.

Quatre jours après, le Sergent fut conduit au Conſeil de Guerre, & à ſon retour il nous confirma toutes ſes craintes. » On n'a point voulu,
» nous dit-il, écouter ma défenſe; mon Colo-
» nel, parce qu'il n'étoit point à l'affaire, n'a pas
» même été ſommé de comparoître, crainte que
» le témoignage qu'il pourroit donner de ma con-
» duite antérieure, ne ſervît à adoucir pluſieurs
» des Membres; je ſuis un homme perdu ſans

» reſſource. « — Deux jours après, il fut reconduit devant le même Tribunal, & il n'en conçut pas de meilleures eſpérances.

Vers l'après-midi du Samedi ſuivant, étant à me promener dans la galerie avec cet homme, le Prévôt l'appella à travers les barres de fer qui ſervoient à nous enfermer, & lui tint le propos ſuivant : — » Sergent B. A., ſi vous avez quelques » affaires à régler dans ce monde, ſur mon ame, » dépêchez-vous ; car, par Dieu, demain, à onze » heures, je vous en ferai ſortir plus vîte que » vous n'y êtes entré ; telle eſt la Sentence du » Conſeil de Guerre : m'entendez-vous, Sergent ? » — Oui, je vous entends, répondit-il foible- » ment ; hélas ! je n'ai point d'affaires à régler ici- » bas ; j'ai abandonné, pour la cauſe du Roi, tout » ce que je poſſédois ; je n'ai qu'à demander à » Dieu la réſignation & le courage. « — Aucune circonſtance de ma vie ne m'a jamais autant frappé. — Je me rappelle encore la poſture immobile & la phyſionomie de cet infortuné, dans laquelle étoit peinte l'épouvante & la terreur ; les traits allongés de ſon viſage, la ſituation de ſon corps ſoudainement arrêté, comme par un pouvoir ſupérieur, ſon attitude, qui étoit le ſymbole de l'horreur, tout annonçoit l'impreſſion profonde que venoit de faire ſur ſes organes ſa dernière Sentence : — tout eſpèce de mouvement animal fut

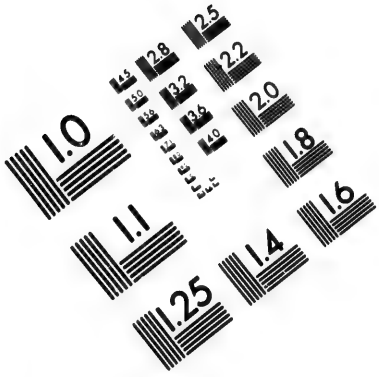
arrêté ; ſes yeux ſe fixèrent ſur la terre, ſes nerfs perdant leur reſſort ordinaire, laiſſèrent tomber ſes bras perpendiculairement de chaque côté, ſa poitrine ſe gonfla plus haut que je n'avois jamais vu la poitrine d'un homme, pour faire place ſans doute à l'angoiſſe ſubite dont elle fut remplie : cette maſſe d'amertume l'eût ſans doute étouffé, ſi elle ne ſe fût enfin évaporée en profonds ſoupirs. — Il ne fit aucunes plaintes. — J'obſervai que ceux qui l'entouroient, & dont le ſort futur ne devoit peut-être pas être meilleur, le regardoient avec des yeux fixes, d'où découloient en ſilence quelques groſſes larmes.

Auſſitôt que ce moment terrible & douloureux fut paſſé, il ſe retira dans une chambre iſolée & obſcure, dont il ferma la porte. — Quelle fut notre ſurpriſe, quand une heure après il vint nous retrouver avec l'air plus calme & plus ſerein. — » Je viens, me dit-il, vous prier de venir paſſer » une heure avec moi. — Une heure avec vous, » mon ami, lui répondis-je ; hélas ! quels ſervices » puis-je vous rendre ? — Ceux dont j'ai beſoin, » répliqua-t-il : — celui de m'aider par votre » converſation & vos conſeils à écarter du ſuppli- » ce qui m'attend, toute l'horreur que ce premier » moment inſpire. — Votre choix, lui dis-je, » m'afflige beaucoup plus qu'il ne me flatte : — » je ſuis moi-même enveloppé des nuages de la

» plus ſombre mélancolie ; mes ſens ſont engour-
» di par des malheurs, mes facultés ſont éteintes
» par l'excès de mes réflexions, mes nerfs ſont
» affoiblis par les chocs les plus violens; dans quelle
» ſource irai-je puiſer les leçons & les conſola-
» tions : hélas ! elles ſont taries il y a long-tems ;
» je n'ai plus cette énergie d'où proviennent les
» moyens & même le courage de l'inſpirer aux
» autres : — ne feriez vous pas mieux d'envoyer
» chercher le Chapelain de cette priſon ? — Je
» ne le connois pas, me dit-il ; d'ailleurs, que
» pouroit-il me dire ? quelques morales officielles
» & d'uſage, quelques propos ſecs & frigides,
» ſans le baume de la véritable compaſſion, &
» ſans effet : il n'y a qu'un homme malheureux
» comme vous l'êtes, qui puiſſe entrer dans ma
» ſituation & alléger mes peines en les partageant ;
» il m'interrogeroit peut-être ſur les principes reli-
» gieux, dans leſquels j'ai été élevé : — hélas !
» je les ai tous oubliés ; il eſt trop tard, la veille
» de ſa mort, d'avoir recours à l'hypocriſie ou à
» ſon catéchiſme ; j'ai été toute ma vie honnête
» homme, j'oſe le dire avec confiance, bon La-
» boureur, bon Mari, bon Père, & brave Soldat ;
» Dieu me refuſeroit-il ſon repos pour avoir ou-
» blié quelques détails de mon éducation ? —
» Vous avez fait un bon choix, dit le Colonel J. S.
» au Sergent B. A. M. S. J. prêcha ſi bien

» l'autre jour un pauvre Soldat Anglois, con-
» damné à recevoir cinq cens coups de fouet, que
» ce même Soldat nous a avoué depuis qu'il de-
» voit le courage & le ſilence avec lequel il ſup-
» porta ſa punition, à cette converſation, & tout
» bien conſidéré, continua le Colonel J. S., il eſt
» beaucoup plus dur de recevoir cinq cens coups
» ſur le dos nu, que de mourir par la corde:
» — c'eſt une des actions les plus ſimples de ce
» bas monde. — Elle eſt d'autant plus ſimple,
» ajouta M. ***, (habitant de la Georgie & un
» de notre chambrée,) que c'eſt la dernière. —
» Je ſuivis enfin le Sergent; ſa chambre étoit très-
obſcure, comme je vous l'ai dit : — » Ce n'eſt
» pas l'action de mourir, me dit-il, avec des yeux
» animés, qui me fait trembler; j'ai vu la mort
» pluſieurs fois dans ma vie, ſans la fuir ni la
» craindre; mais mourir injuſtement, abandon-
» ner une femme & ſept enfans à tous les be-
» ſoins de la nature, à la dureté du Capitaine,
» aux inſultes des Soldats, à l'avidité des Com-
» miſſaires qui, auſſitôt après ma mort, ceſſe-
» ront de leur donner la pitance de proviſions
» dont ils jouiſſent; — voilà ce qui ſoulève mon
» ame, voilà ce qui éloigne de moi cette réſi-
» gnation, ce calme du courage que je cherche;
» voilà enfin ce qui rend la cérémonie de demain
» ſi terrible à contempler. — Hélas! mon ami,

» lui dis-je, êtes-vous le premier qui ait été con-
» damné injuſtement, depuis cette cruelle guerre?
» Ignorez-vous que pluſieurs centaines d'hommes,
» de femmes & d'enfans, ont été brûlés, aſſaſſinés
» ſur nos frontières, par les ordres de vos Miniſ-
» tres ; ils étoient au moins auſſi innocens que
» vous : — dans toutes les expéditions Angloiſes,
» à travers notre pays, combien de victimes d'une
» cruauté inutile, n'avez-vous pas vu? — com-
» bien de perſonnes percées de bayonnettes, ont
» péri au milieu des tourmens & de ſulres,
» qui ne méritoient pas plus la mort que vous?
» — & après tout, qu'eſt-ce que la mort, ſi
» redoutée & ſi terrible à nos yeux? c'eſt le ſom-
» meil de la nature, l'inaction de la matière, le
» repos moral de la penſée; c'eſt l'état primitif
» de cette même matière : c'eſt un état plus ſim-
» ple & plus naturel peut-être que celui de l'e-
» xiſtence ; car, pour exiſter, il faut du mouve-
» ment, un ordre plus particulier, un arrange-
» ment organique enfin. — La vie eſt, dit-on, un
» voyage qui conduit les gens de bien au bon-
» heur, eh bien, c'eſt le terme de ce voyage ;
» peut-être eſt-il plus aiſé de mourir que de naî-
» tre; la mort eſt la conſolation des malheureux,
» c'eſt la borne au-delà de laquelle le deſpotiſme
» & l'injuſtice ne peuvent atteindre. — Brave
» Soldat, tel que vous êtes, n'avez-vous pas tou-



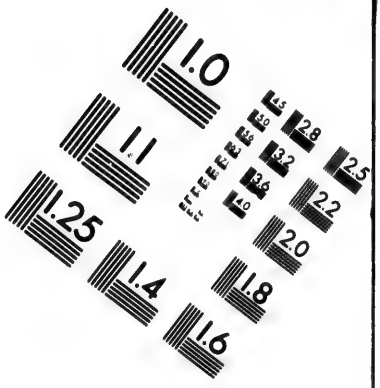
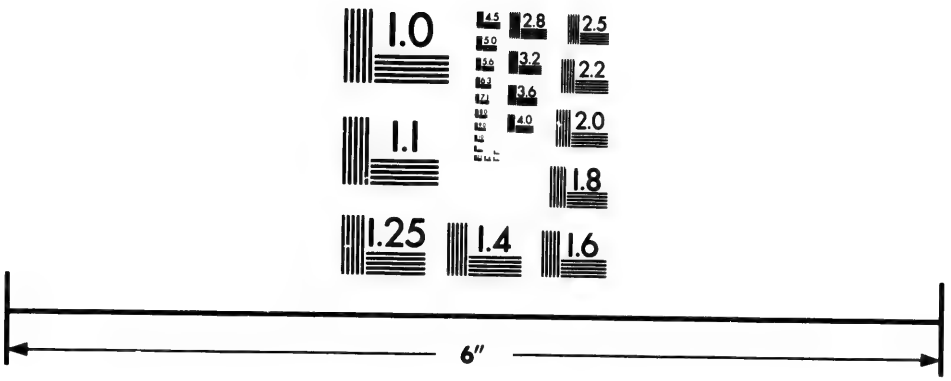
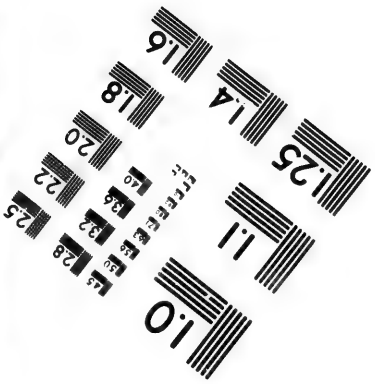
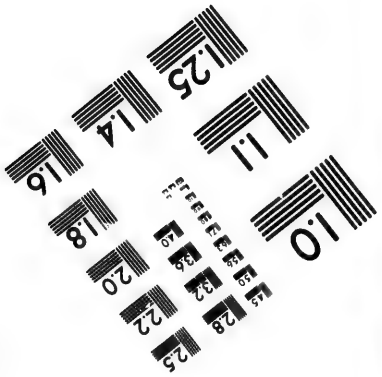


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

» jours été préparé à mourir depuis que vous
» êtes en armes? — ce n'eſt donc que l'appareil
» qui vous épouvante : dites-moi, n'êtiez-vous pas
» ſujet à être tué toutes les fois que vous étiez à
» votre poſte? — La Nature qui nous fait naître
» au milieu de tous ſes fléaux, ne nous annonce-
» t-elle pas clairement que chacun de nous eſt
» toujours à ſon poſte, puiſque chacun de nous eſt
» toujours expoſé? — Mourir par la corde eſt hu-
» miliant, je l'avoue; mais pourquoi cette circon-
» ſtance vous affligeroit-elle? — Vous ne ſerez
» plus auſſitôt qu'elle vous aura reſſerré, & que
» vous importe ce qu'on en dira dans la ſuite? —
» Voudriez-vous chérir le phantôme d'une opi-
» nion, même après que la ſource de vos opinions
» ſera à jamais tarie? — Votre conſcience vous
» acquitte; c'eſt le ſeul juge dont la Sentence doit
» nous conſoler ou nous affliger : — quant à
» l'état de votre femme & de vos enfans, j'avoue
» qu'il eſt déchirant pour le cœur d'un bon père,
» de laiſſer après lui une partie de ſoi-même ex-
» poſée à tous les beſoins, & à tous les maux qui
» en proviennent : c'eſt-là, mon ami, la chaîne qui
» retient tant de braves gens ſous ce toit; ſans cela
» ſouffriroient-ils, comme ils le font, les injuſtices,
» l'ennui, les langueurs de la captivité? — Votre
» femme n'a qu'un parti à prendre, c'eſt de ſe re-
» tirer dans l'intérieur du pays, & de placer tous

» ſes enfans apprentifs à différens métiers : vous
» ſavez, comme moi, que la connoiſſance d'un
» bon métier, eſt conſidéré ici comme égal en
» valeur à cent acres de terre; elle ira filer elle-
» même dans la maiſon d'un bon Colon, à une
» demi piaſtre par ſemaine, où elle y ſera bien nour-
» rie & bien logée : ſi cet avis vous plaît, écrivez-
» lui, je me charge de faire tenir votre lettre par
» le moyen du Docteur B, la première fois qu'il
» viendra faire ſa viſite; qu'en dites-vous? — Il
» ſoupira profondément. — Cette heureuſe idée
» me ſoulage, répondit-il; — j'accepte votre ex-
» pédient; mais quand je ſerai mort, vous ne
» vous intéreſſerez plus aux miens; vous ne pen-
» ſerez plus à l'état déplorable où ſera réduite ma
» pauvre veuve: promettez-moi donc, devant Dieu,
» de faire tout votre poſſible pour lui faire tenir
» la lettre que je vais écrire, & d'y en ajouter une
» autre dans laquelle vous lui expliquerez le ſer-
» vice que vous venez de me rendre. — Oui, mon
» cher Sergent, je vous le promets devant Dieu,
» le protecteur des malheureux. — Jurez-le, ré-
» péta-t-il, ſur ce rayon du ſoleil qui, dans ce mo-
» ment, luit ſur nos mains : — Oui, lui dis-je,
» je le jure ſur ce rayon du ſoleil; puiſſent mes
» yeux ceſſer de contempler cette auguſte image du
» Créateur; puiſſent-ils être condamnés à des té-
» nèbres éternelles, ſi j'oublie, ou ſi je néglige

» d'exécuter ce que je viens de vous promettre. » — J'en mourrai plus content, me dit-il. « — Oh ! Être des Êtres, Père universel, que je ne puis ni appercevoir, ni comprendre, daigneras-tu devenir le Protecteur de la veuve & des orphelins que je vais laisser après moi? Reçois le sacrifice de ma vie; pardonnes-moi les fautes & les erreurs que j'ai commises; donnes-moi les moyens d'oublier tout ce qui m'attache encore à la terre, & fasse que je subisse mon sort avec décence & avec courage.

Il me remercia ensuite de ma complaisance, & me souhaita une captivité courte. « Hélas ! peut-» être, lui dis-je, suis-je destiné à subir le même » sort ! On me croit coupable de plusieurs choses, » qui, suivant les maximes reçues ici, conduisent » à la mort. Demain vous vous en allez; dans quel-» ques jours il se peut que je m'en aille aussi. — » Armons-nous donc de résignation & de courage; » regardons la vie comme un passage sur l'Océan; » plus il est court, & plus on l'appèle fortuné : » pourquoi, en sens inverse, croirions-nous que la » vie n'est heureuse que quand elle est longue ? » — Adieu, mon cher Sergent, pour la dernière » fois. — Adieu, Monsieur, pour jamais : plut » au Ciel que je n'eusse qu'un demi-quart d'heure » à attendre la fin de la tragédie ! quelle nuit dou-» loureuse & terrible n'ai-je pas devant moi ! en-

» core si je pouvois en adoucir l'amertume en la
» passant avec ma femme & mes enfans » !

— Aussi-tôt que je l'eus quitté, j'entrai dans la chambre du Congrès, où étoient enfermés les Officiers Américains qu'on ne jugeoit pas dignes d'être sur leur parole avec les autres dans l'endroit de l'Isle-Longue qui leur étoit assigné. — J'avois le cœur gonflé de mille sensations, & l'imagination remplie d'images lugubres & tristes. — Je racontai à ces Messieurs la scène précédente sans en oublier la plus petite circonstance. — « Quel
» dommage, leur dis-je, qu'un brave homme tel
» que ce Sergent périsse par les mains de l'injus-
» tice, & qu'après avoir essuyé tant de dangers,
» il vienne ici terminer sa carrière d'une manière
» si cruelle & si affligeante ! c'étoit bien la peine
» d'être loyaliste, & d'avoir abandonné l'aisance &
» l'abondance dont il jouissoit sur sa Plantation ?
» — Ah ! si comme moi, Messieurs, vous lui
» aviez entendu raconter son histoire ; si, comme
» moi, vous aviez vu ses blessures, ses nobles
» attestations de services & de bravoure ! —— Et
» pourquoi ne les a-t-il pas montrées aux Mem-
» bres du Conseil de Guerre, dit vivement
» M. * * * ? (Lieutenant de la troisième Brigade
» Pensilvanienne). — Si on lui a refusé la liberté
» de parler, la vue de ses honnêtes cicatrices au-
» roient peut-être été pour lui un puissant Avocat ?

» — Quel argument, en effet, en faveur d'un » Soldat, ſur-tout devant des braves Officiers » ! — Pendant tout le tems de ma narration, j'avois obſervé que ce jeune homme y avoit prêté l'oreille la plus attentive ; j'avois également obſervé que ſon viſage s'enflammoit, que ſes yeux animés exprimoient le regret & la colère ; — l'indignation pouſſée par l'effervescence de la jeuneſſe, ſembloit bouillir dans ſes veines. « — Eſt-il condamné, me » demanda-t-il précipitamment ? — Oui, lui dis-je, » demain il meurt. — Grand Dieu ! à quel point » d'aveuglement, de cruauté & d'horrible inſou- » ciance as-tu permis à ces fiers Inſulaires de pouſ- » ſer les choſes ! — quand nous aideras-tu donc » à chaſſer ces Oppreſſeurs de notre Continent ! » Ne l'ont-ils pas aſſez arroſé de notre ſang ? ne » l'ont-ils pas aſſez ſouillé de leurs crimes ? — Une » idée me vient, continua-t-il, je la crois bonne ; » ne ſeroit-il pas encore tems d'envoyer une re- » quête au nom de cet Infortuné à Son Excellence » Sir Henri C. ? — Qu'en dites-vous ? — L'in- » tention eſt magnanime & généreuſe, mon cher » Lieutenant, lui dis-je : cette action eſt d'autant » plus noble, que cet homme eſt un Royaliſte ; » plus coupable encore envers notre Patrie, qu'un » Européen à ſix ſols par jour. Mais comment » perſuaderez-vous au Grand Prévôt de ſe char- » ger de cette requête ? — C'eſt ici l'heure de

» ces ivreſſes journalières, me dit le Lieute-
» nant : — cette circonſtance peut devenir fa-
» vorable. Que ſait-on ? — ce Barbare, après
» tout, n'eſt-il pas fils d'une femme ? ne pour-
» roit-il point reſſentir quelques treſſaillemens
» d'une humanité involontaire, lorſque le vin a
» dilaté ſon cœur ? la ſoif & l'ivreſſe des ſens ne
» pourroit-elle pas ſuſpendre cette avidité de pu-
» nir, qui lui eſt ſi naturelle ? — Je veux en faire
» l'eſſai : il faut que j'écrive cette requête ; nous
» irons enſuite la faire ſigner par le Sergent. — La
» foible lueur d'eſpérance que cela pourra lui pro-
» curer, ſervira au moins à adoucir l'amertume de
» la nuit qu'il va paſſer : — ce ſera, mon ami,
» une foible lampe que nous aurons placée dans
» le coin de ſon cachot, qui en bannira, j'eſpère,
» les images de la mort, & les rêves effrayans.
» — Brave Garçon, lui dis-je, ton idée eſt bonne
» & ſainte ; tu peux te dire véritablement inſpiré ;
» — oui, tu l'es, puiſque tu cherches à ſauver la
» vie d'un homme qui eſt ton ennemi ». — Il
écrivit la requête dans moins d'une demi-heure,
conçue dans toute la chaleur de ſon ame géné-
reuſe. J'avoue que je n'ai jamais rien entendu
qui égalât la force expreſſive & le ſublime la-
coniciſme de ce morceau. Nous fûmes à la cham-
bre du Sergent : « — Vous me pardonnerez, lui
» dis-je, de revenir vous interrompre ; le recit

» que j'ai fait de vos malheurs à ce jeune Penſil-
» vanien, a rempli ſon ame d'une honnête indi-
» gnation ; il a conçu un projet heureux, & il
» vient vous le communiquer. — Sergent B. A.,
» dit le Lieutenant, lorſque vous & moi ſervions
» ſous nos drapeaux reſpectifs, nous étions enne-
» mis, puiſque vous défendiez la cauſe de votre
» Roi, devenu notre tyran, & moi celle de la
» Patrie. — Mais ſous ce toit, le malheur nous a
» fraterniſés & nous a rendus égaux. — Je viens
» d'écrire au Général une requête en votre nom ;
» il faut la ſigner : — je me flatte d'avoir aſſez
» d'aſcendant ſur l'eſprit du Grand-Prévôt, pour
» le perſuader de la porter lui-même dès ce ſoir
» au quartier Général. — Sire H. C. eſt naturel-
» lement bon & humain, lorſqu'il eſt inſtruit du
» véritable état des choſes. — Peut-être le récit
» pathétique que je fais de vos ſervices, de vos
» bleſſures, & de votre nombreuſe famille, le
» touchera-t-il ? — du-moins je le ſouhaite du
» fond de mon cœur. Un Général humain eſt
» comme un bon Roi ; il peut diminuer les cala-
» mités de la guerre, & faire beaucoup de bien
» ſans s'écarter des règles de ſon devoir. — Gé-
» néreux Penſilvanien, ſi je verſe des larmes, c'eſt
» votre généroſité inattendue qui m'y force ; c'eſt
» votre magnanimité qui me les arrache ; hélas !
» je croyois leur ſource tarie. — Je connois trop

» la

» la tournure des eſprits pour concevoir la plus
» foible eſpérance ; ce ſentiment, ainſi que preſ-
» que tous les autres, eſt éteint. — Brave jeune
» homme, l'ornement de votre Patrie, puiſſe cette
» action généreuſe attirer ſur vous la Bénédic-
» tion du Ciel, le patrimoine des bons eſprits ;
» puiſſe-t-elle, comme un rayon céleſte, éclairer
» tous vos pas, & dignifier toutes vos actions ;
» puiſſe le ſort de la guerre épargner vos jours !
» — Je ſigne, puiſque vous le voulez ; & ſi je ſur-
» vis à cette fatale Sentence, le terme de ma vie
» ſera celui de ma reconnoiſſance. — Mon cher
» Sergent, vous m'en devrez peut-être ; mais
» j'exige qu'elle finiſſe au moment où finira notre
» captivité ; j'exige qu'elle ne s'étende pas plus
» loin que ces murs ; car ſi jamais nous rejoi-
» gnons nos drapeaux, j'oublierai alors l'infor-
» tune du Priſonnier, & ne verrai en lui que l'en-
» nemi de ma Patrie. — Quoi, vous ne verrez en
» moi que votre ennemi ! — Et moi, je jure de ne
» voir jamais en vous que mon bienfaiteur.
» Dans quel cas que ce puiſſe être, mon devoir
» militaire n'étouffera jamais ma reconnoiſſance.
» — Je vous reſpecterai ; je vous ferai reſpec-
» ter auſſi par les Soldats mes voiſins, dans les
» momens même les plus déciſifs ; & s'il le faut,
» afin de ſauver votre vie, je trahirai pour un
» moment la cauſe de mon Roi pour obéir à

» celle de la Nature. -·- Et vous ne verrez en moi
» que votre ennemi ! — En effet, vous ne me
» devrez rien ; ce ſera moi qui vous aurai l'obli-
» gation d'une vie que mes propres Officiers
» m'ont refuſée ». — Nous nous retirâmes.

Le brave Lieutenant, dont j'ai malheureuſe-ment oublié le nom, comme il s'en étoit flatté, trouva le ſecret de perſuader le Grand Prévôt de délivrer ſur le champ la requête au Général. — Nos eſpérances furent vaines. — Jugez quelle fut notre affliction, lorſque le lendemain nous vîmes cet infortuné Sergent conduit de l'autre côté de la rivière d'*Hudſon*, où ſa Sentence portoit qu'il ſeroit exécuté. — Je ſortis de priſon moi-même quinze jours après, comme vous le ſavez, & fus me repoſer quelque tems chez mon digne ami, M. H. P., juſqu'à ce que la nouvelle du départ de la flotte me forçât de revenir à New-York pour y obtenir mon paſſage. — Je marchois un jour dans une des rues de cette Ville, liſant une lettre que je venois de recevoir de mon enfant, lorſqu'un homme en habit brun & en cheveux ronds, frappant ſur mon épaule, me dit : « Ne me recon-
» noiſſez-vous pas ? — Non, lui dis-je, je ne vous
» reconnois pas. — Quoi, eſt-il poſſible ! Ne vous
» rappelez-vous pas le Sergent B. A. ? — Eſt-ce
» vous, mon cher Sergent ? eſt-ce bien vous,
» vous-même à qui je parle ? Hélas ! je vous croyois

» mort & pendu il y a trois ſemaines. — J'ai été
» pendu en effet ; mais la corde fut coupée dès que
» le chariot m'eut laiſſé en l'air. J'ai appris que le
» Général avoit lu la requête envoyée par le gé-
» néreux Penſilvanien, & qu'en conſéquence il
» avoit ordonné que la corde ſeroit coupée immé-
» diatement après l'exécution. J'ai quitté le Régi-
» ment, & on m'a accordé une place parmi les
» Députés du Grand-Prévôt. Si jamais votre mau-
» vaiſe étoile vous ramenoit ſous ce toit, je vous
» y rendrai tous les ſervices en mon pouvoir. —
» Mon étonnement eſt ſans borne, mon cher
» Sergent ; n'eſt-ce point un rêve ? — Quelle fata-
» lité ! quelle ſingulière deſtinée ! quel enchaîne-
» ment de circonſtances ! — Ainſi donc vous voilà
» un des Sous-Gouverneurs de la même maiſon
» où il y a à peine cinq ſemaines, nous étions
» tous deux priſonniers, & où vous fûtes con-
» damné à mort. Je m'embarque pour l'Europe
» dans deux jours ; je ne reverrai jamais cette
» Ville, qu'elle n'ait changé de Maître : n'oubliez
» pas, je vous prie, le généreux Penſilvanien,
» ce digne jeune homme. — Moi, l'oublier ! le
» Ciel m'eſt témoin que j'oublierois plutôt de ſa-
» tisfaire les plus preſſans beſoins de la faim & de
« la ſoif ; il ne lui manque que la liberté, & je
» ne puis la lui donner ! — Adieu, mon cher Ser-
» gent ; la vie ne vous ſemble-t-elle pas bonne ?

» — Ah ! quelle eſt douce, en effet, quand on la » reçoit d'une manière ſi inattendue. — J'ai été » fidèle à ma promeſſe ; votre femme a reçu la » lettre que vous lui aviez écrite quarante-huit » heures après. — Je le ſais, & vous en fais mille » remercîmens. — Ma pauvre femme ! elle a » penſé perdre la raiſon, & de l'excès du chagrin, » & de l'excès de ſa joie. — Adieu, mon cher » M. S. J. — Puiſſiez-vous éviter les dangers des » flots & des vents, ainſi que votre cher enfant, » dont la maladie vous a donné tant d'inquiétude » pendant votre captivité ».

Adieu, ST. JONH.

LE PÈRE INFORTUNÉ.

SI d'un côté je crains que la noirceur de mes tableaux ne révolte une ame auſſi compatiſſante que la vôtre ; de l'autre, puis-je omettre des Anecdotes frappantes, dont le récit vous fera juger de la nature des calamités contre leſquelles nous avons oſé lutter ? — Puis-je négliger de vous montrer, dans une perſpective éloignée, une foible eſquiſſe des malheurs de toute eſpèce qu'ont produit parmi nous la cruauté, la cupidité & la haine de parti, ce démon des guerre civiles ? — Voilà, mon ami, les principaux

agents qui, depuis ſept ans, ont aiguiſé tant de bayonnettes, fait ruiſſeler tant de ſang, & couvert du nom de loyauté & devoir les crimes les plus affreux.

Hélas ! peut-être ne ſerions nous jamais entré dans cette pénible carrière, ſi toutes les aſpérités euſſent pu être prévues. — Heureuſe ignorance ! — Tel étoit cependant le prix de notre liberté.

Parmi les Royaliſtes qui, dès le commencement de la guerre, prirent les armes contre leur Patrie, Calonel ſe diſtingua par ſon ardeur & ſon courage ; ſans ceſſe il propoſoit au Quartier-Général quelque nouveau plan, qu'il étoit ſouvent chargé d'exécuter.

Quelles pouvoient être les vues d'un Général naturellement bon & humain ? On eſt étonné que l'inſouciance, ce ſentiment prédominant, n'ait pas quelquefois empêché ſa foibleſſe d'autoriſer tant d'incendies & de meurtres inutiles. Pouvoit-il concevoir qu'ils fiſſent partie du grand plan de conquête auquel il préſidoit ? — Pouvoit-il croire que ce Continent reviendroit à l'obéiſſance du Roi par des actions dont la fréquence & l'atrocité ne pouvoient ſervir qu'à mûrir, à hâter la ſciſſion & à obſcurcir ſon règne ? — Souvent, pendant des mois entiers, on ne s'occupoit à New-Yorck, au milieu du luxe & des plaiſirs, qu'à envoyer de

tous côtés des partis de Conflagrateurs qui, dans leurs imaginations ſanguinaires, prédiſoient toujours quelqu'importante conquête. — Plus d'une fois je les ai vu revenir chargés de dépouilles enſanglantées, conduiſant des priſonniers mutilés, qu'on ne menoit à l'Hôpital qu'après avoir été montrés en ſpectacle dans les rues, victimes d'un triomphe auſſi barbare qu'inutile. Si vous pouviez douter de ma véracité, je vous recommanderois de lire les Gazettes de Jacques Rivington (1); vous y verriez, à chaque page, le récit de ces expéditions. — De ce nombre fut une expédition conduite par le ***: dois-je ou puis-je le plaindre ? Il eſt aujourd'hui le plus malheureux des hommes; abandonné à des remords inutiles, bientôt il va fuir ſa Patrie. — Pourra-t-il jamais appeler la Grande-Bretagne de ce nom, où, à la paix, il ne trouvera que le mépris & la pauvreté ?

Vers la pointe du jour, un Parti Anglois arriva vers un petit Diſtrict du nouveau Jerſey, appelé *Scra lenburg :* ils mirent le feu au grand moulin & aux habitations de **, vieillard Hollandois, qui y poſſédoit un bien conſidérable, & ſe cachèrent derrière des arbres, après avoir fait un grand bruit. Le Colon & ſes deux garçons, ſou-

(1) Imprimeur du Roi.

dainement éveillés, quittèrent leur lit précipitamment, & parurent en chemiſe à la porte de la maiſon pour voir ce que c'étoit : une volée de fuſils tuèrent les deux enfans ſans toucher au père. Mon cœur palpite, mes mains tremblent, mon pinceau ſe refuſe à peindre l'inutile atrocité de cette action, & l'horreur inexpreſſible de ce moment terrible. — Malheureux Colon, père infortuné ! qu'avois-tu donc fait au Ciel, pour être expoſé, à ton âge, à une ſituation qu'on ne peut ſe rappeler ſans frémir ? — Le ſang de ſes deux enfans, en jailliſſant de leurs bleſſures, teignit ſa chemiſe en pluſieurs endroits : ſtupéfait, accablé ſous le poids d'une douleur inconcevable, il fut conduit à New-Yorck.

Ce vénérable Colon étoit un des neuf qui compoſoient notre chambrée ; mon plus grand étonnement fut de voir qu'il avoit ſurvécu à une ſi fatale cataſtrophe.

Ce malheureux Citoyen étoit l'emblême de la triſteſſe la plus morne que j'aie jamais vue ; il portoit avec lui l'aſpect le plus lugubre ; un voile épais ſembloit envelopper ſon ame ; ſes yeux étoient continuellement fixés vers la terre, & jamais il n'ouvroit la bouche. — Je reſpectois trop ſa ſituation & ſon âge, pour oſer lui demander quelques détails de cette affreuſe tragédie ; je ne les ai ſus que par mes compagnons. Un matin Cun-

ningham (1) entra dans notre chambre, & lui tint le propos ſuivant.

Le Commandant, en conſidération de votre âge, vous permet de retourner parmi les vôtres, à condition que vous jurerez de ne point prendre les armes contre les ſujets du Roi, & de reſter paiſible. — Ton Général & toi ont donc perdu la mémoire? C'eſt parce que je ſuis vieux qu'on me mépriſe ainſi? Dis-lui que le déſir de la vengeance me rajeunit; dans ce moment même, je ſens mon ancienne vigueur renaître, en écoutant tes propoſitions. Quoi! je te promettrois de ne pas venger l'aſſaſſinat de mes enfans? Eh! que diroit le Ciel, qui m'a fait homme & père? — Il court à ſon coffre: — Tiens, voilà ma chemiſe teinte de leur ſang; portes-la à ton Général; il fait mon hiſtoire ſans doute; cette chemiſe me ſervira de réponſe.

Gardes-la, gardes-la; elle n'eſt teinte que de ſang rebelle: ah! que nous l'euſſions tout verſé! — C'eſt ce que tous les Habits-Rouges ne pourront jamais faire. Cependant, j'offre volontiers le mien; ſi je pouvois le rendre utile à la Patrie, en le mêlant avec celui de douze Anglois, je le verrois ruiſſeler ſans regret. — Foible & impuiſſant vieillard! qu'oſes-tu dire? — Ce que je ferais, ſi j'étois libre; je me ſens encore aſſez

(1) Le Grand Prévôt.

de force pour tuer une douzaine de tes cruels compatriotes. Tu me propoſes de reſter paiſible ? Dès que je ſerai de retour, j'embraſſerai ma vieille femme pour la dernière fois ; je chercherai enſuite, dans le premier parti que je rencontrerai, l'occaſion de venger la mort de mes braves enfans. Vieillard ingrat & rebelle ! ne ſais-tu pas que j'ai la clef des donjons qui ſont huit pieds ſous terre ? — Creuſes-en de cent pieds, ſi tu veux ; je jure, par cette chemiſe enſanglantée, que leur profondeur ne changera rien à ma réſolution. — Les lâches qui me prirent, m'attachèrent pendant un quart-d'heure, pour me forcer de contempler l'incendie de mes habitations, & augmenter la ſomme de mes peines. — Ils ſe trompoient ; la mort de mes deux garçons étoit le comble de mes pertes.

Le courage de ce vieillard méritoit au moins l'eſtime du Commandant : il ne ſervit qu'à prolonger ſa captivité.

HISTOIRE
DE RACHEL BUDD,

Mère d'une des Familles détruites par les Sauvages, ſous la conduite de Brandt *& de* Butler, *ſur les rives orientales de la Rivière Suſquéhannah, en* 1778.

JE dois le jour au Miniſtre de Southampton, un des plus anciens établiſſemens de l'Iſle de *Naſſau* (1), qui fut auſſi le lieu de ma naiſſance; mon père m'éleva avec le plus grand ſoin & la plus grande tendreſſe. A l'âge de dix-ſept ans, j'épouſai *Benjamin Budd*, Planteur du voiſinage, qui poſſédoit cent vingt-ſix acres de terre : il fut le choix de mon cœur. — Craignant de n'être pas aſſez riche pour établir des enfans dont il prévoyoit la naiſſance, il échangea ſa plantation pour quatre cens acres de terre dans le Comté d'*Orange :* je m'y oppoſai autant qu'une femme pouvoit ou devoit le faire; & notre premier pas dans cette nouvelle carrière fut l'origine & le préſage de tous les malheurs ſuivans. Ce terrein avoit été hypothéqué;

(1) Iſle Longue.

nous fûmes forcés de payer 429 piaſtres au-delà de la valeur réelle. — A force d'induſtrie, cependant, nous réparâmes cette première infortune : pendant cet intervalle, je devins la mère de huit enfans, ſix garçons & deux filles.

Fatigués des difficultés que nous oppoſoient ſans ceſſe le climat rigoureux & le ſol ingrat de cette Plantation, mon mari s'embarqua dans le fameux projet d'établiſſement ſur la rivière *Suſquéhannah*, propoſé & entrepris par les Habitans de la Province de *Connecticut*. Rien ne pouvoit être plus ſéduiſant que les détails de ces contrées nouvelles, imprimés dans toutes nos Gazettes. A peine le premier ſentier fut-il marqué, que nous vendîmes notre Plantation, & partîmes pour *Wioming* (1). Je ne puis vous décrire les fatigues & les dangers que nous courûmes dans ce long trajet; car vous ſavez que depuis le *Bac de Wells* ſur la rivière *Delaware*, ce n'eſt qu'une forêt de cent vingt milles de largeur, montueuſe, remplie de pins, de hemlocs, de bouleau, de ſapinettes & de lauriers ſauvages. Le défaut de chemins & de ponts, les obſtacles multipliés par les arbres renverſés, les ravins, les marais, les grandes racines d'arbres; tout, dans l'origine des choſes, ſemble s'oppoſer aux

(1) Ancien Village Sauvage ſur les Rives de la Suſquehannah.

progrès des hommes qui, bravant ces difficultés, oſent cependant s'aventurer dans une carrière auſſi pénible ; mais la ſanté, la gaieté & l'eſpérance ne nous quittèrent point ; elles préſidèrent à notre marche. Juſqu'ici, je n'avois conſidéré ce pays nouveau que ſur la Carte : quelle différence ne trouvai-je pas, en le traverſant péniblement dans un chariot, avec huit enfans, & ſuivie d'une troupe de beſtiaux.

Nous arrivâmes enfin ſur cette terre promiſe : tout ce que je vis m'annonça la fertilité & l'abondance. Je contemplai avec une ſatisfaction particulière, le contraſte frappant qu'offrent de toutes parts les grandes collines & les terres baſſes qu'elles environnent ; l'âpre Continent que je venois de traverſer, & les plaines étendues ſituées des deux côtés de cette belle rivière, ſur leſquelles nous étions arrivés : dix-ſept familles répandues ſur un eſpace de deux lieues devinrent notre unique Société. — Comme nous, elles n'étoient riches qu'en eſpérances. N'ayant apporté avec nous que les proviſions néceſſaires pour notre voyage, il fallut dès le premier moment de notre arrivée, penſer à notre ſubſiſtance : pour cet effet, mon mari & les plus grands de nos enfans furent obligés de conſacrer une partie de leur tems à la chaſſe & à la pêche ; ils y furent très-heureux. — Le ſecond beſoin que nous éprouvâmes, fut celui d'un abri ; l'induſ-

tie & l'écorce des arbres nous procura dans trois jours deux appartemens très-commodes, & à l'abri de la pluie ; je me trouvai très-bien logée, & pour rendre mon mari content, je ne me plaignis de rien : les terres baſſes nous donnèrent le foin dont nous avions beſoin pour nourrir nos beſtiaux pendant l'hiver ſuivant ; car nous avions amené quatre bœufs, deux jumens, trois vaches & vingt moutons. Malgré leurs fatigues, les vaches nous donnèrent du lait pendant la route : l'idée & l'énumération des beſoins d'une famille ſituée comme la nôtre, eſt ſuffiſante pour vous donner celle de notre induſtrie & de notre diligence. Que les jours étoient courts, & que le ſommeil nous ſembloit bon quand le ſoir étoit venu ! Ce fut pour nous, & pour moi en particulier, un été mémorable. Je fus la première femme qui enfanta dans ce déſert : je mis au monde un enfant quatre mois & demi après notre arrivée ; nous le nommâmes *Suſquéhannah Budd*, en mémoire du nouveau lieu de ſa naiſſance. Mon mari conſtruiſit pour lui un berceau d'écorce fort commode, quoique ce meuble annonçât la ſimplicité & même l'humilité de ſon éducation : cet enfant auroit pu, ſans cette guerre cruelle, devenir un Colon riche.

Trois ans après notre arrivée, il s'éleva une eſpèce de guerre entre les habitans de la Penſilvanie, qui réclamoient ce terrein, & les propriétaires qui

l'avoient acheté des Sauvages. Quoique mon mari fût l'homme le plus paisible, il perdit cependant tous ses bestiaux, & fut même conduit prisonnier à *Philadelphie*. Peu de tems après, je me vis réduite à la plus grande indigence. — Honteuse de réclamer l'assistance de mes voisins, qui avoient été plus heureux, je plaçai cinq de mes enfans parmi eux : ils étoient déjà en âge de travailler ; l'aîné étoit établi à quinze milles au-dessus de nous (1) ; mais il ne faisoit que commencer. — Avec l'assistance du second, & le petit *Susquéhannah* dans mes bras, j'osai retourner vers le Comté d'*Orange :* c'étoit alors le commencement de l'hiver ; nous ne pûmes porter que deux couvertures, en outre quelques provisions. — Qui l'auroit cru ? Je trouvai dans le sein de la neige, que je redoutois tant, un abri & un asyle contre le froid des nuits ; sans ce secours imprévu, je ne sais ce que nous aurions fait ; je fus cinq jours à traverser cette vaste forêt.

L'été suivant, mon mari obtint sa liberté, & revint à *Wioming*, croyant m'y trouver ; après avoir versé des larmes à la vue de nos malheurs, & embrassé nos enfans, il vint me rejoindre. Nos amis nous procurèrent deux chevaux & quelque argent : munis de ce nouveau secours, nous retournâmes à *Wioming*, au mois de Mai, où rap-

(1) Mahapeny.

pelant notre ancien courage, nous recommencâmes nos travaux. — Heureuſement, notre maiſon n'avoit point été brûlée. — Je me rappèle encore le jour de notre retour : ce fut un des plus beaux que j'euſſe jamais vu. — Je retrouvai tous mes enfans ſains & bien portans. Quelle plus grande fête pour une mère ! les voiſins nous donnèrent à l'envi tout ce dont nous avions beſoin : le croiriez-vous ? au bout d'une ſemaine, nous oubliâmes nos pertes & nos fatigues.

Malheureuſement la grande diſpute territorielle avec la *Penſilvanie* ſe ralluma plus violemment même qu'auparavant ; il y eut du ſang répandu, & le fils de M. *Plunket*, Arpenteur du Comté de *Nortumberland*, fut tué. Ces alarmes perpétuelles n'étoient cependant pas la cauſe de nos plus grands maux. L'établiſſement de *Wioming*, (actuellement appellé *Wilkesbury*, en honneur du fameux Lord Mayor Jonh Wilkes, dont les diſcours patriotiques rempliſſoient nos Gazettes), étoit principalement habité par des gens de la Nouvelle-Angleterre (1), impatiens, grands Républicains, aimant à cabaler & à gouverner, quoique nous n'euſſions alors aucune Loi ; car la Province de *Connecticut* n'avoit point encore adopté cette nouvelle Colonie : nos réglemens étoient de ſimples conventions, paſſées

(1) Connecticut.

à la pluralité des voix, ſuivant les beſoins du moment, les impulſions du caprice, & quelquefois des paſſions. Les plus ſages propoſèrent des formes ſimples & utiles qui devoient devenir permanentes, juſqu'au moment de notre adoption par la Métropole. — Mais le grand nombre diſoit qu'on pouvoit très-bien ſe paſſer de Loix qui, après tout, n'étoient qu'un eſclavage : les autres que c'étoit folie de venir de ſi loin prêter le col à un joug qu'ils avoient quitté.

Cependant, au milieu de ces diviſions, l'agriculture, ſuivie de l'abondance, augmentoit tous les jours ; chaque mois voyoit arriver un grand nombre de familles ; on en comptoit déjà plus de cent trente : mon mari, amateur de la paix, étoit toujours de l'avis de la majorité, & ne s'occupoit que de ſon travail, eſpérant que de jour en jour notre Métropole établiroit quelque gouvernement ſage qui aſſureroit la tranquillité publique, ſeule choſe dont nous euſſions beſoin. — Cet heureux évènement n'arriva point auſſi-tôt que nous le deſirions. — Préférant le calme & le repos à tout autre bien, nous vendîmes notre plantation, ſur laquelle nous avions vécu cinq années, & fûmes habiter à *Wy-o-lucing* (1), dix milles au Nord ſur la même rivière : nous y trouvâmes beaucoup de

(1) Ancien Village Sauvage.

terrein

terrein défriché ; car cette ancienne habitation *Shawanèſe* n'avoit été concédée qu'à cauſe de la rareté du gibier. — Les habitans de ce lieu, contens de leurs limites & de leurs portions de terre, vivoient & travailloient en paix ſans avoir nul gouvernement, & ſans avoir beſoin d'être gouvernés. — « Voici donc, dis-je à mon mari, notre quatrième & dernier établiſſement, du-moins je » l'eſpère. Nous avons acquis aſſez de terre pour » tous nos enfans : avec peu de travail, l'extrême » fertilité de ce ſol nous procurera l'abondance : » remercions l'Etre Suprême de nous y avoir con- » duits. Promets-moi, mon ami, de ne jamais » penſer à le quitter. — Je te le promets, ma » bonne & ancienne amie. — Faſſe le Ciel que » nous puiſſions y vivre & mourir en paix ».

Dans notre voiſinage, vivoit *Job Gelaware* & le vieux *Hendrique*, deux reſpectables *Shawanèſes* (1) ; ils étoient plus fins & plus ruſés que ne le ſont ordinairement ces Naturels ; ils aimoient l'or & l'argent ; ils avoient acquis de leurs Compatriotes plus de cinq cens acres de terres baſſes, propriété immenſe, ſi vous en connoiſſez toute la bonté. — Ils étoient généreux & humains ; nous trouvâmes chez eux les reſſources de l'amitié, qui, dans le commencement de nos pénibles travaux,

(1) Une des ſept Nations Confédérées.

furent pour nous de la plus grande importance. Les riches herbages de ce canton, le repos dont nous jouiſſions, l'honnêteté de nos voiſins, nous firent bientôt oublier toutes nos anciennes calamités ; elles ne nous ſervoient plus qu'à nous faire goûter le bonheur préſent. Mon ſecond enfant épouſa une femme qui lui donna trois çens acres de terre à *Wiſſack* (1), vingt-trois milles au-deſſous de *Wy-o-Lucing :* notre aîné, vous le ſavez, s'étoit établi à *Mahapenny*, quinze milles au-deſſus de *Wioming*. Nous paſſâmes trois ans de cette manière.

Mais nous étions deſtinés à n'être jamais heureux : un nuage ſombre & menaçant ſe leva ſur notre horizon : la naiſſance d'un nouveau pouvoir & la deſtruction de l'ancien, produiſirent une grande fermentation parmi nous : cette infortunée Région ſe trouva enveloppée dans des calamités plus grandes encore que celles dont nous étions ſortis. Les bleſſures que nous avions reçues, comparées avec les plaies auxquelles nous avons été expoſés depuis, n'étoient que des légères piqures. Cette guerre civile cauſa une diviſion ſingulière dans les opinions, & une grande agitation dans les eſprits : nos deux aînés prirent le parti des *Wigs* (1) ; mon mari en parut très-affligé : les ha-

(1) Bourgade nouvellement établie.

(2) Républicain.

bitans d'une frontière ſi éloignée, occupés à labourer leurs champs, auroient dû laiſſer la déciſion de cette grande querelle à ceux des Pays maritimes. Plus d'une fois mon mari devint le pacificateur du voiſinage ; il fut enfin appelé *Tory* (1), ainſi que tout notre diſtrict. Cette opinion occaſionna une guerre ſecrète, qui nous fut déclarée par les Colons des bourgades inférieures. — Bientôt ils envoyèrent des Partis armés pour forcer les *Torys* de renoncer à leurs opinions ; ces procédés violens ne ſervirent qu'à aigrir les eſprits, les rendre plus opiniâtres, & les animer à la réſiſtance. Que cet incendie fut général & rapide ! — Quelques-uns de nos voiſins retournèrent dans leur Patrie ; des familles entières ſe retirèrent parmi les Sauvages du village d'*Anaquaga*. — C'eſt ainſi que furent dépeuplés quelques diſtricts dont l'établiſſement venoit de commencer. La crainte des excurſions violentes que faiſoient ſans ceſſe les habitans de *Wilkesbury*, *Shawney*, *Lackawaney* (1), *&c.* les effrayèrent tellement, que dans l'eſpace de ſix mois, on ne vit plus perſonne dans les trois cantons ſupérieurs de *Wi-o-Lucing*, *Wiſſack* & *Standing-Stone*.

Nos deux Sauvages ſe retirèrent parmi leurs

(1) Royaliſte.

(2) Bourgades inférieures.

concitoyens à *Shènando* (1) ; heureux mortels, ils ſavoient où aller chercher la paix, & nous oſons les appeler *Sauvages!* Plut à Dieu que nous les euſſions ſuivis, comme ils nous y invitèrent pluſieurs fois ! Mes enfans furent obligés de prendre les armes dans la nouvelle milice, dont le principal but étoit de forcer les *Torys* à renoncer à leurs opinions, & de veiller à leur conduite ; car la violence les avoit déjà convertis en ennemis. Telle eſt la cruelle deſtinée des Hommes, ils ne jouiſſent de la paix que lorſqu'ils y ſont forcés. — Envain nous repréſentâmes, à pluſieurs des Chefs, le danger de s'armer contre des voiſins, & d'affoiblir ainſi un établiſſement ſi floriſſant. — Nos remontrances furent inutiles ; entraînés par la vanité de ſe faire Légiſlateurs, ſans en avoir la ſageſſe, ils prirent l'opinion générale pour la baſe de leur nouvelle légiſlation, & l'enthouſiaſme les porta à ſoutenir ce ſyſtême de toute la rigueur des loix. — Un heureux ſilence auroit conſervé la paix & le bonheur de cette région. Nous prévîmes tout ce qui pouvoit arriver, ſans pouvoir cependant y trouver quelque remède. Nous n'avions alors avec nous que trois de nos enfans. — Un jour l'aîné nous apporta les dépouilles d'une famille qui avoit été joindre les Sauvages à *Shénando*. » Va-t-en, lui dis-je ;

(1) Village Sauvage.

» va t-en ; ôte ces objets de ma vue ; ne crains » tu pas de ſouiller la maiſon de ton père, & de mériter ſa malédiction ? « Tant de violences armèrent enfin pluſieurs Royaliſtes qui, échappés parmi les Naturels, trouvèrent le moyen de les intéreſſer dans leurs querelles. Mon troiſième fils fut fait priſonnier ; j'oubliai alors ſa déſobéiſſance, (car nous lui avions défendu de s'enrôler) & je verſai des larmes ſur le ſort de cet enfant. — Il fut conduit à *Ockwako*, de-là à *Niagara* & à *Montréal*. Quelle affliction pour une mère ! Quelle deſtinée pour ce pauvre garçon ! Combien de fois, dans mes ſonges, ne l'ai-je pas ſuivi voyageant dans ces vaſtes forêts, traverſant l'*Ontario* (1), deſcendant les *Rapides du St.-Laurent !* — » Cher » enfant ! combien de larmes n'as-tu pas coûté à » ta pauvre mère, qui depuis n'a jamais pu en» tendre parler de toi ? Si je ne pleure plus ſur ta » deſtinée, c'eſt que la ſource de mes larmes eſt » tarie «.

Iſolés, réduits enfin à l'indigence, nous fûmes forcés d'abandonner ce lieu chéri, où, pendant trois ans, nous avions goûté les douceurs de la paix. Que ce tems nous avoit paru de courte durée ! — Mais il fallut partir ; & ſans l'avoir prévu, nous dîmes un adieu éternel à notre habitation, & à nos

(1) Lac de 200 lieues de circonférence.

champs. — Tout fut sacrifié dans ce moment douloureux, paix, abondance, établissement de nos enfans, asyle de notre vieillesse.

Nous revînmes par eau à *Wilkesbury*, la métropole; tout y étoit trouble & fermentation : le tems de l'heureuse hospitalité étoit passé : ce n'étoit plus que rumeurs & factions. On reprocha à mon mari, comme un crime, sa tranquillité & son amour de la paix. » Que vous importe, dis je à ces Chefs; » qu'importe au Congrès, à Georges III, nos opi- » nions & nos sentimens ? C'est vous qui avez » échauffé toutes les têtes, enflammé tous les cer- » veaux, vous payerez bien cher l'effervescence » que vous avez causée «.

Réduits à cultiver la terre qui ne nous appartenoit pas, nous passions les soirées à déplorer en secret notre ancienne opulence, & le calme de *Wy-o-Lucing;* nous versions des larmes en nous rappelant que dans l'espace de vingt-neuf ans de fatigues & de travaux, nous n'avions joui que de trois années de paix & de repos. — » Ah! lui » dis-je, pourquoi n'avoir pas resté où nous étions? » Ici on nous soupçonne, & on nous méprise; » n'auroit-il pas mieux valu être exposés aux dé- » prédations des deux partis, qu'à ces insultes jour- » nalières que nous ne méritons pas ? « — Vous avez sans doute, Monsieur, entendu parler de l'ambassade des Sauvages de *Ockwako*, qui vin-

rent réclamer les beſtiaux de ceux qui avoient pris refuge chez eux — » Nous avons donné l'hoſpi-
» talité, diſoient-ils, aux Blancs que tu as chaſſés
» & perſécutés; nous les avons reçus dans nos
» Villages, parce qu'ils étoient malheureux &
» qu'ils avoient faim : ils ont touché à nos *Wig-*
» *whams* (1); mais nous n'avons pas de lait pour
» leurs enfans : le Village nous envoie réclamer
» leurs vaches; qu'en dis-tu? « — Nos Chefs eurent l'imprudence de les arrêter : il étoit aiſé de prévoir toute la folie d'une pareille conduite, qui tendoit à unir la cauſe des Royaliſtes réfugiés, avec celle de ces Nations; mais telle étoit le pouvoir qu'ils avoient uſurpé, que perſonne n'oſa blâmer leurs procédés : pluſieurs fois je propoſai à mon mari de nous retirer. — » Eh!
» où irons-nous, me dit-il? vieux comme nous
» ſommes, accablés d'années, de chagrin & de
» fatigue? Que dira-t-on *ici*, quand on nous verra
» partir? que penſera-t-on de nous à *Orange*,
» quand on nous verra revenir? comment, ſans
» chevaux, ſans voiture, traverſer la diſtance qui
» nous ſépare de nos amis? «

Dans ces entrefaites, *Brandt* (2) & *Buttler* (3)

(1) Action qui donne un droit à l'hoſpitalité.
(2) Chef Mohawk.
(3) Capitaine Anglois né Américain.

fondirent sur nos Cantons, comme un orage s'élève subitement : vous connoissez les sanglans détails de cette affreuse tragédie, ainsi que la destruction & le bannissement de plus de douze cens familles, établies sur une ligne de plus de cent vingt milles de rivages. Avertis de l'arrivée prochaine de l'ennemi, nous prîmes refuge dans l'estocade de *Shawney* (1), située de l'autre côté de la Rivière, moi, mes trois plus jeunes enfans, ma fille, mon mari & mon gendre : je me cassai malheureusement la cuisse en entrant dans le bateau. — Souffrante, je fus portée dans le Fort, & mise sur la paille. — Vers les deux heures du même jour, les bois commencèrent à retentir de heurlemens sauvages ; j'entendis le feu de la mousqueterie ; (car vous savez que les habitans se réunirent pour s'opposer à cette invasion) j'entendis les cris des blessés, des mourans, & le conflict de cette cruelle mêlée, qui décida du sort de cet Etablissement : de toutes parts mille fléaux vinrent nous accabler. — J'ai cependant survécu à cette foule de désolations ; je vis encore pour vous raconter cette longue suite de calamités & de désastres. Le croiriez-vous ? un sentiment consolateur s'empara de mon ame, pour un moment, dans cet instant cruel. — Je me trouvai heureuse,

(1) Appelée Kingston.

dans mon malheur, de croire mes deux garçons à *Mahapenny*, éloignés de tout danger. Le mari de ma pauvre fille ne revint point : à cette nouvelle, la pauvre femme s'évanouit à mes côtés; mais, dans un moment auſſi terrible, occupée de l'intérêt de mon propre ſang, pouvais-je m'affecter du malheur de mon gendre ?

Hendrique, notre ancien ami de *Wy-o-Lucing*, entra le premier dans notre Fort, après la capitulation. Souvenir terrible ! bientôt il diſtingua mon mari, qu'il prit par la main, avec toutes les marques de l'ancienne amitié. — » Où ſont tes » deux garçons, demanda-t-il ? — Nous les croyons » à *Mahapenny*, répondit mon mari. — Tant » mieux, dit l'honnête *Hendrique*. « — Deux heures après, on ordonna que chacun eût à ſe peindre le viſage de vermillon, qui, pour cet effet, fut délivré à tous les priſonniers; & il fut proclamé que, dans l'eſpace de cinq jours, nous quitterions le Pays, qui alloit être réduit en cendres.

Vers le ſoir, *Hendrique* revint, & emmena mon mari ſans me dire un ſeul mot : quelle ſoirée fut pour nous celle de ce jour mémorable ! — En voyageant vers le Camp, ce Chef le conduiſit à travers le champ de bataille, où, de tous côtés, ſe préſentoient à ſes yeux les cadavres de nos anciens amis & de nos connoiſſances. — A peine put-il ſe

ſoutenir. — Ah ! pourquoi m'as-tu montré ce cruel ſpectacle, mon frère ? ne ſuis-je pas déjà aſſez malheureux ? — Dès qu'il fut arrivé au feu d'*Hendrique*, ce généreux *Shawaneſe* lui préſenta nos deux enfans peints en rouge ; ſon cœur paternel les reconnut aiſément ſous ce déguiſement nouveau : ils s'embraſsèrent avec un tranſport mêlé de joie, de ſurpriſe & d'affliction. — » Ah ! mes » chers enfans ! par quel haſard êtes-vous ici ; je » vous croyois à *Mahapenny ?* — Pouvions-nous, » répondirent-ils, voir notre Pays envahi, ſans » venir à ſon ſecours ? — Hélas ! de quoi cela a-t-il » ſervi ? vous ſavez ſans doute que nos maiſons » & nos granges vont être incendiées, & qu'il » faut tout abandonner dans cinq jours ? — Que » dites-vous, mon père ? — Cela n'eſt que trop » vrai : voyez ce champ de bataille ; la mort de » la plupart de nos compatriotes ne nous an- » nonce-t-elle pas une deſtruction totale ? Quel » jour ! quelle révolution ! Il ne me reſte plus, » mes chers enfans, qu'à gémir ſur votre ſort & » ſur le mien : pour comble de malheur, votre » mère eſt bleſſée, & ne peut ſe remuer. — Ne » te déſeſpères pas, mon frère, dit *Hendrique ;* » la maiſon de *Wy-o-Lucing* ne ſera pas brûlée ; » je te connois & je t'aime ; ne le ſais-tu pas ? » tu étois l'ami de tout le monde ; pourquoi te » voudroit-on du mal ? retournes-y, ſi tu veux,

» toi, ta femme & tes enfans; tu en es le maître,
» m'entends-tu? obſerves ſeulement d'être doré-
» navant toujours *peint en rouge*, ainſi que ta
« famille; ce ſera pour toi un ſigne de paix tant
» que la guerre durera; tu pourras y vivre & y
» travailler en ſûreté. — Ah! mon frère! com-
» ment demeurerai-je ſeul ſur ce terrein éloigné?
» qu'eſt-ce qu'une ſeule famille blanche, quand
» elle eſt iſolée au milieu des bois? ma femme
» & moi nous mourrions de douleur à la vue du
» feu & des flammes qui, dis-tu, vont bientôt
» conſumer les établiſſemens de nos compatriotes:
» dis-moi, mon frère; peut-on travailler quand
» on a le cœur navré? — Hé bien, Benjamin,
» dit *Hendrique*, ſi tu aimes mieux retourner dans
» le comté d'*Orange*, prends avec toi tout ce que
» tu as dans l'*eſtocade*; je te donnerai deux che-
» vaux: puiſſe *Manitou* te permettre de rejoindre
» les tiens, & de mourir en paix à leur feu! «

Trois jours après, nous nous embarquâmes pour *Shamoklin* (1), vers les confins de la Penſilvanie; mais ne trouvant que très-peu de maiſons, nous fûmes à *Northumberland*, bâti ſur la Péninſule formée par les deux branches de la rivière *Suſquéhannah*: nous y trouvâmes les portes de l'hoſpitalité ouvertes; mais le Ciel n'étoit pas encore

(1) Ancien Village Sauvage.

las de nous perſécuter. » Grand Dieu ! qu'avons-
» nous donc fait à tes yeux, pour nous avoir con-
» damnés à une ſi longue ſuite de peines & d'af-
» flictions ? « — Arrêtée dans mon lit par mes douleurs, attendant le retour de mes forces, mon mari & deux de mes garçons moururent de la petite vérole, ſans que je puſſe les voir ; car on eut la cruauté de m'en empêcher. — Ils vinrent perdre la vie dans ce nouvel Etabliſſement, après avoir échappé au fer & aux flammes de nos ennemis. Je reprochai plus d'une fois à ma cruelle deſtinée, de me laiſſer ainſi ſurvivre après un ſi grand naufrage. De femme, de mère malheureuſe, je devins une pauvre veuve plus malheureuſe encore, incapable de marcher, ſans aſyle, ſans reſſource, ayant perdu mon mari, mon gendre & trois de mes enfans. — » O *Bretagne !* que tes riches habitans
» ſavent peu quelles ſont les fatigues auxquelles
» nous ſommes expoſés dans ces forêts ! Dans les
» commencemens de cette grande diſpute, je
» penchois pour tes intérêts ; je croyois ton en-
» trepriſe juſte : mais les cruautés inouies, & tous
» les maux que tes ordres cruels nous ont cauſés,
» ont effacé mon ancienne eſtime & mon affec-
» tion pour toi. Dis-moi, pourquoi cette longue
» ſuite de dévaſtations, ſi tu ne peux nous con-
» quérir ? en ſeras-tu plus riche, plus forte, plus
» commerçante, quand tu auras brûlé toutes nos

» maiſons, & détruit tous les habitans de ces » Cantons ? — Je me recommandai à Dieu, & penſai à tous mes parens & amis. Mais comment une femme, dans mon état, pouvoit-elle jamais eſpérer de les joindre ? Je partis cependant, accompagnée des trois garçons qui me reſtoient, de ma fille Rachel qui avoit un enfant au ſein; l'autre, mariée en Penſilvanie, ignoroit notre ſort : montés ſur un des chevaux que nous donna le bon *Hendrique*, on nous conſeilla de prendre le chemin inférieur. — A peine avions-nous traverſé la grande forêt, que ma fille fut priſe de la petite-vérole ; ma cruelle fortune m'obligea de la laiſſer dans la première habitation que nous rencontrâmes : on me promit de prendre ſoin d'elle ; car notre compagnie étoit trop nombreuſe, pour eſpérer que l'on nous nourriroit tous juſqu'à ſa convaleſcence : j'emportai avec moi ſon enfant, que je ſévrai comme je pus en voyageant ; il n'avoit que dix mois. Je quittai ma fille avec un cœur navré, que la douleur la plus aiguë & les chagrins n'avoient pu briſer ; nous continuâmes notre route vers *Smithfield*, & arrivâmes enfin à *Ménéſink*, ſur la rivière *Delaware* ; nous la traverſâmes au bac inférieur : un de mes garçons me quitta dans cet endroit pour aller rejoindre ſa femme, qu'il avoit cachée dans les bois pendant le déſaſtre général. Le croiriez-vous ? la meſure

de mes maux n'étoit cependant pas encore au comble; l'enfant de ma fille, quelque tems après, mourut, dans mes bras, de la petite-vérole, j'en fus attaquée moi-même. — J'eſpérai alors terminer ma pénible carrière; mais, je ne ſais pourquoi, je ne pus mourir; je ſuis, comme vous le voyez, preſque aveugle, & un objet de compaſſion inutile. Ma fille me rejoignit au bout de trente-deux jours; elle a loué une maiſon dans le voiſinage de mes parens, & leur bonté, unie avec ſon induſtrie, nous procurent une ſubſiſtance aiſée. — Ah! ſi mon mari l'eût voulu, c'eſt ici l'aſyle que je lui propoſois; peut-être vivroit-il encore! mais j'étois deſtinée à pleurer ſeule. Telles ont été les gradations de notre ruine & de nos infortunes, après avoir poſſédé ſucceſſivement quatre plantations; je ne prétends plus qu'au monceau de terre qui doit bientôt me couvrir. Vienne ce moment! ce ſera celui du repos! — Ainſi finit le récit de Râchel Budd.

Adieu.

L'ATROCITÉ
DE LA PERFIDIE.

Me permettrez-vous de tremper pour un inſtant mon pinceau dans le ſublimé corroſif : j'ai beſoin de toute ſa force, & de ſon âpreté pour vous peindre l'Anecdote ſuivante avec des couleurs analogues au ſujet. — La contemplation de ce trait, je ne ſai pourquoi, ſoulève mon ame, & même mon bras ; vous n'y verrez cependant point de ſang répandu. — Dites-moi, la perfidie n'eſt-elle pas le comble de la dépravation humaine? Oui, ſans doute, puiſqu'elle n'eſt point inſpirée par un mouvement ſpontané, elle n'eſt pas même juſtifiée par l'impétueuſe effervescence de ces grandes paſſions qui nous animent & nous tranſportent malgré nous. La coupable réflexion de l'eſprit s'unit ici à la dépravation du cœur, pour en former ce monſtre, cet alliage d'iniquité, que nous appelons perfidie. Il eſt malheureux, je l'avoue, pour un homme, d'avoir un pareil trait à raconter d'un de ſes ſemblables : puiſſe-t-il un jour trouver quelque ſcélérat qui, comme lui, ſe cachant ſous le maſque de l'amitié, lui faſſe goûter à longs traits la coupe empoiſonnée de la ſupercherie & de la trahiſon.

Ce Breton rougiroit peut-être en liſant ce trait, ſi j'avois pu le décorer de ſon nom, mais je l'ai malheureuſement oublié ; le Chirurgien de ſon Vaiſſeau exiſte cependant encore.

Vous connoiſſez la Géographie de notre Continent aſſez bien, pour ſavoir qu'un Canal intérieur & naturel, unit Sainte-Auguſtine, capitale de la Floride Orientale, avec Savanah, capitale de la Géorgie ; les Iſles, les Bancs, les Dunes qui le défendent de l'Océan, ne ſont point habités, il eſt vrai, mais auſſi les rivages intérieurs commencent-ils à être remplis de Plantations qui nous annoncent que dans la ſuite des tems ce Détroit deviendra fertile & charmant, puiſqu'il unira les avantages d'une navigation intérieure, à la douce perſpective & aux avantages de l'Agriculture. — Cette Contrée, ſauvage & déſerte ſous le joug Eſpagnol avant la paix de 1763, a bien changé depuis par les effets de la richeſſe & de l'induſtrie Angloiſe.

L'Armée Angloiſe, qui étoit deſtinée à la conquête de Savanah, partit, comme vous le ſavez, de Sainte-Auguſtine, embarquée ſur des bateaux plats, précédée de galères & de quelques vaiſſeaux armés, qui navigèrent ſur le Canal intérieur dont je viens de vous parler. — Le Révèrend M. ***, homme très-reſpecté, dès le commencement de la guerre, avoit obtenu des protections du Général Lincoln,

Lincoln, qui l'aimoit, & du Gouverneur Tonyng, qui le conſidéroit ; muni de cette double ſauvegarde, il ſe retira à la Plantation qu'il poſſédoit ſur les bords de ce Canal, où pendant longtems il vêcut en paix au milieu des cruelles déprédations que faiſoient ſur leur Patrie les Réfugiés de la Géorgie, animés & encouragés par le Gouverneur Tonyng. — Sa maiſon devint l'aſyle général du canton, & de toutes parts ſes amis lui envoyèrent leur argenterie & leurs papiers. — Le Capitaine * * * commandant une des Galères qui précédoient l'armée Angloiſe, vint à l'ancre à travers cette Plantation vers le ſoir du * *, ainſi que le reſte de la flotte qui mouilla à quelque diſtance plus bas. — Dès que les voiles furent ferlées, le Capitaine débarqua & fut trouver le Miniſtre, qu'il avoit connu avant la guerre à Savannah. — Mon cher ami, lui dit-il, le haſard m'ayant fait mouiller à travers votre maiſon, j'en profite pour vous donner une preuve de mon amitié & de mon zèle. — Vous connoiſſez les forces que commande le Général Lincoln ; elles ne réſiſteront jamais à celles que conduit le Général. — Vous ne pouvez douter de quel côté penchera la victoire. Si vous reſtez ici, je crains que, malgré la bonne volonté de Son Excellence, les Coureurs, les Traîneurs & les Réfugiés qui ſuivent l'armée, ne vous inſultent & ne vous pillent. — Tout le monde ſait

que votre maiſon contient beaucoup d'effets précieux ; ce malheur me paroît inévitable, ſi vous reſtez. Voici le remède que je vous propoſe : vos amis, parmi les Américains, tout jaloux qu'ils ſont, ne pourront point vous blâmer de l'adopter, puiſque vous ne participerez en rien à la guerre, ſoit que vous reſtiez ici, ſoit que vous habitiez votre maiſon à Savannah. — Croyez-moi, envoyez tous vos effets, & venez vous-même à bord de mon vaiſſeau : vous en avez le tems ; car l'armée ne levera l'ancre qu'à la pointe du jour. — Vous reſterez tous avec moi juſqu'à ce que les Américains aient évacué la ville ; alors vous irez habiter votre maiſon en paix, où je ferai conduire tous vos effets. — Vous devez cette démarche à la ſûreté & à la tranquillité de votre femme & de vos enfans, ainſi qu'à la préſervation des effets que vos amis vous ont confiés. — Je ne vous demande rien pour votre paſſage ; c'eſt l'amitié ſeule qui m'inſpire ce projet. — Mon cher Capitaine, je vous remercie de votre propoſition : je vais conſulter ma femme.

— Elle la ſaiſit avec plus d'avidité encore que ſon mari ; elle craignoit d'être expoſée au pillage & à la cruauté des Traîneurs, qu'elle connoiſſoit pour être des gens d'Auguſta, auſſi barbares queles Sauvages mêmes. — Tout fut promptement emballé & envoyé à bord, argenterie, meubles, bureaux,

&c. On y transporta ensuite les lits, les gros meubles & les provisions. — N'avez-vous donc plus rien à envoyer à bord, dit le Capitaine au Ministre ? — Non, lui répondit-il ; je n'ai plus à terre que ma femme, mes enfans & quelques esclaves. — Eh bien, allez les chercher. — Il parla à l'oreille de celui qui commandoit la Pinasse : dès que le Ministre eut débarqué, il courut dans l'obscurité vers sa maison, à la porte de laquelle toute sa famille l'attendoit. Le Lieutenant lui avoit promis d'allumer un petit feu ; mais ce feu ne parut point pour diriger son retour : long-tems ils errèrent sur le rivage sans rien entendre & rien appercevoir ; ils appelèrent le Capitaine, mais ils l'appelèrent en vain. Tourmenté par les plus noires inquiétudes, il revint à sa maison, retourna au rivage jusqu'à ce que l'aube du jour naissant lui découvrît enfin l'horrible perfidie du Capitaine qui, dès que la Pinasse fut revenue à bord, suivant les ordres qu'il avoit donnés, hissa ses voiles & s'en fut, sous prétexte de donner chasse à un petit Corsaire Américain, laissant cette infortunée famille dénuée de toute ressource.

C'est aux Patriotes de la Géorgie à nous raconter, s'ils le peuvent, les détails horribles de férocité, d'acharnement & de pillage auxquels elle a été exposée. La plus jeune & la plus foible

des quatorze Provinces a eſſuyé les plus grands déſaſtres, & a été le théâtre des paſſions les plus funeſtes à ſes Habitans. Ces Citoyens, au milieu de tant de fléaux, ont montré une conſtance, une fermeté, un héroïſme dont les détails deviendront un jour les morceaux les plus intéreſſans de cette révolution.

Plaignons enſemble ce trop crédule Miniſtre; déteſtons enſemble ce Capitaine, qui a trahi d'une manière ſi révoltante les premiers droits de l'humanité, ce perfide ami, plus cruel qu'un ennemi. Ah! ſi la mort s'approche de lui à pas lents, que de remords n'éprouvera-t-il pas! il ſera alors condamné à faire des réflexions cent fois plus cuiſantes que celles de l'infortuné Miniſtre, au moment où, ſeul avec ſa femme & ſes enfans, il ſe trouve dénué de toute reſſource ſous le même toit qui, peu auparavant, contenoit les richeſſes & l'abondance. *ST. JOHN.*

CIRCONSTANCES

Dans lesquelles s'est trouvé l'Auteur pendant son séjour à New-Yorck, où il étoitvenu par la permission des Généraux Washington & Clinton, avec le dessein de s'y embarquer pour l'Europe.

VOTRE amitié, mon cher ami, ne vous séduit-elle pas ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à des détails mélancoliques & lugubres, qui ne peuvent ni vous amuser, ni vous instruire ? — Vous exigez de moi un tribut infiniment affligeant. — Je voudrois, au contraire, oublier toutes ces scènes douloureuses, & ne m'occuper aujourd'hui que de l'évènement le plus utile, le plus consolant qui soit jamais arrivé à l'espèce humaine ; je voudrois, au contraire, oublier tous mes chagrins & me repaître de la joie universelle, qui bientôt va remplir tous les cœurs Américains. — Que ne m'imposez-vous, au contraire, la tâche de planter quelques *saules pleureurs* (1) sur les tombes, & d'élever quelques foibles trophées aux mânes de nos braves compatriotes, dont le sang va cimenter notre élévation au rang des Nations ; que ne

(1) Weeping Willows.

m'imposez-vous celle de chanter enfin, sur mon simple chalumeau, les louanges du généreux Souverain qui, par l'impulsion de ses forces, & l'énergie de ses conseils, a fixé notre indépendance, & nous a aidé à repousser le joug de notre cruelle métropole. — Vous savez que mes souffrances & mes chagrins n'ont rien ajouté au développement, & n'ont point accéléré le progrès de cette consolante révolution, quoiqu'ils en aient été la conséquence. — C'est dans l'Histoire de nos Chefs & de nos Législateurs qu'on rencontre mille Anecdotes touchantes & instructives. Ah, que n'ai-je le talent de les recueillir! — Mais encore, si votre amitié pouvoit ajouter quelques nuances intéressantes, quelque dégré d'importance aux circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, votre désir auroit quelque prétexte. — J'ai à vous retracer l'image des douleurs d'un Père, plus encore que celui de mes propres malheurs. — Vos larmes compatissantes, le consolant unisson de votre ame, qui eussent été pour moi, dans ces momens amers, le baume le plus précieux, seroient aujourd'hui d'une heureuse inutilité. — Ne vaudroit-il donc pas mieux réserver les trésors de votre amitié, le parfum de vos bontés, pour m'aider à dissiper ce goût, cette aptitude à la mélancolie que j'ai contracté pendant le cours de cette guerre? — J'obéis, puisque vous l'exigez; mais ce sera la dernière

hiſtoire malheureuſe que je vous raconterai. Auſſitôt que j'arriverai ſous votre toit, je ne m'y occuperai que de chanter notre liberté naiſſante, les approches de le paix.

J'obtins aiſément du Major-Général Mac Dougal, la permiſſion d'entrer dans les lignes Britanniques, après lui avoir communiqué, ainſi qu'au Général Washington, les raiſons qui m'obligeoient de viſiter l'Europe, & de m'embarquer à New-Yorck. — Je le trouvai en compagnie avec ſa femme, occupé à ſoigner des tranches de bœuf ſur le gril, que je partageai avec lui. — Ce fut le repas le plus philoſophique & le plus inſtructif, à pluſieurs égards, que j'euſſe fait depuis ſix mois. — Il emploie ſon tems à étudier le grand art de la Guerre, le caractère des hommes auxquels il commande, & à s'éclairer par la lecture. Il n'y a pas un Américain qui ne ſache que ce Citoyen Général eſt le Catinat de notre Hémiſphère.

J'emmenai avec moi un enfant de huit ans : il portoit l'étendart parlementaire ; & toutes les fois que je rencontrois quelque Parti en armes, je l'envoyois en avant avec nos papiers : déjà je m'apperçus qu'il me ſerviroit d'ami & de compagnon. Après avoir paſſé quelque tems à New-Yorck, je me préparois à m'embarquer ſur une flotte deſtinée pour l'Angleterre, lorſque l'arrivée de l'eſcadre Françoiſe à l'Iſle de Rhodes occaſionna un

embargo général. — Peu de jours après, je reçus une lettre de J. R., Secrétaire du Major Général J. P., Commandant de la Ville, m'informant que ce Général désiroit me voir le lendemain à onze heures. — Dès que je fus entré dans son appartement : — « J'ai ordre, me dit-il, du Commandant en Chef, J. H. C., de vous envoyer en » prison ». — Oserai-je demander à Votre Excellence, lui dis-je, quelles peuvent en être les raisons ? car vous savez, sans doute, que je suis entré dans les lignes Britanniques avec son consentement & avec le seul dessein de profiter de la première flotte destinée pour la Grande Bretagne. — Je l'ignore, me répondit-il ; mais il faut obéir. — Capitaine A., conduisez cet homme au Prévôt. — Quoique j'obtins aisément la liberté du rez-de-chaussée, qui n'étoit habité que par Cunningham & ses Députés (*a*), je ne tardai pas cependant à sentir qu'un cachot obscur eût été une habitation moins affligeante. Ah! mon ami, j'étois au centre de la captivité, des châtimens journaliers, & des malheurs de toutes espèces : à peine se passoit-il un jour sans quelque flagellation horrible, dont je ne pouvois m'empêcher d'entendre les coups déchirans, ainsi que les gémissemens qu'ils causoient. Je ne pouvois souvent me refuser aux supplications de certains Soldats malheureux, qui me prioient de laver leurs épaules ensanglantées avec du lait-de-

beurre, & de les couvrir enſuite avec des feuilles de poke weed. — Quelle ſituation pour un homme comme moi, qui toute ſa vie avoit vécu au ſein de la paix & de la tranquillité champêtre, à la vue de toutes ces horreurs & de tous ces maux! Je devins ſubitement Manichéen; je crus voir dans l'homme un degré de perverſité dont je ne m'étois jamais douté. Ah! quel tableau je me fis de la Nature humaine! quelles queſtions impies j'oſai adreſſer au grand Créateur, lorſque je conſidérai la ſociété comme un aſſemblage de lions déchaînés ſur la partie la plus foible, quoique la plus nombreuſe! Pourquoi tant de maux, de malheurs & de crimes ſur un théâtre, où l'homme ne doit paroître que pour ſi peu de tems?

— Je couchois dans une cave au milieu des rats, cent fois plus heureux que les miſérables humains dont ils venoient enlever les proviſions: ce triſte & infecte appartement auroit pu cependant, par la force de l'habitude, devenir un lieu de repos; mais il n'étoit diviſé que par une foible muraille du gouffre général des misères humaines, du Tartare, où les derniers & les plus malheureux des hommes étoient enfermés. Les uns déjà condamnés, y attendoient le moment de leur exécution; les autres, leurs dernières Sentences. — Comment le doux ſommeil auroit-il pu venir me

fermer les yeux ? lui qui ne viſite que les retraites du ſilence, qui ne répand ſes pavots que ſur les eſprits calmes & tranquilles? Comme ſi les jours n'étoient pas aſſez longs pour mon ſupplice, j'étois condamné, par la plus cruelle inſomnie, à entendre les converſations de mes infortunés voiſins. — Quel ſingulier mêlange de tons plaintifs & lugubres, de profonds ſoupirs, de gémiſſemens aigus, de repentirs inutiles, d'imprécations & de blaſphêmes !

Voulez-vous deſcendre avec moi dans les ſouterrains, me demanda un jour * *, premier Sergent? Je vais y porter une livre de pain & une bouteille d'eau à un Priſonnier Américain. — Qu'a-t-il donc fait ? lui dis-je. — Point de queſtions. — Je le ſuis. — Bientôt nous entrons dans un appartement obſcur comme l'ancien cahos, humide & infect : à peine la porte fut-elle ouverte, qu'à l'aide de la chandelle que je portois, j'apperçus ſur un petit monceau de paille, un ſpectre pâle & décharné, enchaîné par les pieds & les mains ; il s'avança à pas lents vers nous, ſupportant ſes dernières entraves à l'aide de ſon mouchoir ; il n'avoit pour tout vêtement qu'une chemiſe rayée & des culottes longues. — C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans (*b*), habitant du nouveau Jerſey (*c*). — « Pour l'amour de Dieu, dit-il au Ser-» gent, donnez-moi un peu de viande ; je ſuis ſi

» foible. — J'ai des ordres exprès de ne vous en » point donner. — Le Général veut donc que je » meure ici ? — Les rats emportent toutes les » nuits le peu que vous me donnez, malgré tous » mes soins : je ne puis cacher mon pain, que » dans la paille sur laquelle je couche ; ils m'en » punissent en me mordant, & en emportant dans » leurs trous & ma paille & mon pain. Quelle » destinée pour un Prisonnier de guerre ! comment » me traiteroit-on, si j'étois criminel ? — Vous » l'êtes, sans doute, puisqu'on vous traite ainsi. » — Ah ! Sergent **, ne savez-vous pas qu'il y a » (à ce que je crois) onze semaines que je gémis » dans ce cachot obscur ; encore si j'y avois seule- » ment un seul rayon de lumière, elle me console- » roit; mais la solitude, les ténèbres & ces fers ! — » L'Etre Suprême ne me prendra-t-il donc pas » dans son repos » ? — Cette triste visite déchira mon ame, déjà trop sensible aux malheurs, me fit faire cent réflexions, & força mille soupirs inutiles.

« — Tranquillisez-vous », me dit le lendemain **, (ce digne ami, dans l'énergique amitié duquel j'avois tant de confiance) ; « — je ne puis » revenir vous voir, crainte d'être soupçonné moi- » même ; comptez que je ne négligerai rien pour » obtenir votre liberté : ne m'écrivez point, quand » même vous le pourriez ».

— Quelque jours après, trois perſonnes, dont je connoiſſois la ſecrète perfidie, & qui (comme grands Royaliſtes), ſe croyoient autoriſés de faire à leurs Antagoniſtes tout le mal poſſible, vinrent me viſiter, ſous prétexte de me plaindre, & de m'offrir leurs bourſes : les traîtres ! ils n'avoient d'autre deſſein que de me mortifier & de m'affliger, par le récit de ce que la malignité publique diſoit déjà ſur mon compte. « — Quelque humanité que puiſſent montrer nos Conſeils de » Guerre, ſi toutes ces allégations ſont prouvées, » me dirent-ils, vous courez grand riſque de perdre la vie. — Je ſerai examiné, j'eſpère, devant » votre Cour d'Enquête ; & s'il y exiſte la plus » foible étincelle de juſtice, Dieu & mon innocence me donneront la force de me défendre & » les moyens de l'obtenir. — Mais ne ſavez-vous » pas que les Priſonniers n'ont point le droit de » parler ? vous ne pouvez vous expliquer que par » l'organe d'un Avocat ; & où en trouverez-vous » un qui veuille entreprendre votre cauſe ? — Et » pourquoi n'en trouverai je pas auſſi-bien que les » autres ? — Parce qu'il faut être Rebelle dans » l'ame & avoir bien de la témérité pour oſer, » dans les lignes Britanniques, défendre un » homme accuſé, comme vous l'êtes, d'avoir cor- » reſpondu avec le Général Washington, d'avoir » fait le plan du Havre, d'avoir perſuadé à une

» certaine Perſonne de prendre le ſerment de fidé-
» lité requis par le nouveau Gouvernement de
» l'Etat de ***.

Malgré l'intime perſuaſion de mon innocence, malgré ce ſentiment qui, ſouvent eſt la ſeule conſolation des malheureux, je ne rêvai, pendant pluſieurs nuits, qu'à l'appareil de la potence & de la corde; je fis même pluſieurs eſſais pour pouvoir m'aſſurer de la douleur & de l'effet. — « Quoi! faut-il donc que je périſſe injuſtement
» par le châtiment des voleurs & des aſſaſſins, me
» dis-je, après avoir mené une vie honnête, in-
» duſtrieuſe & utile? — Que deviendront ceux
» que je laiſſerai derrière moi? ils ſupporteront la
» honte d'une ignominie qu'ils ne méritent pas.
» Que deviendra ce pauvre enfant, actuellement
» ſi éloigné du toit paternel, & dont je me pro-
» mettois tant de joie en Europe »? — Il vivoit ſur l'Iſle-Longue, dans le voiſinage d'une école: — je me flattois qu'il ignoroit le triſte ſort de ſon père; mais des ames cruelles, telles qu'en produiſent les guerres civiles, l'en avoient déjà inſtruit, & lui avoient même déjà annoncé que ſon père ſeroit bientôt pendu. Ce pauvre enfant m'écrivit une lettre que je conſerve encore, & que mes cruels Gardes ne me laiſſèrent parvenir, que parce qu'ils ſavoient qu'elle me déchiroit le cœur. — « Ah! mon père, qu'as-tu donc fait,

» pour que les Anglois te faſſent mourir ? — Eſt-ce
» que je ne te revertai plus jamais, jamais ? — Ils
» me diſent que tout le monde me haïra quand
« tu ſeras mort ; ne vaudroit-il pas mieux qu'*Ally*
» mourût auſſi » ?

Il ne me fut pas permis de lui écrire : que n'aurois-je pas donné pour obtenir cette liberté ! mes maux en devinrent plus aigus, plus inſupportables, & la réponſe que je déſirois lui faire, s'évapora en ſanglots douloureux.

— Excédé de fatigues, plus cruelles que le travail le plus pénible, ſans ſommeil, ſans appétit, irrité par l'injuſtice de ma détention, en bute aux ſarcaſmes groſſiers du Tyran ſous la verge duquel j'étois, je réſolus enfin de préférer une priſon plus étroite, à l'inutile liberté du rez-de-chauſſée. — Pour cet effet, je m'adreſſai un matin à Cunningham, lui diſant : « Pourriez-vous m'accorder une
» faveur qui n'a nulle conſéquence ? — Ce mot,
» répondit-il, n'eſt pas dans ma commiſſion : —
» que voulez-vous ? — Je deſire d'être enfermé en
» haut dans la chambre bourgeoiſe. — Si ce n'eſt
» que cela, je puis le faire pour vous obliger ».
— Les portes s'ouvrent, je monte, j'entre dans la galerie d'en haut. — Elle étoit remplie d'un grand nombre de Priſonniers, que les malheurs, la fatalité, les ſoupçons, le vol & la déſertion y avoient conduits. — Le ſentiment de la honte s'empara de

mon ame, quand je me trouvai, pour la première fois de ma vie, confondu avec cette classe d'hommes; enfin, après avoir évité & répondu à mille questions impertinentes & douloureuses, je me retirai dans la chambre qui m'avoit été indiquée; j'y trouvai, comme je m'y attendois, sept Personnes, respectables par leurs fortunes, leur éducation, & même par leurs malheurs. — La tendre compassion étoit peinte sur leurs visages: — ils ne me parlèrent que lorsqu'ils virent l'embarras & la confusion du premier moment un peu dissipée. « — Vous avez bien fait, me dirent-ils avec » bonté, de venir parmi nous; nous désirons bien » sincèrement que notre société puisse alléger vos » peines, telles qu'elles puissent être; nous avons » les nôtres aussi, dont les détails ne seront pas la » plus foible de vos consolations. Il faut beau- » coup de Philosophie pour soutenir l'injustice & » la solitude: vous ne trouverez parmi nous que » des victimes de la guerre & pas un coupable. » — J'avois prévu, leur dis-je, toutes vos bon- » tés & votre hospitalité: je ne sais sur quoi ce » pressentiment étoit fondé; mais j'étois morale- » ment sûr que je mènerois parmi vous une vie » beaucoup moins triste & moins malheureuse » qu'au rez-de-chaussée ». En effet, je ne tardai pas à ressentir que leur conversation & leur société me procuroient un peu d'appétit: je dormois mieux;

car je n'entendois plus la voix des malheureux ; & les ſeuls ennemis nocturnes (*d*), contre leſquels j'avois à combattre, étoient bien moins formidables que ceux qui ravageoient les priſons d'en-bas. — Un jour reſpirant le frais aux barreaux d'une de nos fenêtres : « — Voyez-vous bien cette Plan- » tation de maïs ? me dit *Nathaniel Fitz Randol-* » *phe*, un des Priſonniers de notre chambrée ; » deux fois je l'ai vu planter depuis que je ſuis » ſous ce miſérable toit. — Qu'avez-vous donc » fait, lui demandai-je ? — J'ai ſervi notre Patrie » avec zèle dans bien des occaſions. — *Jacques* » *Rivington* (*e*), je ne ſais pourquoi, m'a ſouvent » diſtingué, dans les Gazettes Angloiſes, ſous le » nom de fameux Partiſan. — Je me défendis un » jour ſeul & à pied, dans un champ, contre deux » Dragons Anglois bien montés, quoique je » n'euſſe pour toute défenſe que mon fuſil ; auſſi » m'en a-t-il coûté cher (*f*). — A l'aide de cette » arme, je parai tous leurs coups, excepté deux, » qui m'atteignirent & me couvrirent de ſang : » malgré leurs efforts, je me retirai inſenſible- » ment vers la paliſſade voiſine (*g*), par-deſſus la- » quelle je ſautai : obligés de reculer, pour la faire » franchir à leurs chevaux, ils me procurèrent heu- » reuſement l'avantage de les devancer & de m'en- » fuir dans les bois voiſins. — Ma longue réſiſ- » tance fut miſe dans les Gazettes, & a déplu,

» ſans

» ſans doute, au Quartier-Général ; car les Réfu-
» giés m'ayant lâchement ſurpris dans mon lit
» deux mois après, on m'a refuſé ma parole ſur
» l'Iſle-Longue, & voilà bientôt quatorze mois
» que je péris d'ennui dans ce ſéjour de misère. —
» Ah ! je leur permets de me mettre aux fers, ſi
» jamais ils me rattrapent en vie (*h*) ! — Prenez
» patience comme je le fais, mon cher Compa-
» gnon, lui dit le Révérend Jean *Mather, Curé de*
» *Greenwich* (*i*). Je n'ai qu'un ſeul ſentiment qui
» me conſole, puiſſe-t-il devenir celui de tous
» ceux qui ſouffrent pour la cauſe de la liberté !
» — Quel eſt donc ce ſentiment dont vous par-
» lez, lui demanda Nathaniel Fitz Randolphe ?
» — L'eſpoir du ſuccès, dit-il. — Il ne ſe peut
» que la Providence nous deſtine à être les eſcla-
» ves de la Grande-Bretagne. — Comment ſe
» peut-il faire que vous ſoyez Priſonnier, lui de-
» mandai-je, étant Prêtre & avancé en âge ? —
» Les Réfugiés prennent tout, comme vous le
» ſavez, & ce gouffre abſorbe tout : j'avois été
» repréſenté au Quartier-Général comme un Fa-
» natique & un Séditieux du premier ordre, parce
» que tous les Dimanches j'allois à mon Egliſe
» armé de mon fuſil & de ma bayonnette. *Jacques*
» *Riwington* a même égayé le Public à mes dé-
» pens ; il a annoncé maintes choſes plaiſantes ſur
» mon compte, moi pauvre & ſimple Prêtre de

» Connecticut (*k*) : il a dit que ma chaire étoit
» un tambour eccléſiaſtique, & où je faiſois des
» Recrues pour l'armée du Général Washington.
» Il n'en falloit pas davantage pour animer la vin-
» dicative animoſité des Réfugiés (*l*). — Non
» contens de m'avoir ſaiſi dans mon lit à côté de
» ma femme, ainſi que mes deux garçons, ils
» pillèrent entièrement ma maiſon, & laiſsèrent
» le reſte de ma famille dans la plus grande dé-
» treſſe; ils me vêtirent enſuite d'un ſarrau, avant
» de me conduire au Quartier-Général : ils m'ont
» cruellement ſéparé de mes pauvres enfans, qui
» ſont actuellement priſonniers dans la maiſon à
» ſucre (*m*). Malgré tout cela, je ſuis tranquille;
» je mange & dors paſſablement. — La haute con-
» fiance, inſpirée par la bonne cauſe & la certi-
» tude morale du ſuccès, me fait ſupporter tous
» mes maux avec patience & réſignation. — Par
» quelle raiſon alliez-vous à l'Egliſe armé? — Par
» obéiſſance à une Loi de la Province, paſſée il y
» a plus de cent ans, qui ordonne ſous de groſſes
» amendes, à tous les Miniſtres, ainſi qu'à leurs
» Paroiſſiens, de ne jamais aller à l'Egliſe ſans
» leurs fuſils. — Quel pouvoit être le but de cette
» Loi? — Celui de s'oppoſer aux incurſions des
» Sauvages, qui ſaiſiſſoient ce jour-là pour dé-
» truire nos jeunes établiſſemens (*n*) : — pluſieurs
» Congrégations d'hommes, de femmes & d'en-

» ſans ont été maſſacrées avant la promulgation » de cette ſage Loi ».

Quelques jours après, j'appris, je ne ſais comment, que mon enfant étoit malade; mais telle étoit la dureté de mes ſurveillans, que je ne pus jamais m'informer d'aucuns détails. — L'incertitude de ſon ſort redoubla mes inquiétudes & mes alarmes. — Je retombai dans ma première mélancolie : la ſociété de mes nouveaux amis perdit ſoudainement tous ſes charmes. — Un jour le Grand-Prévôt m'apporta un billet ouvert : hélas! il n'eut cette fatale complaiſance, que parce qu'il m'annonçoit les plus triſtes nouvelles. — Je m'en doutois; car mon cœur palpita involontairement en l'ouvrant. — P. H., la fille de ſon hôte, m'apprenoit la mort de ſon père; que la fièvre de mon enfant étoit très-augmentée, & qu'elle me prioit de lui trouver une autre penſion, &c. —

Ce fut alors que la fureur de l'impatience s'empara de mon ame; j'aurois ſacrifié des années de liberté au plaiſir d'aller voir cet enfant. Mon cœur devint la proie des ſenſations les plus cuiſantes; je me le repréſentai malade & peu ſoigné; lui qui, toute ſa vie, m'avoit vu prévenir tous ſes beſoins. Son image m'accompagnoit par-tout, me diſant : — » Mon père, je te demandes, & » tu ne viens pas! je t'appelles, & tu ne réponds » pas! où es-tu donc? « Mais il faut être père,

pour concevoir toute l'étendue de mes ſouffrances. La Nature cache ſoigneuſement à ceux auxquels elle n'a point donnné d'enfans, ces liaiſons intimes, cette puiſſante ſympathie qui, ſouvent, nous fait préférer leur vie & leur bonheur aux nôtres.

Quelle reſſource me reſtoit-il donc? Aucune. — Je ne pouvois implorer la clémence de perſonne; des Geoliers n'entendent point ſes accens, & mes compagnons étoient auſſi malheureux que moi. — Que n'aurais-je pas donné alors pour être ſeul, & me repaître à loiſir des idées lugubres que me fourniſſoit mon imagination! — Mon cœur étoit pris à ſe rompre: je me rappelle encore les douleurs aiguës que j'y reſſentis, & je ne pouvois pleurer. — J'accuſois ma deſtinée, j'accuſois la Providence, qui, par-tout, fait proſpérer les grands coupables, & par-tout ſoumet la juſtice & la vertu aux caprices du pouvoir & de la force. — Je ne pouvois concevoir pourquoi elle me perſécutoit, moi, ſimple Colon, qui, toute ma vie, avoit cultivé ma plantation avec induſtrie, & chéri ma famille avec tendreſſe. — Ce fut alors que je conſidérai la vie comme un préſent fatal & inutile; la mort, comme la porte de l'émancipation, comme un doux repos, comme l'ombre d'un grand arbre ſous un ciel brûlant. Mais puis-je vous peindre tous les égaremens d'un eſprit ir-

rité ? — La nuit de ce jour fut une des plus longues & des plus cruelles que j'euſſe encore paſſée. — J'eus recours à un nouvel expédient : je pris trois grains d'opium ; & j'en aurois pris davantage, ſi mes compagnons ne m'en euſſent empêché. — Le croirez-vous ? la fièvre de mon ame, l'amertume dont j'étois pénétré, produiſirent un effet ſupérieur au pouvoir ſoporifique & illuſoire de ce narcotique. — Rien ne put me calmer. — J'errai çà & là pendant cette nuit éternelle : l'effervescence de mon agitation tint mes compagnons éveillés juſqu'à l'aube du jour. — Plus d'une fois je fus tenté... ; mais l'amour de mes enfans... Ah ! ſans cette puiſſante attraction, ſans ce motif irréſiſtible... Peut-être leur devez-vous votre ami... ; — peut-être leur dois-je le plaiſir d'avoir ſurvécu à cette guerre cruelle, & celui de contempler l'aurore de cette nouvelle & grande époque. — Je tremble encore, & ſuis encore agité, lorſque je me rappelle les convulſions & les différens degrés de frénéſie qui rendirent cette nuit la plus terrible & la plus longue que j'euſſe encore vue. — Hélas ! pourquoi les aîles du tems ſemblent-elles s'appéſantir pour prolonger les peines des malheureux, & pourquoi, au contraire, redoublent-elles leur vélocité pour abréger la joie des heureux ? — Dès que le jour parut, j'avalai un grand verre d'eau-de-vie, remède vulgaire dont je n'avois ja-

mais eſſayé. — Mes compagnons en furent étonnés ; l'extrême rigidité de mes nerfs en prévint entièrement l'effet, & le retour de la lumière n'apporta aucun changement à ma ſituation ; je touchois au moment de la folie, du délire même : mes amis me forcèrent ſur mon lit. — La Nature, qui veilloit encore à ma préſervation, diminua enfin la corroſive acrimonie de mon angoiſſe, par une abondante roſée de larmes ; je pleurai amèrement pendant long-tems : précieux élixir, remède adouciſſant que je ne connoiſſois pas encore ; car depuis mon enfance, je n'avois point eſſuyé de malheurs qui puſſent exiger des larmes. Le Capitaine *Brown*, vénérable vieillard, priſonnier depuis neuf mois, s'approcha de mon lit lorſqu'il me vit plus calme. — » Qu'avez-vous donc, mon » ami, me dit-il ? rien ne peut-il vous conſo- » ler ? voici de l'or ; diſpoſez-en comme du vôtre. » — Gardez votre or, lui dis-je ; je n'ai beſoin » que des tréſors de votre amitié & des reſſources » de vos conſeils. — Ouvrez-moi donc votre ame, » continua-t-il, & parlez-moi comme ſi j'étois » votre père. — Ignorez-vous l'état où eſt mon » enfant, lui dis-je ? dans ce moment même, » peut-être m'appelle-t-il, s'il vit encore, & je » ne puis y aller : que n'a-t-il pas ſouffert depuis » la mort de ſon hôte, qui étoit ſon ami & le » mien ! ſes héritiers craignent ſans doute de

» perdre leur argent, parce que je ſuis priſon-
» nier. Que puis-je faire, dites-moi, je vous en
» ſupplie, mon bon père, arrêté comme je le
» ſuis par ces maudites murailles, détenu par ces
» barres éternelles? — Il n'y a rien qu'on ne puiſſe
» obtenir ici avec de l'argent, excepté la liberté;
» j'ai acquis un certain crédit avec Cunningham,
» auquel je fais des préſens de tems à autres:
» que déſirez-vous? — Que déſirai-je? quoi!
» vous êtes père, & vous me faites une pareille
» queſtion? Je déſire de tous les pouvoirs de mon
» ame, que cet enfant ſoit tranſporté ici, quels
» que puiſſent en être les dépenſes; que je le
» voie, que je l'embraſſe; qu'il n'emporte pas
» dans la tombe l'idée que ſon père ait pu, ou
» l'oublier, ou l'abandonner; s'il doit mourir, qu'il
» expire dans mes bras; ſi, au contraire, nous pou-
» vons le guérir, ſera-t-il bien à plaindre de reſter
» priſonnier avec nous, puiſqu'il rendra la capti-
» vité de ſon pauvre père beaucoup plus légère?
» — Hé bien, tranquilliſez-vous; vos ſouhaits ſe-
» ront aiſément accomplis; il ſera ici dans qua-
» rante-huit heures: j'ai un neveu dans la Ville,
» auquel je vais envoyer les ordres les plus pré-
» cis; comptez ſur mon zèle & ſur ſon exactitude.
» — Ah! mon cher Capitaine, lui dis-je, en le
» ſerrant dans mes bras, avec toute l'énergie de
» la reconnoiſſance! que vous ai-je donc fait?

» quel motif peut vous pouſſer ainſi à vous in-
» téreſſer ſi vivement à mon ſort ? vous m'aimez
» donc, mon cher Capitaine, moi qui ne vous
» connois que depuis ſi peu de tems ? — Vos
» titres à mon amitié & au vif intérêt que je
» prends à vous, ne ſont que trop ſuffiſans ;
» c'eſt une dette que nous nous devons tous. —
» N'êtes-vous pas encore plus malheureux que
» moi, qui, hélas ! n'ai plus d'enfans ; ils ont
» tous été tués dans la première campagne ; je
» me ſuis conſolé de leur perte, en me diſant :
» Si tu étois trop vieux pour défendre ta Patrie,
» les tiens ſe ſont préſentés à ta place, & n'ont
» pas fui. — Ne ſommes-nous pas compagnons
» de captivité ? ne ſouffrons-nous pas pour la
» même cauſe ? — nous ſommes donc frères ?
» — Vous n'êtes pas la première perſonne que
» j'aie aſſiſtée depuis mon ſéjour ſous ce toit ;
» c'eſt le ſeul bien que j'ai pu faire à notre Patrie
» déchirée par ces maudits Bretons. —

» Rendez-moi mon enfant, & je vous ap-
» pellerai, & nous vous appellerons père toute
» notre vie. Je jure, devant vous & à la face du
» Ciel, de conſerver auſſi long-tems que je vi-
» vrai, le reſſouvenir de cette généreuſe action :
» je jure que mon affection, mon reſpect, ſeront,
» dès ce moment, le garant de ma reconnoiſ-
» ſance. — Je remplace dès aujourd'hui un des

» fils que vous avez perdu, & demain celui d'un » des vôtres. «

A peine ce vénérable vieillard avoit-il rappelé dans mon ame quelque degré de calme & de ſérénité, que Cunningham amena, dans notre chambre, un priſonnier ; — c'étoit vers les dix heures du matin : — il étoit pâle, confus & ſi agité, qu'à peine pouvoit-il marcher. — Ces nuances ne m'étonnèrent point. — Par égard pour ce nouveau venu, perſonne ne le regarda, ni même ne lui parla : c'eſt le compliment le plus agréable qu'on puiſſe offrir à un homme malheureux dans les premiers momens de ſon arrivée. — Nous nous promenâmes tous les deux, en ſens contraire, dans le plus parfait ſilence, juſqu'au moment du dîner : dès qu'il fut ſervi, je m'empreſſai de lui demander s'il ne vouloit point manger quelque choſe ? — » Rien » du tout, me répondit-il ; on eſt long-tems ſans » avoir ni faim, ni ſoif, quand on entre dans une » maiſon comme celle-ci, « & il continua de marcher. — Dès que j'eus mangé quelques bouchées, (car je ne me repaiſſois que pour exiſter) je le rejoignis. — » Vous ne mangez guère vous-même, » me dit-il ? — Ah ! Monſieur ! j'ai dernièrement » fait un repas dont l'amertume n'eſt pas encore » paſſée. — Combien y a-t-il donc que vous êtes » ici, me demanda-t-il ? — Neuf ſemaines, lui » dis-je. — Comment ! neuf ſemaines, & vous

» ne mangez pas encore ? vous n'êtes pas con-
» damné, j'eſpère ? — Non, lui dis-je ; je ne ſuis
» pas même encore jugé : d'ailleurs, ce n'eſt pas
» l'effet de mes propres malheurs qui m'ôte l'ap-
» pétit. — Qu'avez-vous donc, continua-t-il ? —
» Ce que j'aurois à vous dire, ne pourroit vous
» intéreſſer. — Et pourquoi non ? dites-moi au
» moins quelles ſont les raiſons de votre déten-
» tion ? — Je les ignore, lui répondis-je ; & les
» vôtres, Monſieur ? — Je les ignore auſſi ; mais
« je ſuis moralement sûr que c'eſt une mépriſe ;
» je ne ſache pas avoir rien commis, ni même
» penſé contre le Gouvernement ; je ſuis retiré
» des affaires depuis deux ans, & cultive la terre
» de M. **, aux portes d'Enfer (*o*), que ce même
» Gouvernement m'a donnée. — Dieu veuille,
» lui dis-je, que vous obteniez votre liberté dans
» peu ! j'ai vécu aſſez long-tems ſous ce toit, pour
» ſavoir qu'il eſt beaucoup plus aiſé d'y entrer,
» que d'en ſortir : on y eſt envoyé ſans nulle
» forme, ſur un ſoupçon, une lettre anonyme,
» ſur l'information d'un délateur, d'un menſonge.
» Les Généraux Anglois ne connoiſſent d'autres
» remèdes que la priſon & les fers ; ſemblables
» à de certains Gouvernemens ultramarins dont
» j'ai entendu parler. Pour en ſortir, au contraire,
» il faut attendre votre tour ; puis être examiné
» par la Cour des Enquêtes, & finalement jugé

» par leurs Conseils de Guerre, quand Messieurs » les Officiers en ont le tems. « — Il me pressa tant de lui raconter la cause de mon chagrin, que je l'informai enfin de toutes les circonstances de ma situation. — » Consolez-vous, me dit-il, aussi- » tôt que je serai de retour chez moi, j'enverrai » mon nègre chercher votre enfant; comptez que » ma femme, qui est naturellement bonne & » compatissante, en aura soin comme des nôtres. » — Quoi, lui dis-je ! vous êtes marié? vous êtes » père? Ah ! vous participerez, j'en suis sûr, & » vous allégerez mes peines ! — Il est donc encore » des ames vertueuses & humaines? la férocité » de cette cruelle guerre n'a donc pas encore con- » verti tous les hommes en tigres? Qui êtes-vous, » lui demandai-je? êtes-vous Anglois ou Améri- » cain? cette terre vous a vu naître, j'en suis » sûr, puisque vous plaignez mon sort. — Je » suis Anglois, me répondit-il; ils ne sont pas » tous dégénérés comme ceux sous la verge des- » quels nous gémissons. — Quoi ! vous êtes An- » glois, & devenez un génie tutélaire envoyé à » mon secours dans le moment de ma plus grande » détresse ! — Je ne suis qu'un homme & qu'un » frère; si je puis vous être utile, je ne regret- » terai point d'avoir été conduit ici. « — Il sortit vers les quatre heures du même jour.

Peu avant que les portes de nos chambres fuſſent fermées, on m'appela à la grille de la priſon : c'étoit ce digne homme. — » Une ſimple » erreur, me dit-il, a occaſionné mon empri» ſonnement, comme je me l'étois imaginé : ma » femme a été au Quartier-Général, & a obtenu » un éclairciſſement qui m'a épargné peut-être » un mois de captivité. — Je me ſuis arrêté ici » en paſſant, pour vous répéter & vous confir» mer mes promeſſes ; demain vous aurez des » nouvelles de votre fils ; dès qu'il ſe portera » mieux, je l'amènerai ici vous voir ; j'ai aſſez » de crédit avec le Commandant, pour obtenir » cette permiſſion. « — L'excès de ma reconnoiſſance étouffa mes expreſſions, & ſes accens s'évanouirent ſur mes lèvres tremblantes ; à travers les barreaux, je lui ſerrai les mains dans les miennes, ſans pouvoir les baigner de mes larmes.

En effet, le lendemain, vers les cinq heures du ſoir, le Nègre de M. *Henry Perry* (*q*) vint m'annoncer de ſa part l'arrivée de mon enfant ſous le toit de ſon maître, & les remèdes qu'on ſe préparoit à lui donner, pour accélérer ſa guériſon. — J'aurois embraſſé ce bon Nègre, comme mon meilleur ami, ſi j'euſſe été en liberté. Quelles queſtions ridicules ne lui fis-je pas ? » Dis-moi, » mon ami, eſt-il bien vrai que tu l'as vu, ce

» cher enfant, & que tu lui as parlé? Que t'a-t-il » dit de ſon père? — Il a pleuré dès que je lui en ai fait mention. — Le même pinceau qui vient de vous eſquiſſer les douleurs de l'affliction, & la frénéſie du déſeſpoir, peut-il peindre auſſi les agitations convulſives, les différens mouvemens de la joie que me procura cette heureuſe nouvelle? ce fut un rayon de lumière qui ſoudainement éclaira le cachot le plus obſcur ; ce fut un baume qui, ſpontanément, guérit la bleſſure la plus profonde que j'aie jamais reçue : l'excès de ma joie penſa me devenir funeſte.

Pendant ce long intervale, mon digne ami travailloit ſecrétement à procurer mon jugement devant un Conſeil de Guerre, ou mon élargiſſement ſur caution. — Mon innocence devint manifeſte, dès qu'on eut daigné prendre les informations néceſſaires. — Le Général S. H. C. cependant ne voulu point me laiſſer ſortir ſous moins de quatre cautions de cinq cens guinées chacune (*q*) : c'étoit un obſtacle qui devoit inévitablement me retenir en priſon juſqu'à la fin de la Guerre. Cet ordre particulier annonçoit de ſa part un ſoupçon qui intimidoit mes amis ; ils ne ſavoient que penſer & que faire. Pendant plus de quinze jours mon ſort fut incertain. J'étois informé de tout ce qui ſe paſſoit, par le Capitaine *Huëtſon*, Major de la

Ville, à l'humanité duquel je dois beaucoup : puiſſe la deſtinée qui ſe joue des hommes en les promenant ſur ce théâtre, me procurer le plaiſir de le rencontrer, & de le ſerrer dans mes bras. — Mon digne ami, que je n'oſe nommer, obtint enfin, par ſon aſſiduité & ſon zèle, que je ſortirois de priſon ſous deux cautions ſeulement. J'écrivis pour lors à un Hollandois, Colon de *Flat-Bush*, ſur l'Iſle-Longue, qui m'avoit peu auparavant fait propoſer ſa bourſe, & voici une partie de la Lettre que mon digne ami écrivit au Commandant.

» Les plus foibles informations peuvent aiſé-
» ment convaincre Votre Excellence de la for-
» tune que je poſſède ici ; je l'offre toute entière
» au Gouvernement, comme garant de l'inno-
» cence & de la bonne conduite de mon ami St.
» J. ; acceptez-moi donc comme la ſeule caution,
» ou du moins permettez-moi de ſupplier votre
» interceſſion près du Commandant en Chef, pour
» que, en conſidération de ſon innocence, & de
» la durée de ſa détention, il veuille bien rétrac-
» ter l'ordre qu'il a donné, & n'en exiger que
» deux. — Si ce que je poſſède dans la Ville n'eſt
» pas ſuffiſant, j'offre à Votre Excellence mon bon
» nom & ma réputation, &c. — Un pareil ami,
» dit le Commandant, n'eſt pas acheté trop cher

» par trois mois de prison. Major *Huetson*, allez » au Grand-Prévôt, & informez M. *St. J.* de la » Lettre que je viens de recevoir; dites-lui que j'en » parlerai au Commandant en Chef. « — Cinq jours après je sortis enfin sous deux cautions de cinq cens guinées chacune; & au bienfait de m'avoir procuré la liberté, mon ami y ajouta encore la politesse d'être le premier qui en apporta l'ordre au Geolier. — » Vous n'êtes plus mon prisonnier, » vint me dire Cunningham : un ami, com- » me il en est peu, vous attend en bas; suivez- » moi « — Jugez de l'effet de ces paroles. — Je descends, je serre mon ami dans mes bras, il me serre aussi dans les siens, & nos larmes suppléèrent à nos paroles : jamais discours ne fut plus éloquent. Après avoir dîné avec mon bienfaicteur, j'emprunte un cheval d'un autre ami non moins zèlé, mais plus timide, & qui avoit craint qu'en s'intéressant trop ouvertement à mon sort, il ne le rendît plus sévère; je cours aux portes d'Enfer, pour y embrasser aussi M. *Henry Perry*, & y revoir mon enfant, l'objet de tant de sollicitudes & de palpitations. — La maison étoit remplie d'Officiers. J'apperçois un domestique: — » je suis, lui dis-je, » le père de l'enfant malade, que votre maître fit » venir de Flushing, il y a quelques semaines; » je voudrois évirer la compagnie qui dîne ici :

» conduiſez-moi, je vous prie, à ſa chambre. « — Je le trouvai dans un violent accès de fiévre, les yeux égarés, il ſe lève à moitié. — » Ah! mon » père, eſt-ce toi? — Que je te tâte : eſt-il bien » vrai que c'eſt toi, toi-même, mon père? — Et il ſe mit à rire & à pleurer convulſivement. — » Oui, c'eſt moi, lui dis-je, c'eſt moi-même; c'eſt » moi, ton pauvre père, qui n'eſt point, & qui » n'a point été coupable, quoique injuſtement ac- » cuſé par une Lettre anonyme, & priſonnier » pendant trois mois : nous ne nous ſéparerons » plus, mon petit ami : nous vivrons ou nous » mourrons enſemble. « Pendant plus d'une demi-heure, nous tînmes nos joues baignées de nos larmes, les unes ſur les autres. Mais nulle deſcription ne peut peindre une ſcène auſſi touchante; elle eut pour moi des charmes inexprimables : ce fut la fin de tous mes maux; elle me procura le retour de la joie & de la ſanté. Tel en fut auſſi l'effet ſur les organes affoiblis de cet enfant, que la fièvre diſparut & ne revint plus : — la préſence de ſon père fit plus que neuf doſes de quinquina qu'il avoit priſes auparavant.

Je ne ſais par quel haſard la compagnie fut informée de mon arrivée. — A peine nos premiers tranſports étoient-ils paſſés, qu'elle entra dans la chambre où nous étions, précédée du Maître & de la

la Maîtreſſe de la maiſon, jeune, fraîche & jolie. — Ally (*r*) ſe trouvant déjà mieux, ſe lève, & les embraſſe, diſant : » Voilà mon père; vous me l'a- » viez bien dit. « — La faculté de penſer, les accens de la voix même, me manquèrent dans ce moment imprévu. — Je ne pus que verſer des larmes, ſerrant leurs mains dans les miennes, & les plaçant ſur mon cœur. — Les Officiers, témoins de cette ſcène & inſtruits de mon hiſtoire, en parurent attendris, quoique Anglois. — Nous devînmes les héros du jour : malgré mes ſupplications, l'enfant fut placé ſur un ſopha, à côté de moi, dans l'appartement où l'on dînoit; mais enivré de la véritable joie d'un père, raſſaſié du ſomptueux feſtin que je venois de faire, je ne pus rien manger. — *M. & Mde Perry*, ajoutant encore à leur généroſité inouie, m'offrirent l'aſyle de leur toit, juſqu'au départ de la Flotte; j'y reſtai près de quinze jours, & nous revînmes à New-York. — Je ne jouis pas plutôt de la liberté, que j'en emploiai les premiers momens à procurer au Capitaine *Brown*, (*s*) celle de retourner chez lui ſur ſa propre caution. Il ſeroit inutile de vous donner un détail des moyens extraordinaires dont je me ſervis; il me fut cependant impoſſible de le voir, tant eſt jalouſe & méfiante l'autorité de ces fiers Anglois. — Ce digne Vieillard, prétendant

me devoir plus de reconnoiſſance que n'en méritoit mon zèle, voulut abſolument que je lui envoyaſſe mon enfant, juſqu'au départ de la Flotte : je lui obéis, quoique avec la plus grande réſiſtance, & ne tardai pas à m'en repentir. Comme ce bon Vieillard vivoit ſur le bord occidental de la rivière d'*Hudſon*, je fus accuſé de correſpondre avec les Rébelles; peu s'en fallut que je ne retournaſſe en priſon : — j'avois cependant eu la précaution d'envoyer mon enfant au Bureau de la Police, pour obtenir la permiſſion de quitter les lignes Britanniques. — Peu de jours après, un parti de Soldats Anglois, peints en noir, ſachant que le Capitaine *Brown* étoit revenu chez lui, & qu'il étoit riche, enfoncèrent ſa porte pendant la nuit, enlevèrent ce qu'il avoit de plus précieux; & parce que ce brave Vieillard s'étoit défendu, ils lui coupèrent une oreille, & lui crevèrent un œil. Ne ſoyez point ſurpris de ce trait, cette guerre a fourni mille exemples de barbarie & de rapine plus cruelles encore. — Jugez quel fut l'effroi de mon enfant ; je le fis revenir dès que j'en fus informé ; car la Plantation de cet infortuné Américain étoit ſituée à la pointe de *Bergen*, vis-à-vis *New-York*, ſur la rive occidentale de la rivière d'*Hudſon*.

Peu de tems après, nous nous embarquâmes ſur une Flotte de cent quatre-vingt dix voiles, deſtinée

pour l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Après ſix ſemaines de navigation, je débarquai à *Dublin*. Cinq jours après notre arrivée dans cette Capitale, une ſingulière circonſtance procura à mon jeune ami la connoiſſance & l'amitié d'une Dame très-reſpectable, comme ſi la deſtinée vouloit le dédommager de ſes anciennes rigueurs : — il demeura avec cette aimable perſonne pendant tout mon ſéjour dans ce Royaume.

De mon côté, quoique je n'euſſe aucune lettre de recommandation, des circonſtances non moins heureuſes me firent éprouver le charme de l'hoſpitalité Irlandoiſe : je n'oublierai jamais la politeſſe, la franchiſe & l'humanité des perſonnes que j'ai eu le bonheur d'y connoître. — J'arrivai enfin dans ma patrie, que je n'avois pas revue depuis vingt-ſept ans : — les ſenſations de joie & de plaiſir que j'y ai reſſenties depuis, ſont ſupérieures à toute deſcription.

Faſſe le Ciel, qu'après tant d'années de meurtres & de conflagrations, & qu'après un orage ſi terrible, le courage, la ſageſſe & la perſévérance des Américains ſoient enfin couronnés de la victoire, & récompenſés par l'établiſſement de la liberté & de l'indépendance ! — une révolution ſi heureuſe, ſi inappréciable, réparera tous nos maux, & guérira toutes nos bleſſures.

Le vif intérêt & les tréſors que lui prodigue une des plus puiſſantes Nations de l'Europe, aſſurent cet heureux évènement, mille fois plus intéreſſant que tous ceux qui, juſqu'ici, n'ont ſervi qu'à teindre inutilement la terre du ſang de ſes habitans.

Vienne ce beau jour! c'eſt le ſouhait de tous les Gens de bien en Europe, & même en Angleterre.

Adieu ST.-J.

NOTES.

(*a*) NOM du Grand Prévôt Anglois.

(*b*) Paul Leger, fils d'un bon Colon, & François d'origine; il a été depuis échangé. — Telle fut la ſoif de la vengeance qui animoit ce jeune homme, & la terreur qu'il avoit inſpirée à certains Partiſans, qu'ils ne ceſsèrent de le chercher & de l'attaquer, juſqu'à ce qu'ils furent aſſez heureux pour le tuer. Son corps reçut, après être tombé, trente-ſept coups de bayonnette.

(*c*) Province voiſine de celle de New-Yorck, qui n'en eſt diviſée que par la Rivière d'Hudſon ou du Nord.

(*d*) Les ſouris, dont il y en avoit un nombre incroyable, juſqu'à ce qu'un des Priſonniers inventât une ſingulière machine qui les détruiſit preſque toutes.

(*e*) Imprimeur du Roi.

(*f*) Ce brave homme reçut dans cette action unique, deux coups de ſabre, l'un ſur la tête, & l'autre ſur une des épaules.

(*g*) Tous les Champs ſont enclos de paliſſades, de quatre pieds & demi de hauteur.

(*h*) Il a bien tenu parole; peu de tems après avoir été échangé, il périt à la tête d'un parti Américain, après avoir

tué plusieurs Anglois, & avoir donné des preuves d'une audace & d'un courage extraordinaire.

(*i*) Une des premières Bourgades de l'Etat de Connecticut, à l'est de New-Yorck.

(*k*) Province à l'est de New-Yorck.

(*l*) Quelques-uns de ses Paroissiens, indignés de l'outrage fait à leur Pasteur, traversèrent le Détroit qui sépare le Continent de l'Isle-Longue, & firent prisonnier, au milieu des Quartiers des Troupes Angloises, un Magistrat grand Royaliste, que les fiers Anglois ne purent jamais ravoir sans donner en échange le Ministre *Malher*. Jamais je n'ai connu un homme croyant plus que lui à la Providence; & jamais je n'ai connu un homme qui fût plus favorisé par les circonstances. — Il arriva parmi nous presque nud; des Personnes inconnues, de la Ville de New-Yorck, le firent habiller, lui envoyèrent de l'argent, &c Il sortit du Prévôt mieux équipé & possédant plus d'or qu'il n'en avoit jamais eu à la fois. — C'est du moins ce qu'il nous dit.

(*m*) Maison où on rafinoit du sucre avant la Guerre, & devenue une des Prisons où on détenoit les Prisonniers de Guerre Américains.

(*n*) Dans l'enfance de cette Colonie, les Sauvages détruisirent plusieurs Etablissemens, en attaquant les Colons au moment du Service Divin.

(*o*) Détroit entre l'Isle de *Manhatan* ou de *New-Yorck*, & celle de *Nassau*, ou *Isle-Longue*, qui à basse-mer présente un spectacle effrayant par l'impétuosité du courant & la situation des rochers. De bons Pilotes y ont cependant conduit des Frégates Angloises.

(*p*) Jeune Marchand Anglois établi à New-Yorck avant la Guerre. — Je ne l'avois jamais vu.

(*q*) Quelque innocent que fût un Prisonnier, c'étoit un crime d'avoir été envoyé au Prévôt, aux yeux de ceux même par l'ordre desquels on y étoit envoyé. — Il ne pouvoit jamais en sortir sans que deux Personnes valables ne répondissent de sa conduite en donnant chacune une obligation de cinq cens guinées, qui devoient être confisquées

au profit de je ne ſai qui, au premier ſoupçon que donnoit la Perſonne cautionnée.

(*r*) Nom de l'Enfant de ***, qui n'avoit à cette époque que huit ans & demi.

(*s*) Ancien Capitaine de Vaiſſeau Marchand, poſſédant avant la Guerre une ample fortune, acquiſe par ſon induſtrie, aujourd'hui preſque entièrement détruite par les Anglois.

JE ne puis finir ces Notes, ſans vous donner un petit détai du ſort de ce brave jeune homme, Paul Léger, dont l'affreuſe captivité a fait tant de bruit dans cette partie de l'Amérique. C'eſt un monument de cruauté que je veux conſerver, comme on conſerve quelquefois les reptiles les plus hideux dans de l'eſprit-de-vin.

Paul Léger, par ſon activité & ſon courage, étoit devenu la terreur de certaines gens, qui faiſoient la contrebande avec les Anglois en dépit des Loix expreſſes du Pays. La voix publique de New-Yorck l'accuſa d'avoir tué une certaine Perſonne qui n'étoit point armée, en ſortant des Lignes. — Il fut pris enfin, & ſans aucun examen mis dans un cachot de huit pieds ſous terre, pendant près de quatre mois. Il fut expreſſément ordonné qu'il n'auroit qu'une livre de pain, & une bouteille d'eau par jour; & ſur-tout ſans aucune viande. — Au bout de cette période on le conduiſit, avec les mêmes fers, dans une des Chambres d'en-haut où il y avoit quelque jour; il fut attaché par les fers de ſes pieds à une chaîne, dont l'autre extrêmité étoit fixée au milieu du plancher; il fut un peu mieux nourri dans cette nouvelle habitation, & après quatorze ſemaines, on l'échangea enfin. —De ce fait, je conclus qu'il n'étoit qu'un ſimple Priſonnier de Guerre, contre lequel s'étoit déchaînée la perſécution & l'inhumanité; choſe dont on s'occupoit beaucoup plus à New-Yorck qu'on ne ſe l'imagine.

S. J.—

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

EPITRE DÉDICATOIRE, page *iij*

LETTRE, au Rédacteur du Mercure de France, *vij*

AUTRE LETTRE au Rédacteur du Mercure de France, *xxij*

PREMIÈRE LETTRE, 1

SECONDE LETTRE, 13

PENSÉES d'un Cultivateur Américain, ſur ſon Sort & les Plaiſirs de la Campagne, 47

HISTOIRE d'André l'Hébridéen, 81

HISTOIRE de S. K., Colon Américain, 109

LETTRE écrite par Ivan AI-Z, Gentilhomme Ruſſe, à un de ſes amis en Europe, 137

DESCRIPTION abrégée de la Secte des Quakers ou Amis; Anecdote de Walter Mifflin, Membre de cette Société, 172

Autre Anecdote de Walter Mifflin, 181

ANECDOTE d'un Chien Sauvage, 199

ANECDOTE, 217

Seconde Anecdote, 219

Troiſième Anecdote, 220

Quatrième Anecdote, 221

Cinquième Anecdote, ibid.

Sixième Anecdote, 222

ANECDOTE du Saſſafras & de la Vigne Sauvage, 224

TABLE.

VOYAGE à la Jamaïque & aux Iſles Bermudes, 229
ANECDOTE de la Famille de Williams X... 241
L'HUMANITÉ récompenſée, 247
PENSÉES conçues en entrant dans un Hôpital Militaire; Anecdote d'un Soldat reconnoiſſant, 151
EXTRAIT d'une Lettre du Docteur M.——r 255
LETTRE de Culppeper County, 258
DESCRIPTION d'une Chûte de Neige, 261
PENSÉES ſur la Guerre Civile; Hiſtoire de Joſeph Wilſon, 285
LA FEMME de frontières, 304
LA FILLE Généreuſe, 313
ANECDOTE du Sergent B. A. 328
LE PÈRE Infortuné, 356
HISTOIRE de Rachel Budd, 362
L'ATROCITÉ de la Perfidie, 383
CIRCONSTANCES dans leſquelles s'eſt trouvé l'Auteur pendant ſon ſéjour à New-Yorck, 389

Fin de la Table du Tome Premier.